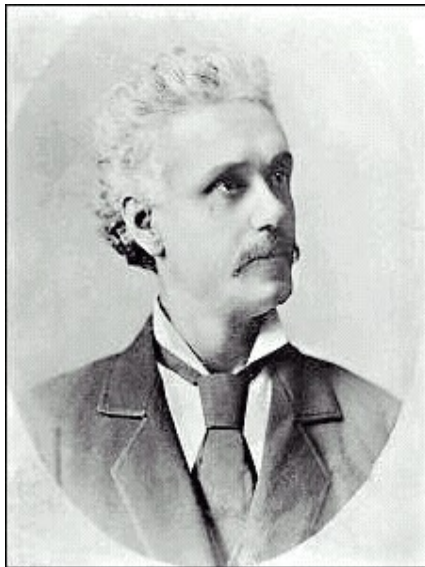


Arthur Buies
Chroniques II

Voyages, etc., etc.



BeQ

Arthur Buies

(1840-1901)

Chroniques II

Voyages, etc., etc.

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 127 : version 2.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Petites chroniques pour 1877

Chroniques I : Humeurs et caprices

Lettres sur le Canada

La Lanterne

Réminiscences / Les jeunes barbares

Arthur Buies (1840-1901) a été journaliste et a publié de nombreux ouvrages, dont *Chroniques, humeur et caprices* et *Petites chroniques pour 1877*. Il a, entre autre, fondé un journal éphémère mais qui a reçu un écho extraordinaire, *La Lanterne*, dans lequel il donnait libre cours à ses idées républicaines et anticléricales.

La Lanterne, un hebdomadaire qui parut pendant 27 semaines, était, selon Marcel-A. Gagnon, qui publia en 1964 une *anthologie* d'Arthur Buies, « le plus irrévérencieux et le plus humoristique des journaux du siècle dernier ».

« J'entre en guerre, annonçait Buies, avec toutes les stupidités, toutes les hypocrisies, toutes les infamies. »

Chroniques II

Voyages, etc., etc.

Le premier de l'an 1874

Encore une année de plus : encore une année de moins. Et quand on a répété ce calcul vingt, trente, quarante, quatre-vingts fois, on s'arrête tout à coup, et l'on reste muet pour l'éternité.

Le plus souvent même on n'attend pas que l'année soit finie ; il y a bien peu de gens qui meurent le 31 décembre, de même qu'il y en a bien peu qui naissent le 1^{er} janvier. C'est sans doute par un esprit de haute impartialité et pour couper court à bien des réclamations, qu'on a choisi spécialement deux jours, l'un pour être la fin, et l'autre pour être le commencement.

Ces deux jours se suivent sans aucune interruption, sans le moindre intervalle. À la minute, à l'instant qui achève l'un, l'autre commence. Sur la route du temps, on n'en peut jamais revenir ; il faut marcher, marcher sans cesse ; courbé, flétri, déchiré aux ronces du

chemin, hors d'haleine, n'ayant plus même ce souffle de l'âme qui est l'espérance, sans ressort, souvent sans lumière, on marche toujours, éternel supplice, condamnation implacable !

Eh bien pourtant ! ils sont nombreux, ceux qui se hâtent, se précipitent, surtout dans notre siècle ; c'est une manière de tromper la durée. Ne pouvant rien enlever au temps, ni se dérober au terme fatal, ne pouvant détacher sa vue du gouffre aux éternels mugissements, l'homme veut s'éblouir, il court en désespéré sur les bords de l'abîme, s'élance vers l'endroit où il doit être englouti et se jette lui-même en pâture à l'oubli, comme le gladiateur épuisé se jetait sur le fer pour abréger le supplice.

Pourquoi compter les années à venir ? Qu'oses-tu souhaiter aux amis qui t'entourent ? Malheureux ! tu n'as même pas un lendemain à toi ! Tu te félicites, et déjà peut-être la mort s'apprête à cueillir le souhait sur ta bouche. « Tu serres la main de tes amis !... prolonge un instant cette effusion, et peut-être sentiras-tu

cette main froide. Le tombeau est sous tes pas... et tu t'enivres de l'ivresse de la vie ! Eh quoi ! ton passé même, ce passé que tu appelles le tien, n'est pas à toi, puisqu'il n'est plus. Toutes tes prières et tous tes efforts réunis ne pourraient t'en rendre une minute. Tu n'as rien, rien, si ce n'est l'espérance, plus trompeuse encore que tout le reste, puisqu'elle fait croire à un bonheur que jamais tu ne pourras saisir.

Cette année que tu appelles nouvelle, que tu reçois avec des transports trompeurs, avec une allégresse menteuse, qu'aura-t-elle de nouveau pour toi avant que le premier de ses trois cent soixante-cinq jours ait apporté sa première veille ? Oublies-tu donc qu'elle vient à toi malgré toi ? que, voudrais-tu repousser un seul de ses dons funestes, tu n'en as ni le loisir, ni le temps, ni le pouvoir ? C'est un vainqueur qu'il te faut accueillir à ton foyer et auquel tu souris pour qu'il te ménage quelques jours de plus.

L'année nouvelle ! quelle dérision ! Et les hommes saluent cet astre qui va bientôt éclater sur leurs têtes ! Ils emplissent leur regard de ce

rayon qui va les aveugler ! Ah ! sous tant de visages joyeux, sous ces rires éclatants, combien n'y a-t-il pas plutôt de larmes, combien de regrets pour la pauvre année qui s'en va, à toujours insaisissable, à jamais envolée !

Oui, toujours le deuil et l'espérance, côte à côte dans le sentier de la vie, jumeaux éternels enlacés sur le même tombeau, l'un se parant des fleurs flétries de l'autre et, l'instant d'après, mourant avec elles. Sur le berceau de l'année qui s'avance, tombe de l'année écoulée, nous restons, nous, tristes humains, comme ces crêpes qui tremblent suspendus au seuil d'un foyer que le mort chéri va bientôt délaissier pour toujours.

La mort ! la vie ! deux choses qui se tiennent l'une l'autre, inséparables comme les deux années dont l'une part en même temps que l'autre arrive. La terre que nous foulons aux pieds est remplie de la poussière des générations éteintes ; nous nous agitons sur des sépulcres ; nous vivons par la mort d'une foule

d'autres existences, jusqu'à ce qu'à notre tour nous allions engraisser de nos corps inertes ce sol qu'aujourd'hui nous arrosons de nos larmes...

Offrez, offrez, puisque cela vous sourit, offrez vos souhaits à l'année nouvelle qui vient accumuler les ruines et hâter la chute de vos espérances. Pour moi, je me retourne vers l'année qui expire : elle seule m'est chère, parce que je ne la redoute plus ; je n'avais pas salué son aurore, mais aujourd'hui je lui crie avec toute mon âme :

« Ah ! pauvre et chère année ! ne t'en va pas si tôt. Reste encore un jour, une heure : tu emportes trop de nous-mêmes avec toi ; tu emportes tout, hélas ! et tu ne laisses rien, rien que des regrets. Tu n'avais que trois cent soixante-cinq jours à vivre ; pour toi, le terme fatal était marqué, connu d'avance, et dans ton berceau tu portais ton linceul.

« Comme l'année nouvelle qui arrive aujourd'hui, empressée, joyeuse, rayonnante, les mains chargées de promesses et la figure de

sourires, tu t'annonçais toi-même il y a un an, un an seulement, et déjà tu meurs ! Combien d'entre nous qui t'avaient embrassée avec des bras vigoureux, un cœur plein d'illusions, et qui t'ont précédée dans la tombe ! J'ai compté mes jeunes amis disparus qui avaient plus le droit de vivre que moi, et je regarde en tremblant l'année qui te suit. Il me semble qu'elle porte un crêpe mal caché dans les fleurs éclatantes qui la parent.

« Non, je ne puis te saluer avec une âme joyeuse, toi qui viens m'annoncer une année de moins dans la vie, une année de plus dans l'amertume des souvenirs. Pour toi je ne prendrai pas cet éclat de fête dont s'entourent à ton approche les malheureux que tu séduis. Va, je connais ton faux sourire ; tu viens, comme toutes tes devancières qui promettent le bonheur, et qui s'en vont avec des cœurs brisés, des existences flétries ; j'ai trop longtemps salué ces trompeuses aurores ; j'ai trop longtemps mêlé mes souhaits et mes caresses aux réjouissances qui les accompagnent. Pour toi, nouvelle venue que tout le monde choie et

adore comme un soleil levant, je n'aurai pas une flatterie, pas un baiser...

« Aujourd'hui, l'on s'embrasse, on se fait tous les souhaits de bonheur ; on se réconcilie. Ceux qu'une vétille ou un faux amour-propre a tenus éloignés pendant des mois, saisissent cette bonne chance de se serrer de nouveau la main ; il est si bon de se rapprocher ! Mais cela dure un jour, et je n'ose compter les baisers que le lendemain on regrettera peut-être.

« Si, du moins, année nouvelle, tu venais apporter le pardon à tous les cœurs qui souffrent, si tu venais vraiment pour couvrir d'un voile éternel les regrets que nous laisse l'année mourante, alors je te saluerais comme une bienfaitrice, toi que je crains de maudire.

« Qui sait, pourtant, qui sait... si tu ne portes pas l'espérance ? Sur ton front vierge, que rien ne ternit encore, n'y aurait-il donc place que pour le mensonge ? Ne ferais-tu que succéder à l'année qui s'en va, sans ensevelir avec elle tous les maux qu'elle a semés ? Non, non, viens. Et qu'importe après tout ! Qu'importe

que tu ajoutes ton poids à celui que nous traînons tous, que je traîne, moi, depuis trente-quatre ans, trente-quatre ans que je n'ai plus aujourd'hui, et l'avenir !... l'avenir, qu'il va falloir subir !

« J'ai passé l'été de la vie, mais je cherche en vain maintenant le soleil qui l'a échauffé. Que me feraient du reste ses rayons impuissants ? Pourraient-ils arriver jamais dans la nuit de mon cœur ? Avant même que les fleurs eussent paru sur l'arbre de ma vie, les orages en avaient déjà emporté et balayé au loin toutes les feuilles.

« Et maintenant je m'arrête sur le tombeau de ma jeunesse et de ma force ; je voudrais retenir un instant l'heure qui fuit en ne me laissant pas même le loisir de pleurer. Mais non, non, inutiles efforts !

« Allez, passez, effacez-vous, jours à jamais perdus. Vous n'êtes plus maintenant que des souvenirs. Il faut briser, nous séparer pour toujours... Toutes les images chéries que vous m'aviez montrées à votre aurore sont déjà

depuis longtemps évanouies ; elles ne vous ont pas attendus pour s'envoler loin de moi. Suivez-les, suivez-les dans leur tombe ; nous, nous restons avec notre deuil, avec nos douleurs qui, seules, vivront autant que nous. »

L'hiver en pleurs

(Au propriétaire du *National*)

Une pluie battante depuis deux jours, et c'est le 23 janvier ! Ô Canada de nos pères ! où es-tu ? Neiges éternelles, n'êtes-vous donc aussi qu'un mensonge ?

On dit qu'il pleut tant aujourd'hui parce qu'il n'est presque pas tombé de pluie l'automne dernier, et qu'il faut que le seau d'eau céleste se vide comme le sac de neige, un peu plus tôt, un peu plus tard. Belle consolation, vraiment ! Et pourquoi n'a-t-il pas plu l'automne dernier ? Qui l'empêchait ? Qui objectait ? Ce n'est pas vous, certes, qui ne vous mêlez absolument que de politique, ni moi qui ai décidé de ne plus faire que de la littérature, et cela au moment où mes amis vont devenir omnipotents, tellement omnipotents qu'ils nous donneront un parlement inouï, un parlement sans opposition.

Ce n'était pas la peine en vérité de tant ménager la pluie durant l'automne, s'il faut que nous payions ces quelques beaux jours déplacés par des rhumatismes, des catarrhes et des bronchites qui ne nous lâcheront plus jusqu'au tombeau. Pas de pluie l'automne dernier ! les Canadiens étaient ravis : « Quel beau temps ! » se disaient-ils avec reconnaissance, et ils remerciaient le ciel. Oui, mais ce beau temps amenait les glaces et fermait les rivières à la navigation quinze jours plus tôt que d'habitude. Ensuite, deux ou trois bordées de neige coup sur coup, qui ont enseveli la campagne et noyé la ville, puis plus rien. On demande de la neige en suppliant depuis cinq semaines ; *pas d'affaires*. Le ciel n'a pas de sac cette année ; il l'a tout vidé l'année dernière, mais en revanche il ouvre ses cataractes. Au lieu d'être gelés, nous sommes trempés : l'été prochain, il neigera tout le mois d'août et l'équilibre sera rétabli ; voilà comment il faut raisonner.

Or, avant-hier, il pleuvait à verse, c'était le deuxième jour de pluie, chacun sait ça. Nous sommes en plein hiver ; mais cela est indifférent

aujourd'hui. Depuis que les principes subversifs des Libéraux triomphent, on n'est plus sûr de rien ! Les communeux canadiens ont bouleversé le ciel habitué à n'obéir qu'à notre politique. L'honorable Hector, qui voit là des signes célestes évidents, ne veut plus se présenter dans un pays qui rompt si brusquement avec la routine, et pour qui rien n'est plus sacré, pas même l'ordre des saisons. Non, pas même cela. Le désordre est partout et le cataclysme menace toutes les têtes qui ont repris le feutre et le chapeau de castor. De minute en minute on attend le tonnerre ; un craquement terrible, un éboulement formidable à chaque instant retentit ; ce sont les toits qui rejettent leur épaisse couche de glace. Les chevaux se sauvent épouvantés, et les passants, voulant fuir, enfoncent dans des abîmes : les voitures plongent et replongent ; sous chaque pas, les cahots s'entrouvrent béants ; les gouttières gémissent et ploient sous les torrents de cristaux glacés qui les entraînent dans leur chute ; le givre, en longues grappes étincelantes, pend aux arbres courbés jusqu'à terre, aux fils télégraphiques partout brisés et courant sur le sol,

poussés par le vent, comme des serpents en déroute. Les chapeaux, les yeux, le nez, le menton, les mains, tout ruisselle et se couvre de paillettes étincelantes comme les stalactites des grottes. Au loin, tout partout, jusqu'aux montagnes où s'assemblent les brouillards, la campagne ploie sous un large manteau de glace sur lequel glissent en bondissant les gouttelettes de pluie, comme des larmes sur le sein d'une marâtre. Des vapeurs blanches pendent comme des haillons aux flancs des Laurentides, ou se déchirent sur leurs cimes hérissées en voulant s'enfuir avec le vent qui les fouette ; quelques-unes flottent indécises ; les autres se précipitent affolées à travers champs et ravins.

Tantôt elles dérobent le ciel sous leurs longs plis humides ; tantôt, s'entrouvrant tout à coup, elles versent sur le sol les torrents condensés qui gonflent leurs flancs. La rafale balaie en vain la plaine ; elle n'a plus qu'un son étouffé, et les arbres, enfouis sous le givre, compacts, ramassés ne rendent plus ses échos mugissants. Le vent vient mourir à leurs pieds ; aucun souffle ne pénètre leurs branches inexorablement enlacées,

et qui craquent, et qui tombent ensemble en jonchant le chemin de débris retentissants. L'œil qui cherche l'horizon ne voit rien que les flottantes épaves des nues qui, tantôt s'affaissent jusqu'au ras de terre, tantôt se déploient péniblement dans une atmosphère étouffant de son propre poids : la fumée des maisons ne peut s'élever et tombe en couvrant la ville d'un vaste bandeau qu'aucune brise ne soulève, qu'aucun regard ne peut pénétrer. Cette fumée brûle les yeux, mais tous les tuyaux la vomissent à l'envi ; il a beau faire doux, on se chauffe toujours, d'autant plus que le bois a diminué de prix. Ô sagesse de la nature !

Depuis deux jours le soleil est sans éclat ; il n'a pas un rayon. Un disque siroteux et bistré l'entoure, et la terre ne semble éclairée que par la froide et dure transparence de son linceul de glace ; des lambeaux de crêpe, déchirés et tremblants, pendent du haut des cieux ; on dirait que la nature agonise et que, n'ayant plus même la force de gémir, elle se dissout et s'écoule en torrents silencieux. Dans la clarté éplorée du jour, on croit voir comme les longs cils chargés de

pleurs d'un vaste regard qui s'éteint ; la vie, le mouvement ont disparu, la destruction seule est active ; on entend à chaque instant le bruit de son œuvre et l'on se demande s'il restera rien au printemps de la splendeur de nos bois, du macadam des chemins et des toits des maisons.

Dans l'avenue Sainte-Foy, tous les arbres chargés d'arôme et de feuillage qui, durant l'été, arrondissent au-dessus de la route leur dôme parfumé, et versent sur le passant les fraîches harmonies de leurs ombres, sont presque tous pliés jusqu'à terre, incapables de se redresser sous l'averse froide qui multiplie et entasse les bandelettes de givre sur leurs branches. Ils courbent la tête sans lutte, sans frémissement, sans bruit, si ce n'est lorsque leur tronc, pénétré jusqu'au cœur, s'entrouvre violemment, et que d'innombrables rameaux s'en arrachent pour aller joncher le chemin de leurs débris.

Quel spectacle ! Le ravage, aussi magnifique que terrible, a fait de chaque arbre, tout le long de l'avenue, comme un groupement et un échafaudage de prismes étincelants où le jour

pâle vient revêtir tout à coup des couleurs aussi vives que fantastiques. On dirait qu'une mer de feu passait comme un torrent, balayant, brisant, ployant tout dans sa course brûlante, et que, subitement, elle s'est trouvée glacée, figée dans le sein même des arbres qu'elle entraînait avec elle. — Les ormes, les trembles, les érables descendent leurs branches chargées, comme une draperie qu'aucune main ne retient et qui s'affaisse lentement. Ces branches, arrondies par leur propre poids, et qui ne s'arrêtent qu'en touchant le sol, donnent à chaque arbre l'aspect d'un grand saule pleureur gémissant avec éclat, baigné de torrents de larmes auxquels le soleil lui-même, impuissant à ranimer la nature, vient mêler de lumineux sanglots.

Seul, le haut et superbe peuplier reste droit, inflexible ; ses rameaux, dressés vers le ciel, défient la chute des nues ; il ne plie ni ne casse ; à peine a-t-il de temps à autre un gémissement étouffé, quand tout autour de lui se brise, s'arrache et tombe avec fracas ; il ne donne aucune prise à la destruction, et il la regarde impassible, dans sa dédaigneuse inviolabilité ; le

givre veut en vain se fixer à ses innombrables petits rameaux qui semblent sans défense et sans force ; aussitôt il le secoue et le repousse sur les arbres voisins où le vent le jette et l'imprime en longs sillons.

Quand finira la douloureuse clémence de cet hiver sans charme, sans beauté et presque sans neige ? Déjà l'on peut à peine marcher dans les rues, comme aux matinées d'avril, lorsque le soleil n'a pas percé les gelées étendues par la nuit sur les torrents de la veille. Les maisons, les murs, les remparts, les trottoirs sont enduits d'un crépi glacé qui donne à tout ce qu'aperçoit le regard l'aspect d'un vaste suaire. On n'ose regarder où l'on marche, obligé qu'on est d'avoir toujours l'œil sur les toits des maisons qui n'ont pas encore fini de se décharger sur la tête des passants. Mais si l'on fait un faux pas, on est sûr de se casser une jambe ou de se tordre les reins. Entre deux périls presque inévitables, l'un menaçant les pieds, l'autre la tête, que doit-on faire lorsqu'il faut sortir ? On ne peut pas ahurir l'Éternel en lui recommandant son âme vingt fois par jour, et tout le monde n'a pas la ressource

suprême de faire une chronique à côté d'un bon feu, en narguant les caprices destructeurs de la nature.

L'appel nominal même, en plein vent, loin des toits, n'offre aucune garantie. J'ai vu hier, un brave habitant de la banlieue, venu pour acclamer Fréchette, et qui avait négligé d'essuyer quatre à cinq gouttes de pluie qui lui étaient tombées sur le nez. Rapidement ces gouttes s'étaient figées sur place ; d'autres étaient venues s'ajouter à elles, de sorte que le pauvre homme avait fini par avoir sur le plus chatouilleux des organes une véritable corne de plus d'un pouce de hauteur. Il n'osait l'ôter, de peur de s'enlever le nez en même temps : « Qu'allez-vous faire avec cette bouture ? » lui demandai-je timidement. « Je pense bien qu'il va me falloir attendre le printemps pour qu'elle dégèle », me répondit-il.

Voilà comment notre peuple est éprouvé, même aux plus grands jours de son histoire. Voilà comment tout tourne en ce monde, par quelque côté ou par quelque fin burlesque, même la chronique qui débute par les éléments en

démence et qui termine par un nez de Canadien.

Je m'abstiens pour aujourd'hui de vous donner des nouvelles électorales, quoiqu'elles soient toutes fraîches, et quoique je puisse facilement faire concurrence au télégraphe aux trois quarts démoli sur toutes les lignes. Le vent du succès, d'un succès inouï, aura déjà soufflé jusqu'à vous. L'opposition ! on ne la voit nulle part. Déjà je signale un danger pour le parti Libéral trop puissant. Il a attendu trop longtemps et la fortune lui est venue trop subitement ; qu'il prenne garde qu'elle l'étouffe. Par bonheur, un parti se compose de bien des éléments, et il y en a toujours qui restent bien maigres, quand les autres gémissent dans l'embonpoint.

Morituri mortuo¹

(Ceux qui vont mourir à celui qui n'est plus)

Avant-hier matin, un télégramme de deux mots annonçait tout à coup la mort de Lucien Turcotte, l'ami, le compagnon de toute la jeunesse de notre ville. Pas d'autre détail. Il s'est éteint sans doute doucement, sans agonie, après une maladie qui, depuis près d'un an, le conduisait à pas comptés et certains vers le tombeau ; sans effort, comme sans lutte peut-être, il a franchi l'obstacle suprême qui sépare l'homme de l'éternité.

Aucun de nous ne pouvait être près de lui ; aucun de nous n'a pu apprendre à mourir de celui dont la vie avait été pour tous un exemple. Jusqu'au dernier moment nous avons espéré, quoique le dénouement fatal fût presque certain : on ne peut pas croire que la mort soit inexorable

¹ Sur la mort de Lucien Turcotte, arrivée le 12 janvier.

pour la jeunesse et qu'elle abatte la force brillante comme elle enlève d'un souffle les existences flétries. Mais maintenant elle a fait son œuvre. – Nous avons pensé toujours qu'au moment de livrer le combat de la dernière heure, elle reculerait devant ce jeune homme de vingt-sept ans, armé contre elle de toutes les promesses de l'avenir ! nous pensions qu'elle serait arrêtée violemment devant cet âge à qui la nature apporte tout à coup, dans les crises suprêmes, une force inconnue et des ressources mystérieuses.

Mais pour la mort, rien n'est sacré ; pour elle la jeunesse, le talent, la vertu n'ont pas de privilèges : sous son terrible passage, les têtes les plus hautes sont celles qui tombent les premières, et elle se hâte de frapper les cœurs les plus vaillants, comme si elle craignait de s'attendrir aux sanglots qui retentissent autour d'elle.

Pauvre cher Lucien ! Eh bien ! non, la mort n'a pas tout fait encore. Elle ne nous ôtera pas cette heure où nous nous rassemblons tous autour de ton lit funèbre avant qu'on te descende dans

cette fosse glacée qui t'attend. Tous, tous tes amis sont autour de toi en ce moment pour presser encore une fois ta pauvre main amaigrie par une année de souffrance ; jusqu'à ton dernier jour tu pensas à nous ; jusqu'à notre dernier jour, nous penserons à toi ; nous nous rappellerons combien tu étais bon, généreux, sympathique, discret, dévoué ; tu ne savais pas que tu avais une santé à conserver, et c'est peut-être cela qui t'a fait mourir. Tu te serais tué par le travail, si la mort jalouse ne se fût hâtée de mettre sur ta route un piège inattendu où tu es tombé tout entier, à l'heure où l'avenir t'enveloppait de ses plus brillantes caresses, et tes amis de leur plus chaude affection. Tu pouvais tout espérer et atteindre à tout, car, avec l'âme, tu avais l'intelligence et la science ; tu brillais au premier rang d'un groupe d'élite, et la fortune te ménageait le plus rare de ses bienfaits, celui de ne pouvoir faire d'envieux.

Tu n'as pas eu le temps de rien laisser de toi que le vide irréparable que fait ta mort dans nos rangs et nos éternels regrets. La renommée avait déjà promené ton nom de bouche en bouche, et la gloire t'attendait avec de frais lauriers ; mais tu

n'as pu arriver jusqu'à elle, et, peut-être, Dieu dédaignait-il pour toi cette gloire profane, indigne de ses élus : tu es mort avec la gloire bien plus noble et bien plus haute, quoique moins éclatante, d'une vie sans tache et d'un nom aussi cher qu'il était pur.

Et, maintenant, qu'es-tu ? Un pauvre corps déjà flétri, une dépouille brisée que nous ne reconnâtrions peut-être pas si nous la voyions, sur un lit que couvre ton linceul, à côté d'une bière entrouverte, et, quelques pas plus loin, le fossoyeur courbé dans l'ombre, qui attend les dernières instructions de la mort.

Et voilà tout ce qui reste d'une vie que tant de choses avaient faite précieuse et chère. Tu avais tous les dons de l'esprit et du cœur, devant toi une brillante carrière qu'avaient préparée de fortes études, et déjà même tu avais connu le succès à l'heure où tant d'autres se cherchent seulement un chemin. Tout te souriait ; l'espérance te tendait ses larges bras, et pour toi c'étaient ceux d'une mère ; elle ne voulait pas te tromper, toi qui avais été heureux avant d'avoir

pu à peine désirer de l'être ; tu étais cher à l'ambition elle-même, cette marâtre qui étouffe sur son sein presque tous ses enfants, et elle t'avait comblé alors même que tu pouvais à peine bégayer son nom.

Subitement, santé, avenir, succès, renommée, tout s'est évanoui. Il n'y eut d'égal à cette fortune rapide que l'envahissement non moins prompt de la mort. Un an t'avait suffi pour élever ton piédestal ; un an a suffi pour qu'il s'écroulât sous tes pieds. Mais, dans le calme anxieux qui entourait ta longue maladie, dans le détachement graduel de toutes les choses d'ici-bas, tu avais appris à mépriser la mort, à balancer les choses périssables avec ce qui est immortel, et tu t'étonnais du néant des agitations humaines.

Plus grand et plus utile exemple ne nous fut jamais donné, et nous qui te pleurons si amèrement, nous regardons encore avec une satisfaction jalouse ton entrée si victorieuse dans l'éternité que tu ne redoutais plus bien des jours avant ta mort. À l'aurore nouvelle tes yeux se sont ouverts avant même de se fermer à la pâle

lumière de notre misérable vie, et, avant de quitter la terre, ton âme dégagée volait déjà libre dans les cieux. Oh ! apprends-nous les secrets de cet autre monde si redouté et qui n'est pourtant qu'une délivrance, une éclosion au bonheur que nous cherchons en vain parmi les ténèbres que tu as franchies ; fais rayonner dans nos cœurs les immortelles espérances de la tombe ; reste avec nous comme la lumière de notre âme, nous qui allons maintenant te dire adieu et qui nous éloignons pour toujours de ces pauvres restes qui sont tout ce que la mort a laissé d'une vie que nous avons si longtemps et si tendrement partagée.

Adieu, adieu, cher ami ; nous ne tarderons pas à te rejoindre. Notre jeunesse à nous est déjà aux trois quarts envolée ; ce qui en reste ne pourra longtemps retarder la mort et son œuvre sera facile. Heureux toutefois d'avoir trouvé dans la tienne un enseignement et une force qui raniment nos défaillances ! Plus heureux encore si, comme toi, nous méritons de laisser après nous d'aussi inconsolables et d'aussi justes regrets ! !

Nos institutions, notre langue et nos lois

C'était le 14 février 1874, cent douze ans après la conquête du Canada par la Grande-Bretagne et un mois après la clôture de la session locale, pendant laquelle notre langue avait reçu de nouvelles atteintes plus terribles que les précédentes, et où nos institutions et nos lois auraient sombré sans retour si un ancien honorable ne se fût hâté d'être défait par acclamation dans tous les comtés gardés en réserve pour amortir sa chute.

Il faisait un temps doux, tellement doux, que le pont de glace devant Québec était couvert de longues nappes d'eau ; un vaste miroir, plein de cahots et de perfidies, s'étalait sous le regard inquiet ; la route directe au dépôt du Grand-Tronc à Lévis était devenue impraticable et il fallait traverser droit en face de la ville, pourvu toutefois qu'on osât faire ce trajet la nuit.

Or, il était samedi, huit heures du soir, et j'avais à prendre le train pour Montréal. Retarder mon voyage était impossible ; l'homme ne dispose pas du lendemain, surtout quand ce lendemain est un dimanche, jour que Dieu se réserve spécialement. Je partis donc, je franchis héroïquement le noble fleuve retenu captif, et j'arrivai juste à temps pour prendre le train.

Le Grand-Tronc, depuis un mois, partait exactement à l'heure indiquée, ce qui avait été cause de nombreuses déceptions et récriminations. On était habitué à se plaindre, depuis quinze ans, de ce qu'il était toujours deux ou trois heures en retard ; on s'était formé à cette plainte, devenue l'accompagnement invariable de tout départ ; et voilà que tout à coup on en était privé ; le Grand-Tronc allait être exact comme un chemin de fer d'Europe ou des États-Unis, on n'aurait plus rien à reprocher à cette compagnie maudite, si richement subventionnée par le public pour se moquer de lui ; on n'aurait plus raison de récriminer, comment faire ? Rester Canadien sans se plaindre, tel était le problème, et il avait fallu le résoudre

brusquement, inopinément, sans avoir reçu avis.

On avait bien essayé de reprocher au Grand-Tronc son exactitude même, pour inattendue, inespérée, dérogatoire, mais cela n'avait pas pris : les gens désintéressés se moquaient des voyageurs pris en flagrant délit de retard et l'on était réduit à partir sans grommeler ; on évitait une heure d'attente à Lévis et l'on arrivait à Richmond assez tôt pour faire la *connection* avec toutes les autres lignes, c'était prodigieux !

*

Le soir du 14 février, le Grand-Tronc partit comme il avait coutume de le faire depuis un mois ; je pris un *Pullman car*, sorte de boîte à ressorts douillets, au mécanisme moelleux et silencieux, dans laquelle on serre un passager, jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie. L'asphyxie y est lente, réglée, mutuelle ; la chaleur, l'aide carbonique renvoyé par les poumons, la poussière, les chaussettes, un

entassement de toute espèce d'objets presque innommables y forment les éléments variés et certains d'un empoisonnement insensible. Pour deux piastres, on a la liberté de recourir à ce suicide réciproque autorisé par la loi ; il n'y a qu'un moyen d'y échapper lorsqu'on fait tout le trajet entre Montréal et Québec, c'est de se faire réveiller par le conducteur, à Richmond, où il y a une demi-heure d'arrêt, et où l'on peut descendre pour faire une nouvelle provision d'oxygène au-dehors. C'est ce que je fis.

Il était en ce moment deux heures du matin ; je laissai mes compagnons de voyage inconsciemment en proie aux derniers spasmes de l'asphyxie, et je sautai sur la plate-forme de la gare qui offre une promenade d'environ deux cents pieds de longueur. Au bout d'une minute, mes poumons, mes jambes et mes reins avaient repris leur élasticité, et je marchais superbement à grands pas, en regardant les étoiles qui me le rendaient au centuple.

La nuit était calme, tendre, presque souriante ; ni plis, ni voiles, ni nuages descendant sur la

terre comme pour épancher les tristesses d'un monde inconnu ; sur un fond clair, que ne rayait aucune ride, les étoiles secouaient leur tremblotante clarté, comme des perles suspendues dans l'air et frémissant au moindre souffle ; on entendait au loin les sifflets des locomotives qu'un écho discret laissait doucement s'amortir ; les trains, venus de tous les points, se faisaient chacun, dans la gare, une place tranquille, et semblaient vouloir obéir au vœu de la nature qui, cette nuit-là, avait l'air de se recueillir ; les cris mêmes des conducteurs n'étaient qu'une note assoupie, et le « *all a'board* » réglementaire ne frappait que sourdement l'atmosphère languissante. De temps à autre, quand s'ouvrait la porte d'un car, quelques ronflements étouffés passaient à travers ; on voyait des allongements de jambes enchevêtrées menacer le plafond, des corps pliés en deux, tordus, renversés, et l'on sentait comme des souffles rapides s'agiter un moment et puis disparaître, ne laissant d'autre trace qu'un souvenir étrange, péniblement dissipé.

*

La fin de la demi-heure d'arrêt approchait : conducteurs de tous grades, chauffeurs, garde-malles s'étaient repus au buffet ; notre train, après mille déplacements et combinaisons, s'était enfin constitué, et nous allions repartir... Alors, comme je faisais une dernière fois la longueur de la plate-forme, ayant repris une merveilleuse vigueur et capable de supporter une asphyxie prolongée, je vis arriver à moi, presque en courant, un homme effaré, qui, d'une voix pleine d'angoisse, s'écria : « C'est-il là la *traîne* qui descend à Québec ? celle qui monte à Montréal n'est pas sur c'te lisse cite ? »...

En ce moment, quelques étoiles se couvrirent, la lune passa derrière un nuage, la locomotive jeta dans l'air son cri lugubre, comme une plainte aux échos du passé ; la vapeur, jaillissant des soupapes, enveloppa la gare, tout fut confondu dans un brouillard rapide, je m'élançai dans le car, et seul, étendu sur un divan, je me mis à rêver.

*

L'accent et les paroles de l'homme qui était accouru vers moi restaient ineffaçables dans ma pensée. Pourquoi avait-il dit « la traine » au lieu du « train » ? Par quelle fantaisie ou quelle préférence bizarre un mot aussi ordinaire avait-il été si aisément féminisé ? Qu'y gagnait-il, que gagnait de son côté le peuple par cette corruption inutile d'un mot à la portée de tous ?

Alors, je pensai que les langues en elles-mêmes ne sont que des instruments, qu'elles n'existent que comme l'expression de ce qu'on veut représenter, et que les mots n'ont de sens que celui qu'on y attache ; que ce nom de *train*, du reste rarement entendu dans le sens actuel par l'homme du peuple, ne signifiait rien à ses yeux ; qu'au contraire la *traîne* disait beaucoup plus et rendait bien mieux ce qu'il avait dans l'esprit ; je réfléchis en outre que les langues ne sont pas seulement l'expression des idées, mais encore l'image vivante des sentiments, des habitudes, de

l'éducation, des manières de voir et de comprendre les choses, d'organiser et de passer la vie, propres à certains groupes d'hommes, qu'elles sont le fruit direct du caractère ou du tempérament, qu'elles ne sauraient être indifféremment substituées l'une à l'autre ; que le français, par exemple, ne conviendrait jamais à la nature des idées et au genre de vie d'un Anglo-Saxon, et, qu'en ce sens, le mot de nationalité est d'une conception beaucoup plus étendue et plus haute que celle à laquelle on l'astreint généralement.

Je pensai que le mot propre, exact et grammatical, était réservé seulement à un petit nombre d'élus, et que le peuple avait d'autre part sa langue à lui, irrégulière, fantastique, si l'on veut, mais tout aussi raisonnée que la première ; que le mot propre était à ses yeux celui qui rendait le mieux l'idée, et qu'il n'avait malheureusement pas pour cela le choix varié d'expressions familières aux esprits cultivés. Je compris alors que le nom de *traîne* venant du mot traîneau et signifiant un véhicule quelconque glissant sur la neige ou sur des lisses, avait une

signification plus saisissante que celui de *train* qui est tout spécial et technique ; je jugeai en conséquence, que ce qui eût été une faute dans ma bouche ne l'était plus dans celle de l'homme qui m'avait abordé, et qu'il restait tout aussi bon, tout aussi vrai Canadien français que moi qui eusse reculé d'horreur à la seule idée de ce pauvre e muet à la fin du *train* ; seulement j'en vins à penser au titre de ce chapitre, et je sondai de nouveau les abîmes du raisonnement.

*

Qu'est-ce qui gouverne le monde ? C'est le préjugé. La raison n'y est encore pour rien, et la routine n'est que le préjugé sous un nom différent. Avec des mots on conduit les hommes ; telle devise prend l'autorité et la force d'un principe ; elle se transmet de génération en génération, et, même lorsqu'elle n'a plus de sens, elle conserve encore une consécration poétique, un prestige qui écarte la puissance et la vertu des faits. Le souvenir a une attraction merveilleuse, et

le passé, mis sous forme d'adage, a un charme qui captive jusqu'aux esprits les plus sûrs et les plus précis. Le fond des choses disparaît sous la forme qu'elles revêtent, et voilà pourquoi l'on se passionne pour certaines institutions, à cause du nom qu'elles portent bien plus que pour le principe d'où elles sont sorties. Qu'importe aux hommes que le pays où ils naissent et meurent soit une monarchie ou une république ? C'est l'ensemble de leur éducation et de leurs goûts, ce sont les mœurs républicaines ou les mœurs monarchiques qui déterminent la question. Les gouvernants ne sont en somme que ce que les font et ce que sont eux-mêmes les gouvernés. On n'est pas plus libre avec une forme de gouvernement qu'avec une autre ; montrez-moi un pays où les hommes ont le sentiment de leurs droits et le respect de la liberté d'autrui, et je vous dirai de suite que le caractère des institutions de ce pays est essentiellement républicain, quel que soit le nom qu'elles portent ou qu'elles ont gardé du passé.

Montrez-moi au contraire une république parfaitement organisée, avec tous les instruments

et tous les rouages qui répondent à cette forme de gouvernement, mais où la liberté n'existe ni dans l'éducation ni dans les mœurs, et je comprendrai aussitôt qu'une telle république est le meilleur outil possible aux mains des tyrans, parce qu'il n'y a pas de peuple plus avili, plus propre à l'esclavage, que celui qu'on peut asservir avec les instruments mêmes de la liberté.

Que valent des institutions dont l'essence et le principe sont bannis ? Et cependant c'est pour elles, c'est pour le nom qu'elles portent bien plus que pour la liberté, qu'elles sembleraient garantir, que des nations entières déchirent leur propre sein et se vouent fatalement au despotisme par l'épuisement.

Voilà ce que c'est que le préjugé. Voilà où mène l'amour des institutions substitué à celui des principes et des droits. Les institutions en elles-mêmes sont indifférentes, elles peuvent prendre à discrétion toutes les formes ; mais ce qui n'est plus indifférent, c'est l'objet pour lequel elles sont faites, c'est le principe qu'elles renferment. Les institutions peuvent changer, être

remplacées par d'autres suivant la nécessité des temps ; à quoi sert alors de les élever à la hauteur d'un culte et d'en faire des fétiches ? fétiches dangereux, parce que le peuple les respecte encore alors même qu'elles ont perdu tous les droits au respect.

*

Tout est préjugé et la fiction règne partout ; c'est à peine si l'on peut trouver, clairsemées dans le monde, quelques rares habitudes, quelques pratiques sociales, politiques ou autres, qui ne soient basées sur une idée fautive et maintenues par la tyrannie de la routine. Si ce n'était pas le préjugé qui gouverne le monde, ce serait la raison ; et, alors, il n'y aurait plus besoin de rien établir ni de rien maintenir ; les lois et les institutions deviendraient inutiles ; la liberté, maîtresse souveraine et universelle, n'aurait plus à craindre aucune atteinte, enfin, toutes les formes de gouvernement se fondraient en une seule, forme idéale, étrangère aux préceptes, mais

impérissable comme le bon sens et la justice mêmes, qui seraient ses seuls éléments.

Oui, tout est préjugé, tout, hélas ! jusqu'à ce brillant axiome devenu chez nous une vérité élémentaire – qu'on parle mieux le français en Canada qu'en France. Comment faisons-nous pour cela ? Je l'ignore ; mais il est certain que cela est, tant de gens le croient, et puis, on le leur a dit !... Ah ! Le « on le dit », voilà encore un préjugé formidable. Quoi qu'il en soit, il est entendu que les Canadiens parlent mieux le français que les Français eux-mêmes. Je ne peux pas discuter l'universalité d'une croyance aussi absolue : je m'incline, mais je reste étourdi.

Où diable avons-nous pris la langue que nous parlons ? Il me semble que nous la tenons de nos pères, lesquels étaient de vrais Français, venus de France, et qui n'ont pu nous transmettre un langage plus pur, plus en usage que celui-là même qu'ils avaient appris. Mais j'entends ! c'est en Canada, pays privilégié, favori de la Providence, que la langue française a revêtu cette pureté idéale qui nous étonne nous-mêmes et

nous ravit, quand nous daignons nous comparer aux barbares Français. C'est depuis que nous sommes enveloppés d'Anglais et d'Irlandais, comme noyés au milieu d'eux, obligés de nous servir à chaque instant de leurs mots propres pour toutes les branches de l'industrie, du commerce et des affaires ; c'est depuis que nous avons perdu jusqu'au dernier reste des habitudes domestiques et des coutumes sociales de la France, depuis que son génie s'est retiré de plus en plus de nous, que nous en avons épuré, perfectionné de plus en plus le langage ! Ce qui serait une anomalie partout ailleurs devient, dans un pays étonnant comme le nôtre, où l'on voit les enfants en montrer à leurs pères, une vérité tellement évidente qu'on ne sait pas comment la prendre pour la combattre.

Un tel prodige a tout l'attrait du merveilleux, et voilà pourquoi tant d'esprits assez sérieux au fond, assez raisonnables, s'y sont laissé prendre. Le merveilleux ! voilà encore un préjugé. Il n'y a rien de merveilleux ; c'est notre ignorance qui crée partout des prodiges, et, ce qui le prouve, c'est que le plus grand des miracles aux yeux d'un étranger ignorant de toutes nos perfections,

n'est pour nous qu'un fait banal, depuis longtemps reconnu.

Étant admis que nous parlons un français qui ferait rêver Boileau, je me demande pourquoi nous consentons à y mêler un tel nombre d'expressions, absolument inconnues, même des Anglais de qui nous prétendons les tirer, mais en les arrangeant à notre façon.

Ah ! c'est ici que je reconnais l'étonnante supériorité du Canadien français. « Notre langue ! que signifie-t-elle, se dit-il, dès lors qu'elle ne peut plus servir aux trois quarts des choses qu'il nous faut exprimer journellement ? Nos institutions ! qu'est-ce que c'est ? où sont-elles ? on ne les voit plus que dans la devise du *Canadien*, de Québec, devise noble, s'il en fut, mais fort incomplète, puisqu'elle ne représente que le passé. Nos lois figurent aussi dans cette devise patriotique ; mais qu'est-ce encore ? Sans aucun doute les lois subsistent, tant qu'on ne les détruit ou qu'on ne les modifie pas. Mais quel est donc le peuple, dans cet âge de changements profonds et rapides, qui ne modifie pas ses lois de

façon à les adapter aux conditions nouvelles de la société ? Quel est donc le peuple qui change ou détruit ses lois pour le simple plaisir de le faire ? Qu'est-ce qu'une devise peut ajouter, que peut-elle retrancher de plus ou de moins aux circonstances de la vie politique ? Les lois, les institutions, la langue, tout change ; et, si elles seules devaient rester immuables, il y aurait une confusion, une anarchie qui serait pire que le chaos, si seulement elle était possible. »

Qui songe à attaquer les lois, qui songe à attaquer les institutions existantes et utiles ? Et qui pourrait nous ravir notre langue, si nous y tenons nous-mêmes ? Préjugé, préjugé ! Pense-t-on qu'une devise empêche ce qui est ? Pense-t-on qu'elle ne forme pas un contraste brutal entre l'époque d'où elle est sortie et ce qui se passe sous nos yeux depuis vingt-cinq ans ? Quelles lois, quelles institutions voulez-vous dire ? Celles du passé ? cherchez-en les débris. Quant à la langue, elle est immortelle dans son essence et par son génie propre, quelques nouveautés qu'on y ajoute, quelque altération qu'elle subisse du temps, des besoins et des créations nouvelles.

L'homme du vingtième siècle ne parlera pas assurément comme celui du dix-neuvième, et nous sommes loin de parler aujourd'hui comme le faisaient nos ancêtres ; mais la langue française conservera, tant qu'elle existera comme forme distincte, son caractère essentiel, sa tournure, sa physionomie, l'ensemble de ses traits.

Le malheureux qui dit la *traine* pour le *train*, ne cesse pas d'être français parce qu'il n'est ni grammatical, ni exact ; et personne n'empêchera le peuple de franciser à sa façon les mots, étranges pour lui, qu'il entend dire, pourvu qu'il en connaisse le sens. Nous-mêmes, gens communément appelés instruits, qui parlons une langue monstrueuse, qu'y a-t-il cependant de plus vraiment français que nous ?

Il en sera ainsi pendant bien des siècles encore, jusqu'aux dernières générations de l'homme conservant son organisation actuelle ; aucune forme ne se perd. On a beau dire que l'avenir du monde appartient à la race saxonne ; il se dit bien d'autres absurdités ! Autant vaudrait prétendre que la terre est le domaine d'une classe

d'êtres spéciale, et que l'infinie variété des produits de la nature ne convient qu'à une seule espèce. Au contraire, plus l'homme se perpétuera et multipliera, plus augmentera le nombre, la diversité des types humains. Le développement actuel de la race saxonne n'est autre que la prédominance du progrès matériel ; il est utile, il est nécessaire au progrès général, mais seulement pour une période plus ou moins prolongée. Dans le mouvement ascensionnel, indéfiniment multiple de la grande famille humaine, quelle race peut prétendre longtemps à primer toutes les autres ? Déjà la race saxonne donne elle-même des signes d'affaiblissement manifestes ; dans les pays où elle se propage, en dehors de son foyer propre, elle a déjà reçu des modifications profondes, tandis que des peuples nombreux, encore jeunes, ne font que poindre à l'horizon de l'avenir, à peine initiés aux splendeurs scientifiques du monde moderne.

*

La race saxonne, par elle-même, est très peu productive ; elle n'a pas une grande vitalité, et il lui manque l'élasticité, la souplesse qui se prêtent à toutes les formes ou qui se les assimilent. Elle couvre le monde, parce qu'elle s'est répandue partout, mais elle ne se multiplie guère, et, quand elle aura accompli son œuvre, déjà aux deux tiers parfaite, il faudra qu'elle fasse place à d'autres. L'avenir du monde appartient en somme à l'idée, à l'idée qui est la mère féconde, la grande nourrice de tous les peuples, et dont le sein est intarissable ; l'avenir du monde appartient à la race dont la langue, mieux que toute autre adaptée aux démonstrations scientifiques, pourra mieux répandre la science et la vulgariser.

L'élément saxon, proprement dit, s'efface rapidement, lorsqu'il est placé au milieu de circonstances qui le dominant ; l'élément latin, au contraire, ne fait qu'y puiser une énergie et une vitalité plus grandes ; c'est que l'homme des races celtes et latines porte en lui les traits supérieurs de l'espèce humaine, ses traits persistants, indélébiles ; c'est qu'en lui la prédominance morale et intellectuelle, qui donne

sans cesse de nouvelles forces à l'être physique, en font bien plus l'homme de l'avenir que ne l'est celui de toutes les autres races. Je suppose la France amoindrie de moitié, réduite aux anciennes provinces qu'elle avait sous Charles VII ; je suppose qu'elle ait perdu son prestige politique, sa prépondérance dans les conseils de l'Europe, aura-t-elle perdu pour cela la prépondérance de l'idée ? Que les nombreux essaims saxons envahissent l'Amérique ; qu'ils se répandent dans l'Australie, dans l'Inde, dans la Malaisie, dans la Polynésie, ils ne s'assimilent pas les populations et ne communiquent aucun de leurs traits particuliers, tandis que le Français, par son caractère d'universalité et sa nature sympathique, attire aisément à lui tous les éléments étrangers.

Les peuples civilisés ne disparaissent jamais, quelque petits, quelque faibles qu'ils soient, parce que leur concours est nécessaire aux modes variés du perfectionnement humain. Les plus petits ne sont pas toujours ceux qui ont le moins d'action sur la marche de ce progrès, et la race saxonne aura beau avoir encore pendant

longtemps le nombre, elle n'aura jamais l'ascendant réel, l'ascendant intellectuel et moral sur le geste des hommes.

Réjouissez-vous donc, descendants des Normands et des Bretons qui habitez l'Amérique, en face de cette perspective splendide. Pendant un siècle, vous êtes restés intacts ; rien n'a pu vous entamer, parce que vous étiez supérieurs, comme types, à toutes les atteintes ; vous avez multiplié admirablement ; faites-en autant pendant un siècle de plus et vous serez les premiers hommes de l'Amérique. Il est à cela toutefois une condition, une seule, bien simple et très facile :

Apprenez à lire.

La peine de mort

Si l'exécution par la main du bourreau n'était pas définitive, irréparable, je l'approuverais peut-être. Un homme casse la tête à un autre, on lui casse la sienne et on lui en remet une meilleure, très bien ! Tête pour tête, c'est la loi du talion. Belle chose en vérité que cette loi-là ! Ce n'est pas la peine, si la société, être collectif, froid, sans préjugés, sans passion, n'est pas plus raisonnable qu'un simple individu, ce n'est pas la peine qu'elle se constitue et se décrète infaillible. Vaut autant revenir à la justice par soi et pour soi, qui a moins de formes et tout autant d'équité.

Au moyen âge et plus tard, on trouvait que la mort ne suffisait point, qu'il fallait torturer et faire mourir un condamné des milliers de fois avant de lui porter le coup de grâce. La société moderne fait mieux ; elle admet les circonstances atténuantes, elle n'inflige pas de supplices

préalables, elle s'est beaucoup adoucie, et c'est beau de la voir balancer un pauvre diable, pendant des semaines entières, entre la crainte et l'espérance, et lui accorder ensuite, s'il est condamné, plusieurs autres semaines, pour bien savourer d'avance toute l'horreur de son supplice.

Que penser de la loi qui impose à un homme pour fonction et pour devoir d'en tuer un autre ? Il faut pourtant bien, dit-on, qu'il y ait un châtement pour punir le crime. Eh ! mon Dieu ! si cela même était une erreur ? D'où vient cette nécessité du châtement ? Pourquoi ne pas prévenir au lieu de punir le crime ? En médecine, on dit qu'un préservatif vaut mieux que dix remèdes. Il en est ainsi dans l'ordre moral. Mais les sociétés, encore barbares, quoi qu'on en dise, plongées dans une épaisse nuit d'ignorance, en sont encore au moyen primitif de la répression, tandis qu'en faisant un seul pas de plus, elles toucheraient à la vraie civilisation, qui n'a pas besoin d'être armée, parce qu'elle n'a rien à craindre.

Ce qu'on a compris jusqu'à présent par la civilisation n'en est pas même l'image. Chaque peuple célèbre, qui a laissé des monuments de littérature et d'art, n'avait qu'une surface très restreinte, ne couvrant qu'un petit groupe d'hommes policés, pendant que la masse restait sauvage, brutale et toujours féroce. La véritable civilisation ne peut exister sans une égalité parfaite de lumières et de conditions qui détruit l'envie, cause commune de tous les crimes, qui élève et purifie l'intelligence.

Niveler, dans un sens absolu, est un mot destructeur et criminel ; il faut le repousser sans merci. Aspirer doit être le mot des sociétés modernes ; aspiration des classes inférieures, des masses au niveau conquis par le petit nombre d'esprits éclairés qui servent comme de phare à chaque nation. Qu'il n'y ait plus d'ignorance ni de couches sociales, mais que toutes les classes soient également éclairées et humanisées, et le crime disparaîtra.

Ce n'est pas en donnant le spectacle du meurtre qu'on peut espérer de détruire le crime ;

on ne civilise pas en faisant voir des échafauds, on ne détruit pas les mauvais instincts en faisant couler le sang, on ne corrige pas et l'on n'adoucit pas les mœurs en entretenant le germe fatal qui porte en lui toutes les passions criminelles. La société n'a plus aujourd'hui l'excuse des siècles passés qui ne savaient se débarrasser d'un criminel qu'en l'immolant ; elle doit prendre sur elle le fardeau des principes qu'elle proclame et rendre efficaces les institutions qui ont pour objet de prévenir le crime afin de n'avoir pas à le châtier.

L'horreur des échafauds s'est inspirée de chaque progrès de l'homme dans sa réconciliation avec les principes de la véritable justice. La peine de mort pour les hérétiques, pour les magiciens, pour les voleurs, a disparu ; la peine de mort pour les assassins même recule de plus en plus devant la protestation de l'humanité. Les circonstances atténuantes ont marqué la transition entre une époque barbare et les efforts que la société a faits pour détruire ses vices ; il ne reste plus qu'à accomplir le dernier triomphe de la civilisation sur les préjugés qui

seuls arrêtent encore le progrès des mœurs.

*

Je dis que le châtement, de même que le remède, est impuissant à guérir le mal tant que la cause de ce mal subsiste. C'est elle qu'il faut attaquer et détruire. L'ordre moral est analogue à l'ordre physique. Dans les pays où la fièvre jaune entasse ses victimes, si l'on ne faisait que soigner les sujets atteints, combien d'autres ne tarderaient pas à succomber au fléau ? Mais ce qu'on cherche avant toutes choses, c'est de détruire les éléments corrompus de l'air ; on combat l'épidémie dans ses causes permanentes, on dessèche les marais et l'on entretient la salubrité par tous les moyens connus de l'art. Souvent, ces moyens simples et faciles ne sont pas ou sont mal employés, parce que les préjugés, les discoureurs, les gens d'école et de routine s'y opposent au nom de l'usage et des procédés consacrés par le temps ; il en est ainsi de l'état social où le mal subsiste, parce qu'on ne veut pas en reconnaître

la véritable cause et parce qu'il y a toute espèce de classes d'hommes intéressés à ne pas le détruire.

« Quand un membre est gangrené, s'écrient les apôtres du talion, on le coupe ; ainsi faut-il que la peine de mort délivre la société de ses membres corrompus. » Ah ! si c'était là un raisonnement sans réplique, sont-ce bien les meurtriers seulement qu'il faudrait conduire à l'échafaud ? Mais non ; tant qu'il y aura une loi du talion et que la justice n'aura pas trouvé d'autre formule que celle-ci : « œil pour œil, dent pour dent ; » tant qu'il y aura des lois de vengeance et non des lois de répression et d'amendement, la société n'aura rien fait pour se rendre meilleure et ne peut que consacrer par certaines formes ce qui redevient un crime quand ces formes disparaissent. Qu'on y songe bien un seul instant, en mettant de côté toutes les idées reçues, toutes les tromperies de l'éducation, et la peine de mort apparaîtra plus horrible que le plus épouvantable des crimes. La justice n'est-elle donc que l'appareil formidable d'un juge, d'un jury et d'un bourreau, ou bien est-elle ce

sentiment profond, indestructible, éternel, de ce qui doit faire la règle des hommes ?

Or, ce que je nie, ce que je nie avec toute l'énergie de la pensée, c'est que la société ait le *droit* d'élever des échafauds. Je dis le *droit*, le *droit* seul ; je ne m'attache pas à l'opportunité, aux effets produits, à une nécessité de convention, à l'exemple de l'histoire, toutes choses qui sont autant d'armes terribles contre la peine de mort, je n'invoque que le droit, exclusivement le droit, et voici sur quoi je m'appuie :

« Personne, pas plus la société que l'individu pris à part, n'est le maître de la vie humaine ; elle ne l'est pas davantage sous prétexte de rendre la justice, car la justice des hommes ne peut aller jusqu'au pouvoir de Dieu. La société ne peut tuer non plus pour rendre au meurtrier ce qu'il a fait, car alors la justice n'est plus que la vengeance, et retourne à la loi rudimentaire et barbare du talion qui regarde le châtement comme la compensation du crime. Or, toute compensation veut dire représailles : cela ne résout rien, car la

compensation est arbitraire et relative. Vous voulez que le sang efface le sang ; les anciens Germains se contentaient d'imposer une amende à l'assassin ; d'un côté comme de l'autre, il n'y a pas plus de justice, car le châtement ne doit pas viser à compenser, mais à prévenir le mal.

Voici un homme qui a commis un crime, deux crimes atroces ; il se trouve en présence de la société vengeresse. La société vengeresse ! voilà déjà un mot qui étonne. Le penseur se demande si une société qui se venge a le droit de juger et de condamner : il se demande si la justice, qui est éternelle, peut bien aller de concert avec la loi qui n'est souvent qu'une convention fortuite, une nécessité qui emprunte tout aux circonstances et qui varie avec elles, parfois même au détriment de ce qui est juste.

Le criminel est en présence de son juge ; il a un avocat pour le défendre. Tout se fait dans les formes ; il a le bénéfice des circonstances atténuantes ; mais rien ne peut le soustraire au sort qui le menace. On va le condamner ; à quoi ? à la peine de mort. Il a tué ; n'est-ce pas juste ?

Un instant ! Qui dit que cela est juste ? Vous, vous-mêmes, la société. Vous vous décrêtez de ce droit qui n'appartient qu'à Dieu, et puis vous le proclamez, vous l'érigez en maxime, il fait loi. Vous ne voyez donc pas que vous vous faites juge dans votre propre cause ? Et si cette loi, contre laquelle la conscience humaine aujourd'hui proteste, n'est qu'un manteau qui couvre votre ignorance ou votre impuissance à trouver les vrais remèdes, n'est-elle pas cent fois plus criminelle que la passion aveugle qui a poussé le bras dans un moment de colère irréfléchie ? Le meurtre est un grand crime, c'est vrai : mais souvent ce crime n'est que l'effet d'une surexcitation passagère, ou de quelque vice de nature, le plus souvent même d'une éducation qu'on n'a rien fait pour corriger, et dont la société est la première responsable. Et cependant cette société, qui veut être juste, punit le criminel d'un long supplice qui commence le jour de son emprisonnement et finit le jour de son exécution !

Qu'on ne parle pas de l'exemple : c'est monstrueux. N'y eût-il qu'un seul crime commis sur toute la surface du globe en un siècle, que

cela suffirait à démontrer l'impuissance de ce raisonnement. L'exemple des autres, hélas ! est toujours perdu pour soi, et c'est une vérité douloureuse qu'on ne se corrige jamais, de même qu'on n'acquiert d'expérience qu'à ses propres dépens. Non, jamais, jamais la vue d'une exécution n'a servi d'exemple ni produit autre chose qu'une démoralisation profonde. Et pourquoi ? C'est bien simple. La vue du sang inspire une horreur qui vient de la sensibilité, mais qui corrompt l'esprit, et l'on voit bientôt avec plaisir ce qui ne donnait d'abord que du dégoût. Toute exécution offre le spectacle hideux d'une foule avide que le sang allèche et qui se plaît à ce qui est horrible, parce que cela donne des émotions fortes que chacun aime à ressentir.

Une dégradante curiosité l'emporte sur la répugnance ; chacun se presse pour voir comment mourra la victime sociale. On ne va pas devant l'échafaud pour apprendre à détester le crime, mais pour se repaître d'un criminel. L'exécution n'est un exemple pour personne, parce que chacun se dit intérieurement qu'il ne commettra jamais un meurtre ; l'assassin lui semble un être

tellement à part, et la pendaison un fait si éloigné de lui qu'il ne peut s'en faire la moindre application, et, du reste, ce n'est pas le souvenir fortuit d'une exécution qui arrêtera le bras du meurtrier dans un mouvement de colère ou dans l'ivresse de la cupidité. De plus, l'idée dominante de tout homme qui commet un crime délibérément, est d'échapper à la justice ; cette idée l'absorbe complètement et lui fait perdre le souvenir de toute autre chose.

Or, à quoi sert de donner un exemple, s'il ne doit être utile à personne ?

Exécuter un criminel, c'est entretenir chez les hommes le goût de la cruauté ; c'est donner toutes les satisfactions à cet instinct mauvais qui porte à suivre avec tant d'ardeur les convulsions de la souffrance ; c'est contenter toutes les passions honteuses auxquelles cette satisfaction momentanée donne une excitation durable. Demandez à tous ceux qui voient le condamné se tordre dans son agonie, de quitter ce spectacle d'horreur. Ils resteront jusqu'au dernier moment, et le savoureront d'autant plus que la mort sera

plus lente, le supplice plus atroce. Et c'est cela, un exemple ! Je dis que c'est de la férocité, que c'est de la barbarie convertie en justice, autorisée, appliquée par les lois, et que la société protège au nom de la civilisation.

*

Y a-t-il rien de plus horrible que de voir en plein soleil, sous le regard d'une foule immobile et palpitante, un homme assassiné froidement, donné en spectacle pour mourir, entre un bourreau payé pour tuer, et un prêtre qui prononce le nom de Dieu, ce nom qui ne devrait jamais descendre sur la foule que pour apporter la miséricorde et le salut ? Quoi ! vous donnez à un homme le pouvoir d'en tuer un autre ; vous lui donnez des armes pour cela, et vous voulez que sa conscience ne se dresse pas en lui menaçante, qu'elle ne fasse pas entendre les cris d'un éternel remords, et qu'elle lui dise qu'il a commis là une action légitime ! Et pourquoi, si cet homme rend la justice, inspire-t-il tant d'horreur, et ne peut-il

trouver un ami qui serre sa main couverte de sang ou marquée encore de la corde du gibet ? Pourquoi cette réprobation de la société contre un homme qui la venge, et qui n'est que son instrument ? Pourquoi ne pas lui rendre les honneurs dus à l'accomplissement de tout devoir difficile ? Si la société a vraiment le droit de détruire un de ses membres, ce droit est sacré comme le sont tous les autres. Pourquoi alors ne pas respecter le bourreau qui ne fait qu'appliquer ce droit ? Pourquoi reculer d'horreur devant lui ? Ah ! j'entends le cri que lui jette la conscience humaine : « Si tu fais un métier de tuer tes semblables, est-ce à tes semblables de te serrer la main ? » Ah ! c'est en vain qu'on invoque un droit impie et une loi qui le consacre ; la nature et la vérité sont plus fortes que lui ; le sentiment universel l'emporte sur cette justice de fiction qui autorise le meurtre, parce qu'il est légal, et parce qu'il porte le nom de châtement. La justice, la vraie justice, celle qui est au fond des cœurs, et que les codes n'enseignent pas, proteste contre le crime sous toutes les formes, et flétrit le bourreau par la haine et le mépris, ne pouvant pas

l'atteindre avec les armes de la loi.

Qu'on n'invoque pas la parole du Christ : « Quiconque frappe avec le glaive périra par le glaive. » La morale du Christ, toute d'amour et de pardon, n'enseigne pas la représaille. En parlant ainsi, Jésus n'avait d'autre idée que de prouver que la violence attire la violence ; il ne voulait pas instituer par là tout un système de représailles sociales, ni consacrer le meurtre juridique. Il connaissait trop le prix de la vie humaine, lui qui était venu pour sauver les hommes ; et s'il souffrit d'être exécuté lui-même, c'était pour offrir, du haut du calvaire, une protestation immortelle contre l'iniquité de la peine de mort. Si la violence attire la violence, comment peut-on appliquer cette vérité lugubre à la société qui tue froidement, sans passion, sans haine, et au nom d'une justice qu'elle méconnaît ? Ces paroles du Christ, on ne les a pas comprises, et l'on a fait de la méconnaissance d'une triste vérité le fondement d'une continuelle injustice.

La peine de mort comme tous les principes

dont on commence à reconnaître la fausseté et le danger, a d'affreuses conséquences. On la maintient malgré les mœurs, malgré les protestations de la conscience publique et des esprits éclairés. Aussi, quels effets produit-elle ? elle multiplie les crimes, car rien ne séduit plus que l'espoir d'un acquittement, quand on sait qu'une peine n'existe que dans la loi et qu'elle répugne à ceux qui l'appliquent. Cette situation est profondément immorale, comme tout ce qui est composite et se contrarie en matière de principes. L'exécution est une chose si horrible que chaque fois qu'un homme a commis un crime atroce, évident, et qu'il ne peut échapper à l'échafaud, l'opinion s'émeut en sa faveur ; on le représente comme une victime, on provoque des sympathies insensées qui ont le triste résultat de faire oublier le crime, et de pervertir le sens moral. Chacun acquitte le criminel au fond de sa conscience, et s'insurge ainsi moralement contre la loi. Il y a conflit entre la justice naturelle et l'autorité ; il faut entourer le gibet de troupes ; il faut arracher le condamné à une pitié menaçante, et risquer de finir par la violence ce qu'on a

commencé avec toutes les apparences du droit.

Rien n'est plus facile, je le sais, rien n'est plus expéditif que de se débarrasser d'un criminel en le suppliciant. Aux temps où la justice n'avait pas de règles certaines, où les notions en étaient inconnues, oblitérées sans cesse par l'arbitraire qui gouvernait les peuples, comme au moyen âge ; aux temps où la violence était une maxime sociale, et que le combat s'appelait le jugement de Dieu, je comprends que l'on cherchât le moyen le plus simple et le plus prompt pour rendre ce qu'on appelait la justice. Il n'y avait pas alors d'institutions qui réformassent le criminel ; on ne songeait pas au perfectionnement des sociétés. Dans un état de violence, il ne fallait pas chercher le calme et la réflexion qui conduisent aux saines idées philosophiques ; il ne fallait pas chercher la justice là où la force s'érigait en droit, et s'affirmait tous les jours par de monstrueux attentats. Mais nous qui avons passé par toutes les épreuves d'une civilisation qui a coûté tant de sacrifices, devons-nous hériter des erreurs de ces temps malheureux ? devons-nous les sanctionner et les maintenir ? Ah ! il a coulé

assez de sang innocent durant ces longs siècles de barbarie et d'ignorance pour expier à jamais tous les crimes des hommes !

*

On ne peut rendre un jugement irrévocable que lorsqu'il est infaillible, parce qu'il faut toujours laisser place à la réparation quand on peut commettre une erreur fatale. Ne pouvant pas rendre la vie à un homme, on n'est donc pas en droit de la lui ôter.

Le châtement n'a d'autre objet que d'amender. Or on ne corrige point un homme en l'immolant et l'on pervertit les autres hommes par le spectacle de cette barbarie. On les pervertit ; des milliers de faits attestent la vérité de cette assertion ; et c'est si bien le cas que pour échapper à l'inflexibilité de la logique, à une réforme radicale de la pénalité, on propose de rendre les exécutions secrètes. C'est donc le droit de pervertir les hommes que la société a réclamé

jusqu'ici.

Dieu nous a donné le droit de nous protéger ; c'est pour cela qu'il n'a pu nous donner celui de tuer un criminel qu'on a mis dans l'impuissance de nuire. Et comme corollaire, ajoutons que toute peine est injuste dès qu'elle n'est pas nécessaire au maintien de la sécurité publique.

La peine de mort n'est pas un droit, c'est une institution, et ce qui le prouve, c'est qu'elle s'est modifiée. Le droit, étant éternel, ne se modifie pas. Autrefois on condamnait à mort pour vol, pour cause politique, on mutilait, on torturait ; la société disait qu'elle en avait le droit. Aujourd'hui dans bon nombre d'États, on n'exécute plus. La société aurait donc abdiqué un droit, et cela en faveur des criminels ! Qui oserait le prétendre ?

La notion du juste n'est pas encore acquise, parce que l'amour mutuel n'est pas encore répandu parmi les hommes. Quand on verra dans un criminel un malheureux égaré plutôt qu'un ennemi, alors il n'y aura plus de peine de mort.

On dit que la peine capitale a existé dans

toutes les législations, et cela depuis que le monde est monde. Avant tout, quand on veut citer l'histoire, il faut la comprendre. Or, s'il est un enseignement historique dont l'évidence éclate, c'est la complète impuissance de l'échafaud à réprimer les crimes. Quoi ! voilà un châtement que l'on inflige depuis six mille ans, il n'a jamais produit d'effet... et l'épreuve n'est pas encore assez longue ! Quoi ! les statistiques démontreront que partout où la peine de mort est abolie, où l'instruction publique est répandue, les crimes sont moins nombreux... et l'on continuera de se servir de ce moyen pour moraliser les masses ! Étranges moralisateurs qu'une corde et un gibet ! Et quand bien même l'histoire ne donnerait pas cet enseignement, est-ce que l'exemple de tous les siècles peut être invoqué contre la vérité qui est éternelle et imprescriptible ? Ah ! la peine capitale n'est pas le seul débris que nous ait laissé un passé ténébreux, et dont la civilisation et le progrès modernes se défont péniblement, pas à pas. La somme des erreurs transmises de siècle en siècle est immense ; quelques vérités surnagent à peine,

et l'on vient parler des enseignements du passé ! !...

*

C'est la misère et l'ignorance qui enfantent les crimes ; il n'y en eut jamais autant qu'au moyen âge et sous l'empire romain, époques où l'on mettait à mort sous les plus futiles prétextes. Or, on ne détruit pas l'ignorance et la misère par des spectacles horribles, mais par l'instruction publique qui est la condition du bien-être.

Les exécutions sont un non-sens dans une société civilisée, parce qu'elle a d'autres moyens de châtement et de répression. Elles sont un reste de ces temps de violence où l'on ne cherchait pas à moraliser, mais à jeter la terreur dans les esprits. Aussi, de quels raffinements de cruauté s'entourait une exécution.

L'homme ignorait le droit dans l'origine, c'est pour cela qu'il en a faussé tous les principes. Il n'était qu'un être imparfait, rudimentaire,

incapable de chercher la vérité que de grossières erreurs lui dérobaient sans cesse. Quand il forma une organisation sociale, ce fut au milieu des dangers ; tout était un ennemi pour lui, la guerre et le carnage régnaient partout ; il ne trouva d'autre remède que la mort, d'autre expiation que par le sang. Quand de grands crimes étaient commis, quand de grands malheurs frappaient un peuple, on prenait l'innocent et le faible, et on le sacrifiait aux dieux vengeurs. Mais à mesure qu'augmentait le nombre des sacrifices, l'esprit des peuples s'obscurcissait, et leur cœur devenait insensible.

On a fait l'histoire des siècles d'oppression et de barbarie ; reste à écrire celle des temps civilisés. Dans cette histoire encore à faire, j'en atteste l'humanité et la raison, on ne verra pas ce mot affreux : « La peine de mort. »

À propos de vous-mêmes

Conférence publique

Mesdames et Messieurs,

J'ai choisi pour cette conférence, je ne sais trop pourquoi, précisément le sujet le plus difficile à traiter. Allez-vous parler politique ? me disait-on de toutes parts. Allez-vous parler histoire ? Ferez-vous une simple conférence littéraire ? Ferez-vous enfin une conférence *religieuse* ? ?... J'étais abasourdi devant ce torrent d'interrogations et ne savais plus de quel côté tourner la tête, quand, heureusement, il m'est venu à l'esprit de parler de vous-mêmes, ce qui est toujours très intéressant pour un auditoire. Mais là encore se présentait un écueil. Comment vous satisfaire en vingt ou vingt-cinq minutes, limite extrême qui m'est prescrite par crainte que je ne tombe dans les excès et vous compromette... limite bien étroite, quand on songe au grand

nombre de gens qui parlent de vous depuis des années, et cela tous les jours, qui ne s'en fatiguent jamais, et qui trouvent chaque fois du nouveau à dire, même quand tout semble usé, dussent-ils pour cela vous tourner à l'envers, comme on fait d'un vieil habit qu'on veut remettre à neuf ?

On aime bien à parler des gens lorsqu'ils sont absents, et même alors on en abuse. Mais les convoquer exprès pour cela, répandre trois à quatre mille circulaires qui entrent par toutes les portes et jusque dans le foyer inviolable des familles, placarder des affiches de huit pieds, en concurrence avec le baume de Wistar et les vermifuges de cent apothicaires plus ou moins homicides, se démener pendant huit à dix jours comme un poisson hors d'eau, prendre auprès de ceux qu'on tente les accents les plus doucereux pour les convaincre qu'on est le plus grand écrivain de l'univers, souffler à perdre haleine dans ce gros instrument à vent qui s'appelle la réclame, mettre sur pied un régiment d'amis qui battent la ville, vos cartes à la main, en comptant ce qu'il faut de victimes pour assurer le succès

d'un Mark Twain indigène, tout cela pour venir faire au nez des gens des observations sur leur propre compte, c'est peut-être de l'audace, et je ne m'en tirerai que par la protection spéciale que je demande aux dames, ces créatures si supérieures auxquelles Dieu a refusé les apparences de la force, pour leur en laisser toute la vertu réelle dans l'épreuve, et lorsqu'il s'agit de nous soutenir ou de nous encourager. C'est aux femmes que nous en appelons, nous, pauvres prosateurs, qui ne pouvons pas toujours être poètes pour les atteindre ; c'est à elles, dont le cœur vaut l'esprit, que nous en appelons, lorsque nous affrontons la critique, parce qu'étant bien plus capables que les hommes de nous juger, si souvent même obligées de nous pardonner, elles ont bien plus qu'eux le droit d'être indulgentes.

Messieurs, moi qui ai quitté Montréal depuis bientôt trois ans je ne sais plus au juste quels sont vos qualités ou vos défauts. Je vois une ville presque métamorphosée dans ce court espace de temps, d'innombrables maisons et des rues nouvelles, qui, malheureusement, ont encore un peu trop de poussière ; des monuments qui

s'élèvent pour défier la splendeur de l'architecture antique, des parcs en perspective et des expropriations en quantité, une vie sociale singulièrement modifiée dans ses allures et dans son caractère ; le Grand-Tronc arrivant jusque sur les quais, quand il avait autrefois toutes les peines du monde à se rendre à la gare Bonaventure, cette magnifique construction qui n'excite pas l'enthousiasme du voyageur, parce qu'il en a trop dépensé dans le tunnel du pont Victoria ; un havre s'élargissant comme la pieuvre et qui va bientôt dévorer l'île Sainte-Hélène, imprenable par les Américains, mais sans défense contre votre irrésistible esprit d'entreprise ; des palais construits par les banques et habités par des gens excessivement recherchés ; des institutions nombreuses, presque toutes florissantes, et d'autres qui promettent de le devenir, tels que le haras national et la culture de la betterave ; un raffinement de vie, de richesse et de luxe qu'on n'eût jamais soupçonné au temps où, pour 20 cents, les cochers nous faisaient faire un mille à minuit ; des médecins, des avocats qui ont été étudiants et qui aujourd'hui nagent dans le vil

métal, quand, il y a cinq ou six ans, ils allaient à pied sec sur des gués qui semblaient n'avoir pas de fin ; un temple épiscopal qui veut emprunter à Saint-Pierre de Rome le secret de sa grandeur et de son immortalité ; tout, tout enfin a changé, Montréal a secoué ses ailes, il a jeté dans l'espace la poussière de ses langes et s'est élancé d'un bond vers l'avenir, comme ces jeunes lions qui sentent autour d'eux l'immensité du désert et qui veulent le conquérir.

C'est un étrange et beau spectacle vraiment que celui de cette ville, de cette unique ville de la province s'affranchissant de l'apathie et de l'espèce d'engourdissement irrémédiable où le reste du pays semble vouloir s'éterniser, et dont rien ne peut donner une idée plus juste, plus saisissante que Québec, la capitale, ville fortifiée depuis cent ans et qui se démolit toute seule depuis cinquante, que des remparts de poussière et des entassements de décombres protègent contre un ennemi éternellement invisible, que des vieux canons du dernier siècle, couverts d'une rouille aussi historique que peu rassurante, ne peuvent plus défendre, maintenant que ce ne sont

plus des Iroquois montés sur leurs canots qui voudraient l'assiéger, et qu'une artillerie volontaire de 130 hommes fait encore trembler parfois, lorsque, voulant s'exercer au tir, elle envoie des bombes moisies éclater parmi les habitants endormis de la rue Champlain.

La faute n'en est pas à coup sûr au Département de la guerre qui a à sa disposition 40,000 hommes, dont 300 à peu près sont en activité de service. Elle en est au temps qui vieillit tout et aux citoyens de la bonne capitale pour qui la moisissure représente les grandeurs de l'histoire.

Québec a cependant quelques avantages dont il faut lui tenir patriotiquement compte ; c'est l'endroit du Canada qui retient le mieux ses habitants, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, l'hiver, on n'en peut pas sortir ; ensuite, au printemps, il y a énormément de morts subites causées par les glaçons qui tombent des toits en toute liberté, les pierres ou les briques qui se détachent des maison en ruines, la transition violente du chaud au froid entre des rues où il y a

quatre à cinq pieds de neige et d'autres voisines où l'on étouffe dans des flots de poussière, par les bouts de trottoirs qui sautent à la figure et assomment sur place, par les accidents de toute sorte au milieu d'un tohu-bohu de pavés, dernier débris du chaos antique, d'ornières et de fossés où l'on plonge et où l'on saute comme si tout le monde était pris d'attaques de nerfs, par l'impossibilité de traverser les rues sans recevoir dans les narines d'énormes jets de boue qui vous asphyxient en deux minutes, enfin par la compagnie du gaz qui conspire avec le climat et avec la corporation pour démolir aux citoyens les quelques membres que le rhumatisme leur a épargnés, par la compagnie du gaz, dis-je, qui a fait un contrat avec la lune sans tenir compte des nuages qui la couvrent, des pluies qui la ternissent, enfin, des mille caprices de cet astre inconstant qui refuse ses rayons aux endroits impassables, vraie coquette gesteuse qui ne veut que briller à son aise et qu'on l'admire, au moins dans de grandes rues, quand elle se montre dans son plein.

Tout est contre ces pauvres habitants de

Québec, jusqu'aux astres ; ils n'ont pas de soleil l'hiver, et l'été, la lune leur ménage autant d'inquiétude que de lumière. Évidemment, ils ont conservé beaucoup de l'héroïsme et de la ténacité de leurs ancêtres pour n'avoir pas émigré déjà tous ensemble à la Colombie anglaise, ce pays unique qui, à peine né, trouve dans son berceau un chemin de fer de mille lieues, quand nous, qui sommes de beaucoup ses aînés, ne pouvons obtenir que par une lutte acharnée, presque sanglante, le chemin de colonisation du nord qui n'a que 50 lieues, et qui n'a rien à craindre des buffles ni des Sioux.

Et pourtant, c'est un cher et beau petit nid, dans son désordre et dans sa pauvreté, que Québec, nid dépouillé, nid de feuilles flétries, soit, mais qu'on ne quitte jamais sans en être arraché et où l'on revient toujours ramené par son cœur. Qu'on aille à Montréal, à New York, à Boston, dans d'autres grandes villes, pour y retremper et dégourdir ses ailes, on n'en revient que plus vite vers ce glorieux petit roc de Champlain qui renferme encore tout ce que nous avons de plus cher et de plus vénéré dans nos

souvenirs. Et certes, au milieu d'un temps qui nous emporte avec lui dans sa course vertigineuse, ne laissant rien debout, souvent même dans nos affections, et qui nous précipite vers l'avenir en n'accordant au pauvre passé que d'impitoyables dédains, est-ce donc trop qu'il reste une ville, une seule, où l'on puisse se sentir vivre un jour et se reposer à l'aise dans le torrent de la durée ? Au moment où tout s'efface, où tout se transforme et s'oublie comme si l'humanité n'avait pas d'histoire, au moment où nos vieilles institutions, avec leur caractère propre, et nos vieilles coutumes vont se perdre, aussi elles, dans le même gouffre qui ne ménage rien, n'est-ce pas consolant de savoir qu'il reste au moins pour notre langue un petit boulevard impénétrable, insaisissable, qui, par son inertie apparente et l'obstacle immobile qu'il oppose, résiste à l'entraînement du vertige et conserve intact ce qu'il ne faut perdre à aucun prix, ce qui sera toujours beau, toujours nouveau même après des siècles, notre langue, le plus précieux des trésors laissés par nos ancêtres comme aussi le plus digne d'être conservé.

Messieurs, c'est une chose incroyable vraiment, et tout à fait inexplicable, qu'un peuple aussi vertueux que nous le sommes trouve tant de détracteurs, qu'on s'amuse beaucoup plus de nos vieux usages, de notre manière de parler la langue, de nos quelques faiblesses vaniteuses, de notre léger penchant à la prétention, qu'on ne prend de peine pour découvrir la cause de ces imperfections vénielles qui se rattachent toutes à un grand fond de qualités solides sans lesquelles nous ne serions pas ce peuple durable, vigoureusement trempé, dont les rameaux s'étendent sur le sol de l'Amérique entière, qui a trouvé moyen de faire aux États-Unis ce que les désavantages de sa position et l'ingratitude de son climat lui refusaient dans ses propres foyers. Sans la religion du passé et sans cette ténacité à nous maintenir intacts, nous ne serions pas en effet ce peuple exceptionnel qui trouve à répandre, dans les innombrables rameaux qu'il projette en tous sens sur ce vaste continent, autant de sève et de force qu'il en conserve dans le tronc même de l'arbre. Sans nous, les États de l'ouest et ceux de la Nouvelle-Angleterre manqueraient

des meilleurs bras qu'il faut à leur industrie. Sans ce mélange d'amour-propre national qui nous rassemble en un faisceau, et d'esprit d'aventure qui permet de nous disséminer dans toutes les directions sans rien perdre de notre caractère, nous ne serions pas ce peuple vraiment indispensable aujourd'hui pour l'équilibre des conditions sociales faites à l'Amérique. Sans nous, tout irait à la vapeur et tout s'userait vite ; mais nous tempérions l'entraînement du *Go ahead*, et nous maintenons la machine sociale dans un fonctionnement plus tranquille qui ménage ses forces.

Les Américains sont déjà vieux à notre âge ; ils ont tous les défauts d'un excès de croissance ; nous, nous avons peut-être les défauts d'une adolescence trop prolongée, nous nous complaisons dans cette idée de jeunesse qui paralyse nos forces, sous prétexte que nous avons bien le temps de les utiliser ; nous nous endormons dans notre berceau, sans songer que le temps marche pendant que nous rêvons, et qu'au réveil nous ne sommes déjà plus de notre époque. Mille illusions, mille puérités charmantes nous

enveloppent dans leurs douces cajoleries, et nous ne songeons pas que c'est le beau temps de notre existence comme nation que nous dépensons de la sorte dans le dédain de nos facultés les plus viriles. Eh quoi ! n'est-ce pas lorsqu'on est jeune, alerte, fort, qu'on doit pousser de l'avant, et faut-il attendre que nous soyons perclus, brisés par les rhumatismes, à moitié sourds et déjà grognards, pour nous élancer dans ce vaste espace ouvert à toutes les races du monde et où nous devrions prendre la place prééminente qui est due à la grande nation dont nous personnifions en Canada le caractère et le génie ?

Messieurs, une de nos grandes qualités, celle qui vraiment prime toutes les autres et les efface presque par son intensité, c'est la patience. Cette qualité, qui n'a pas de hauteur, mais beaucoup de longueur, semble essentiellement nationale ; elle est même l'image fidèle du Dominion qui est démesurément allongé. Un vieux proverbe dit que la patience est la vertu des nations. À ce compte, nous sommes le plus vertueux peuple qui fût jamais ; nous avons même tant de vertu que nous oublions d'avoir beaucoup d'autres choses.

Je ne saurais établir devant vous jusqu'à quel point nous avons de patience pour supporter, supérieurement aux autres peuples, les maux privés, mais, à coup sûr, nous en avons merveilleusement pour supporter les maux publics. La réforme, quelle qu'en soit la nature, nous épouvante, et nous avons un goût obstiné pour le *statu quo*, ce qui est pousser le conservatisme aussi loin que les Égyptiens qui s'étaient fait un culte de crocodiles, et qui voulaient transmettre leurs momies à tous les peuples futurs.

Aux étrangers qui admirent nos cours d'eau abandonnés à leur repos éternel, nos riches mines inexploitées, nos vastes étendues sans communication, et qui s'étonnent de ce spectacle au sein d'une nature où tout invite au travail, au déploiement libre de toutes les forces humaines, nous répondons avec un légitime orgueil : « Eh quoi ! que voulez-vous ? Nous avons la patience !... »

Aussi loin que je puis porter mes souvenirs, depuis les bancs du collège jusqu'à aujourd'hui

même, chaque fois qu'un progrès était signalé comme nécessaire, un pas en avant comme indispensable, l'écho de ce dicton m'est arrivé de toutes parts : « Pourquoi se presser ? Nous sommes jeunes, attendez donc... »

Sans doute, messieurs, il est fort agréable de s'entendre répéter souvent qu'on est jeune et qu'on a devant soi le grand avenir ; mais... les Canadiens ne sont pas tous de jolies femmes qui ne veulent pas vieillir à aucun prix ; à force de recevoir toujours le même compliment on finit par le trouver fade, surtout, lorsque, sous prétexte de jeunesse, nous sommes menacés d'une tutelle indéfinie, ou, si vous voulez, d'une dépendance qui s'affirme d'autant plus que nous grandissons davantage, et que le Dominion menace de s'élancer jusqu'au Groenland.

À quoi sert de répéter sans cesse que le Canada est un pays jeune et que nous avons bien le temps de progresser ? À ce compte, le Canada sera un pays jeune dans trois cents ans d'ici, bien plus jeune qu'aujourd'hui encore, parce qu'il aura été vidé des trois quarts.

Messieurs, songez-y bien. Voilà 265 ans que les Canadiens sont jeunes, à supposer que nous comptons du jour où Champlain fonda Québec, et 339 ans du jour où Jacques Cartier parut sous le cap superbe entouré de cette magnifique ceinture de remparts qui, en attendant qu'ils démolissent par leur seul aspect tous les ennemis possibles, servent à étouffer les habitants qui sont dans leur enceinte. Si nous sommes jeunes encore à cet âge, et pour peu que notre vieillesse se prolonge autant que notre jeunesse, nous deviendrons certainement le peuple le plus sec, le plus rassis de l'univers.

Être si longs et rester si jeunes, cela forme une situation intéressante au premier degré, surtout si, une fois annexés, le Labrador, en nous rendant nos frères les Esquimaux, et le Groenland, en nous adossant au pôle, suivant une expression célèbre, demandent eux aussi, chacun à tour de rôle, des *better terms*.

Messieurs, il arrive pourtant une époque dans la vie des peuples, comme dans celle des hommes, où ils perdent la fraîcheur de la

jeunesse, sinon la puissance de leurs vertus.

Chez un peuple qui a besoin de réformes immédiates, sa jeunesse est-elle donc une raison pour ne pas les adopter, et pour laisser au temps de faire l'œuvre des hommes ?

Il est de la nature du progrès, comme de toutes choses, de s'accomplir quand son heure est venue. Pourquoi donc le retarderions-nous sous prétexte que nous n'avons pas le développement des grandes nations ? Devons-nous persister à rester en arrière de soixante ans, anomalie vivante dans un monde métamorphosé ? Faut-il attendre que notre indifférence pour les connaissances indispensables nous apporte toute sorte d'humiliations, pour croire le moment venu de les apprendre ? Faut-il que le dégoût seul nous inspire le remède ? Nous n'avons pas été trop jeunes pour vouer jusqu'aujourd'hui une grande partie de notre temps et de notre intelligence à l'observance de théories surannées qui n'ont guère produit d'autre résultat que celui de présenter cette anomalie merveilleuse : un peuple jeune entièrement livré à la routine ! Pourquoi

alors serions-nous trop jeunes pour nous adonner enfin aux branches d'éducation devenues indispensables ?

Quel est donc le peuple tellement enfant qu'on ne puisse l'éclairer sur ses véritables intérêts, et combien de temps encore nous tiendra-t-on dans l'impuissance avec le fantôme d'un mot ? Combien de temps faut-il à notre jeunesse pour arriver à l'âge mûr ? Il y a cependant une limite à cette tutelle, et ne se trouve-t-elle pas dans les aspirations générales, dans le besoin des réformes universellement senti ?

*

Si ce tableau de notre jeunesse n'a rien de séduisant ni d'agréable, je ne me rattraperai certainement pas en vous faisant celui de la vieillesse. Oh ! vieillir ! c'est une horrible chose. On se voit rider, on voit ses dents jaunir, malgré l'héroïque résistance du Philodonte, du Sozodonte et de tous les Odonte imaginables ; on

se voit avec des mèches argentées qui paraissent bien plus que les autres, les infâmes ! on s'aperçoit qu'on se fane à force de mûrir ; le front dénudé se remplit de désenchantements, le cœur devient comme une vieille montre de famille qui tient encore le temps, qui bat toujours, mais qu'on n'ose plus ouvrir devant les autres. Avec cela on a des rhumatismes qui défient le *Pain-killer*, on se couvre de flanelles qui deviennent comme des éponges, on craint également le chaud et le froid, ce qui n'est pas logique ; on s'endort à neuf heures du soir, sans y penser, quand auparavant il fallait pour s'endormir multiplier les *night-caps* à l'infini ; on devient maussade, difficile, tourmenté, tourmenteur, on ne trouve plus rien de son goût, si ce n'est par hasard une lecture qui ressemble à une chronique ; enfin, à vieillir, on perd tout et l'on ne gagne rien, pas même l'expérience, ce fruit tardif qui ne vient à l'homme que lorsqu'il s'en va.

Oh ! si les hommes n'ont pas encore trouvé le secret de la liberté et de la fraternité, ils ont hélas ! trouvé, dès en naissant, celui de l'égalité

devant ce vieillard implacable qui s'appelle le temps ; les oncles seuls échappent à son inflexible niveau, mais c'est à la condition de faire vieillir davantage les neveux, ce qui revient au même.

Messieurs, si nous avons l'agréable défaut d'être jeunes à peu près trois fois aussi longtemps que les autres peuples, défaut dont, hélas ! il faudra bien nous corriger un jour, en revanche nous possédons une qualité précieuse, à laquelle beaucoup d'entre nous sans doute ont dû de beaux jours ou sont en droit d'en attendre. Cette qualité nous caractérise spécialement, car nous en sommes prodiges et nous en avons le nom à la bouche dans presque toutes les occasions. Vous saisissez d'avance ce dont je veux parler, c'est de notre penchant immodéré à l'encouragement, c'est de la passion vraiment incontentable de nous encourager les uns les autres. Ce mot *encourager* reçoit parfois de curieuses applications. J'ai connu des gens fort à l'aise qui s'étaient abonnés à des journaux, qui les avaient reçus des années de suite, qui n'avaient jamais répondu un mot aux lettres pressantes, je dirai

presque suppliantes, des éditeurs aux abois, et qui, en fin de compte, lorsqu'ils étaient mis en demeure de s'exécuter par l'entremise de ce personnage rébarbatif qui n'a pas de compatriotes et qui s'appelle huissier, vous arrivaient tombant des nues de surprise, et accablaient l'éditeur de protestations furibondes : « Mais, monsieur, mais monsieur, s'écriaient-ils, nous n'avons reçu votre journal que pour vous encourager, c'est parce que vous êtes un Canadien, etc. » Ainsi ces messieurs recevaient un journal deux, trois, quatre années de suite, sans vous payer un sou, rien que pour vous encourager et parce que vous êtes Canadien !... Vous leur aviez donné tous les jours, ou trois fois par semaine, le meilleur de vous-même, vous leur aviez envoyé régulièrement par chaque malle des éclats de votre cervelle, vous les aviez formés, nourris intellectuellement, ils vous devaient les quelques idées qu'ils ont, tout cela rien que pour vous encourager !

À force de vouloir encourager les gens, souvent on finit par les ruiner. J'ai vu des journalistes complètement éreintés par

l'encouragement, j'ai vu de braves industriels conduits à la banqueroute bride abattue pour avoir voulu se faire encourager quand même en donnant leur marchandise à un fort rabais. Mais je me hâte de faire une réserve. Le public qui patronise les artistes et l'humble espèce des conférenciers, entend l'encouragement d'une façon toute différente ; il paie, lui, et comptant, pour se faire ennuyer pendant vingt-cinq minutes. Mesdames et Messieurs, il vous restera toujours quelque chose pour cette bonne action, quelque chose qui ne fera la fortune de personne, mais dont au moins chacun de vous pourra être certain toujours, c'est de ma reconnaissance.

Desperanza

Je suis né il y a trente ans passés, et depuis lors je suis orphelin. De ma mère je ne connus que son tombeau, seize ans plus tard, dans un cimetière abandonné, à mille lieues de l'endroit où je vis le jour. Ce tombeau était une petite pierre déjà noire, presque cachée sous la mousse, loin des regards, sans doute oubliée depuis longtemps. Peut-être seul dans le monde y suis-je venu pleurer et prier.

Je fus longtemps sans pouvoir retracer son nom gravé dans la pierre ; une inscription presque illisible disait qu'elle était morte à vingt-six ans, mais rien ne disait qu'elle avait été pleurée.

Le ciel était brûlant, et, cependant, le sol autour de cette pierre solitaire était humide. Sans doute l'ange de la mort vient de temps en temps verser des larmes sur les tombes inconnues et y

secouer son aile pleine de la rosée de l'éternité.

Mon père avait amené ma mère dans une lointaine contrée de l'Amérique du Sud en me laissant aux soins de quelques bons parents qui m'ont recueilli. Ainsi, mon berceau fut désert ; je n'eus pas une caresse à cet âge même où le premier regard de l'enfant est un sourire ; je puisai le lait au sein d'une inconnue, et, depuis, j'ai grandi, isolé au milieu des hommes, fatigué d'avance du temps que j'avais à vivre, déclassé toujours, ne trouvant rien qui pût m'attacher, ou qui valût quelque souci, de toutes les choses que l'homme convoite.

J'ai rencontré cependant quelques affections, mais un destin impitoyable les brisait à peine formées. Je ne suis pas fait pour rien de ce qui dure ; j'ai été jeté dans la vie comme une feuille arrachée au palmier du désert et que le vent emporte, sans jamais lui laisser un coin de terre où se trouve l'abri ou le repos. Ainsi j'ai parcouru le monde et nulle part je n'ai pu reposer mon âme accablée d'amertume ; j'ai laissé dans tous les lieux une partie de moi-même, mais en

conservant intact le poids qui pèse sur ma vie comme la terre sur un cercueil.

Mes amours ont été des orages ; il n'est jamais sorti de mon cœur que des flammes brûlantes qui ravageaient tout ce qu'elles pouvaient atteindre. Jamais aucune lèvre n'approcha la mienne pour y souffler l'amour saint et dévoué qui fait l'épouse et la mère.

Pourtant, un jour, j'ai cru, j'ai voulu aimer. J'engageai avec le destin une lutte horrible, qui dura tant que j'eus la force et la volonté de combattre. Pour trouver un cœur qui répondît au mien, j'ai fouillé des mondes, j'ai déchiré les voiles du mystère. Maintenant, vaincu, abattu pour toujours, sorti sanglant de cette tempête, je me demande si j'ai seulement aimé ! Peut-être que j'aimais, je ne sais trop ; mon âme est un abîme où je n'ose plus regarder ; il y a dans les natures profondes une vie mystérieuse qui ne se révèle jamais, semblable à ces mondes qui gisent au fond de l'océan, dans un éternel et sinistre repos. Ô mon Dieu ! cet amour était mon salut peut-être, et j'aurais vécu pour une petite part de

ce bonheur commun à tous les hommes. Mais non ; la pluie généreuse ruisselle en vain sur le front de l'arbre frappé par la foudre ; il ne peut renaître... Bientôt, abandonnant ses rameaux flétris, elle retombe goutte à goutte, silencieuse, désolée, comme les pleurs qu'on verse dans l'abandon.

Seul désormais, et pour toujours rejeté dans la nuit du cœur avec l'amertume de la félicité rêvée et perdue, je ne veux, ni ne désire, ni n'attends plus rien, si ce n'est le repos que la mort seule donne. Le trouverai-je ? Peut-être ; parce que, déjà, j'ai la quiétude de l'accablement, la tranquillité de l'impuissance reconnue contre laquelle on ne peut se débattre. Mon âme n'est plus qu'un désert sans écho où le vent seul du désespoir souffle, sans même y réveiller une plainte.

Et de quoi me plaindrais-je ? Quel cri la douleur peut-elle encore m'arracher ? Oh ! si je pouvais pleurer seulement un jour, ce serait un jour de bonheur et de joie. Les larmes sont une consolation et la douleur qui s'épanche se

soulage. Mais la mienne n'a pas de cours ; j'ai en moi une fontaine amère et n'en puis exprimer une goutte, je garde mon supplice pour le nourrir, je vis avec un poison dans le cœur, un mal que je ne puis nommer, et je n'ai plus une larme pour l'adoucir, pas même celle d'un ami pour m'en consoler.

Maintenant tout est fini pour moi ; j'ai épuisé la somme de volonté et d'espérance que le ciel m'avait donnée. Ôtez au soleil sa lumière, au ciel ses astres, que restera-t-il ? L'immensité dans la nuit ; voilà le désespoir. Mes souvenirs ressemblent à ces fleurs flétries qu'aucune rosée ne peut plus rafraîchir, à ces tiges nues dont le vent a arraché les feuilles. Je dis adieu au soleil de mes jeunes années comme on salue au réveil les songes brillants qui s'enfuient. Chaque matin de ma vie a vu s'évanouir un rêve, et maintenant je me demande si j'ai vécu. Je compte les années qui ont fui : elles m'apparaissent comme des songes brisés qu'on cherche en vain à ressaisir, comme la vague jetée sur l'écueil rend au loin un son déchiré, longtemps après être retombée dans le sombre océan.

J'ai mesuré au pas de course le néant des choses humaines, de tout ce qui fait palpiter le cœur de l'homme, l'ambition, l'amour... L'ambition ! j'en ai eu deux ou trois ans à peine : cette fleur amère que les larmes de toute une vie ne suffisent pas à arroser, s'est épanouie pour moi tout à coup et s'est flétrie de même.

En trente ans j'ai souffert ce qu'on souffre en soixante ; j'ai vidé bien au-delà de ma coupe de fiel ; à peine au milieu de la vie, je suis déjà au déclin de ma force, de mon énergie, de mes espérances. Pour moi il n'y a plus de patrie, plus d'avenir !...

L'avenir ! eh ! que m'importe ! Quand on a perdu l'illusion, il ne reste plus rien devant soi. J'ai souffert la plus belle moitié de la vie, que pourrais-je faire de l'autre, et pourquoi disputer au néant quelques restes de moi-même ? Sur le retour de la vie, quand les belles années ont disparu, l'homme ne peut plus songer qu'au passé, car il voit la mort de trop près ; il ne désire plus, il regrette, et ce qu'il aime est déjà loin de lui. Pour cette nouvelle et dernière lutte,

j'arriverais sans force, épuisé d'avance, certain d'être vaincu, tout prêt pour la mort qui attend, certaine, inévitable, pour tout enfouir et tout effacer.

Non, non, je ne veux plus... je m'efface maintenant que je ne laisse ni un regret ni une pensée. Si, plus tard, quelqu'un me cherche, il ne me trouvera pas ; mais, peut-être qu'en passant un jour près d'une de ces fosses isolées où aucun nom n'arrête le regard, où nulle voix n'invite au souvenir, il sentira un peu de poussière emportée par le souffle de l'air s'arrêter sur son front humide... cette poussière sera peut-être moi...

8 juin 1874.

Départ pour la Californie

(10 juin)

Deux mille deux cents lieux en chemin de fer

Presque pendant toute sa vie Arthur Buies rêve d'une femme idéale. « Il a maintenant trente-quatre ans. Célibataire, il a tout fait jusqu'ici pour se prémunir contre la femme. Voici qu'un jour, il croit rencontrer celle qui lui assurera le bonheur. En six semaines, il s'éprend éperdument de madame Georges-Édouard Desbarats. Mais un léger contretemps entrave sa conquête : cette femme est mariée. »

« Arthur Buies voulut oublier son échec et effacer les traces d'humiliation qu'il venait de subir. Il décida une fois de plus de quitter son pays pour ne plus y revenir. Il fila en train d'un seul trait vers San Francisco croyant pouvoir, au

bout de sa route, noyer sa peine dans l'Océan
Pacifique. »

Marcel A. Gagnon

Première partie

I

Il y a des choses qui ne s'écrivent pas ; on les raconte parfois dans des heures de fièvre, lorsque les souvenirs arrivent en mugissant et se font cours eux-mêmes, lorsque la pensée est frappée tout à coup d'un retour impétueux vers le torrent des choses où elle était restée d'abord comme engloutie, éperdue ; alors, si c'est la douleur qui a été longtemps comprimée, l'âme jette quelques cris terribles, des flots furieux s'échappent, l'amertume jaillit et déborde, et peut-être peut-on ensuite remonter avec plus de liberté et de force le cours de tout ce qu'on a souffert : mais retourner, moi, encore tout brisé, tout endolori, la plume à la main, pour le raconter à des lecteurs qui ne s'en doutent même pas, vers ce rêve fougueux où pendant six semaines j'ai passé par

tous les chagrins, tous les déchirements, toutes les angoisses, c'est trop me demander, c'est trop attendre de moi ! Vous voulez que sur toutes les plaies vives je passe lentement le couteau et que je détache une à une chaque fibre saignante pour la montrer à des regards surpris ! Vous voulez que je fouille parmi tant d'odieux souvenirs dont chacun est une blessure, eh bien ! soit, je vais vous le raconter, cet atroce et funeste voyage ; de même que je l'ai fait pour accomplir une promesse, de même je vais le redire parce que vous l'avez espéré de moi. Maintenant, taillez et prenez ; voici mon cœur, voici mon sang, ce sang qui est tombé goutte à goutte sur la longue et interminable route qui traverse tout un continent ; je vais en suivre la trace mêlée de tant de larmes... Oh ! mes amis, ce n'est pas une chronique que je puis vous offrir ; mon esprit ne se prête plus, hélas ! à ces fantaisies badines, et mon imagination a perdu le souffle de ses inspirations joyeuses. Et où trouverais-je, du reste, à rire une seule heure dans le récit d'un voyage rempli d'inquiétudes mortelles, d'humiliations, d'abattements sinistres, et parfois

de pressentiments où l'image de la mort revenait sans relâche comme pour m'avertir que je n'en verrais pas le terme ?

Pourquoi avais-je quitté mon pays, ma famille, mes nombreux amis, tant d'affections qui m'entouraient et qui m'étaient nécessaires ? Pourquoi avais-je rompu tous les liens qui, en me rattachant à une existence désolée, en faisaient encore la consolation et la ranimaient par quelques lueurs passagères ? Pourquoi partais-je sans raison, sans objet déterminé, pour suivre une destinée incertaine, après tant d'épreuves, après l'expérience renouvelée de la folie des escapades et des duperies de l'inconnu ? Hélas ! je ne sais, et, le saurais-je, comment pourrais-je le dire ? Il y a dans la vie des heures fatales, et l'homme obéit bien plus à leur impulsion fougueuse qu'à tous les conseils de la raison. Je partais... il fallait que je parte ! fût-ce pour toujours, fût-ce à n'importe quel prix. Un besoin formidable d'échapper à tous les souvenirs poursuivait et dominait mon esprit : c'était moi-même surtout qu'il me fallait fuir, oubliant que l'homme change en vain de ciel, que son âme lui reste, et qu'on ne peut se

perdre soi-même, verrait-on le monde bouleversé prendre autour de soi toutes les formes et les aspects les plus brusquement divers. M'oublier dans un tourbillon sans cesse renouvelé, me sentir emporté à toute vapeur à travers des espaces inconnus, c'était là mon illusion, et, pour la saisir, j'étais prêt à tout délaissier ; je m'étais arraché aux embrassements de la femme qui m'avait tenu lieu de mère, et qui, à quatre-vingts ans, me disait un adieu, pour elle l'adieu suprême. Et quel déchirement lorsque je dus quitter ma sœur, ma sueur unique, qui, ne comprenant rien à un pareil départ, m'enlaçait sur son cœur et tâchait de me retenir par la force de la tendresse ! Oui, j'abandonnais ces chères et sûres affections, les seules qui résistent aux orages de la vie comme aux assauts du temps, et, l'avouerai-je ? ce n'était pas là le premier de mes regrets ; le cœur est ainsi fait, hélas ! dans son aveuglement ; il ne se prend qu'à ce qui lui échappe le plus et n'a de regrets profonds et durables que pour ce qui le blesse davantage.

Mon idée fixe, idée irrésistible, plus forte que tous les liens, que tous les raisonnements, était

donc de partir, d'aller aussi loin que possible, et je ne voyais rien de mieux à faire pour cela que de traverser le continent. Je n'avais pas d'illusions sur ce qui m'attendait si loin ; ce n'est pas à mon âge qu'on commence une vie d'aventures, qu'on peut espérer de se refaire une existence nouvelle où vienne se perdre le souvenir de ce qu'on a été ; l'inconnu ne sourit pas à ceux qui ont épuisé la vie sous toutes ses faces et pour qui toutes les déceptions imaginables n'ont plus rien d'inattendu ; mais je n'avais pas calculé les mécomptes, les déboires qui m'attendaient au passage ; et, les eussé-je calculés, que je serais parti de même ; j'en étais arrivé à ce point où l'on ne raisonne absolument plus, où la fatalité, en quelque sorte impatiente et pressée, devient irrésistible. Où ai-je pris la force d'aller jusqu'au bout ? comment ai-je pu poursuivre une idée pareille, lorsque tout m'en détournait, lorsque, sur le chemin même, le regret et le désenchantement, fondant avec violence sur mon âme, me criaient de retourner, de revenir à la patrie qui m'offrait de légitimes espérances et une carrière désormais assurée ?... c'est ce que je

ne puis ni comprendre ni expliquer. La force n'était pas en moi, puisque j'ai eu toutes les défaillances, elle était dans une situation bien supérieure à ma volonté ; je n'ai pas suivi ma route, j'y ai été entraîné, bousculé, poussé, et chaque fois que j'ai voulu mettre un arrêt, chaque fois j'ai été emporté, comme si la conduite de ma vie ne m'appartenait plus ; vous allez en juger aisément.

*

Parti une première fois, je me suis rendu à Toronto, et le lendemain je revenais à Montréal. Un accablement tel, un désespoir si grand s'étaient emparés de moi, que je n'avais plus voulu continuer. Mais à peine étais-je de retour, que je prenais la résolution, inébranlable cette fois, d'aller tout d'un trait jusqu'à San Francisco, et, en effet, le lendemain matin, je repartais. Oh ! mes amis, vous qui avez mené une vie à peu près toujours égale, vous ne connaissez pas ces terribles péripéties du sacrifice, vous ne

connaissez pas les va-et-vient déchirants de l'âme, les féroces exigences d'une condition qu'on s'est faite soi-même, et les ballottements douloureux d'un cœur laissé dans le vide.

Ce voyage inutile à Toronto m'avait coûté trente dollars, et je n'en avais que trois cents en tout et partout pour me rendre à San Francisco, et, là, attendre la destinée. Je repartis donc avec deux cent soixante-dix dollars, le voyage, au bas mot, tous frais compris, devait m'en coûter cent quatre-vingt. Mais, que m'importait la valeur de ces chiffres ? Je songeais bien à cela ! Tout en moi était brisé ; je cherchais un coin de terre inconnu, lointain, où jeter mon reste de vie. Depuis près d'un mois, je n'avais pu trouver deux nuits de sommeil ; une maladie obsessionnelle, déclarée par les médecins fatale, me poursuivait de ses ombres lugubres ; deux fois le suicide m'était apparu avec tout son cortège de séductions infernales ; oui, deux fois, je m'étais laissé aller avec ravissement à cet attrait du repos éternel qui serait une tentation irrésistible si le néant n'était pas un outrage à l'intelligence comme au cœur de l'homme ; je n'aimais plus

rien, je ne désirais plus rien et je ne cherchais plus rien, si ce n'est de m'effacer, laissant à la mort de faire son œuvre quand bon lui semblerait. – Eh bien ! maintenant que je suis revenu, que j'ai accompli un voyage presque impossible d'exécution, je rends grâce au ciel de m'avoir mené jusqu'au bord fatal où l'homme perd à peu près la conscience de son être et se laisse entraîner à tous les courants qui passent devant lui ; j'ai mesuré la plus grande profondeur de l'abattement, et j'ai connu la limite extrême de la désespérance ; maintenant, je sais de quels abîmes un homme peut remonter, et ce qu'il y a encore de ressource jusque dans l'écroulement de ce qui seul semblait retenir à la vie.

Avez-vous remarqué ces arbres flétris, desséchés, entrouverts, qui n'ont pas un frisson sous l'effort du vent qui les fouette, pas une plainte sous l'orage ? Leurs rameaux craquent, leur tête secouée rend dans l'air un bruit rapide, mais ce bruit est inerte, ce son est comme celui d'ossements qu'on agite dans leur bière. Qui peut maintenir ces arbres debout ? Quelle sève reste-t-il à leur tronc décharné ? Où est la vie dans ce

cadavre dressé contre la nue ? Regardez bien ; à l'extrémité de quelque branche aride, se dégageant à peine d'un linceul de dépouilles, un petit groupe de feuilles tremble encore au baiser de la brise et boit avidement les quelques gouttes de rosée que le ciel lui verse dans son oubli miséricordieux. Ces quelques feuilles, c'est la vie entière de cet arbre, et par elles il renaîtra ; il avait tout perdu, sa force, sa beauté, et sa fraîcheur dont s'enivraient les oiseaux gazouillants, il défiait l'orage et l'appelait à épuiser sur lui ses efforts inutiles ; le bruissement de son riche et abondant feuillage était un rire au destin, et voilà que soudain tout l'a abandonné et qu'il s'est trouvé seul encore vivant, mais sans aucune des joies, sans aucun des charmes de la vie.

La vie ! la vie ! elle est souvent au fond des abîmes ; elle est dans la feuille solitaire sur sa branche inanimée ; elle est dans la goutte de rosée qui la rafraîchit, elle est encore dans la larme silencieuse qui s'échappe du cœur et c'est par elle que le cœur renaît.

*

Quelle étrange destinée ! Je fais onze cents lieues de chemin de fer, avec l'idée que jamais peut-être je ne reviendrais, et, rendu au terme de ce long et accablant voyage, malade, affaibli de corps et d'esprit, à peine avais-je pris quelques jours de repos, que je préparais déjà mes malles pour le retour ! Je n'ose dire que j'ai fait un voyage : j'ai été emporté dans un ouragan, et le même ouragan m'a ramené. Seulement, l'allure n'était plus la même ; je vais tout vous dire cela.

II

Je partis seul. Or, pour partir seul, dans l'état physique et moral où je me trouvais, c'était déjà un acte de désespoir ou de résolution inflexible. J'ignorais ce que c'était que ce voyage et je me flattais d'en adoucir la fatigue et l'ennui par le spectacle d'une nouveauté sans cesse renaissante,

par la fascination d'un inconnu qui, à chaque instant, changerait d'aspect. Tous mes amis m'avaient entretenu dans cette illusion ; ils y croyaient eux-mêmes... Ah ! malheureux ! le trajet du Grand Pacifique Américain est tout ce qu'il y a de plus monotone, de plus misérable et de plus ingrats. J'ai traversé cinq cents lieues de désert, de plaines sans horizons, d'une étendue muette et inanimée. Ce n'est qu'arrivé sur les hauteurs de la Sierra Nevada, entre l'Utah et la Californie, que cette grande nature tant promise, tant attendue, s'est révélée enfin. Oui, c'est beau, certes, ce passage à huit mille pieds au-dessus de la mer, sur le bord de précipices effrayants, lorsqu'on est entouré de pics couverts de neiges éternelles et que, sous le regard, s'ouvrent subitement des abîmes qui ont quinze cents pieds de profondeur ; mais je n'aurais pas donné pour tout cela le plus petit coteau de la Malbaie, ce paradis de notre pays, cette oasis oubliée parmi les rudesses grandioses et altières du Canada ; je n'aurais pas donné six lieues des rives du Saint-Laurent pour toutes les splendeurs terrifiantes qui se dévoilaient pour la première fois sous mes

yeux.

Oh ! quand je me rappelle tout cela !... Pendant un mois j'ai été comme un captif tenu au silence ; je n'ai pas eu un ami, pas même un compagnon, pas la plus légère sympathie, alors même qu'une sympathie quelconque eût été pour moi un trésor inestimable.

Mais il faut pourtant bien que je commence ce récit. Allons ! passez devant moi, déserts implacables qui, pendant de si longs jours et de si longues nuits surtout, m'avez accablé de votre infini muet ; passez, plaines arides que la pensée elle-même ne parvient pas à peupler et où le regard, fatigué de chercher une vie toujours absente, retombe appesanti sans pouvoir cependant trouver le sommeil ; déroulez-vous de nouveau, horizons sans cesse fuyants ; mes souvenirs du moins pourront peut-être vous rassembler, et, dans le cercle douloureux qu'ils m'ont laissé, je vais tâcher de tout retenir, de rappeler une à une ces impressions toujours pénibles dont pas une ne m'a donné une heure de répit, pas même un retour consolant ni une

espérance furtive.

*

Après deux jours de chemin de fer, coupés par un intervalle de douze heures passées à Détroit, j'arrivais à Chicago. Ces douze heures d'intervalle étaient une moitié de dimanche ; je vous prie de remarquer ce commencement. Arriver seul, lorsqu'on cherche des distractions à tout prix, dans une ville américaine le dimanche, c'est déjà poignant. On erre comme une bête échappée de sa cage, qui a perdu le sentiment de la liberté ; les heures sont interminables, on va, on vient cent fois par les mêmes chemins ; tous les visages, vous étant indifférents, semblent les mêmes, on voit des choses nouvelles qu'on croit avoir vues toute sa vie, on passe et l'on repasse devant les mêmes endroits, jusqu'à ce qu'on soit épuisé bien plus par la monotonie et l'ennui que par la fatigue du corps ; on ne trouve rien d'intéressant et l'on s'étonne de ne pas être environné d'ombres qui ressemblent à soi-même ;

on se demande ce que tout ce monde qui glisse dans tous les sens peut faire dans un endroit pareil ; plus la foule est grande, plus on sent le vide ; tant de visages absolument inconnus, absolument indifférents, ont l'air de grimacer à votre abandon ; et puis, on n'a ni l'envie ni le goût d'adresser la parole à qui que ce soit ; ce qu'on veut, c'est un large épanchement de son âme, et pour cela, il faut des oreilles heureuses de s'y prêter. On cherche tous les moyens de tuer le temps, cet ennemi que rien n'atteint et dont tous les coups portent ; on se dirige partout où l'on croit voir quelque agitation, entendre quelque bruit, et l'on revient toujours également déçu, assuré davantage que le tombeau qui est au fond du cœur est assez grand pour ensevelir tous les bruits du dehors ; on a comme un désespoir muet, un silence farouche. Le regard ne reçoit plus l'image d'aucun des objets qui l'entourent, et l'on se meut ou l'on se repose, inconscient, oublieux de toute condition physique ; c'est la pensée qui travaille sans cesse, la pensée qui n'est pas avec soi où l'on se trouve, mais bien loin avec tout ce qui a disparu de ce qu'on aime, et qui fait revivre

d'une vie bien plus intense que la réalité ce qui semble à jamais mort pour soi. Oh ! le souvenir ! c'est bien autre chose que la jouissance. C'est à lui qu'on reconnaît la valeur des choses perdues ; il grandit, il redouble de vie et de vigueur en raison même de ce qu'on le prive de ses aliments et de ce qu'on l'arrache à tout ce qui semblait seul devoir l'entretenir.

Ainsi, pendant douze mortelles heures, je promenai mon absence dans les rues de Détroit, pour moi muettes, désolées, et cependant peut-être pleines de vie et d'animation, si j'en juge par l'image qui m'en reste aujourd'hui. Le chemin que je fis, je l'ignore ; je marchai tout le temps, à part quelques minutes données aux repas, et, lorsque le soir je pris le train de Chicago, j'étais tellement fatigué sans le savoir que je tombai comme un poids inerte sur mon lit et ne m'éveillai que le lendemain matin en vue de la grande métropole de l'Ouest, lorsque déjà le bruit de vingt convois arrivant en tous sens et le carillon des locomotives assourdissaient l'air. Je m'étais dit en commençant mon voyage qu'il m'était impossible de faire huit jours continus en

chemin de fer, et que j'arrêteraï à différents endroits sur la route. Chicago, la superbe et glorieuse métropole de l'Ouest, se présentait à moi ; sans doute j'allais bien y rester au moins vingt-quatre heures. Mais à peine y étais-je descendu qu'un besoin irrépressible d'en sortir s'emparait de moi. Que peut offrir la vue des grandes villes au regard fatigué de merveilles ? J'ai tout vu dans ce monde et je ne puis plus rien admirer. Que m'importe le spectacle de l'activité humaine, de cette âpreté fiévreuse qui accomplit des merveilles dont l'âme est absente ? De grandes rues, de splendides édifices, eh bien ! quoi ! Tant de morceaux de pierre, tant de morceaux de brique, tant de ciment et de pavé Nicholson, tant de machines humaines qui s'agitent à la poursuite folle du souverain million, voilà les villes américaines. – Dans tout cela pas un souffle ; les plus grandes pensées, les plus grandes aspirations de notre temps réduites à une jauge pratique qui leur enlève toute poésie et toute grandeur ; des affaires, des affaires, *business*, et, après, des délassements automatiques, toujours les mêmes ; pas de

liaisons ; est-ce qu'on a le temps de faire des amitiés quand on ne s'en donne pas même pour les besoins essentiels de la vie ? Et puis, connaît-on même l'ami qu'on voudrait se faire ? D'où vient-il, qu'a-t-il été ? Dans ce tourbillon d'êtres humains qui arrive et se déplace à chaque instant, sur qui peut-on arrêter sûrement son regard et appuyer sa confiance ? Qu'on admire si l'on veut des villes comme Chicago qui se font en trente ans, il est impossible d'y rien aimer. Ce ne sont pas deux ou trois mille tueurs de cochons, logés dans le marbre et chiffant de quatre heures du matin à six heures du soir, qui peuvent inspirer un grand enthousiasme. Pour moi, j'en veux à toutes les grandes villes où la richesse est ignorante et barbare ; je les hais, je les fuis ! leur luxe fatigue plutôt qu'il n'éblouit mon regard, et je m'étonne de ce qu'on se donne tant de mal pour être magnifique quand il en faut si peu pour être heureux. Être heureux ! je me trompe, c'est là le difficile, et c'est parce qu'ils se sentent incapables d'arriver au bonheur que les hommes s'étourdissent à la poursuite de l'or.

*

Mais quelle science des commodités de la vie, quel art les Américains possèdent pour les plus petits détails des voyages ! Tout cela découle de ce théorème qui renferme pour eux toutes les vérités philosophiques : qu'une minute vaut de l'or et que l'homme n'a pas un instant à perdre dans la vie. — Voyagez aux États-Unis et vous n'avez à vous occuper ni de votre bagage, ni de votre parapluie, ni de votre chapeau, ni du moindre petit objet que vous jugez bon de garder avec vous, ni de votre hôtel. Tout est prévu ; on vous mènera, on vous ramènera, on prendra soin de votre mouchoir si vous le voulez, on vous renseignera sur tout, et remarquez bien que chaque chose a son prix fixe, très réduit, que vous vous épargnez ainsi beaucoup de trouble, de dépense et de temps, et qu'en outre vous pouvez vous abandonner avec une confiance absolue au dernier des employés qui exhibera de son droit à vous offrir ses services. Sans une honnêteté scrupuleuse et une exactitude extrême, comment

les Américains pourraient-ils espérer la clientèle des voyageurs au milieu de cette confusion d'arrivées et de départs qui a lieu dans les grandes villes, à toute heure du jour ? Il est bon de le dire en passant ; l'Américain est, dans les petites affaires, dans celles qui tiennent aux nécessités quotidiennes de la vie, non seulement d'une honnêteté rigoureuse, mais encore d'une précision, d'une largesse, d'une obligeance et d'une accessibilité qui vous le feraient aimer, si tout cela n'était pas froid, machinal, et portant, pour ainsi dire, le caractère d'un calcul savant. L'Américain dédaigne de duper pour de petits objets, et surtout, il a trop de choses à faire pour s'amuser à compter quelques piastres qu'il pourrait lécher à votre porte-monnaie. En un mot, il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse voyager aussi sûrement qu'aux États-Unis, et en même temps il n'y en a pas où se trouvent tant de coquins consommés, aussi prodigieusement habiles, aussi vertueux d'apparence. C'est à vous d'être aussi adroits qu'eux, ce qu'on ne peut pas espérer toujours en sortant du Canada.

*

Nous avions environ une heure à passer à Chicago ; je me promenai machinalement dans les abords de la gare, puis je revins prendre à la hâte mon billet pour San Francisco. Je dis *à la hâte*, car je me redoutais, je ne savais pas si, au moment suprême, le courage ne viendrait à me manquer. J'avais déjà fait trois cents lieues seul et j'en étais tellement malade que je n'osais croire à une résolution définitive. Mais maintenant le sort était jeté ; la locomotive fumait avec rage, les passagers se précipitaient pour retenir leur place, il y avait un va-et-vient animé, mais lugubre ; chacun avait la secrète terreur d'un si long voyage, mais presque chacun avait un ami ; des mères avaient leurs enfants, des maris avaient leurs femmes, d'autres allaient rejoindre leur famille ; moi j'étais seul et je quittais tout, peut-être pour ne jamais revenir. À cette heure terrible, je sentis l'immense vide créé subitement dans mon existence. Je montai dans le *Pullman car* et pris mon siège ; devant moi une femme

pleurait, je la regardai stupéfait : il me semblait que dans le monde entier il n'y avait qu'une douleur comme la mienne qui pût tirer des larmes. J'avais la passivité muette et dure d'une résignation fatale ; dès lors que je perdais tout ce qui m'était cher, que m'importait ce qui pouvait m'arriver ? Je regardai le ciel où remonte toujours l'espérance, de celui-là même qui va mourir ; il sembla se détourner de moi ; de longs nuages ternes remplis de bruine le parcouraient comme des crêpes déchirés ; le même ciel, je l'avais longtemps regardé deux jours auparavant, mais il flottait alors sur la patrie ! Autour de moi pas un visage connu, pas une âme qui pût approcher de la mienne ; je me tenais là, dans ce car qui allait m'emporter à mille lieues, sans mouvement, plongé dans l'horreur sombre de mon sacrifice. J'allais donc passer toute une semaine en chemin de fer, sans entendre une parole amie, et chaque nouvelle étape agrandirait encore l'abîme que je mettais entre mon pays et moi ! Je n'avais pas une espérance possible, puisque moi-même je me condamnais sans retour... Alors je voulus murmurer l'adieu

suprême, mais mon cœur trop chargé de sanglots était monté jusqu'à mes lèvres ; je n'eus pas une parole, et la source bienfaisante des larmes arrivant comme un flot trop pressé, trop violent, refusa de jaillir.

Il est dans la vie de ces heures funèbres que l'on ne saurait décrire ; tout disparaît devant soi et le regard interroge en vain un monde qui n'a plus ni lumière, ni horizons : on se sent descendre dans un tombeau grand comme la nature entière ; on respire, on sait que la vie est en soi, mais on n'en a conscience que comme d'un bruit sourd qui frappe dans le rêve ; tout l'être est suspendu, aucune sensation n'est plus perceptible, et l'on croit entrer dans un vaste anéantissement où le ciel et la terre sont confondus.

*

Je ne me rappelle pas bien comment je quittai Chicago ni les premiers milles de la route ; je fus sans pensée et sans regard pendant une heure au

moins ; puis je m'éveillai comme poussé par un ressort électrique ; tout à coup les nerfs comme la volonté se redressaient, je redevins homme en un instant, moi qui depuis un mois avais cessé de vouloir ; je regardai de tous côtés ; les longues prairies déroulaient déjà leurs flots parfumés et chatoyants, l'espace se dégageait, et déjà la vaste route qui traverse un continent s'offrait dans toute sa liberté et sa grandeur. – Devant l'infini, seul, abandonné, misérable, je me sentis des proportions inconnues, je regardai debout cette immensité, trop petite encore pour ma pensée, et j'éprouvai un dédain sans nom pour toutes les chimères qui avaient fatigué et obscurci ma vie. Oui, oui, sans doute, l'homme est le roi et le maître ici-bas. Devant une destinée inexorable, souvent il se sent fléchir, – mais cela ne peut durer ; quelle que soit la persistance du sort contraire, il vient toujours une heure où il reprend possession de lui-même et nargue avec empire toutes les fatalités conjurées contre lui. L'homme n'accepte jamais entièrement son malheur, parce qu'il ne se sent pas fait uniquement pour subir ; il résiste, il fait face à la destinée. La femme ! c'est

tout autre chose. Ce qui fait sa force, c'est sa faiblesse. Elle plie, se résigne, accepte, se sent incapable de la lutte, et on appelle cela de la force ! Quand la nécessité empoigne la femme, elle devient un instrument fatal ; elle a alors toute la dureté, toute l'implacabilité du destin ; on la croit et elle se croit déterminée ; non pas, mais elle entre dans la force des choses, elle devient un des ressorts de cette immuable volonté supérieure qui serait la fatalité si elle n'était la Providence, et alors sa volonté, ou ce qu'on appelle ainsi, et qui n'est rien autre chose que sa soumission, devient aveugle, sourde, implacable, féroce. La véritable volonté humaine est toujours accessible par quelque côté ; la pitié est souvent une grande force, mais la femme étant faible est cruelle ; elle a besoin de se prémunir contre elle-même, et, ne sachant souvent quel moyen prendre, elle devient atroce et le monstre se révèle. Depuis Adam, l'histoire est toujours la même ; la femme tente l'homme, le séduit, l'enchanté par mille tromperies doucereuses, le fait tomber de chute en chute, et, lorsqu'elle le voit perdu à tout jamais, elle l'abandonne... Si la mère Ève n'a pas

abandonné Adam, c'est qu'elle n'avait pas le choix, Mathusalem ne devant venir que trop tard.

III

Depuis je ne sais combien de temps le train filait sur les prairies de l'Illinois qu'on appelle les *rolling prairies*, à cause de leurs ondulations et de leur croupe flottante comme la crinière d'une cavale au galop. Il fallait une journée entière pour atteindre Omaha, la plus grande ville de l'Ouest vierge, et qui ne se trouve encore qu'au tiers du chemin entre Montréal et San Francisco. Ah ! vous ne connaissez pas la longueur mortelle d'un pareil trajet ! Tant que les prairies s'étalent sous le regard, se balançant, ondoyant, envoyant mille senteurs qui arrivent à l'odorat comme des frissons parfumés, on se sent encore vivre et l'on se pénètre de cette grasse et savoureuse nature, on aspire largement et avec transport la fraîcheur odorante de l'espace ; mais bientôt l'ennui arrive d'un pas rapide, et la monotonie du spectacle augmentant d'heure en heure, l'imagination sent

peser sur elle comme un poids impossible à rejeter, les nerfs se fatiguent ou s'irritent, le regard se fixe avec colère sur ces champs qui se déroulent avec la même fécondité inflexible, et l'on ne tarde pas à éprouver un besoin fiévreux, impatient, brûlant, d'en finir. Que sera-ce donc lorsqu'on quittera les prairies pour les plaines, pour le grand désert américain qui a quatre cents lieues de largeur et qu'il faut traverser tout entier avant d'arriver à la Californie, cette oasis du Pacifique, cette perle humide qui jette au ciel mille rayons et qui en reçoit des splendeurs qui font rêver à l'Éden... à cet Éden perdu par notre premier père, mais dont on retrouve toujours quelques morceaux, pour peu qu'on les cherche ?

Quatre cents lieues de désert lorsqu'on a déjà le désert en soi, lorsqu'à la solitude infinie de la nature s'ajoute la solitude mortelle du cœur ! Trois jours et trois nuits au milieu d'une désolation dans laquelle on avance sans cesse et qui sans cesse s'agrandit devant soi ! Toujours, toujours la même étendue jaune, la même mer de sable endormie, les mêmes petites taches d'herbe sèche, roide, dévorée par le soleil, semblables à

ces flocons d'écume salie qui flottent après l'orage sur la mer calmée ; on regarde, on regarde encore ; en vain l'on voudrait fermer les yeux, on est pris par le vertige de l'espace, et, même lorsque la nuit a descendu ses longs voiles du haut du ciel muet, il plane encore sur ces plaines sans bornes une sorte de clarté dure, semblable aux lueurs qui sortent des sépulcres, et l'œil continue d'en interroger encore les mornes profondeurs.

Aucun écho ne retentit jamais dans ces sourdes étendues livrées à l'éternel sommeil ; le sifflet de la locomotive ne rend qu'un son mat, aussitôt disparu que jeté dans l'air, et le bruit furieux du train roule sur un sol muet qui le reçoit sans y répondre. L'antilope frappe en vain de son pied léger, dans sa course gracieuse et rapide, cette terre inanimée, il ne fait que soulever un peu de poussière qui se confond aussitôt avec les souffles éphémères que sa course seule agite. Le chien de prairie, semblable à l'écureuil, debout sur sa petite meule de sable, dont le relief parsème seul l'aride et interminable plaine, regarde d'un œil qui n'est plus stupéfait cette

tempête de bruit et de feu qui nous emporte ; lui aussi participe à l'immobilité de la nature où il a cherché un asile ; un vent affaibli fait seul parfois rouler un petit tourbillon de sable autour du trou qu'il habite, mais ce tourbillon ne dure qu'un instant et il s'affaisse comme une fumée qu'absorbe la flamme. D'autres fois, c'est un marais isolé qui se trouve dans ce désert on ne sait par quel oubli ou quel caprice de la nature ; la vue, même de cette eau croupissante, soulage déjà le regard et l'on peut voir de temps à autre quelque héron solitaire s'élever avec effort des bords de ce marais où depuis de longues heures il restait pensif ; son vol lourd et mesuré agite pendant quelques minutes l'accablante tranquillité de l'espace ; puis, bientôt il a disparu, on n'entend plus le battement prolongé de ses longues ailes et l'œil ne voit dans l'étendue béante qu'un point noir qui disparaît, disparaît, s'efface et s'abîme enfin dans le néant qui l'engloutit ; et au milieu de ce silence immense, de ce désert vide d'où les trois règnes de la nature semblent s'être enfuis, la pensée, qui ne sait pas où se prendre, retombe sur elle-même comme

accablée de son propre poids.

Oh ! les longues heures, les longs jours et les longues et interminables soirées que j'ai passés sur la plate-forme des cars, incapable d'occuper mon esprit à quoi que ce fût, incapable de sommeiller, seul, seul, toujours, toujours seul ! Quand je gagnais mon lit, je n'y pouvais rester vingt minutes, je me relevais et j'allais me remettre sur la plate-forme, indifférent à la poussière, à la fumée de la locomotive, bientôt même indifférent à la fatigue et à l'ennui. Que m'importait ! La terre était désormais partout la même pour moi et ne m'offrait plus nulle part qu'un tombeau. Ah ! je ne les oublierai pas ces heures horribles ; elles sont dans ma mémoire comme un tison ardent qui brûle toujours et ne se consumera jamais ; j'ai amassé là ce qu'une âme humaine peut contenir de fiel et de révolte contre un sort inexorable ; j'ai été torturé lentement, seconde par seconde, minute par minute, jusqu'à ce que ces secondes et ces minutes fissent des jours et des nuits entières ; j'ai compté chaque battement de mon cœur, et cela a duré toute une semaine ; la souffrance ne se mesure pas au

temps, mais à la violence ; une semaine comme celle-là, c'est un siècle d'enfer.

*

Un jour après le départ de Chicago, nous étions arrivés à Omaha, dans le Nebraska. Je ne sais quel pressentiment s'empara alors tout à coup de moi ; j'eus envie de vendre mon billet et de m'en retourner en Canada ; ah ! que ne l'ai-je fait ? Si j'avais su alors tout ce qui m'attendait ! Mais le destin me précipitait de l'avant ; je refusai d'écouter toutes les voix intérieures afin de ne pas laisser fléchir ma résolution, et, après une heure de marche furibonde à travers les rues et les environs d'Omaha, rendu plus dispos, ranimé, secoué par le mouvement, je reprenais le train qui allait m'emporter à six cent cinquante lieues plus loin.

IV

Maintenant, parlons un peu de ce Ouest, de ce grand Ouest, de ce *Far West* qui rappelle dans l'esprit tout un monde d'aventures et qu'a si bien peuplé l'imagination de Cooper. Allons-nous réveiller les ossements de ces innombrables tribus d'Indiens qui s'y livraient un combat continu à la poursuite des buffles sauvages, ou des pionniers intrépides qui se lançaient dans ces régions inexplorées, emmenant avec eux tout ce qu'ils possédaient, bataillant, guerroyant sans cesse, couchant sous le ciel ouvert, obligés de défendre jusqu'au pauvre coin de terre où ils reposaient, longue histoire de souffrances, d'atrocités, d'héroïsme obscur au terme de laquelle le Blanc isolé, sans protection, a fini par l'emporter sur les tribus d'Indiens aujourd'hui anéanties ou rejetées dans les régions presque inhabitables du Nord ?

L'Ouest n'est plus rien de tout cela, il n'y a plus de *Far West*. Le chemin de fer a tout

changé ; il fallait autrefois quatre à cinq mois pour se rendre en Californie par terre ; il ne faut maintenant que neuf jours en partant de Montréal ; c'est prosaïque, mais c'est plus sûr. L'imagination n'a plus de champ ; en vain elle veut peupler cette vaste étendue de dangers, d'embûches, d'attaques soudaines faites par des Indiens sortant comme de sous terre, elle n'arrive qu'à se convaincre de ses puérités et de son délire. Où il n'y avait autrefois que des Territoires, il y a maintenant des États ; la civilisation, encore jeune il est vrai, grossière, trop pressée pour prendre des formes, dure et aride, a remplacé la barbarie et l'état de guerre continuel de ces sauvages étendues. On ne voit plus d'Indiens que des misérables en haillons qui viennent mendier à l'arrivée des trains ; les mineurs et les aventuriers seuls ont gardé leur aspect farouche. Le désert américain a des petits villages échelonnés sur toute la ligne du chemin de fer ; quelques-uns même de ces villages, plus grands que les autres, prennent orgueilleusement le nom de villes, comme Cheyenne, Platte, Laramée, Ogden... Rien ne les distingue les uns

des autres ; sortis du désert, ils en ont tous la monotonie et l'aspect uniforme : un petit groupe de maisons blanches bâties sur le sable, sans un arbre, sans le plus petit ruisseau pour en rafraîchir l'aridité, voilà ce que c'est que tous ces villages jusqu'à ce qu'on ait atteint le versant des Sierras Nevadas, c'est-à-dire à cinq cents lieues de distance au-delà des prairies.

Je ne sais pas ce que sont devenus les milliers et les millions de buffles qui parcouraient autrefois les plaines comme des ouragans de cornes et de pattes, toujours est-il qu'aujourd'hui on ne peut plus en voir un seul ; ils se sont réfugiés vers le Nord-Ouest, en attendant que le chemin de fer du Pacifique Canadien les en chasse à son tour, et alors aura disparu peut-être à jamais cette race étrange de bêtes à cornes, et avec elle la dernière tribu d'Indiens guerriers. Quant au grand chemin du Pacifique Américain, sur lequel nous avons en Canada des notions si restreintes et même si fausses, il est temps sans doute que j'en dise quelque chose.

*

Et d'abord, qu'on dépouille son esprit de toute idée poétique, qu'on s'arrache à la fascination et au prestige de la distance, et qu'on se prépare à voir en face la plus âpre nature comme aussi les populations les plus dures d'aspect, de formes et de langage. Quand on a dépassé Chicago de soixante à quatre-vingts lieues, il faut absolument mettre de côté le vieil homme, oublier tout ce qu'on a été, ce que l'éducation, les relations, les habitudes et les préjugés vous ont fait. Il faut oublier qu'il y a de par le monde, dans des pays antiques et fort vénérables en vérité, des différences entre les hommes, des distinctions sociales, des classes étagées que l'on numérote, première, deuxième, troisième, jusqu'à ce qu'on arrive au bas peuple qui, lui, n'a pas de numéro, qui est simplement la multitude, chose trop vaste pour qu'on lui mette une étiquette ; il faut oublier d'avoir des manières ou plutôt des façons, sortes de câlineries toutes d'apparence qui, chez les peuples policés, remplacent souvent l'honnêteté,

la franchise et la véritable politesse. Il faut oublier de faire ses excuses à chaque instant, d'avoir toujours son chapeau à la main, d'être arrogant ou dédaigneux envers quiconque ne paie pas de mine ; dans l'Ouest il n'y a ni société, ni manières, ni ce qu'on appelle communément l'éducation, et qui n'est souvent qu'une perversion déplorable du sens droit et de la pente naturelle. Les hommes y sont ce qu'ils sont, non ce qu'ils ont été ou ce qu'ils pourraient être, soit par leur famille, soit par leurs relations, soit par leur degré de culture ou des avantages tout d'extérieur et de surface qui ont tant de prix là où la forme est un culte : quiconque s'occupe et vit par lui-même est un gentleman ; le nègre qui fait votre lit dans le *Pullman Car* et qui frotte vos chaussures est un gentleman ; ne vous avisez pas de dire en parlant de lui : « *that man* » ; si vous apportez, quatre-vingts lieues plus loin que Chicago, le raffinement inutile, embarrassant et ridicule qu'on attache dans nos villes aux actes les plus insignifiants, on vous regardera comme un être fantastique. Mais d'un autre côté, soyez poli, obligeant et avenant envers tout le monde ;

vous ne trouverez pas un homme dans l'Ouest qui ne vous rende service, s'il est en mesure de le faire, et il ne comprendra pas que vous l'en remerciez ; les hommes étant dans ces régions encore fraîches, absolument et essentiellement égaux, ils sont pénétrés de leurs devoirs les uns envers les autres et il n'y a pas d'obligés. Si l'on a confiance en vous, on vous donnera tous les moyens possibles de vous tirer d'affaire, on vous aidera, on vous poussera, sans songer si c'est du temps perdu ou si l'on oblige un ingrat ; le caractère essentiel de tous les actes de ces rudes habitants est d'être absolument naturel, dégagé de tout ce cortège de réflexions et de considérations avec lesquelles l'homme policé accompagne le plus petit service rendu. D'autre part, si l'on a quelque raison de se défier de vous, vous ne pouvez faire un pas sans rencontrer une difficulté ; en affaires surtout, on sera d'une rigueur et d'une exigence féroces ; il vous faudra justifier des moindres détails, des moindres lacunes. Que voulez-vous ? L'Ouest est un pays où l'on ne fait pour ainsi dire que passer, où les hommes sont nouveaux tous les jours, où chacun

s'est fait soi-même, sans antécédents, sans liaisons, et où l'étranger, s'il prête le moins du monde au doute, ne peut être considéré que comme un aventurier de plus dans la patrie même des aventuriers. Si vous n'avez pas d'argent, et que vous vouliez faire un travail quelconque, on vous facilitera la voie ; mais, n'avoir pas d'argent et vouloir conserver un certain orgueil qui résiste à la nécessité, c'est ce qu'on ne comprend pas. En un mot, l'homme de ces régions, qui sont encore en grande partie des étendues désertes, parsemées çà et là de villages et de petites villes, est avant tout l'homme de la nature ; il en a toute la rudesse, toute la bonté et en même temps toute la sauvagerie ; pour lui, c'est le fait ; l'apparence n'est rien, pas plus que la forme et les manières ; il faut justifier de tout à ses yeux, à moins d'avoir de l'argent, qui est la première des justifications ; si ce dieu vous accompagne, on ne vous demande compte de rien et vous êtes un gentleman.

V

Mais revenons au chemin de fer du Pacifique. Grande entreprise, oui, certes ! et, comme tout ce qui est grand, d'un enfantement difficile. Mais le difficile est relatif aux États-Unis. Pour le peuple américain, qui vole plutôt qu'il ne marche, pour qui concevoir et exécuter sont presque un même acte, les délais ne se mesurent pas à leur durée, mais à l'impatience de les subir, et les obstacles sont moins par le nombre que par l'intensité d'étonnement et d'irritation qu'ils produisent. Trois ou quatre années de retard, lorsqu'il s'agit de construire une voie ferrée de mille lieues, ce n'est rien, et cependant, cela paraissait énorme aux esprits actifs qui ont les secrets de l'avenir et qui dépassent leur temps.

On ne se douterait pas évidemment que c'est une raison militaire et politique qui a déterminé la construction du Pacifique Américain, après bien des démarches et des tentatives infructueuses. Cette grande route avait cela de commun avec

notre Intercolonial, dont la principale destination était de nous préserver des Américains, et qui a été fait pour cet objet si solidement qu'au besoin ses ponts et ses remblais peuvent servir de remparts contre les attaques de toutes les armées des États-Unis. Avec un chemin de fer pareil, il n'est pas besoin de soldats ; on fait des terrassements, on pose des rails, et le Canada est invulnérable. Mettez cent mille hommes contre l'Intercolonial, et, en le voyant, ils seront convaincus de leur impuissance. Les initiateurs du Transcontinental américain avaient des vues presque aussi profondes, quoique moins belliqueuses : c'est la nécessité seule, au milieu d'une crise terrible pour le salut de l'Union, qui a décidé le gouvernement à donner son appui à la construction de la plus grande des voies ferrées qui existent.

Pendant longtemps les lointaines régions de l'Ouest n'avaient été protégées que par un système de forts isolés les uns des autres, et qui étaient loin de suffire aux besoins des *settlers* sans cesse poursuivis par les Indiens. Pour atteindre les territoires qui produisent les métaux

précieux, il fallait traverser six cents lieues de prairies et de plaines et combattre en chemin toute espèce d'ennemis, de sorte que la colonisation était tenue constamment en échec, et d'incalculables sources de richesses étaient perdues. Les hommes avancés songeaient bien à un chemin de fer et au télégraphe, mais allez donc faire un chemin de fer à travers tout un continent presque désert, au milieu de difficultés jugées insurmontables par les esprits posés, ces sages qui, dans tous les temps, ont servi de bornes pour attacher les chevaux du progrès.

« Quoi ! vous voulez construire neuf cents lieues de voie ferrée à peu près dans le vide ! Et où trouverez-vous les moyens pour cela ? Qui voudra courir de pareils risques ? Quel profit en retirerait-on ? Comment traverserez-vous les Sierras Nevadas, les Rocheuses, la chaîne des Humboldt ! des Wasatch ?... » etc., etc.

Voilà comment raisonnaient les hommes sérieux, les gens de bon sens qui apprécient les situations toutes faites, mais ne voient pas comment on peut en créer de nouvelles.

Cependant, le besoin devenait de plus en plus impérieux, et le nombre des esprits hardis qui réclamaient un chemin de fer transcontinental augmentait tellement que le Congrès était comme assiégé, et la clameur publique devenait presque menaçante. Il fallait toutefois, avant de se lancer dans une entreprise si pleine de hasards, quelque raison décisive, quelque nécessité tellement urgente, tellement péremptoire, que le gouvernement fût forcé d'agir. C'est la guerre civile, malheureusement, qui amena cette nécessité.

La Californie, reléguée à l'extrême ouest, bien plus à la portée des États du Sud en révolte que de ceux du Nord, et pour ainsi dire abandonnée, penchait déjà, malgré la loyauté de son peuple, vers la séparation, et l'on parlait d'un troisième démembrement de l'Union américaine qui comprendrait plusieurs États et Territoires voisins. En face de ce danger nouveau, aussi terrible qu'imprévu, les sages comprirent enfin la nécessité de relier la côte du Pacifique avec les États de l'Est afin de pouvoir lui porter des secours rapides et soutenir sa fidélité. C'est alors,

et alors seulement, qu'une charte fut accordée pour la construction d'un chemin de fer transcontinental. Le 1^{er} juillet 1862, le président Lincoln sanctionna un acte passé par le Congrès à cet effet, et le gouvernement s'engagea à prêter à l'entreprise tout l'appui nécessaire.

Cet appui consistait en octrois de terres par sections alternatives de vingt milles sur chaque côté de la ligne, équivalant à 12,800 acres par mille. Deux compagnies s'étaient formées, la *Central Pacific* et la *Union Pacific*, et toutes deux recevaient une étendue de terre comprenant à peu près vingt-trois millions d'acres. Le gouvernement émettait en outre des bons pour trente ans à six pour cent d'intérêt, dont le produit réalisé donnait aux compagnies seize mille, trente-deux mille, et quarante-huit mille dollars par mille de construction, suivant les difficultés de terrain que présentaient les différentes régions que la ligne devait traverser.

Cette émission de bons atteignait le chiffre énorme de cinquante-trois millions cent vingt-deux mille dollars, et ce n'était pas tout ; le

gouvernement garantissait encore l'intérêt d'un égal montant de bons émis par les deux compagnies. En s'engageant pour un montant aussi énorme, le gouvernement était loin encore de se considérer comme créancier, mais bien plutôt comme débiteur ; c'était pour lui non seulement une nécessité militaire et politique absolue mais encore en quelque sorte une spéculation, comme on peut le démontrer par quelques faits. Qu'était-ce que cent millions pour relier ensemble les deux lignes de côtes du continent américain et livrer le vaste espace intermédiaire à une colonisation désormais assurée, rapide et productive ? Le service public, sur cette immense étendue, coûtait autrefois huit millions par année au gouvernement américain, et cette somme allait toujours en augmentant, tandis qu'aujourd'hui le gouvernement n'a à payer que l'intérêt de ses bons qui s'élève à trois millions neuf cent mille dollars, et la subvention des compagnies qui comprend un million cent soixante-quatre mille dollars.

Ce calcul, purement matériel, est indépendant de toutes les considérations de premier ordre qui

s'attachent à l'exécution d'une aussi gigantesque entreprise.

Il faudrait tenir compte aussi du grand nombre d'existences et de propriétés détruites par les Indiens antérieurement à la construction du chemin de fer, du montant considérable d'indemnités que le gouvernement payait tous les ans à ses employés sur les plaines, chaque fois que les Indiens causaient quelque dommage à leurs propriétés, des incalculables avantages que le transport des malles, le fret et les passagers retirent du chemin de fer ; il faut songer aussi que tout l'intérieur d'un continent, autrefois ravagé par les Indiens, a maintenant un passage facile et sûr, que les terres publiques en ont retiré une augmentation considérable de valeur, que les mines ont pris un développement prodigieux, et que la distance entre le Pacifique et l'Atlantique se trouve diminuée de près de vingt jours. Rappelons aussi que le chemin de fer ne devait être livré qu'en 1876, et c'est le 10 mai 1869, que le public en a pris possession, ce qui a sauvé au gouvernement sept années de dépenses qui ne peuvent pas être évaluées à moins de vingt

millions de dollars, outre l'intérêt payable sur les bons pendant ces sept années.

*

Qu'il me soit permis ici, pour faire un historique plus détaillé et plus complet de cette merveilleuse entreprise, de reproduire l'exposé qu'en faisait un voyageur français à la fin de 1869, alors même que la ligne entière du Pacifique venait d'être livrée à la circulation :

« Les possessions américaines, dit Rodolphe Lindau, ne s'avançaient en 1845, de l'est à l'ouest, que sur une zone mesurant un millier de milles au plus. Sur les côtes du Pacifique, un seul territoire, habité par de rares colons dépendait des États-Unis. Entre les limites extrêmes s'étendait un désert de 2,300 milles, embrassant d'immenses régions stériles et sillonné par deux chaînes de montagnes dont les cimes couvertes de neiges éternelles, les épouvantables abîmes, les torrents furieux, les plateaux arides, les

vallées inaccessibles, formaient aux yeux du public égaré plutôt que guidé par les récits de voyages, un tableau fantastique rempli de dangers et d'épouvante. On répétait de tous côtés qu'il était impossible de construire un chemin de fer au milieu de ces contrées inhospitalières, et qu'au lieu de se lancer dans de folles entreprises, il valait mieux s'occuper d'affaires plus pressantes et d'un intérêt plus direct. Heureusement pour l'histoire du progrès, il se rencontre des hommes qui ne reculent pas devant l'impossible, et l'Amérique, on peut le dire à sa gloire, est peut-être la terre la plus féconde en héros de ce genre.

« En 1850, le vieux Thomas Benton présenta au Congrès le premier bill relatif à l'établissement d'une voie ferrée se dirigeant vers le Pacifique. N'osant toutefois aborder de front le plan, jugé irréalisable, d'une ligne directe et non interrompue, il tourna la difficulté en proposant de construire la sienne dans les endroits praticables seulement, et de relier entre eux ces différents tronçons, dans les passages trop difficiles, au moyen de chaussées ordinaires. Ce bill, protégé contre l'oubli par l'autorité du nom

de Benton et soutenu plus fortement encore par les événements qui transformèrent si vite la Californie, finit par donner des résultats sérieux : en mars 1852, le Congrès vota une somme de 150,000 dollars pour l'étude de la meilleure route à travers le continent du nord. Dans la même année, six expéditions différentes s'organisèrent sous la conduite des ingénieurs Steven, MacClellan, Saxton, Gunnison, Becwith, Wipple, Williamson et Pope. Elles furent suivies en 1854 de trois autres expéditions, le Congrès ayant alloué une nouvelle subvention de 190,000 dollars pour achever les études commencées.

« Dix routes différentes, situées entre les 32° et 40° parallèles et partant de points qui s'étendaient depuis Fulton (Arkansas) jusqu'à Saint Paul (Minnesota) pour aboutir toutes à l'Océan Pacifique, entre la baie de San Diego (Basse-Californie) et Puget Sound (territoire de Washington), furent ainsi simultanément étudiées. C'était un grand pas de fait. L'entreprise, ainsi ébauchée, on en resta là pendant une dizaine d'années. Le parti du Sud, alors au pouvoir, représenté au Département de la

guerre par Jefferson Davis, prétendait choisir les tracés qui se rapprochaient le plus de ses territoires ; le parti Républicain, de son côté, ne consultant aussi que ses intérêts, agissait dans le sens contraire, et pendant quelque temps on put croire que d'énormes dépenses de travail et d'argent avaient été faites en pure perte.

« À mesure que les années s'écoulèrent, les raisons de mettre les deux océans en prompt communication devinrent de plus en plus pressantes. L'importance des États de l'Ouest, de la Californie particulièrement, s'accrut de jour en jour. En 1861, on évaluait à 217 millions de francs le produit annuel des mines de métaux précieux exploitées dans les États du Pacifique, et des populations entières se précipitaient vers ces terres qui semblaient dispenser la richesse à tout homme hardi et intelligent. Restait cette grave question de finances qui allait fournir les premiers 125 millions jugés alors nécessaires pour faire le premier pas sur cette route dangereuse, c'est-à-dire pour franchir les plateaux de la Sierra Nevada ? Les Californiens, habitués depuis la découverte de l'or à compter

par millions et naturellement les plus intéressés dans la question, ne désespérèrent pas de pouvoir recueillir cette somme : ce furent eux qui les premiers tentèrent l'exécution pratique de la grande entreprise.

« Un ingénieur civil, Thomas Judah, homme habile et d'un ferme courage, convaincu surtout et persévérant, eut l'adresse d'amener à ses vues quelques capitalistes de Sacramento, les Huntington, Crocker et autres ; il leur persuada de lui procurer les fonds nécessaires pour étudier sur les lieux mêmes le passage des Sierras. Il partit dans l'été de 1860, et, après avoir affronté des fatigues sans nombre, il revint quelques mois plus tard, plus ardent que jamais et insistant de nouveau auprès de ses amis sur la nécessité de consacrer une seconde campagne à l'exploration commencée par lui. Son enthousiasme fut contagieux, et au printemps de 1861 se formait à Sacramento, d'après les conseils de Judah, la compagnie du chemin de fer Central du Pacifique ; puis Judah se mit de nouveau en route pour les montagnes. Le rapport publié par lui à son retour fut concluant sur la question qui

paraissait le plus insoluble : il prouva qu'il était possible de traverser la Sierra Nevada à une hauteur de 7,000 pieds et avec une base de 70 milles au moyen de rampes dont les plus fortes ne dépasseraient pas 105 pieds par mille.

« À partir de ce moment, on ne perdit plus de temps ; on était bien résolu d'aller en avant. La froideur des San Franciscains, qui ne se rallièrent que plus tard à l'entreprise, ne découragea point les capitalistes de Sacramento. C'était le 1^{er} octobre 1861 que Judah avait lu son rapport au comité. Le 11 du même mois, il se rendit à Washington en qualité d'agent de la compagnie et chargé de pouvoirs et d'instructions pour solliciter le concours du gouvernement central.

« Le moment ne paraissait guère bien choisi pour remplir une semblable mission. L'Amérique venait de se partager en deux camps, le nord et le sud. Il n'y avait plus d'intérêt et de passion que pour les questions politiques. Toutefois le chemin de fer du Pacifique eut la bonne fortune de fixer à ce dernier point de vue l'attention publique. Les mines en quelque sorte inépuisables de l'Ouest

étaient seules en état de pourvoir aux exigences de la guerre civile. La Californie était, à proprement parler, le coffre-fort de la République. Il importait de mettre ses trésors en sûreté, et le seul moyen d'arriver à ce but était d'ouvrir au plus vite des communications directes, rapides, sûres et faciles entre les États du nord et ceux du Pacifique. Il faut ajouter aussi que l'on s'était à cette époque accoutumé en Amérique à ne compter que par millions et milliards. Jamais, depuis que le monde existe, on n'avait dépensé autant d'argent pour les entreprises les plus gigantesques, que les Américains n'en dépensèrent en peu d'années pour s'entretuer. Des sommes énormes dont l'énoncé en temps de paix aurait fait hésiter les financiers les moins timides, et qui dans le Congrès aurait certainement soulevé des discussions interminables, passaient pour ainsi dire inaperçues. Le chemin de fer du Pacifique fut regardé comme une nécessité militaire. C'en fut assez pour justifier tout ce qu'on pouvait tenter ou dépenser en sa faveur. Le bill relatif à la construction de la ligne et à la subvention de

l'État fut soumis au Congrès par l'intermédiaire d'Aaron Sargent, représentant de la Californie ; il passa sans trop de difficulté, et fut, le 1^{er} juillet, approuvé par le président Abraham Lincoln. Divers amendements, votés successivement le 3 mars 1863, le 2 juillet 1864, le 3 mars 1865, et le 3 juillet 1866, complétèrent l'acte du Congrès. La libéralité des subventions qu'il accordait dut satisfaire les plus exigeants directeurs de la compagnie.

« Voici quelles étaient ces subventions et privilèges : 1^o concession gratuite de 12,800 acres de terrains adjacents à la ligne pour chaque mille de voie, ce qui donnait pour le parcours entier un total de 16 millions d'acres de terrain, évalués, selon l'estime de 2 dollars $\frac{1}{2}$ l'acre, à 40 millions de dollars ; 2^o un emprunt sous forme d'obligations d'État, remboursable en trente-six ans, à 6 pour 100 d'intérêt payable par le trésor public, et s'élevant à près de 30,000 dollars par mille de voie. La délivrance de cette subvention ne devait pas se faire dans la même proportion sur tous les points de la ligne ; les ouvrages les plus pénibles, tels que le percement de la Sierra

Nevada et celui des Montagnes Rocheuses, avaient droit à une rétribution de 48,000 dollars par mille ; ceux qui, offrant moins de difficultés d'exécution, exigeaient encore des frais extraordinaires, 32,000 dollars par mille, le reste enfin à 16,000 dollars par mille ; 3° le privilège d'émettre des obligations pour une somme égale à l'emprunt et ayant priorité sur ce dernier ; ces obligations étaient remboursables en trente ans, et portaient un intérêt de 6 pour 100 par an ; elles équivalaient comme l'emprunt, à une somme d'environ 55 millions de dollars.

« Les deux compagnies entraient donc en campagne pourvues ensemble d'un capital nominal et d'un crédit estimé au pair à 150 millions de dollars (40 millions de terrains, 55 de subvention officielle et autant d'obligations à émettre). Les frais généraux de construction, y compris les bâtiment de toute sorte et le matériel, étaient évalués à 150,000 dollars par mille, c'est-à-dire pour la distance totale de San Francisco à Omaha à 94,900,000 dollars (474,500,000 fr.). Ces chiffres ne sont pas d'une exactitude rigoureuse, bien entendu : pour qu'ils le fussent,

il faudrait attendre la publication des comptes de la compagnie ; mais ils serviraient à donner une idée suffisante de la munificence du gouvernement américain et de la situation financière des deux compagnies au moment où les travaux allaient être commencés d'une manière sérieuse. Faisons pourtant remarquer que cette situation n'était pas aussi brillante qu'elle le paraît au premier abord : les terrains alloués aux compagnies et figurant sur leur actif pour 40 millions de dollars, ne représentaient en réalité qu'une valeur *future*, car il était impossible d'en disposer autrement qu'en faibles parcelles, et au fur et à mesure que l'avancement de la voie les rendrait accessibles ; de plus le fonds d'emprunt et les obligations ne se vendant pas au pair, ils eurent à subir une dépréciation d'environ 10 pour 100, et les obligations ne furent pas toujours d'un placement facile.

« Telle qu'elle était, l'affaire n'en restait pas moins superbe ; et l'on ne perdit pas de temps pour en tirer tout le parti possible. On trouva aisément des personnes honorables, dont les noms offraient des garanties solides, pour placer

à la tête des deux compagnies. Le général John Dix accepta la présidence de celle de l'Union ; M. Thomas Durant en fut nommé vice-président et directeur général. Celui-ci devint bientôt l'âme de l'entreprise, de hautes fonctions militaires et diplomatiques ayant obligé le général Dix à sacrifier sa position aux devoirs publics. En Californie, on choisit MM. Leland Stanford et Huntington comme président et vice-président du chemin de fer Central.

« Afin de se rendre compte des obstacles que, malgré l'aide énergique du gouvernement, les compagnies eurent à vaincre, il faudrait parcourir les rapports des ingénieurs Judah, Montague, Gray, Dodge, Evans, Seymour, Reed, Casement et autres. Ils montrent jusqu'à l'évidence, et plus clairement que je ne saurais le faire, l'incommensurable différence des modes de construction d'une voie ferrée dans les pays civilisés avec ceux auxquels on est forcé d'avoir recours au milieu d'un désert de plus de 3,000 kilomètres d'étendue. Le matériel du chemin de fer Central dut être commandé dans les États de l'Est, et ne put être amené en Californie que par

la voie de mer, après avoir doublé le Cap Horn. L'Union, plus favorisée sous ce rapport, n'en eut pas moins d'immenses frais à payer pour le transport de son matériel jusqu'à Omaha, qui n'était encore qu'un simple village dépourvu de toute ressource. Des convois de vivres et d'approvisionnements de toute espèce durent constamment suivre les ouvriers ; c'étaient comme autant de villes ambulantes : on voyait dans ces campements improvisés des églises, des restaurants, des hôtels, des *public houses*, des bureaux de journaux, des ateliers d'imprimerie, des tripots ; tout cela s'arrêtait quelques jours, au plus quelques semaines, dans le même endroit, et poussait plus loin au fur et à mesure des progrès de la ligne.

« On traversa de vastes espaces sans trouver une goutte d'eau. Il fallait creuser sur place des puits artésiens ou pratiquer des rigoles communiquant avec des cours d'eau torrentiels souvent éloignés de plusieurs milles. Puis on avait à se défendre contre les agressions continuelles des tribus indiennes et à maintenir sans cesse l'ordre, chose peut-être la plus

difficile, dans cette nuée de travailleurs. La compagnie de l'Union à elle seule n'employa jamais moins de 20 à 25,000 hommes. Et quels hommes ! il faut les avoir vus pour s'en faire une idée. Assurément un grand nombre d'entre eux étaient de braves et honnêtes ouvriers ; mais de quel amas de gens tarés et sans aveu ils étaient entourés ! Tout individu portait pour sa défense personnelle un et quelquefois deux revolvers, sans compter le *bowie knife* obligé. La loi de Lynch, la seule justice applicable en un tel milieu, régnait sans appel. On ne saura jamais ce qu'il y a eu de crimes et d'actes de violence commis dans cet étrange monde ; il fallait une main de fer pour le diriger et maintenir dans ses rangs une apparence d'ordre et de discipline. Disons cependant que les Mormons et les Chinois se conduisirent en général d'une manière exemplaire, et qu'il n'y eut presque pas de plaintes à formuler contre eux ; ils se distinguaient surtout par leur sobriété, tandis que l'ivrognerie était le vice le plus commun et le plus dangereux de leurs camarades. L'administration du chemin de fer Central

n'hésita pas à recourir à la force pour supprimer le débit des liqueurs spiritueuses ; elle fit défoncer les tonneaux de whiskey, et renvoya les marchands se plaindre aux juges de San Francisco ou de Sacramento. C'était un acte sage, mais d'une illégalité flagrante. La compagnie aima mieux payer des amendes aux plaignants que de souffrir plus longtemps les ravages de l'intempérance parmi les ouvriers. Chose singulière, on n'est pas, sur cette terre classique de la liberté, aussi scrupuleux que nous pourrions l'être en Europe : la violence, si elle est jugée nécessaire, n'y a rien qui blesse, et on la pratique ouvertement. "Je suis d'avis, écrivait l'ingénieur Evans au vice-président Durant, qu'il faut exterminer les Indiens ou du moins en réduire le nombre au point de les rendre inoffensifs. Pour en arriver là, on doit leur faire une guerre de sauvages et user de moyens que les non-intéressés qualifieront de barbares. Je suis persuadé qu'en fin de compte cette manière d'agir sera au fond la plus charitable et la plus humaine."

« Je ne m'arrête plus aux embarras financiers

que les deux compagnies eurent encore à démêler, et dont la principale cause fut la rareté du numéraire durant la guerre civile. Qu'il suffise de dire que ces derniers obstacles furent victorieusement surmontés, et que les travaux purent marcher lentement d'abord, et plus tard avec une rapidité sans égale. J'ai cité plus haut un paragraphe de l'acte du Congrès en vertu duquel les subventions de l'État revenaient de droit aux compagnies en raison directe de la longueur de ligne construite par chacune d'elles. Lorsque les deux sections se rapprochèrent de plus en plus l'une de l'autre, cette particularité devint la cause d'une véritable course au clocher. À mesure que les travaux s'avançaient, on voyait plus clairement dans le public que la voie ferrée du Pacifique était une noble entreprise au point de vue de l'État en même temps qu'une affaire lucrative pour les entrepreneurs. Dans les environs du point de raccord, les terrains ne pouvaient manquer d'acquérir une valeur exceptionnelle. Il était important d'obtenir le contrôle de la section voisine du Lac-Salé, où le trafic devait être considérable. Puis l'amour-

propre s'en mêla ; ce fut entre les compagnies rivales à qui irait le plus vite. Les extrémités de chaque section présentaient un spectacle des plus curieux ; les parties en cours d'exécution depuis Omaha et Sacramento étaient aussi animées que si elles eussent été en pleine exploitation. On ne songeait plus à la dépense : l'essentiel était d'aller vite. Le nombre d'ouvriers employés atteignit en ce moment son maximum ; le matériel et les provisions affluaient vers les points occupés – sans relâche et naturellement pour ainsi dire. Il y eut beaucoup de gaspillage : un train venait-il à dérailler, on se contentait d'en retirer ce qui était entier, laissant le reste pourrir à côté de la voie. On posa deux milles de rails par jour, puis trois, quatre, cinq, et enfin dix.

« Le 10 mai 1869, sept ans en avance sur le terme fixé par l'État, les deux compagnies étaient arrivées au terme de leurs engagements. Des 1,775 milles formant la distance totale d'Omaha à Sacramento, on en avait construit 20 en 1863, 20 autres en 1864, 60 en 1865, 195 en 1866, 271 en 1867, enfin 1,092 dans les derniers seize mois depuis janvier 1868 jusqu'au commencement de

mai 1869.

« La section d'Omaha à Ogden, construite par l'Union, a une longueur de 1,030 milles ; d'Ogden à Sacramento (section du chemin de fer Central), la distance est de 748 milles. Il ne faudrait pas croire cependant que, pour avoir eu moins de chemin à faire, les Californiens aient été battus par les unionistes. C'est le contraire qui est vrai, car en tenant compte des difficultés de passage dans la Sierra Nevada (les Montagnes Rocheuses, traversées par l'Union, n'offrent pas les mêmes obstacles), il avait toujours été admis que la plus longue partie du tracé du Pacifique serait construite par cette dernière compagnie. Après avoir franchi la Sierra, les Californiens exécutèrent en seize mois 562 milles, tandis que l'Union n'en acheva que 530 dans le même espace de temps.

« Les Américains prétendent en manière de proverbe que, pour faire bien, il faut faire vite. Toutefois il n'est guère possible de construire 17 kilomètres de voie ferrée en un jour sans commettre par-ci par-là quelques fautes plus ou

moins graves. On peut voir, d'après un grand nombre de faits, à quel point d'insouciance fonctionnaires et employés en étaient venus, combien ils méprisaient le danger et se jouaient de toute responsabilité. Je n'en citerai qu'un seul exemple, relevé par M. Snow, commissaire du gouvernement. "Un mécanicien reçoit l'ordre de faire avancer une locomotive ; il s'y refuse en disant qu'elle est en trop mauvais état, et qu'elle éclatera, si on la chauffe. On le renvoie du service. Un second mécanicien reçoit le même ordre, fait la même réponse et partage le sort de son camarade. Enfin un troisième est prêt à obéir. Il part. – Une heure après la machine faisait explosion, tuant du même coup l'ingénieur, le chauffeur et le mécanicien. Cela se passait à Rawlings Springs le 13 février 1869." »

*

Les États et territoires, situés dans le voisinage de la ligne transcontinentale, ne contenaient en 1860 qu'une population de cinq cent cinquante

mille âmes, deux cent trente-deux milles de télégraphe et trente-deux milles de chemin de fer. En 1870, il y avait onze cent mille âmes, treize mille milles de télégraphe et quatre mille deux cents milles de chemin qui, avec les lignes adjacentes, représentaient le capital énorme de trois cent soixante-quatre millions de dollars. C'était, il y a quelques années à peine, le désert où mugissaient et ondulaient d'innombrables troupes de buffles, où les sauvages, cachés dans les gorges et les ravines, se précipitaient à l'improviste sur les groupes isolés d'émigrants et les massacraient sans pitié ; aujourd'hui, c'est la civilisation, triomphante et tranquille, qui s'avance dans la vaste solitude et la peuple à chaque pas en regardant fuir au loin devant elle tous les ennemis qui, jadis, en faisaient la terreur.

Il faut que cette fuite ait été rapide, car il n'y a plus trace aujourd'hui de ces terribles Indiens qui, tantôt guettaient les convois d'émigrants sur la route, tantôt mettaient à sac leurs villages naissants ; ils ont disparu ou plutôt fondu sans retour, et la vie des plaines n'offre plus rien de cet attrait formidable qui a si longtemps nourri

l'imagination des romanciers. On peut voir encore les attelages primitifs des *settlers*, formés de grandes charrettes couvertes et de deux paires de bœufs, s'acheminer lentement dans les différentes routes qui rayonnent de chaque côté du chemin de fer jusqu'aux établissements les plus reculés, mais on ne voit plus d'Indiens que des misérables, déguenillés, sordides, restes avilis de tribus guerrières, hommes et femmes, qui viennent eux-mêmes prendre le train ou mendier à l'approche des voyageurs. Ils n'ont pas conservé la plus légère teinte de cette poésie qui accompagne toujours la ruine, quelque lamentable qu'elle soit ; leur déchéance est hideuse et leur aspect repoussant ; ils sont tombés sans transition de l'état barbare dans l'abrutissement abject, et l'on se sent incapable de les plaindre en oubliant de suite ce qu'ils ont pu avoir autrefois de fierté et de liberté.

Quant aux buffles, ils ne sont plus aussi qu'à l'état de souvenir ; on ne trouve pas même de voyageurs qui se rappellent en avoir vu sur le parcours de la ligne. Quelquefois un troupeau de bêtes à cornes paissant en liberté s'avise de

traverser la voie ; alors tout le monde regarde, le train ralentit et le sifflet de la locomotive fait rage afin de jeter quelque effroi dans les rangs de ces passants intempestifs, mais rien ne peut les émouvoir ni changer leur allure ; ils restent jusqu'à ce qu'on arrive sur eux, et alors lentement, un à un, ils défilent, comme s'ils avaient la conscience de narguer la supériorité humaine. Peut-être l'ont-ils... c'est encore curieux ; la bête à cornes ayant des dérisions, c'est assez fantasque et assez inattendu pour faire rêver ! Toujours est-il qu'il faut les attendre, et cela, pour cinq, dix, ou même quinze minutes, suivant leur bonne volonté : or, la bonne volonté d'un bœuf, c'est tout ce qu'il y a de plus posé, de plus impassible, de plus méthodique. Que l'homme soit obligé de la subir, cela paraîtrait irritant ; mais les passagers du Pacifique sont reconnaissants de toutes les distractions, même de celles qui les retardent. Une centaine de bœufs, marchant l'un derrière l'autre, insensibles aux mugissements furibonds d'une locomotive, c'est un spectacle ! Et puis, on croit leur trouver un certain air sauvage ; il est impossible d'habiter

ainsi la plaine immense en qualité de bœuf sans finir à la longue par avoir quelque chose de farouche, au moins dans le regard... mais c'est une illusion ; la bête à cornes domestique ne se transforme pas, et c'est en vain que l'œil avide du voyageur cherche sur elle la bosse poilue du buffle qui lui donnerait tant de jouissances !

Quand le troupeau a fini de passer, c'est au tour du train qui reprend son allure, lente, aussi, oui, bien lente, car il semble que tout est calculé sur cette maudite route pour que le désespoir ait le temps de mûrir dans le sein des voyageurs. Le chemin de fer du Pacifique ne fait pas plus de dix-huit à vingt milles à l'heure, depuis Omaha jusqu'à Sacramento, en Californie, une distance de sept cent soixante lieues.

Il ne suffit pas d'être un chemin de fer pour aller vite, il faut être plusieurs chemins de fer, j'entends qu'il faut la concurrence qui est toujours un surcroît de vapeur et qui fait redoubler de vitesse. Le chemin de fer du Pacifique étant la seule ligne qui traverse le continent, il le fait comme bon lui semble ; le

premier point est de ménager autant que possible la machine et les ressorts et les roues ; le second point est de rendre les passagers à destination. Qu'on mette pour cela trente à quarante heures de plus, c'est secondaire ; si le voyageur a un surcroît d'énervement et d'irritation, cela ne regarde pas la compagnie : on lui offrira comme consolation une ponctualité rigoureuse dans les heures d'arrivée et de départ.

En effet, sur cette interminable route, je ne me rappelle pas que le train ait été en retard de cinq minutes à aucun des nombreux endroits où il s'arrête. Ces endroits se représentent à peu près tous les huit, dix ou douze milles ; ce sont en général de petits villages assis dans le sable sans un arbre, sans un ruisseau, et dont les trois quarts des maisons sont des *saloons*, expression adoucie pour *bars*, et l'autre quart des magasins de provisions, d'épiceries et de tous les objets de première nécessité ; ce sont autant de petits centres d'alimentation pour les *settlers* qui parcourent les plaines et pour les passagers de la ligne. Les Allemands forment la plus grande partie de la population de ces villages presque

tous nouveaux ; les Canadiens n'y ont pas encore pénétré, c'est trop loin ; et comme il est entendu que nos compatriotes qui ont émigré aux États-Unis ne demandent qu'à revenir en Canada, ils veulent rester à portée pour pouvoir répondre au premier appel du gouvernement.

*

Toutes les six ou sept heures on arrive à une station plus considérable que les autres où les passagers ont vingt minutes pour prendre un repas. Ils se précipitent comme ils peuvent, ayant perdu en grande partie l'habitude du mouvement. Voici le restaurant de la gare à une piastre, et, de l'autre côté, trois ou quatre cabanons où vous aurez du blé d'Inde sous toutes les formes, des tartes aux mûres qui sont mûres au-delà de toute expression, des semelles d'émigrants qui se déguisent en vain sous le nom de biftecks, des éclats de bombes sous le nom de gâteaux, tout cela pour le prix de cinquante cents, ce qui représente un prix réduit. Ces petits restaurants,

qui font concurrence au pompeux restaurant de la gare, sont pour les voyageurs désespérés, ou ceux qui ont beaucoup d'espoir en l'avenir, et qui, en attendant, ménagent le présent. Ils débutent toujours, à l'arrivée des trains, par faire un carillon de tous les diables, tandis que le restaurant de la gare, solennel et superbe, fait retentir une grosse cloche unique qu'on entend cinq minutes d'avance. Vous entrez ; sept ou huit nègres sont déjà au pas gymnastique pour vous offrir un siège et étaler devant vous une myriade de petits plats qui sont, pour les trois quarts, des variétés de maïs, des condiments et des desserts poivrés qui ont le goût de moutarde sèche. Quand il ne reste plus que cinq minutes pour le départ du train, on vous apporte la viande ; vous engouffrez la tarte avec le poivre, la côtelette et le maïs, le saucisson avec les confitures ; il se forme au dedans de vous une boule de ciment sur laquelle vous précipitez une tasse de café qui la met en fermentation. Sortant de là, votre estomac est ou paralysé, ou en ébullition ; vous éprouvez un besoin furieux du trapèze, mais la grosse cloche retentit de nouveau, et, à la course, vous rentrez

dans la prison flottante. Si vous ne descendez ni au restaurant de la gare, ni aux caboulots voisins, vous aurez la chance d'attraper, à quelques rares stations, une tasse de café ou un verre de lait, que vous serviront, à l'arrivée, des petites filles ou des petits garçons qui font, aussi eux, leur concurrence. Prenez-en ; ce café sera toujours très bon et très chaud, il ne vous coûtera que six cents, et le lait sera aussi riche, aussi pur que votre soif est intense. Du reste, sur toute la route du Pacifique, en quelque endroit que vous vous arrêtiez, vous aurez toujours du café excellent ; c'est là une spécialité du désert, mais cette spécialité devient elle-même monotone, et vous en êtes énervé alors même que vous commencez à en jouir.

D'où peut venir ce goût que les Américains ont pour le grand nombre de petits plats ? L'éparpillement, voilà une fantaisie ! L'homme se reconnaît en toutes choses et ses moindres actes sont un reflet de sa personne entière. L'Américain, qui émiette sa vie en maints endroits, qui ne s'arrête pour ainsi dire nulle part, qui touche à tout à la hâte, s'environne à table de

petits mets lestement préparés, qu'il goûte plutôt qu'il ne mange, qu'il abandonne encore tout fumants pour se transporter ailleurs, impatient de précipiter l'allure de son existence voyageuse. Le plat, c'est l'image de l'homme. L'Anglais massif place devant lui un quartier de bœuf et le découpe méthodiquement en longues tranches symétriques ; le Canadien, que le patriotisme dévore, se complaît devant un dinde rutilant ou un gigot de mouton farci ; l'Américain veut au contraire sous ses yeux dix ou douze assiettes grandes comme le creux de la main, jetées pêle-mêle sur la table, et remplies des mets les moins sympathiques. Il n'a pas le temps d'avoir de l'ordre ; le potage, les viandes, les hors-d'œuvre, le dessert, ce sont là autant de classifications, et il abomine les classifications : distinguer les aliments équivaut à distinguer les personnes, et l'homme de l'Ouest ne connaît ni l'un ni l'autre ; tout cela lui paraît une fiction des sociétés assez établies pour avoir du temps à perdre, et il entame indifféremment son repas par le mets qui est le plus à sa portée.

*

Jadis – je ne sais jusqu’où cela remonte, mais il faut bien le croire, puisque c’est passé à l’état de tradition – jadis, on donnait, paraît-il, des repas sur le train même du Pacifique ; dans ces temps primitifs, le voyageur avait le temps de manger, il le prenait à sa guise, il choisissait son heure et il pouvait apporter à son repas la distribution classique à laquelle nous sommes habitués ; son estomac ne souffrait point de violences ni d’attaques à l’improviste ; on lui laissait le droit de digérer, qui est un des droits de l’homme non inscrits dans les constitutions, mais aujourd’hui la route du Pacifique est trop peuplée ; il s’est établi trop de villages et trop de stations pour que l’estomac ait pu conserver le premier de ses droits. Au restaurant du train on a substitué des restaurants placés de distance en distance, que ne peuvent plus saccager les Indiens, mais qui en revanche donnent une mort certaine à celui qui s’y arrête assidûment. On y arrive sans appétit, mais il faut manger, et manger

à la course, parce qu'on en aura ensuite pour six ou sept heures à attendre, à moins qu'on ait apporté avec soi son panier de provisions.

Oh ! le panier de provisions, parlons-en. Voilà encore une illusion ! je n'ai pas vu de voyageurs qui, après avoir développé et renveloppé pendant deux ou trois jours leurs petits paquets de gâteaux, de jambon, de langue salée ou de poulet froid, n'en eussent par-dessus les oreilles de ce trouble vulgaire qui ajoute encore à la monotonie du voyage. Descendre au restaurant, même pour en revenir avec des spasmes et des étouffements, cela crée au moins une diversion. Manger chaud est un besoin impérieux de la nature ; voir la vapeur s'élever d'un plat, c'est sentir des vapeurs de soulagement monter du fond de l'âme ; et quand on s'est bourré pendant quarante-huit heures de saucisson et de galettes, il est impossible d'y résister plus longtemps, et l'homme s'incline devant le rosbif qui fume. Juste ciel ! quand je pense à ces restaurants meurtriers, j'éprouve encore des frémissements et des spasmes stomachiques. Vingt minutes seulement pour manger à contrecœur et pas une

minute pour prendre le plus léger exercice, et cela dure huit jours ! Pour suppléer au besoin de mouvement, on engloutit à la hâte deux ou trois tasses de café ; ensuite on remonte dans le train pour entendre encore cet infernal bruit des chars roulant sur la voie, bruit que rien n'apaise, ni ne diminue ni n'arrête. Il n'y a pas de remède ni d'issue possible, il faut continuer sa route. On est brisé, énervé au point que tout devient insupportable ; la tête est en feu, l'estomac en colère ; on sent mugir en soi une irritation qui s'augmente encore de son impuissance, qui grandit, grandit toujours à chaque pas qu'on fait sur cette implacable route dont le terme semble fuir sans cesse ; alors, on regarde autour de soi, éperdu, effaré par les premières atteintes du découragement. On est captif, on est lié, il faut suivre le train. S'arrêter où ? et pourquoi s'arrêter ? Qu'y a-t-il autour de soi ? La plaine s'étend sous le regard avide et l'on ne saurait y trouver nulle part un foyer où reposer sa fatigue et consoler son ennui. Tout vous est refusé, et chaque pas que vous faites est un surcroît de souffrance ; incessamment le désert apporte un

ennui qui s'ajoute encore à l'ennui des premiers jours ; l'abandon s'appesantit en quelque sorte autour de soi : il devient intense, inconsolable ; on voudrait prier, demander grâce à la nature qui n'a plus pour soi ni spectacle, ni beauté, ni attrait ; on lève les yeux vers le ciel, il est muet, impassible comme la plaine ; on cherche un regard qui réponde au sien, une âme où l'on devine quelque chagrin et qui, elle aussi, ait besoin de s'épancher ; mais non, les hommes, comme l'espérance et comme le ciel, tout s'éloigne de soi ; on enfonce de plus en plus dans le vide, et chaque effort qu'on fait pour en sortir y replonge davantage, comme lorsqu'on marche dans le sable mouvant. Oh ! la vraie solitude, le véritable isolement, le prisonnier condamné au cachot ne le connaît pas ; on est seul, vraiment seul, lorsqu'on est au milieu d'hommes qui n'ont pour soi ni un regard, ni une pensée, ni une parole.

Oui, pendant huit jours, je me suis traîné ainsi, au milieu d'un bruit sans relâche qui brisait ma tête sans lui laisser une heure de repos, pendant que des flots brûlants de souvenir l'envahissaient

comme une marée toujours montante. J'avais entendu dire qu'on s'habitue à cela...non, non ; au bout de deux jours, parfois on s'imagine s'être fait tant bien que mal au vacarme et au mouvement des cars ; mais vienne le quatrième ou le cinquième jour, on n'y espère plus : l'état moral devient absolument comme l'état physique ; on éprouve cet engourdissement qui suit la violence des grandes douleurs, dans lequel on croit trouver l'indifférence et le calme, tandis qu'il n'est que la préparation sourde à de nouveaux chagrins que le moindre incident, le plus léger inattendu ramènera encore plus violemment qu'autrefois. Non, on ne s'habitue pas à l'ennui, c'est l'ennui qui s'habitue à nous ; alors qu'on recherche les plus petites consolations, on croit en trouver une dans l'œuvre du temps ; on prend toutes les fictions du cœur malade et toutes les espérances furtives pour des remèdes certains, mais le regret veille toujours et la cicatrice durcit, mais ne se ferme jamais. .

Demandez au prisonnier renfermé pendant vingt ans s'il a oublié qu'il était libre ; non,

demandez-lui plutôt si, de jour en jour, il ne sent pas et ne regrette pas davantage la liberté. Voyez dans leur cage la morne allée et venue des bêtes fauves, arrachées au désert, altérées d'horizon, avec leur grand œil ivre du souvenir du simoun, et qui dévorent tristement leur maigre provision d'espace ; voyez le bâillement navrant de tous ces captifs ; comme ils arpentent avec une monotonie infatigable ce plancher inflexible qui mure des pas autrefois sans bornes, qui plafonne le bond et qui encaisse des regards habitués au lever des étoiles. Ils ne vivent plus, ils meurent lentement. La vie n'est pas seulement le souffle, elle est dans le bonheur ou l'espérance qui l'anime ; en dehors de cela il ne reste plus que la machine humaine, poussée par ses ressorts ; une seule heure de joie entière contient plus de vie que dix ans passés à la poursuite d'un but qu'on ne s'est donné que par compensation.

VI

Je crois l'avoir dit plus haut : pour aller de

Chicago à Omaha, il faut une journée entière ; on quitte Chicago à dix heures du matin et l'on arrive à Omaha le lendemain à la même heure ; le trajet est de cinq cents milles exactement, ou cent soixante-dix lieues en chiffres ronds. Si l'on prend au départ un billet pour San Francisco, on le paie cent dix-huit dollars en *greenbacks* ; de Montréal, le même billet coûte cent vingt-huit dollars en or. Cela ne comprend pas le lit dans le *Pullman car*, détail important à ajouter, le lit vous coûtera de Montréal à Chicago cinq dollars ; de Chicago à Omaha trois ; d'Omaha à Ogden huit, et de Ogden à San Francisco six. En tout vingt-deux dollars. je ferai ici une remarque qui étonnera peut-être ; les *Pullmans* du Grand-Tronc, que l'on suit de Montréal à Détroit, sont les meilleurs et les plus confortables de tout le trajet jusqu'à San Francisco. Comment le Grand-Tronc, qui est la plus atroce des voies ferrées qui existe, si l'on en excepte le chemin Gosford, peut-il avoir eu une pareille distraction ? c'est ce que je laisse à deviner. Dans les *Pullmans* du Grand-Tronc, outre que le voyageur est bien installé, il sent qu'il s'adresse à un domestique

quand il parle au nègre qui fait son lit et qui frotte ses chaussures ; à mesure qu'on avance dans l'Ouest, la démarcation diminue de plus en plus, et, enfin, lorsqu'on arrive à Ogden, le nègre n'est pas seulement votre égal, il est tellement au-dessus de vous que vous avez envie de l'aider à sa toilette et de lui présenter toutes vos lettres de recommandation pour qu'il vous regarde d'un bon œil. Remarquez toutefois qu'il fera son service exactement et rigoureusement, parce qu'il est payé pour cela, mais il ne se rappellera pas moins qu'il fut autrefois esclave, qu'il appartient aujourd'hui à la grande caste des libérés, et qu'il croit devoir venger sur les Blancs toutes les humiliations, les dédains et l'abjection qu'il a eu à subir.

*

Rien n'égale l'arrogance de l'esclave devenu subitement homme. Comme il ne connaît que l'éducation de la servitude, il n'a aucune conception de l'égalité et ne peut voir partout que

des maîtres et des serviteurs. Devenu libre, il croit que c'est à son tour d'être maître, et, s'il le pouvait, au lieu de faire votre lit, il vous donnerait la bastonnade. Chose à remarquer, le nègre reconnaît de suite le Blanc du Sud et il a pour lui un respect instinctif ; quant au Blanc de l'Ouest, il lui tape sur le ventre et lui demande d'allumer son cigare au sien. C'est pourtant l'homme de l'Ouest surtout qui l'a affranchi ; mais dans ce rude et grossier personnage, le nègre voit bien plutôt un égal et oublie vite que c'est un libérateur.

Dans les trains de l'Est, le conducteur lui-même apprécie sa situation relative et comprend tous les égards qu'il doit aux passagers : dans l'Ouest, le *conductor* est le premier *gentleman* du train ; c'est le mieux mis, le plus élégant, le plus propre, et, en vérité, le plus policé. Il a l'habitude de ces longs voyages où le passager finit presque invariablement par une démoralisation complète et néglige les soins de sa personne ; il sait mieux se tenir en ordre et éviter les souillures de l'atmosphère, de la chaleur et de la locomotive. Pour lui les banquettes bourrelées

n'ont pour ainsi dire pas de poussière, et le tuyau de l'engin pas de fumée ; il se tient à l'abri dans son petit compartiment privilégié et n'en sort que lorsque c'est absolument nécessaire. Il ne fait jamais plus de trente-six heures de suite dans les cars, et cela deux ou trois fois seulement par semaine ; il a pu ainsi facilement s'habituer à la vie de chemin de fer, sans trop de fatigue ; il en connaît toutes les ressources et se protège contre tous ses désagréments, tandis que le voyageur, qui fait d'un trait huit cents à mille lieues, finit après deux ou trois jours par être las de toutes les précautions en les voyant à peu près inutiles. En outre il a un besoin invincible de mouvement, il va d'un car à l'autre, se tient sur la plate-forme où la suie et la poussière l'inondent sans qu'il en tienne compte ; pour se distraire, il fume à outrance dans des compartiments où les banquettes gémissent sous le poids des bottes et en retiennent toute la malpropreté ; il a beau se laver, se brosse, se peigner vingt fois par jour, rien n'y fait ; plus il se débarbouille, plus il en a besoin, car la peau nettoyée prend plus vite la poussière ; enfin, de lassitude, il laisse là tous les

expédients et s'abandonne à l'horreur de son sort.

*

Les dames évitent mieux que les hommes toutes ces misères d'un long voyage. Tranquillement assises, voilées, gantées, résignées et patientes, elles échappent en partie aux inconvénients qui désolent l'homme, et peuvent les subir plus longtemps. Elles ne descendent pas à chaque station alimentaire, tant s'en faut ; c'est plutôt pour elles que le panier de provisions est resté un compagnon de voyage ; elles se font dresser une petite table devant leur banquette, mangent de compagnie deux ou trois ensemble, lentement, et font remplir de temps à autre leur bidon de lait ou leur carafon de vin. Elles se prémunissent tant soit peu contre l'ennui en ayant soin de ne pas voyager seules sur ce long trajet ; elles ont toujours quelque compagne sinon un compagnon ; en outre, tous les égards et toutes les commodités sont pour elles, ce qui offre une compensation appréciable.

*

Il y a toutes les sortes de monde possibles sur ce chemin du Pacifique, qui est la seule route d'un littoral à l'autre du continent américain ; mais, hommes et femmes, quel que soit l'habit qu'ils portent, quel que soit leur luxe ou leur richesse, ont presque universellement un aspect vulgaire et des façons qui sentent la boutique. Parmi les femmes, quelques-unes affectent de la hauteur et de la transcendance, surtout lorsqu'elles sont chargées de bijoux et qu'elles ont pris l'un des deux compartiments réservés qui sont à chaque extrémité du *Pullman car* ; les maris ou les fils de ces dames cependant, restent assez unis et n'ont pas l'air convaincus d'une supériorité quelconque ; c'est toujours cela.

On ne s'amuse pas beaucoup avec des voyageurs de ce calibre, et leur conversation, quand il leur arrive de se desserrer la bouche, manque de piquant. L'artiste et le poète se trouvent au milieu d'eux dans une solitude plus

profonde que celle du cachot, et cette solitude s'accroît encore de l'irritation qu'on éprouve à voir autour de soi tant d'êtres avec qui l'on ne peut entamer le moindre sujet sympathique ou instructif. J'avais entendu dire en partant de Montréal et ensuite de Détroit :

« Quel délicieux voyage vous allez faire ! il y a toujours nombre de Français qui vont de New York à San Francisco ; vous aurez des distractions à l'infini ; le trajet est long et pénible peut-être en chemin de fer, mais vous y trouverez tout le confort possible ; les dames vous feront oublier la fatigue de la route, et puis vous ferez aisément des connaissances ; vous ferez même des amis qui seront peut-être les meilleurs et les plus vrais de tous ceux que vous aurez eus... » Hélas ! les amis ne se font plus lorsqu'on a perdu foi dans toutes les affections et que les nouvelles offrent tant de périls qu'on les redoute plutôt qu'on ne les recherche ; on ne se sent pas d'attrait à lier connaissance avec des gens qui n'ont ni votre éducation, ni vos habitudes, pour qui tout ce que vous aimez est étranger ou puéril, dont l'objet unique de la vie est la recherche de la

fortune et qui consacrent à ce soin vulgaire toute l'activité de leur esprit ; on se tient loin d'eux avec un pudique dédain plutôt qu'on ne s'en approche, tant la pensée intime a quelque chose de sacré qu'on n'aime pas à ternir par de futiles liaisons.

Je n'ai pas vu un seul Français pendant les six jours que j'ai passés en chemin de fer, depuis Chicago jusqu'à la Californie. Peut-être était-ce un voyage exceptionnel ; à cela je reconnaîtrais un des traits de la fatalité qui me poursuit jusque dans les moindres circonstances.

Je n'ai pas trouvé, non, ni parmi les hommes ni parmi les femmes qui m'ont accompagné pendant toute une semaine, une seule personne dont la conversation m'offrît un intérêt de cinq minutes. J'ai en vain cherché parmi ces dernières une figure assez attrayante pour faire oublier quelques instants la disposition malheureuse de mon esprit, mais il y avait sur ma pensée je ne sais quel voile qui me dérobaient la vue de tout ce qui aurait pu la distraire ou la charmer.

Une fois seulement, – c'est après avoir quitté

Omaha – je crus trouver une femme qui me ferait passer quelques heures sur les longues journées du voyage. Elle occupait la même section que moi dans le *Pullman car* ; elle avait un air plus distingué que les autres et, comme elle était seule en apparence, je m’approchai d’elle. Son accueil fut encourageant ; alors je crus devoir me faire connaître : ce fut là mon malheur. Je lui déclinai mes noms et qualités, je lui fis voir, pour dissiper toute crainte d’imposture, quelques lettres de recommandation et les entrefilets des journaux au sujet de mon départ du Canada. Juste ciel ! persécution obstinée du sort ! cette femme était un bas-bleu. Le bas-bleu, lecteur, c’est le hanneton, c’est le vésicatoire, c’est la mouche-à-miel de l’homme de lettres. Dès qu’elle vit que j’étais un écrivain, je fus perdu. La bas-bleu de l’Est, c’est déjà exaspérant, mais que dire du bas-bleu de l’Ouest ! Le vernis de lecture et de savantisme jeté sur cette couche raboteuse ! Que faire ? j’étais pincé : la résignation dans un cas pareil est sublime. Le bas-bleu est la seule femme qui ne se sauve pas de l’homme ; je jetai un regard désespéré de côté et d’autre ; je crus voir

une assez jolie figure, mais celle-là évidemment se serait moquée de moi ; cependant j'aime mieux la femme qui me rit au nez que celle qui me fait suer à grosses gouttes dans l'impuissance de m'en défaire. Mais il était trop tard, et puisque le ciel était contre moi, je baissai la tête et reçus en frémissant ce nouvel outrage de la destinée.

Tout le long de la route je fus condamné à un système de politesses irritantes qui heureusement, une fois remplies, me donnaient une excuse pour m'échapper. Le bas-bleu est un être qui ne mange pas, qui ne dort pas, qui méprise toutes les nécessités de notre pauvre nature, et dont les caprices sont formidables par le nombre et la variété. Le mien ne tenait à la terre que par des filaments barbouillés d'encre ; cette femme avait apporté avec elle toute une papeterie et elle écrivait vingt lettres par jour sans compter les impressions de voyage ; et que de notes, grand Dieu ! Elle ne dormait pas, elle était extrêmement énervée, et de la voir, et d'en avoir soin ajoutait à mon propre énervement qui, cependant, aurait pu me suffire.

Elle disait qu'une seule chose la soutenait, le café, et à chaque station où le train arrête pour les repas, il me fallait aller lui en chercher une tasse et perdre sept à huit minutes à l'attendre. Parfois je m'esquivais, mais comme j'avais bien plus besoin de mouvement que de nourriture et que je ne pouvais marcher que sur la plate-forme de la gare, elle ne tardait pas à m'apercevoir et je voyais aussitôt apparaître par la croisée du car la tasse inévitable. Elle était maigre et sèche et disait que le lait fait engraisser, mais elle se gardait bien d'en prendre ; au reste, créature d'une intelligence réelle et qui aurait pu plaire sous certains rapports comme femme, si elle avait voulu consentir à être moins homme.

VII

Nous quittons Omaha entre onze heures et demie et midi. Il reste encore six cent trente lieues à faire pour atteindre San Francisco ; désormais, il n'y a plus qu'une seule ligne de chemin de fer, c'est la *Union Pacific*. Le convoi

est plein, tous les lits sont pris et le nombre des cars s'élève bien à dix ou douze ; c'est ainsi, paraît-il, tous les jours.

La ligne du Pacifique est quotidienne, comme le lecteur le sait déjà ; mais ce qu'il ignore peut-être, c'est l'aménagement à l'intérieur des cars. Il n'y a pas, comme je l'ai dit plus haut, de restaurant dans le train ; il n'y a pas non plus de char-salon, et quelquefois seulement il y a un char-fumoir sur une partie de la route. Le train du Pacifique est absolument semblable aux trains de l'Est, à l'exception qu'il renferme moins de confort, moins de luxe, et qu'il se salit bien davantage. À part le train régulier de la malle, il y a aussi des convois d'émigrants constamment sur la route et des trains de fret qui couvrent parfois jusqu'à un quart de mille de longueur.

Le billet que vous avez acheté en partant de Chicago est bon pour toute votre vie durant, et s'il vous plaît de vous arrêter en chemin, vous trouverez aux principales stations, même du désert, un hôtel assez confortable où, moyennant trois dollars par jour, vous aurez des repas fort

honnêtes, du maïs à profusion, sous toutes les formes possibles, du thé à la glace et surtout du café toujours excellent.

*

Quelques heures après avoir quitté Omaha, on entre de plain-pied dans cette formidable région de l'Ouest où se commettent tant d'attentats, et où, il y a quelques années à peine, la vie était si sauvage, si aventureuse, qu'aucun homme ne pouvait s'y risquer sans son pistolet ou son couteau. Aujourd'hui même, à mesure qu'on s'éloigne de la grande route du chemin de fer, les dangers se multiplient et les hommes sont de plus en plus farouches.

La loi ne saurait avoir grande force là où il n'y a pas de société organisée, et le *lynch* est le moyen suprême. J'ai entendu dire par un tout jeune homme qui avait accepté un bureau de télégraphe dans un village du Colorado, que lorsqu'il partait de chez lui le matin, il ne savait

pas s'il y reviendrait vivant le soir, et qu'il ne se passait guère de semaine sans qu'il vît pendus à quelques arbres, devant sa porte, deux ou trois mauvais diables qui en auraient fait autant à leurs ennemis, s'ils avaient eu le dessus sur eux.

On peut voir partir de chaque station importante des diligences traînées par quatre mulets, recouvertes d'une toiture en toile maintenue par des arceaux, et remplies de hardis pionniers qui s'en vont à des distances de trente, quarante, cinquante lieues, jusqu'aux endroits où il n'y a plus d'établissements. Ils vont chercher quoi ? la fortune sous toutes ses formes ; ils n'ont peur de rien et sont prêts à disputer chaque pas fait de l'avant. Il faut voir ces rudes types, débraillés, osseux et sveltes, au pas indolent et hardi à la fois, figures anguleuses et franches, regard dont aucune inquiétude, aucun regret n'atténue l'assurance dans la force personnelle et la foi dans l'aventure, pour se faire une idée de ces pionniers qui marchent bien en avant des civilisations et qui frayent des routes là où le compas n'a pas encore mesuré l'étendue.

*

Vingt-six heures après avoir quitté Omaha, l'on arrive à Cheyenne, petite ville bâtie dans le sable qui contient 3,000 habitants, et où il n'y avait qu'une maison, une seule, en 1867.

Déjà l'on s'y trouve à une hauteur de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un sol volcanique rempli de débris fossiles.

Dans cette petite ville, qui date de cinq à six années à peine, il y a déjà un journal quotidien, une revue mensuelle, de beaux édifices, des fabriques considérables et des ateliers où l'on prépare l'agate, cette jolie pierre qui, montée sur l'or californien, constitue le bijou préféré des Américains. C'est à Cheyenne que se font aussi la plupart des chaussures pour les *settlers* de l'Ouest et ces selles bizarres, tout exprès pour des hommes qui passent des journées entières à cheval et qui ont souvent des trente à quarante milles à faire d'un établissement à un autre. Le

cheval des plaines ! Il ne faut pas, lecteur, rêver à la cavale de l'Arabe. Celui-ci est un petit animal, d'assez maigre apparence, au galop mesuré, fait plutôt pour la fatigue que pour la course, qui ne coûte guère plus de soixante à quatre-vingts dollars et qui doit se contenter de peu par nécessité ou par nature.

Il n'y a pas longtemps que Cheyenne s'est débarrassé de ses cabanons de jeu et de danse, remplis du matin au soir du vacarme de l'orgie ; le meurtre au couteau et au pistolet y était d'une occurrence journalière. Un beau jour, quelques citoyens déterminés formèrent un comité de vigilance, s'emparèrent des plus hardis *desperadaes*, de ces *roughs* terribles qui sont encore en bien des endroits reculés la terreur de l'Ouest, et les pendirent sans façon sur une colline en les laissant exposés pendant des semaines entières. Depuis lors, la ville est tranquille, et l'on peut y vivre à la condition de n'y pas mourir d'ennui ou d'être propre à toutes les existences.

*

Nous avons fait ici cinq cent seize milles à partir d'Omaha et il en reste autant à faire pour atteindre Ogden, près du grand Lac-Salé ; c'est donc encore une journée de marche. Nous sommes dans le territoire du Colorado ; nous traverserons celui du Wyoming et nous atteindrons l'Utah où se trouvent les Mormons, peuple si intéressant en ménage que les voyageurs ont presque toujours envie de rester au milieu d'eux et de se convaincre par l'exemple combien il faut de femmes pour égaler un homme. Nous avons traversé, depuis le départ de Montréal, toute la province d'Ontario, les États du Michigan, de l'Illinois, de l'Iowa et du Nebraska, et nous avons entamé le Colorado, cette perle de l'Ouest central, comme l'appellent les *settlers*. Six cents lieues déjà en moins de cinq jours, cela commence à compter ; on le sent à ses articulations et à ses reins. Quant à la tête, il n'y en a plus ou à peu près ; elle fait l'effet sur les épaules d'une terrine dans laquelle on ferait

sauter des cailloux. Arriver tout bossué, tout craqué, tout moulu chez les Mormones, ne serait peut-être pas du goût de ces dames ; aussi les voyageurs, fiers de leur personne, passent-ils outre et ne prennent pas l'embranchement de trente-cinq milles de longueur qui conduit d'Ogden à la ville du Lac-Salé.

Pour moi, j'avais encore bien plus de raisons de ménager ma bourse que mon extérieur, que je méprise du reste à cause du peu que j'en ai toujours tiré. On ne peut en effet faire ce court trajet entre Ogden et la ville des Mormons, quand même on n'y resterait qu'une journée, sans qu'il en coûte au moins vingt dollars. Le voyage seul revient à six dollars, l'hôtel à cinq, et il en reste neuf qui fondent sans doute sous le regard de tant de femmes ou qui s'en vont en souvenirs d'une aussi intéressante visite.

*

Mais suivons notre route. On laisse Cheyenne

après y avoir passé une demi-heure à se restaurer et à se désaltérer tant bien que mal. C'est d'ici que part le chemin de fer à voie étroite – deux pieds et demi seulement de largeur et cent six milles de longueur – qui conduit à Denver, dans le Colorado, à travers le pays le plus accidenté, le plus curieusement pittoresque qu'il y ait au monde. Maintenant, nous allons voir apparaître les Indiens et les Chinois. Les Indiens ! pouah ! ce sont des Cheyennes, des Arapahoes, des Shoeshones, et même des Pawnies. Ils sont tous infects, à demi nus, repoussants ; ils viennent mendier, enveloppés dans une couverture sordide qui traîne d'un côté et ne couvre qu'une épaule ; les femmes surtout sont horribles à voir. Et dire qu'on a fait tant de poésie et tant de romans sur les ancêtres de pareilles créatures !

J'ai vu une Indienne dont toute la figure et le front, à l'exception du nez et de la bouche, étaient couverts de goudron. Bien des voyageurs surpris la regardaient, sans arriver à comprendre ce que pouvait signifier une pareille fantaisie ; je m'approchai d'elle et lui demandai en anglais de m'expliquer le goudron ; elle ne comprenait ni

mon langage ni mes gestes ; j'avais beau me porter la main d'une oreille à l'autre et des cheveux au menton, c'était comme si j'avais parlé au grand Turc. Enfin deux ou trois autres Indiennes, qui se trouvaient avec elle, après une consultation fort vive, m'apprirent que ce goudron était un signe de deuil, que la goudronnée en question avait perdu son mari depuis trois ans, et, que, dans sa tribu, toute femme qui devenait veuve était tenue de se barbouiller ainsi pendant trois années exactement. Elle en avait encore pour deux ou trois jours, de sorte que j'étais arrivé juste à point pour jouir de ce spectacle ; c'est la seule chance que j'ai eue dans tout mon voyage ; aussi je lui consacre un paragraphe.

Quant aux Chinois, ce sont des êtres intéressants en vérité. Ils fourmillent sur la route du chemin de fer ; le fait est qu'ils en ont été dès l'origine les principaux ouvriers : ces hommes-là travaillent pour presque rien et se nourrissent d'un peu moins. Ce sont en général de petits hommes jaunes, anguleux, dont la longue queue tressée derrière la tête est relevée, aux États-Unis,

de façon à former une toque sur la nuque. Ils sont échelonnés sur toute la ligne, la réparant au fur et à mesure des besoins, et s'emploient à tous les travaux généralement quelconques que nécessitent les circonstances. Leur industrie, leur probité et leur infatigabilité sont sans égales. Jamais un Chinois ne prend un verre de quoi que ce soit, si ce n'est d'eau ou de thé, et il ne mange guère que du riz ; cependant il peut travailler quatorze heures par jour ; le fait est qu'il n'y a pas de limite à la quantité d'ouvrage qu'un pareil homme peut faire sans prendre de repos. Son objet fixe est de faire le plus d'ouvrage possible en peu de temps, d'arrondir le sac d'écus avec lequel il retournera en Chine où il vivra comparativement pour rien. En effet, dans son pays, un repas ne lui coûtera guère que deux ou trois sous, tandis que son travail est rétribué en proportion ; mais aux États-Unis, il gagne vingt fois plus et dépense à peu près autant qu'en Chine, de sorte qu'il a bientôt constitué une forte épargne. Il n'apprend de l'anglais que ce qu'il lui en faut pour faire rigoureusement son affaire ; c'est là son idée fixe et tout le reste ne l'occupe

pas. Son langage est extrêmement animé et bruyant ; trois Chinois engagés en conversation peuvent vous casser les oreilles, mais heureusement ça ne dure pas, et la pipe, qui remplit tous leurs loisirs, les rend bientôt aussi taciturnes que des chefs indiens en conseil.

*

Peu après avoir quitté Cheyenne on commence à voir les premiers antilopes et les chiens de prairie. Quelle gracieuse et charmante créature que l'antilope ! Le bruit du train ne l'effarouche plus ; il vient jusqu'à deux ou trois arpents de la ligne, écoute avec sa tête fine et douce, suit longtemps du regard, et, parfois, comme s'il voulait imiter le roulement du train, il part de ce galop cadencé et presque rêveur qui fait tendrement frissonner la plaine. Tantôt les antilopes sont par groupes, tantôt ils sont isolés ; le plus souvent ils sont par couples, mâle et femelle, père et mère, l'un près de l'autre dans la vaste solitude. Si le mâle s'est éloigné tant soit

peu, il se dépêche, lorsque le train arrive, de rejoindre sa compagne. On lit l'angoisse et la hâte dans sa course précipitée ; elle, souriante, émue – j'oserais employer ces mots – vient doucement au-devant de lui ; on les voit alors tous deux ou s'arrêter ou contempler en silence, ou prendre d'un trot léger le chemin sans trace du désert. On comprend, en voyant ces douces et gentilles créatures, quel crime c'est que de leur faire la chasse ; aussi les voyageurs les regardent-ils, presque toujours, d'un œil ému et comme plein de reconnaissance pour l'heureuse, quoique fugitive impression qu'ils en éprouvent.

Le chien de prairie, lui, est un petit être fantastique ; c'est un original et un railleur, guère plus gros que l'écureuil ; d'un jaune plus saillant, il ressort à peine sur la mer de sable, de même couleur que lui, qui l'entoure. Il se tient debout, appuyé sur ses pattes de derrière, au-dessus du petit tertre où il a creusé son trou, et regarde, impassible et narquois, le long défilé du train qui ne lui cause plus la plus légère inquiétude. Les chiens de prairie sont extrêmement nombreux dans certaines parties du désert ; mais l'œil non

exercé met du temps à les découvrir, tant ils se confondent, dans leur immobilité, avec les plus petits accidents de terrain, avec les moindres reliefs de l'étendue rousse et sèche où ils ont établi leur asile. Après deux ou trois cents milles on ne les aperçoit plus, et l'antilope lui-même commence à disparaître, laissant au vaste désert de reprendre sa monotonie farouche et détestée.

*

Quand on a fait quelques heures de marche depuis le départ de Cheyenne, on arrive au plateau des Collines Noires où se trouve le point culminant de la ligne des Montagnes Rocheuses, à Sherman, ainsi appelé du nom du général américain le plus grand de taille et peut-être aussi de talent. Nous sommes maintenant à huit mille deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer ; le train s'arrête et le voyageur peut lire, sur une large planche fixée dans le sol, une invitation à télégraphier à ses amis de l'endroit du monde le plus élevé où passe une ligne de chemin de fer.

Sherman est du reste un tout petit endroit où il n'y a guère que des débits de whiskey, et, chose étrange, un magasin de modes. Pourquoi ces modes ? on se le demande. C'est à plonger dans des abîmes de méditation. Un magasin de modes sur le sommet des Montagnes Rocheuses, c'est le *nec plus ultra* de la fantaisie humaine, et la civilisation moderne, portée à ce degré de raffinement, n'a plus rien à envier à l'antique Rome.

En outre de cela, Sherman, probablement à cause de son altitude, avait l'avantage d'être, lors de la construction de la voie, peut-être le poste où se faisait la plus grande consommation d'eau-de-vie. Cette habitude est restée, si l'on en peut juger par le grand nombre d'éclats de bouteilles qui jonchent le sol tout autour de la station ; mais le voyageur ne se sent pas alléché, et il est bien rare qu'il songe à autre chose qu'à regarder dans tous les sens comme s'il croyait voir l'univers à ses pieds.

L'air, à cette hauteur, est assez raréfié pour que bon nombre de personnes éprouvent une

respiration difficile ; il y en a qui saignent du nez, quelquefois même des oreilles ; d'autres se sentent comme une angoisse étrange et subite, un énervement qu'ils ne peuvent maîtriser ; mais toutes ces sensations diverses s'effacent assez rapidement, et le voyageur n'éprouve plus bientôt que le contentement intime d'échapper, ne fût-ce qu'une heure, à la désolation qui a fatigué son regard pendant deux jours entiers.

On ne croirait jamais être sur la crête des Montagnes Rocheuses, tant l'ascension a été graduelle, et tant les divers sommets s'espacent au loin de façon à ce qu'on s'imagine voir plutôt des pics isolés que les fragments hardis d'une chaîne de montagnes. Le désert cède ici quelques instants la place à la nature dans sa puissance et sa fécondité ; l'eau reparaît sous la forme de ruisseaux où la truite abonde ; les collines et les plateaux s'étalent sous le regard, et la végétation se montre çà et là par quelques taches dorées que l'œil contemple avec une sorte d'étonnement, comme s'il en avait perdu le souvenir.

*

C'est à ce point culminant des Rocheuses, où l'on peut s'attendre à toutes les excentricités de température, que commencent à paraître les *Snow-Sheds* et les clôtures qui préservent des ouragans de neige. Ces *Snow-Sheds* sont de longs abris en bois, semblables à des tunnels, bâtis avec une solidité formidable afin de pouvoir résister aux avalanches qui descendent des montagnes aussi bien qu'aux coups de vent qui, durant l'hiver, balaient la neige et l'amoncellement en bancs énormes le long de la route. Ces abris ont parfois plusieurs milles de longueur ; dans les Sierras Nevadas, où ils sont surtout nécessaires, ils se suivent presque sans solution de continuité sur une distance de quarante à cinquante milles ; mais dans les Montagnes Rocheuses, ils sont si peu nombreux et si courts qu'on les remarque à peine.

Quant aux clôtures, elles ont surtout pour objet d'arrêter la neige que le vent chasse devant lui sur les plaines. Elles forment une double rangée

de palissades, bâties de chaque côté de la voie, qui ont cinq à six pieds de hauteur. Elles suivent un tracé parallèle à la ligne à une distance d'environ trente pieds, avec un intervalle d'égale étendue entre la première et la seconde rangée. D'autres fois ces clôtures sont des murs d'une hauteur de quatre à cinq pieds, et qui s'étendent sur une longueur de vingt-cinq à trente milles ; on voit ce qu'il a dû en coûter pour les construire ; mais, grâce à elles, le voyageur n'est plus retardé aujourd'hui des journées entières pendant l'hiver, comme cela arrivait dans les premiers temps où le Central Pacific était en opération.

À Sherman, le thermomètre descend jusqu'à trente degrés au-dessous de zéro l'hiver et ne s'élève guère, l'été, au-dessus de quatre-vingt-quatre. Dans les environs, à travers les coteaux, les ravins et sur les flancs des monts, il y a de la chasse à faire au chevreuil, à l'élan, à l'ours gris, mais il est peu de voyageurs qui s'y laissent tenter et l'on quitte Sherman pour descendre le versant opposé des Rocheuses du même train qu'on a gravi l'autre, en suivant des pentes et des courbes sans nombre sur une longueur de vingt à

trente lieues.

*

C'est l'ancienne route des émigrants, comme l'attestent les ossements blanchis des buffles, des chevaux et des antilopes. Puis on traverse le pays des Eaux-Amères (Bitter Creek Country), où il n'y a pas un arbre, pas même une touffe d'herbe, nulle trace de vie animale ou végétale, des rochers étranges qui se dressent inopinément et isolément au milieu d'une vaste plaine de sable, ou bien qui, vus de loin, ont l'apparence de formidables sentinelles placées à la limite des mondes. On les nomme les *Monuments des Dieux*, et les légendes indiennes en attribuent l'origine aux géants qui peuplaient ces régions avant l'apparition de l'homme.

En général, les passagers du chemin de fer du Pacifique sont des gens qui ne s'arrêtent pas en route ; le touriste, proprement dit, est presque un mythe parmi eux, et, du reste, il faut avouer que

ce n'est guère invitant, pour le plaisir de se donner de la nature saisissante, que d'arrêter dans des endroits aussi inhospitaliers, aussi déserts, qui n'offrent pas la moindre distraction ni le moindre attrait, et où l'on n'aurait d'autre compagnie que quelques rares et rudes passants qu'amènent et ramènent les diligences. Malgré les séductions et les promesses des Guides, qu'on vend dans le chemin de fer, personne ne se sent de force à tenter l'aventure ; le voyageur n'a qu'un désir, mais un désir brûlant, impatient, sourd à toutes les sollicitations contraires, de sortir au plus vite de sa prison roulante, de l'ennui qui l'y dévore, de la fatigue qui l'y accable, et de la poussière, de la suie, de la fumée qui cuisent ses yeux, dessèchent sa bouche, irritent ses narines, et finissent par enflammer le cerveau après avoir brûlé la figure.

VIII

Nous voici arrivés à Ogden après cinquante-quatre heures de marche depuis le départ

d'Omaha ; il nous reste encore trois cents lieues à faire pour atteindre San Francisco, et nous sommes à 4300 pieds au-dessus du niveau de la mer. – Nous avons donc dégringolé d'à peu près quatre mille pieds depuis le sommet des Montagnes Rocheuses ; heureusement que cette chute a pris deux jours, ce qui la rend aussi insensible que celle d'un gouvernement local de Québec.

À Ogden, nous restons une heure et quart pour transférer le bagage dans la nouvelle ligne qui s'appelle *Central Pacific* et qui doit nous conduire jusqu'au terme du voyage. Ceux qui ont besoin de se restaurer trouvent un excellent hôtel à la gare et plusieurs autres dans les environs ; ce que j'appelle ici *environs*, c'est ce qui se trouve immédiatement à portée du voyageur. Ogden n'est pas une ville incommensurable ; on en ferait le tour en quinze minutes ; mais elle est mignonne, parsemée de bosquets, sillonnée par de petits ruisseaux qu'a amenés l'irrigation, et qui exhalent une fraîcheur d'autant plus suave et délicieuse qu'on y est moins préparé et que la tête est encore remplie de la brûlante atmosphère du

désert.

La population d'Ogden est de trois mille cinq cents âmes en chiffres exacts : il faut être précis lorsqu'il s'agit d'une ville peuplée aux deux tiers par des femmes ; en effet, Ogden est une petite ville mormone dont les écoles et les églises sont sous la direction des Saints du dernier jour. *Les Saints du dernier jour !* quelle appellation ! je crains bien que les Mormons ne s'en lassent dans l'attente. La sanctification par la polygamie est un de ces paradoxes délicieux qui font venir l'eau à la bouche des gentils, et s'ils ne se convertissent pas davantage au mormonisme, c'est que l'excès du bonheur effraie encore plus les constitutions délicates que celui des mortifications.

*

Nous sommes ici en plein dans le territoire de l'Utah qui a vingt-deux mille lieues carrées et qui abonde en mines d'or, d'argent et de fer ; je ne veux pas appuyer sur ce dernier détail toujours

navrant pour des voyageurs comme moi. L'Utah fut d'abord établi en 1847 par les Mormons cherchant un refuge contre la persécution dont ils étaient l'objet, et en 1849 eut lieu la première élection du gouverneur qui n'était autre que Brigham Young. L'Utah s'appelait alors territoire de Deseret à coup sûr bien nommé ; il était absolument inconnu aux Blancs ; aujourd'hui sa population est de cent trente mille âmes.

*

Ogden a été fondée, il y a vingt et un ans, par un des disciples de Brigham Young, et d'après le nom d'un aventurier qui, après avoir pénétré dans cette région avant l'arrivée des Mormons, était parvenu à s'y maintenir au milieu de tribus hostiles d'Indiens. Cette ville est adossée à une muraille naturelle d'environ deux mille pieds de haut, dont le sommet est presque toujours couvert de neige. Il serait peut-être curieux de citer encore une fois ici, au sujet du mormonisme, les impressions du voyageur à qui j'ai déjà emprunté

de nombreux détails sur le chemin de fer du Pacifique. Qu'on se rappelle que M. Rodolphe Lindau faisait le voyage en 1869, et qu'il était imbu des erreurs qui avaient alors cours à peu près généralement :

« Le mormonisme, dit-il, est intolérant, despotique, jaloux ; c'est au milieu de la République américaine une monstruosité politique et religieuse tout à la fois. Nul doute que l'isolement ne soit pour cette secte une condition essentielle d'existence, nul doute que l'établissement du chemin de fer du Pacifique, qui met en rapport direct le territoire d'Utah avec les grands États de l'Est et de l'Ouest et qui tend à replacer les habitants sous le droit commun, ne lui ait porté un coup dont elle ne se relèvera pas. Brigham le pressent bien ; déjà même on lui prête le dessein d'abandonner le pays que l'invasion des *gentils* menace d'infester, et de chercher un dernier refuge dans de nouvelles et inaccessibles solitudes ; mais *le père des saints* est vieux, il a soixante-dix ans, et l'énergie dont il a fait preuve pendant de longues années commence à lui faire défaut. Des dissensions religieuses ont éclaté au

sein même de la cité où naguère il régnait en maître absolu : deux hommes éminents de leur pays, David et Alexandre Smith, fils de Joseph Smith, le fondateur du mormonisme, ont commencé à l'attaquer publiquement, lui et son système. Les défections ne sont plus isolées, elles deviennent de plus en plus fréquentes ; on prévoit le jour prochain où les membres de la congrégation chrétienne du Sait Lake City formeront une minorité imposante que les saints ne pourront plus mépriser et avec laquelle il faudra compter. Ces schismatiques seront d'autant plus à craindre qu'ils se sentent appuyés par la majorité des citoyens des États-Unis. Les Mormons ne comptent en effet qu'une faible proportion d'Américains dans leurs rangs. C'est surtout en Angleterre, dans le pays de Galles, en Norvège, en Suède, en Danemark, qu'ils recrutent les plus nombreux et les plus fervents prosélytes. L'antagonisme qui sépare les disciples de Brigham Young et les *gentils* de l'Amérique a ses racines dans les antipathies de races aussi bien que dans les haines religieuses ; ces différences doivent tôt ou tard disparaître devant

la force d'assimilation et de nivellement, résultat naturel des institutions démocratiques, et la principale, sinon l'unique cause de la grandeur politique des États-Unis.

« En Amérique, le mormonisme n'a jamais été pris en sérieuse considération. Les hommes d'État qui se sont occupés de cette question, lorsqu'elle s'imposait à l'attention publique, l'ont toujours traitée avec ce dédain superbe que leur inspirait le sentiment de la force de la République. Ce petit mouvement religieux, grandement exagéré en Europe, ne les a jamais inquiétés ; ils le regardaient avec chagrin et pitié plutôt qu'avec colère, sachant que dans une société fondée sur la morale chrétienne, dans un État qui s'administre au nom de la liberté, un système religieux et politique invoquant les principes de la polygamie et du despotisme ne pouvait pas devenir dangereux. Ces hommes d'État, si prévoyants, si calmes, ne se sont point trompés ; le mormonisme s'achemine rapidement vers la décomposition, il déploie en ce moment même une activité plus qu'ordinaire, et ses missionnaires se multiplient. Il ne faut pas voir

dans ce redoublement d'efforts un signe de puissance, et cette secte, née d'hier, n'en est pas moins fatalement vouée à une ruine proche et certaine. Peut-être quelques milliers de fanatiques donneront-ils au monde le spectacle d'une résistance qu'ils soutiendront jusqu'à la mort ; mais il est impossible de concevoir des doutes sur l'issue de ce combat, prévu et nullement redouté par les Américains.

« La ville du Lac-Salé, qui doit sa fondation à Brigham, n'a rien de bien remarquable, et ne répond que d'une manière très imparfaite à l'idée que l'on s'en fait généralement. Les rues sont larges, bien alignées ; mais elles ne sont ni pavées, ni éclairées au gaz, et l'entretien en est encore plus mauvais que celui de la plupart des villes américaines. Aussi la salubrité publique laisse-t-elle beaucoup à désirer, et les enfants y meurent-ils en grand nombre. Il n'est pas difficile d'être présenté au père des saints, Brigham Young. L'étranger fait alors connaissance avec un homme qui paraît ennuyé de la singulière renommée qu'on lui a faite, et qui, après avoir débité d'un air indifférent quelques phrases

banales, adresse poliment deux ou trois questions sans autrement se soucier de la réponse qu'il reçoit, s'empresse enfin de reconduire son hôte jusqu'à la porte dès qu'il manifeste la moindre envie de le quitter. Cela s'explique, et l'on ne peut lui en vouloir. L'homme célèbre a dû grandement souffrir dans son amour-propre de l'avidité et indiscrette curiosité des touristes ; mais, d'un autre côté, quel triste et affligeant spectacle présente dans sa personne cet ancien spéculateur enrichi, ce trafiquant en religion, que des milliers d'hommes crédules vénèrent comme l'apôtre vivant de l'humanité ! Les femmes mormones que j'ai eu l'occasion de voir ne m'ont paru se distinguer des Américaines que par leur laideur et par le manque d'élégance dans leur toilette. D'après les voyageurs que j'ai consultés, la beauté féminine serait ce qu'il y a de plus rare parmi ces sectaires. »

Je reprends.

Ceux qui veulent aller d'Ogden à la ville du Lac-Salé n'ont qu'à prendre un embranchement de chemin de fer de trente-cinq milles qui les y

conduit en deux heures et qui les ramène le lendemain ; là ils verront un petit Éden de fleurs et de parterres, et peut-être aussi Brigham Young, dont il me faut dire un mot à mon tour.

*

Brigham Young, le plus heureux des hommes, a déjà soixante-treize ans passés et presque autant de femmes. C'est à faire venir l'eau à la bouche. Pour être de bon compte il faudrait lui donner au moins trois cents enfants, ce qui pourtant n'est rien à comparer avec la postérité d'Abraham qui fait concurrence aux sables de la mer. Mais un patriarche moderne, *venu dans un monde trop vieux*, comme dit Musset, ne saurait avoir autant de prétention. Pour montrer jusqu'à quel point tout est contraste dans la vie, le chef des derniers saints fut d'abord un méthodiste ; mais à peine avait-il lu le livre des Mormons qu'il embrassait avec ardeur la religion nouvelle et était déjà, en 1835, sacré l'un des douze apôtres. On voit qu'il était prédestiné. Il partit alors pour l'Angleterre

où il fit quelques milliers de prosélytes, et publia le *Milenial Star*, le premier des journaux mormons, qui paraît encore aujourd'hui. À son retour, il trouve ses coreligionnaires établis à Nauvoo, dans l'Illinois ; la persécution ne leur y laissait pas un jour de repos, ils étaient à toute heure menacés d'extermination et même plusieurs d'entre eux avaient déjà été assassinés.

Brigham comprit alors qu'il fallait à tout prix quitter Nauvoo et chercher un asile où lui et les siens seraient désormais à l'abri de tous les dangers. Ils se dirigèrent d'abord vers le Missouri et passèrent deux ans à Council Bluffs, puis atteignirent en 1847 le lac Salé où Brigham Young, devenu président de sa secte, organisa immédiatement une communauté. Comme ce territoire appartenait alors au Mexique et qu'il n'y avait aucune sorte de gouvernement établi, les Mormons y constituèrent un État provisoire sous le nom de Deseret, et Brigham en fut élu gouverneur, position qu'il occupa jusqu'en 1850, époque à laquelle ce territoire ayant été cédé aux États-Unis, changea son nom pour celui d'Utah, tout en demeurant sous la loi du gouverneur

Young.

Telle est en deux mots l'esquisse biographique d'un des hommes certainement les plus extraordinaires de notre temps. Ce qu'on a dit de sa puissance de volonté et de son inflexible détermination n'a rien d'exagéré ; un amour extrême de domination et l'absolutisme de ses principes l'ont parfois même poussé jusqu'à des crimes horribles, crimes qui resteront impunis par raison d'État sans doute ; mais ce qu'on ne connaît pas assez de lui, ce sont ses bons côtés et les services véritables qu'il a rendus. Loin de vouloir fermer, comme on l'a prétendu, la ville du Lac-Salé à toute atteinte de l'extérieur, Brigham Young a fait tout en son pouvoir pour développer les communications de tout genre, voies ferrées et télégraphiques, compagnies d'express et de diligence, etc. À son appel les Mormons ont travaillé en masse au chemin de fer du Pacifique, et ont construit en entier l'embranchement qui mène à leur ville ; ils en sont les propriétaires et Brigham Young l'administrateur.

Depuis quelques années toutes les dénominations religieuses ont réussi à s'implanter dans la ville du Lac-Salé, mais les écoles libres n'ont pas eu le même succès. On y compte trois journaux quotidiens, dont un seul est *gentil* ou profane, sur une population d'environ dix-huit mille âmes.

Le Tabernacle, dont la renommée est aujourd'hui universelle, est un immense édifice de forme oblongue, ayant une longueur de deux cent cinquante pieds et une largeur de cent cinquante : quarante-six piliers soutiennent son immense voûte, la plus grande de tout le continent américain, si l'on en excepte le *Grand Union Depot*, récemment construit à New York. La hauteur de la voûte est de soixante-cinq pieds, et elle semble n'être qu'une seule et même pièce, comme un dos de tortue.

Le Tabernacle peut contenir huit mille personnes assises ; il ne sert pas seulement aux exercices religieux, mais à toutes les solennités et à toutes les réunions des Saints, qui n'ont rien de mieux à faire en attendant le dernier jour.

*

Peu après avoir quitté Ogden, on côtoie les bords du lac Salé pendant deux ou trois heures. On y arrive par de nombreux détours au milieu de souriantes vallées dominées par des promontoires qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de dix à douze mille pieds au-dessus du niveau de l'océan, et qui sont couverts de neiges éternelles. Le Grand Lac Salé est un phénomène de la nature. Il a quarante-deux lieues de long sur quinze de largeur et renferme plusieurs îles qui sont de véritables oasis. Ses eaux sont si salées qu'aucune espèce d'êtres ne peut y vivre et que les gibiers de mer n'en approchent pas ; ils se tiennent dans les joncs et les marais qui l'avoisinent.

Le lac n'offre pas de débouché et cependant il reçoit les eaux de plusieurs rivières ; c'est l'évaporation qui absorbe cet énorme volume d'eau qui finirait par inonder plusieurs territoires à la fois si aucune cause ne venait le diminuer.

Cependant, malgré l'activité incessante de l'évaporation, on a constaté depuis la colonisation de l'Utah, depuis que le sol aride a été changé en terrains productifs et florissants, que les eaux du lac se sont élevées tranquillement de douze pieds en moins de vingt ans. Voilà certainement un fait digne de toute l'attention des géologues. Le lac voudrait-il reprendre son ancien empire qui s'étendait jadis jusqu'à une hauteur considérable des monts qui l'entourent ? À quelle époque des temps géologiques avait-il atteint cette altitude ? c'est ce que rien n'indique ; peut-être les montagnes se sont-elles élevées elles-mêmes par l'action volcanique au-dessus de leur niveau primitif ; quoi qu'il en soit, c'est un fait certain que les eaux du lac ont haussé de douze pieds depuis vingt ans, mais cela n'a rien changé à leurs propriétés qui sont éminemment salutaires aux baigneurs, surtout dans les maladies chroniques ; elles sont chaudes et si denses qu'on peut flotter à leur surface sans presque aucun effort ; il y a de nombreux valétudinaires qui vont tous les ans y chercher la santé et la vigueur, et qui en reviennent robustes,

assurés d'une longue vie ; c'est une véritable fontaine de jouvence ; seulement il ne faut pas en boire, à moins qu'on veuille se mariner tout vivant.

*

À neuf milles d'Ogden se trouve Promontory Point, endroit à jamais célèbre pour l'inauguration solennelle qui s'y fit, le 10 mai 1869, de la grande voie ferrée du Pacifique. Comme c'est là un des événements les plus considérables de notre époque, et qu'il est fort intéressant d'en suivre le récit, je laisse encore la parole à M. Rodolphe Lindau qui en fut le témoin oculaire :

« Au mois de mars, les travailleurs du Central Pacifique avaient posé dans un seul jour 10 kilomètres de rails. Aussi avaient-ils nommé l'endroit où le soir le travail s'était arrêté *Challenge-Point*, provoquant ainsi les ouvriers de la compagnie de l'Union à en faire autant. Ceux-

ci n'avaient pas tardé à répondre au défi par un travail plus surprenant encore : une journée leur suffit à poser 11 kilomètres $\frac{2}{3}$ de rails. De leur côté, les Californiens, ne voulant admettre aucune supériorité lorsqu'il s'agissait de lutter de vitesse dans la construction de la grande ligne, réunirent toutes les forces capables d'être employées sur un seul point, et en onze heures de travail posèrent et fixèrent, à la satisfaction de la commission officielle chargée de la surveillance des travaux, dix milles, c'est-à-dire près de 17 kilomètres de rails. Ce fait sans précédent fut accompli le 28 avril 1869, sous la direction de l'inspecteur-général Charles Crocker. Un témoin oculaire, le correspondant de *l'Alta California*, rapporte que les premiers 240 pieds de rails furent posés en 80 secondes, les seconds 240 en 75 secondes. On ne va guère plus vite à pied lorsqu'on se promène sans se presser.

« Voici d'autres faits authentiques ayant trait à ce travail extraordinaire : un train contenant 2 milles de rails, c'est-à-dire environ 210 tonneaux de fer, fut déchargé par une escouade de Chinois en 9 minutes et 37 secondes. Les premiers 6

milles de rails furent posés en 6 heures 42 minutes, et pendant ce temps, où chaque travailleur mettait en jeu toutes ses forces, pas un d'eux, sur 1500, ne demanda un instant de repos. Ce qui donne encore une plus saisissante idée de l'enthousiasme qui s'était communiqué à cette armée d'ouvriers, c'est le fait que *tous* les rails, formant ensemble une longueur de 17 kilomètres et pesant environ 1,000 tonneaux, – un beau chargement de navire, – furent posés par huit hommes seulement, choisis comme les plus expérimentés et les plus durs à la fatigue dans un corps de 10,900 travailleurs.

« Tout l'ouvrage se fit, ce jour-là, en courant. Un wagon chargé de fer se dirige en tête de la ligne, apportant les rails nécessaires à la continuation de la voie. Il est traîné par deux chevaux attelés en *tandem* et lancés au galop. Un wagon vide, qui vient d'opérer sa livraison de rails, se porte à sa rencontre. Ceci a tout l'air d'un contretemps, car deux wagons allant en sens contraire ne pourraient circuler sur une seule voie ferrée. Cependant le wagon chargé poursuit son chemin sans ralentir son allure ; le wagon vide a

été arrêté, et des bras d'hommes l'ont soulevé et rangé à côté de la ligne. Le wagon chargé passe outre, les conducteurs échangent un *hurrah* avec leurs compagnons de travail. À la dernière limite de la ligne, deux hommes mettent des blocs de bois en avant du wagon, qui s'arrête aussitôt. Quatre autres ouvriers, placés des deux côtés de la voie, tirent à l'aide de crochets une paire de rails du wagon, la posent et l'ajustent sur les traverses en bois installées à l'avance par les coolies chinois, qui passent à bon droit pour d'excellents terrassiers ; puis le wagon est posé en avant de la longueur du double rail qui vient d'être posé, et la même opération recommence. Les *trachlayers* (poseurs de rails) sont suivis par une brigade d'ouvriers qui assurent le rail avec toute l'exactitude nécessaire et qui le fixent au moyen de rivets et de boulons. Ce sont des mécaniciens qui sont chargés de ce travail, exigeant beaucoup d'expérience et un certain jugement. Une bande de Chinois s'avance derrière eux pour compléter l'ouvrage qu'ils ont commencé. Enfin vient l'arrière-garde, encore composée de Chinois, travaillant sous

l'inspection de surveillants irlandais et allemands ; armés de pioches et de pelles, ils recouvrent les extrémités des traverses de terre fortement tassée, afin de leur donner plus de solidité.

« Pendant ce temps, les ingénieurs, inspecteurs et sous-inspecteurs des travaux se montrent sur tous les points. On les voit à cheval courir sans cesse le long de la ligne, corrigeant, louant, encourageant, s'assurant enfin que tout est vite et bien fait. Au bout de la ligne, dans une voiture découverte, se tiennent M. Charles Crocker, l'inspecteur en chef, et M. Stonebridge, son premier aide de camp ; ils sont là, attentifs et soucieux, la lorgnette à la main, surveillant l'action comme des généraux d'armée. À midi, l'on est à peu près certain de la victoire. Le gouverneur Stanford, président du chemin de fer central, perdra 500 dollars, qu'il a pariés avec M. Minckler, le chef des *tracklayers*, touchant la possibilité d'accomplir en un jour le travail proposé. Le *boarding-houle train* (train-hôtel), composé de maisons en bois montées sur des roues et où les ouvriers blancs mangent et

dorment, vient d'arriver. Les Chinois forment bande à part ; mais leur dîner aussi (ils le prennent en plein air) est préparé d'avance, et tous, Caucasiens et Asiatiques, attaquent le repas avec la vigueur que donne la satisfaction d'une grande tâche bien remplie. Le repas est terminé, et l'on se remet à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle. Les jours ne sont pas encore bien longs, et le soleil s'approche visiblement de l'horizon. Les ombres s'allongent et prennent des formes fantastiques ; mais on ira jusqu'au bout. Tout le monde semble électrisé : de lourdes masses de fer sont enlevées, portées, posées, ajustées avec autant d'aisance que si le poids en avait miraculeusement diminué ; les clous, rivets, boulons, semblent trouver d'eux-mêmes leurs places ; les marteaux volent, les chevaux galopent leur plus grand train. "En avant, John Chinaman ! Du courage, Paddy ! Allons, allons, nous n'avons pas de temps à perdre !" Ainsi crient les surveillants, excitant les hommes au travail comme on les exciterait au combat ; mais c'est inutile : chacun fait de son mieux. Soudain tout s'arrête. Une grande clameur, des hurrahs

formidables, s'élèvent du bout de la ligne. C'est fini. Les derniers rails ont été posés, et l'œuvre que l'on s'était proposée le matin a été accomplie avant la tombée de la nuit. Peu s'en faut que Caucasiens et Chinois ne s'embrassent.

« Pour se faire une idée des difficultés vaincues en cette mémorable journée, il ne faut pas oublier que l'on se trouvait au milieu d'un désert, loin de toute ville et même de toute habitation. Lorsque les ouvriers, réunis ce jour-là au nombre de quinze cents sur un seul point, abandonnèrent le travail pour prendre le repas de midi, ils étaient arrivés à 10 kilomètres de l'endroit où ils avaient déjeuné le matin et laissé leur attirail de campement. Les provisions, tentes, ustensiles, instruments, effets, le feu et l'eau, tout avait été porté en avant, sans confusion, à mesure que les travaux du chemin de fer avançaient. Cette armée d'ouvriers fut donc pourvue régulièrement de tout ce qui lui était nécessaire pour la nourrir et l'abriter, et cela dans des endroits où le matin il n'y avait pas vestige de route ou de provisions.

« Le lieu où s'arrêta le travail le 28 avril fut nommé *Victory Point*, ce qui voulait dire qu'en fin de compte les Californiens avaient battu les *unionistes*, sans leur laisser même l'espoir d'une revanche. Ces derniers ne se découragèrent cependant pas, et continuèrent à travailler avec une telle diligence que le 10 mai, quarante-huit heures plus tard seulement que les Californiens, ils eurent atteint l'extrême limite de leur embranchement et touchèrent à Promontory Point, aux ouvrages les plus avancés de chemin Central. Le dernier rail, unissant les deux sections de la grande ligne, allait donc être posé.

« Promontory Point, territoire de l'Utah, est un groupe de huttes provisoires élevées sur la pointe nord-est du Grand Lac Salé, à environ 800 milles de San Francisco. C'est en cet endroit que, le 10 mai 1869, un millier de personnes représentant toutes les classes de la société américaine se trouvaient réunies pour célébrer l'achèvement de la grande ligne nationale, formée par la réunion des deux sections.

« Les envoyés du chemin de l'Union du

Pacifique, MM. Thomas Durant, vice-président, Dillon et Duff, directeurs, arrivèrent dans la matinée du 10 mai. Les préparatifs pour poser d'une manière solennelle les derniers rails furent bientôt faits. On avait laissé entre les deux extrémités des lignes un espace libre d'environ 100 pieds. Deux escouades, composées d'hommes blancs du côté des unionistes et de Chinois du côté des Californiens, s'avancèrent en correcte tenue d'ouvriers pour combler cette lacune. On avait dans les deux camps choisi l'élite des travailleurs, et c'était plaisir à voir comme ils s'acquittèrent vivement de leur besogne. Les Chinois surtout, graves, silencieux, alertes, s'entraidaient adroitement l'un l'autre, furent l'objet de l'admiration et de l'approbation générales. "Ils travaillaient comme des prestidigitateurs", dit un témoin oculaire.

« À onze heures, les deux troupes se trouvèrent face à face. Deux locomotives s'avancèrent de chaque côté l'une au-devant de l'autre, pour exhaler dans un jet de vapeur un salut qui déchira les oreilles. En même temps le comité expédiait à Chicago et à San Francisco

une dépêche télégraphique adressée à *l'Association des journaux des États de l'Est et de l'Ouest* et ainsi conçue : “Tenez-vous prêts à recevoir les signaux correspondants aux derniers coups de marteau.” Par un procédé très simple, les fils télégraphiques de la ligne principale correspondant avec les États de l'Est et de l'Ouest avaient été mis en communication électrique avec l'endroit même où le dernier boulon allait être placé. À Chicago, à Omaha, à San Francisco, les trois principaux bureaux télégraphiques les plus rapprochés de Promontory Point, on s'était arrangé de manière à correspondre directement avec New York, Washington, Saint Louis, Cincinnati et autres grandes cités. Dans ces dernières enfin, on avait pris des dispositions particulières à l'aide desquelles la grande ligne télégraphique communiquait avec les signaux électriques à incendie établis dans ces villes. Grâce à ces ingénieuses précautions, les coups de marteau frappés à Promontory Point pour fixer le dernier rail du Grand Pacifique trouvèrent un écho immédiat dans tous les États de la République.

« La traverse sur laquelle devait reposer le dernier rail était en bois de laurier, le boulon qui devait unir la traverse au rail en or massif, le marteau dont on devait se servir en argent. Le docteur Harkness, député de la Californie, présenta ces objets à MM. Stanford et Durant. “Cet or extrait des mines et ce bois précieux coupé dans les forêts de la Californie, dit-il, les citoyens de l’État vous les offrent pour qu’ils deviennent parties intégrantes de la voie qui va unir la Californie aux États frères de l’Est, le Pacifique à l’Atlantique.” Le général Safford, député du territoire d’Arizona, offrit un autre boulon fait de fer, d’or et d’argent. “Riche en fer, en or et en argent, dit-il, le territoire d’Arizona apporte cette offrande à l’entreprise qui est comme le grand trait d’union des États américains, et qui ouvre une nouvelle voie au commerce.” Les derniers rails avaient été apportés par l’administration de l’Union. Le général Dodge, député, prononça en les désignant un discours qui se terminait ainsi : “Vous avez accompli l’œuvre de Christophe Colomb. Ceci est le chemin qui conduit aux Indes.” Le dernier

enfin, le député de Nevada offrit un troisième boulon, celui-là en argent, et dit : “Au fer de l’Est et à l’or de l’Ouest, Nevada joint son lien d’argent.”

« MM. Stanford et Durant, les présidents des deux chemins de fer, auxquels était échu l’honneur de fixer le dernier rail, s’avancèrent alors pour procéder à l’œuvre. Au même moment, la dépêche suivante fut transmise à San Francisco et à Chicago : “Tous les préparatifs sont terminés. Ôtez vos chapeaux. Nous allons prier.” Chicago, prenant la parole au nom des États de l’Atlantique, répondit : “Nous comprenons, et nous vous suivons. Tous les États de l’Est vous écoutent.” Quelques instants après, les signaux électriques, répétant de par l’Amérique entière chaque coup de marteau frappé en ce moment au milieu du continent, apprirent aux citoyens, qui écoutaient dans un silence religieux, que l’œuvre venait d’être accomplie. Cette communion simultanée dans une grande et belle pensée produisit un effet dont les assistants seuls peuvent se faire une idée. Cette voix venant des régions mystérieuses du

centre du continent, annonçant au monde l'achèvement d'une grande œuvre, fit vibrer les plus nobles cordes du cœur humain : il y eut des larmes d'émotion et des cris de joie. Enfin les chapeaux volèrent en l'air, et ce furent des hurrahs, des "vive l'Amérique ! vive la grande République", comme on n'en avait jamais entendu en plus belle occasion. Dans les principales villes des États-Unis, l'événement fut célébré par des saluts de cent coups de canon ; à Chicago et en beaucoup d'autres endroits, il y eut des fêtes dans le genre de celle de San Francisco. »

IX

Nous allons maintenant parcourir au pas de course le chemin qui nous reste pour atteindre la Californie. Voici d'abord la chaîne des Wahsatch que l'on franchit d'un bond, puis le désert encore une fois sous le nom d'Alcali Plains. Rien n'égale la désolation qui entoure ici le regard de tous côtés ; des petits coteaux montagneux

coupent seuls l'uniformité des longues et épaisses couches de sable qui gisent sur le sol comme un linceul gris ; çà et là la plaine semble s'affaisser et mouille timidement le bas de son manteau sablonneux dans les marais qui se détachent successivement jusqu'à une longue distance du Lac Salé ; on en a conclu avec raison qu'autrefois le désert alcalin n'était qu'une partie du lit du grand lac ; du reste, de nombreux faits le démontrent et la géologie n'a guère eu de champ plus assuré ; mais laissons-la aux savants, l'étude des transformations terrestres n'étant pas absolument un élément de ce récit.

Plus loin, nous atteignons la chaîne des Humboldt, plus considérable que celle des Wahsatch qui ne sont guère qu'un encadrement au bassin primitif du Lac Salé ; le chemin de fer parcourt ici des vallées et des méandres souvent riches en pâturages, arrosés de temps à autre par de petites rivières serpentant au milieu de berceaux d'arbustes au feuillage scintillant. C'est dans une de ces vallées que se trouvent ces étranges puits naturels à peine visibles à l'œil du voyageur, et dont une légère bordure d'herbe

indique seule la présence. Ces puits sont au nombre d'environ une vingtaine, et offrent un orifice presque exactement rond, d'un diamètre de six à sept pieds. Rien n'agite la surface de leur eau immobile, et jusqu'aujourd'hui tous les sondages les plus obstinés et les plus complets n'ont pu en faire découvrir le fond. Évidemment ces puits sont d'anciens cratères volcaniques depuis longtemps éteints, et l'eau qui les remplit a dû sourdre tranquillement à travers les profondeurs du sol ; toute la surface de la région qui les entoure porte la trace de puissantes commotions de la nature ; la lave sous toutes les formes et d'énormes blocs de granit brisés, épars, jetés çà et là dans un désordre fougueux, en sont une attestation frappante. La vallée où se trouvent les puits naturels est toute petite ; le train y arrête, s'y alimente d'eau et continue jusqu'à ce qu'on atteigne les Palissades, murailles de pierre énormes, coupées à vif, entre lesquelles il n'y a guère que la largeur de la voie ferrée, et qui ont l'air de se menacer les unes les autres. On dirait des titans antiques voulant se précipiter dans une dernière lutte et arrêtés subitement au milieu du

suprême effort ; ils se regardent, ils frémissent, ils grondent, mais restent impuissants, cloués sur le sol, qui va les retenir pour l'éternité. Les Palissades sont à cinq mille pieds au-dessus de la mer et donnent leur nom à un petit village situé dans leur sein, d'où les diligences rayonnent de tous côtés jusqu'à des distances de cent milles.

*

Marchons, marchons encore quelques heures, et nous allons atteindre les premiers contreforts des Sierras Nevadas. Enfin, nous voilà définitivement sortis du désert, et nous allons entrer dans la vigoureuse et resplendissante nature qui s'étale sur le versant occidental du continent américain. – Le premier phénomène auquel on initie le voyageur, en arrivant dans le Nevada, c'est la grande caverne de Shell Creek Range. Shell Creek est un maigre chaînon des Sierras, dans les flancs duquel s'ouvre la caverne. L'entrée en est basse et obscure sur un espace d'environ vingt pieds, puis, graduellement, elle

s'élargit en même temps que la voûte s'élève. De nombreuses chambres se découvrent à droite et à gauche du passage, d'une dimension variable ; l'une d'elles, appelée la salle de danse, a soixante-dix pieds sur quatre-vingt-dix : le plafond est à une hauteur de quarante pieds et le sol d'un beau sable compact : une source d'eau, fraîche comme la lèvre d'une vierge, y coule au milieu des gravois, puis, à mesure qu'on avance, s'ouvrent de nouvelles chambres dont les parois ruissellent de stalactites étincelantes. Jusqu'où cette caverne plonge-t-elle dans le ventre des monts, c'est ce qu'on n'a pu déterminer encore ; elle a été explorée jusqu'à une profondeur de quatre mille pieds, mais on n'a pu pénétrer plus avant à cause d'un large précipice qui s'ouvre subitement sous les pas à cette distance.

Nous allons, nous allons toujours ; le train semble avoir hâte, aussi lui, de secouer la poussière entassée de trois jours de désert. À travers les gorges et les défilés des montagnes, la locomotive plonge et replonge, tourne et retourne, frémissante, allègre, joyeuse, jetant des cris qui font dresser l'oreille aux échos étonnés,

contournant les rochers, descendant avec les pentes, puis se redressant lentement pour gravir quelque plateau, comme un baigneur qui émerge de l'onde. Nous montons, nous montons sans cesse et sans nous en douter, tant il y a de détours et d'évolutions, jusqu'au sommet des Sierras qui bientôt vont apparaître dans toute leur grandeur sauvage et luxuriante à la fois. Nous passons le Pic du Diable, un seul bloc de pierre haut de mille pieds, aux arêtes vives, semblable à un géant pétrifié au moment où il voulait escalader les nues ; nous passons la tombe de la Vierge, tertre solitaire surmonté d'une croix de vingt pieds, qui renferme la dépouille d'une jeune fille morte à dix-huit ans dans cet endroit même où elle accompagnait une troupe d'émigrants, alors qu'il y avait à peine un chemin tracé dans l'immense solitude. De temps à autre, les plaines d'alcali apparaissent encore sous forme de taches de cinq, dix et quinze milles de longueur, mais on sent que la nature fait enfin un effort suprême pour secouer son enveloppe aride et qu'elle s'agite dans son sépulcre de sable. Les Sierras Nevadas sont le fruit de ce travail formidable ;

aussi elles jaillissent, imposantes et splendides, poussant dans tous les sens leurs rameaux altiers, et jettent au désert un défi que mille échos répètent, à mesure que le train poursuit sa course retentissante.

Nous ne sommes encore qu'à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, mais l'ascension est continue, les sommets des montagnes se rapprochent, les forêts qui bordent leurs flancs envoient à tous les vents de l'air leurs puissants parfums ; la solitude inanimée a disparu ; on sent que l'homme est près, et qu'il apporte à l'interminable richesse minérale de cette région toute la vigueur de son activité.

*

Au point du jour, le dernier jour de ce voyage tant de fois maudit, dès que l'aurore commencera d'envoyer quelques feux blêmes sur les cimes blanches des Sierras, et que ses rayons timides courront comme des souffles sur les pentes

boisées, au milieu des gorges s'abandonnant à ses baisers féconds, nous aurons atteint Truckee, le premier endroit qui mérite le nom de ville depuis le départ d'Omaha, et nous sentirons déjà les premiers effluves du paradis californien venant à nous sur l'aile de la brise gonflée de parfums.

À Truckee, nous resterons une demi-heure ; cette petite ville est située à peu près au commencement des *snow-sheds* qui, maintenant, vont s'étendre presque sans discontinuité sur une longueur de quarante à cinquante milles. Nous sommes au milieu même des montagnes qui, de tous côtés autour de nous, dressent leurs sommets couverts de neiges éternelles et entrouvrent sous nos pieds des ravines formidables où brillent tous les feux, où s'épanouissent toutes les caresses de la végétation rendue à la liberté. Nous arrêtons, et maintenant, jusqu'à ce que nous ayons descendu le versant opposé des Sierras, les plus sublimes grandeurs de la nature vont se prodiguer sous l'œil insatiable du voyageur : nous en aurons, pendant une demi-journée, de quoi compenser peut-être pour les cinq mortels jours que nous venons de subir.

Je veux me recueillir un moment pour chercher l'image des impressions encore si vivaces, si profondes, peut-être uniques dans ma vie errante, que j'ai éprouvées sur tout le parcours des Sierras Nevadas ; je ne pourrai pas les retracer, mais si j'arrive seulement à en retrouver quelques reflets, j'aurai fait beaucoup pour le lecteur, et pour moi-même qui en ai conservé un impérissable souvenir...

*

La petite ville de Truckee est entourée de neige pendant toutes les saisons de l'année, sous un soleil radieux et piquant. Mais à côté de la neige sont les fleurs ; les glaciers des montagnes creusent leur lit et y restent, mordus en vain par le soleil qui ne peut percer leur épaisse couche, tandis que tout auprès la végétation revêt ses plus scintillantes couleurs.

Quatorze milles plus loin est le *Sommet*, le point le plus élevé qu'atteint le chemin de fer

dans les Sierras. Nous y sommes à une hauteur de sept mille pieds, avec la perspective lointaine des plus hauts pics qui s'élèvent jusqu'à dix et onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est ici la ligne de séparation des eaux qui descendent des montagnes et qui toutes vont grossir une seule rivière, la Sacramento, qui débouche dans le Pacifique. Il nous reste deux cent quarante milles à faire pour atteindre San Francisco.

Nous touchons au terme ; chacun le sent à la figure épanouie des voyageurs, à leur regard brillant d'espérance. Le ciel, où courent des franges d'azur et de pourpre, envoie mille rayons qui éblouissent le front argenté des Sierras. Sur ces hauteurs qui touchent aux nues, la nature prend un air de fête grandiose qui éclate comme une immense fanfare céleste ; la joie et la délivrance rayonnent dans ces superbes élans des montagnes qui cherchent à atteindre, chacune, le plus haut point possible de l'espace : avec elles s'élève l'âme des voyageurs enfin affranchie de la pesante étreinte du désert ; le transport de la nature se communique à tout ce qui respire, et en la voyant si glorieuse et si fière de s'exercer dans

toute sa puissance, on se sent soi-même renaître et grandir sur les ailes infinies de l'imagination.

Oh ! quel spectacle et quel enchantement ! Ici vous tournez quelque cap gigantesque qui se dresse au-dessus d'un abîme de quinze à dix-huit cents pieds ; à peine y a-t-il la largeur de la voie ferrée ; le train passe lentement, mesurément, un rien suffirait pour le précipiter dans l'abîme entrouvert ; le regard du voyageur, à la fois épouvanté et charmé, contemple avec ravissement et se détourne avec terreur ; c'est que cet abîme est à la fois terrible et délicieux. Dans cette horreur béante la nature a enfoui, comme dans un refuge, ses plus brillants trésors ; elle l'a recouverte d'un tapis de feuillages dorés et de fleurs ; on dirait une couche du paradis glissant aux sombres entrailles de la terre. Les vallées et les gorges des Sierras ont une grandeur magique et en même temps puérile, quelque chose de nouvellement éclos, frais, riant et formidable à la fois ; que dire en effet de ces immenses précipices qui n'ont rien de farouche que leur profondeur, et qui de tous côtés envoient au regard les mille rayons de leurs jardins, de leurs

parterres émaillés ? Sur les flancs et jusqu'au fond des abîmes on peut voir de jolis petits villages de dix, quinze ou vingt feux, d'où les habitants gravissent jusqu'aux plateaux à travers des sentiers bordés de plantes et d'arbustes aux feuillages de toutes les nuances ; on y voit aussi des rivières coulant au milieu d'innombrables détours, comme des serpents effrayés ; l'éclat fugitif de leurs flots se mêle avec celui de la végétation qu'ils reflètent et qu'ils animent, pendant que le spectacle de l'industrie humaine qui, même dans ces profondeurs, cherche des éléments à son activité, vient s'ajouter encore aux magnificences de la nature.

*

Les pentes et les vallées des Sierras sont couvertes de pins exploités sur une grande échelle, en même temps que retentissent de toutes parts les travaux des mineurs disséquant les inépuisables mines d'or et d'argent.

On conçoit qu'un chemin de fer ne peut traverser une chaîne de montagnes en droite ligne, qu'il contourne sans cesse et suit chaque détour ; il ne peut pas escalader les pics ni plonger dans des gorges, et par conséquent la route à faire se trouve de beaucoup allongée, mais qui s'en plaindrait dans les Sierras ? On ne se lasse jamais d'un pareil spectacle. Le véritable beau a le privilège d'être de plus en plus nouveau, de même qu'un sentiment profond puise de nouvelles forces dans sa durée et ne s'altère jamais à aucun contact.

Lorsqu'on a descendu le versant opposé des Sierras, on commence à voir se dérouler dans un lointain magique les glorieux champs de la Californie. On entre en plein dans la vallée féconde de la rivière Sacramento ; tout ce que la nature produit s'étale sous le regard ; les céréales de toute espèce, le maïs, les vignobles, les champs de moutarde et de betterave, des vergers qui contiennent tous les fruits imaginables, jusqu'aux plants de caféiers et de mûriers pour les vers à soie, tout cela flotte et se balance avec orgueil sur les mamelles gonflées du sol ; mais

aussi, comme contrepartie, la poussière devient intense et les mouches intolérables. Le ciel est plein d'azur et le soleil joyeux ; déjà quelques souffles affaiblis du Pacifique viennent toucher le front du voyageur qui sent sa vie renaître et l'espoir s'agiter dans son sein.

*

À une heure de l'après-midi l'on atteint Sacramento, capitale de la Californie, petite ville de dix-huit mille âmes, ravissante, lumineuse sous un ciel de pourpre qui, pendant des mois entiers, ne change point. Nous n'avons plus maintenant que quarante-six lieues à faire pour atteindre San Francisco, où nous serons le soir même à huit heures.

Sacramento est enveloppé d'arbres, de vergers odorants, et repose sur les bords de la rivière qui porte son nom ; on y arrête une demi-heure pour prendre le dîner, puis on se remet en route pour le Pacifique dont on voit au loin les rivages

montagneux bleuir à l'horizon.

*

Maintenant, nous allons traverser de nombreuses petites villes dont la population varie de deux mille à dix mille âmes ; nous sommes dans l'État le plus riche de l'Union américaine ; nous allons passer par l'Eldorado, dont le sol fourmille des ossements accumulés des chercheurs d'or. Aujourd'hui c'est la culture de la vigne et des fruits qui fait la principale occupation de ses habitants ; la récolte du vin et du cognac donne jusqu'à trois cent mille gallons ; une colonie de japonais y a même introduit la culture du thé qui a réussi admirablement ; celle des vers à soie donne de forts beaux résultats, et l'on voit arriver promptement le jour où cette terre favorisée du ciel produira également les épices de l'Asie et les fruits des tropiques.

Nous atteignons Galt, d'où un service de diligences conduit aux grands arbres de

Calaveras, à soixante-dix milles plus loin sur le versant occidental des Sierras Nevadas. Ces arbres sont fabuleux ; ils s'élèvent en moyenne à une hauteur de deux cent cinquante à trois cent vingt pieds, et leur circonférence, à la base, varie de soixante à quatre-vingt-quinze pieds. Ces rois de la forêt ont été pour un bon nombre baptisés ; le plus majestueux de tous, appelé le *Père*, maintenant abattu, mesure 435 pieds de long sur 110 de tour ; il faut une échelle pour monter sur son large tronc couché ; puis vient la *Mère*, haute de 321 pieds, *l'Hercule*, *l'Hermite*, *l'Orgueil des bois*, les trois *Grâces*, le *Mari* et la *Femme*, la *Vieille Fille*, le *Vieux Garçon*, les *Frères Siamois*, les deux *Gardes*, tous des géants dont pas un n'a moins de deux cent soixante pieds de haut sur une circonférence moyenne de soixante-dix pieds.

Plus loin, sur la route du chemin de fer, se trouve Mariposa, d'où le voyageur peut se rendre, s'il le désire, à cheval, jusqu'à la vallée du Yosemite, la plus grande merveille naturelle qui soit au monde.

Cette vallée fut découverte pour la première fois en 1856 ; elle a huit milles de long sur un mille et demi de large... La rivière Merced y pénètre par une série de chutes qui tombent entre de véritables murailles de granit d'une hauteur de deux mille à six mille pieds. Ce n'est pas saisissant, c'est magique, c'est inconcevable, c'est un rêve de l'imagination dans un monde fabuleux. L'une de ces chutes, la Ribbon, a jusqu'à trois mille trois cents pieds de hauteur, une autre deux mille six cents pieds, le *Voile de la Vierge* mille pieds, la Nevada sept cents pieds, la Vernal six cents pieds... etc... toutes encaissées étroitement entre des blocs formidables et tombant à pics comme si quelque main puissante les précipitait avec colère dans les entrailles sans fond de la nature.

*

À six heures du soir on atteint Brooklyn, petite ville formée surtout des résidences privées des marchands de San Francisco. On traverse une

rivière étroite et voilà Oakland avec ses chênes verts, ses vergers, ses parcs, ses jardins et ses vignobles. Oakland est noyé dans un océan de feuilles et de fleurs ; c'est la ville des cottages délicieux, parfumés, paisibles, enfouis sous l'ombrage. Sur le rivage, qui est celui de la baie même de San Francisco, aboutit une longue jetée de deux milles environ, que suit le chemin de fer, et au bout de laquelle attend le ferry qui va traverser les voyageurs à la grande métropole du Pacifique. C'est à cette jetée que d'innombrables navires, de toutes les parties du monde, viennent charger et décharger leur marchandise ; c'est aussi là le terme extrême de toutes les lignes de chemins de fer de l'Ouest ; après, c'est l'Océan, l'immense mer du sud, le Pacifique qui ne s'arrête plus que sur les rivages du berceau du monde, l'Asie, le plus vaste des continents, le plus peuplé, le plus ancien, et cependant peut-être encore le moins connu.

Enfin, nous voilà arrivés, c'est fini. Il est sept heures et demie du soir ; à huit heures, nous serons dans San Francisco ; il n'y a plus qu'à traverser la baie qui nous en sépare. Nous avons

fait un voyage plein de fatigues et de déceptions ; maintenant, en quelques minutes, tout ce rêve de poussière et de sable s'est enfui ; l'implacable ennui s'est dissipé par enchantement ; les passagers se reconnaissent à peine entre eux ; leur figure s'est épanouie et leur regard éclate ; c'est la délivrance qui leur est apportée ; ils sont sortis de leur prison de fer et de feu, et maintenant ils aspirent avec une poitrine bruyante et enivrée les puissantes senteurs du Pacifique.

*

San Francisco apparaît sur le rivage opposé, vaguement enveloppé par les dernières lueurs du crépuscule. L'amphithéâtre inégal de ses collines, que les rues gravissent en ligne droite, semble une image brisée dans le rêve ; tout le monde regarde avec un œil ardent la ville tant désirée ; la brise fouette en plein les visages, et court en frissonnant dans les voiles et les mantilles ; il y a comme un tressaillement de vie nouvelle, et à mesure que le bateau avance, le tumulte qui

s'était fait à l'embarquement s'apaise par degrés. Dans ces arrivées aux ports lointains, il y a quelque chose de solennel qui s'impose à toutes les imaginations. Seul, accoudé sur l'avant du bateau, sourd à tous les mouvements et à tous les bruits, je regardais se dessiner petit à petit la ville à qui j'allais demander un refuge, l'oubli, et peut-être une rénovation. Maintenant un abîme me séparait de tout ce qui m'avait aimé, un abîme que je croyais ne pouvoir plus jamais franchir. À quoi bon ? On ne met pas à plaisir onze cents lieues entre sa patrie et soi, et quand on a eu la force de faire un pareil voyage malgré toutes les peines morales et physiques, on ne songe guère à le recommencer. Je croyais l'arrêt de ma vie désormais irrévocable, et ma condamnation prononcée sans retour.

J'étais parvenu à ce rivage lointain, épave brisée, reste mutilé et sanglant d'une vie sans cesse portée d'aventures en aventures. A cet âge où la plupart des hommes ont trouvé une carrière définitive ou du moins une base pour le prochain édifice de l'avenir, moi, proscrit volontaire, j'errais encore et j'allais demander à l'inconnu de

nouveaux mystères et sans doute aussi de nouvelles douleurs. Ah ! seulement deux mois auparavant, je n'aurais pas cru devoir être ainsi jeté en proie à de nouveaux souffles du destin ; j'avais tout fait de cœur et de tête, pendant plusieurs années, pour prévenir le retour des orages ; je m'étais assis à l'ombre d'une espérance bien chère, et j'avais cru que cela me suffirait pour donner un objet désormais bien déterminé à tous mes travaux ; j'étais las des secousses et des ballottements continuels d'une vie que rien n'avait pu ni fixer ni contrôler.

Malgré tous les désenchantements, j'avais encore assez de jeunesse pour abandonner toute mon âme aux illusions du sentiment et de l'idéal ; il me restait tout ce qu'il fallait pour construire, même avec les matériaux flétris d'une existence désabusée, un avenir digne encore de mon ambition et des espérances que l'on fondait sur moi. Soudain, en un jour, tout s'était écroulé ; il y a des hommes marqués d'un sceau fatal, et le noir génie ne les abandonne jamais. Près de toucher au rivage, une tempête m'en arrachait tout à coup sous un ciel plein d'azur et de promesses.

Repoussé, désespéré, convaincu enfin que le bonheur, ou du moins le repos, ne m'offrait qu'un mirage et que toutes les déceptions se hâteraient de me frapper l'une après l'autre, je m'étais enfui, ne demandant plus rien à la Providence, ni à l'espoir, ni à ma propre volonté. Je me sentais mort avec toutes les apparences de la vie, et le quelque bruit qui se faisait autour de mon nom résonnait en moi comme les coups frappés sur une tombe muette.

À quoi bon donner au public et à mes amis le spectacle d'une chute aussi profonde et d'un désenchantement si inattendu, si inexplicable qu'on l'eût pris pour une dérision ? J'étais donc parti, cadavre pensant, agissant, qui n'avait plus de conscience que pour souffrir, et à qui le souvenir restait seul pour arroser de larmes le sépulcre de l'âme. J'arrivai à San Francisco brisé, accablé de fatigue, tellement vaincu par la souffrance que je me demandais sincèrement combien de jours il me restait à vivre. Cette belle ville, cette splendide nature, cette baie glorieuse, coupée de promontoires hardis... que m'importait tout cela ? Est-ce qu'il est quelque chose de beau

pour celui qui n'a plus que le regret, et quelles magnificences de la nature peuvent arrêter ou sécher une seule larme ? En débarquant avec le flot des passagers joyeux, agités, impatients de revoir leurs amis, leur serrant la main avec transport, retrouvant les uns une patrie, les autres l'objet de longues convoitises, ce que j'éprouvai je ne puis le dire, je n'ai plus de pensée pour cela, et toutes les paroles seraient stériles ou vides.

*

Je pris machinalement l'omnibus qui menait à l'hôtel, je traversai plusieurs rues brillantes, animées, où la lumière se déversait comme un ruisseau d'argent, je vis pour la première fois cette foule bigarrée, si diverse, si curieuse, si remuante, qui remplit jour et nuit la ville la plus cosmopolite au monde, et j'arrivai au bout d'un quart d'heure à un somptueux édifice, situé dans la plus belle rue de San Francisco. C'était le *Lick Houle*, où j'allais m'installer et attendre... quoi ? je n'en savais rien, car je n'avais ni ambition, ni

but, ni désir ; il me semblait n'être plus qu'une machine obéissant à une impulsion inconnue, mais fatale, irrésistible.

Je montai et pris ma chambre qui donnait sur un vaste carré de l'hôtel ; il n'y avait donc devant moi ni vue, ni horizon, rien que la morne silhouette de quatre murs percés de croisées. Lorsque je me vis seul, bien seul dans ce tombeau, et que je pensai que vraiment douze cents lieues me séparaient de ma pauvre patrie, de mes amis, de ma famille perdue sans retour... Oh ! pardonnez-moi, vous tous qui me lisez, pardonnez-moi si tant de faiblesses viennent à chaque instant interrompre le cours de mon récit... en ce moment le monde se déroba sous moi, des ténèbres poignantes m'enveloppèrent de toutes parts, le vide immense, le vide affreux s'entrouvrit brusquement, je m'affaissai sur mon lit, et là, un torrent de sanglots comme jamais n'en versa âme humaine jaillit de ma poitrine brisée.

Hélas ! où étais-je donc, moi qui, quelques semaines encore auparavant, croyais l'avenir si

sûr et tenais sous ma main de si faciles espérances ? Perdu, isolé comme le dernier des hommes au milieu d'un monde absolument étranger, il ne me restait aucune ressource, pas même celle de l'amitié pour les mauvais jours, pour les épreuves qui sans doute ne tarderaient pas à naître. C'était donc pour cela que j'avais, depuis deux ou trois ans, ramassé péniblement les ruines encore intactes de mon passé pour en refaire une vie nouvelle ! C'était pour cela que j'avais tant subi, tant lutté, tant vaincu de préjugés, tant remonté de courants ! C'était pour cela que je m'étais détourné des portes désormais largement ouvertes pour moi dans mon pays, c'était pour venir entre ces quatre murs nus, froids, sans un souvenir, sans un regard, et d'où peut-être je ne sortirais jamais !

Cette heure fut pour moi la plus terrible depuis mon départ du Canada. Tant que j'avais été secoué, emporté dans le chemin de fer, le bruit et le spectacle toujours nouveau avaient pu de temps à autre m'étourdir ; mais maintenant, j'étais seul, seul dans le silence, dans la nuit et dans l'exil... Eh bien ! j'ai traversé cette heure

comme bien d'autres depuis, et c'est aujourd'hui seulement que je sais tout ce qu'il y a encore de vigueur et de ressources dans une vie que l'on croit à jamais détruite.

Deuxième partie

I

L'hôtel où j'étais descendu était tout simplement princier ; il m'arrive de faire de ces plaisanteries. Quand le destin m'assaille outre mesure et que je n'ai plus d'autre ressource, je le stupéfie par quelque boutade qui le met en déroute. C'est le système de Gavroche. Il n'y a pas de philosophie qui vaille un pied de nez, et la chiquenaude est la plus grande des forces.

*

Il y a dans San Francisco trois grands hôtels qui sont des édifices étonnants. Rien, dans les autres villes américaines, n'approche de ce luxe et de cette splendeur : ces trois hôtels sont le

Grand, l'Occidental et le *Lick*. On y marche sur des tapis bondés qui étouffent le bruit des pas ; on y est enveloppé dans une atmosphère de velours et de draperies flottantes qui ont l'air de vouloir vous porter ; les salles et le passage principal sont peints à fresques ; la salle à dîner resplendit comme un vestibule de l'Eden. L'ampleur et les dimensions sont en proportion du luxe ; le grand escalier du centre est monumental, et il y a des centaines de chambres donnant toutes sur de larges et lumineux corridors. Évidemment le propriétaire du *Lick House* devait être un demi-dieu couvert d'une armure d'or, peu accessible, si ce n'est peut-être, par curiosité, à des voyageurs venus de très loin, et je calculais que douze cents lieues constituaient peut-être une distance raisonnable. Dès lors, j'eus une idée fixe ; connaître à tout prix ce mortel surhumain, lui faire apprécier mon éloquence, et l'amener par la force des choses, sinon par celle de la parole, à quelque concession qui lui fit honneur.

Mais avant d'aller plus loin, je veux de suite faire connaître San Francisco à mes lecteurs dans tous les détails que j'ai pu saisir, avec toute

l'observation que j'ai pu mettre en cinq jours seulement que j'y suis resté.

*

San Francisco est bâti à peu près en amphithéâtre sur des collines sablonneuses de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Ses rues sont droites comme celles de toutes les villes américaines, ce qui détruit en grande partie l'effet de la situation et choque l'œil du voyageur qui s'attend au pittoresque dans toute sa liberté. Cette ville de cent soixante-quinze mille âmes aujourd'hui, n'avait qu'une maison en 1835. Son climat est le plus beau qui soit au monde, remarquable par son uniformité, la température ne variant que d'environ dix degrés dans tout le cours de l'année. On n'y distingue guère que deux saisons, la belle saison et la saison pluvieuse. Celle-ci commence avec le mois de novembre et finit avec le mois d'avril ; mais la pluie ne tombe guère que la nuit, de sorte que les jours restent beaux et clairs, avec une température

moyenne de cinquante-quatre degrés. En janvier, toute la Californie est couverte de fleurs, et au mois de mai les céréales commencent à mûrir. Durant toute l'année les nuits sont fraîches. À San Francisco, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, la brise de la baie s'élève et de légères brumes courent dans l'air jusqu'à l'aurore du lendemain. On voit alors les hommes revêtir le pardessus et les dames s'envelopper les épaules dans d'élégantes fourrures.

Grâce à un climat aussi favorisé du ciel, l'activité et le mouvement de San Francisco se prolongent bien avant dans la nuit. C'est la ville américaine qui ressemble le plus sous ce rapport aux villes d'Europe : l'heure où l'on voit le plus de monde dans les rues principales est entre onze heures et minuit, à la sortie des théâtres, de l'opéra et des restaurants. C'est alors que toute la gent fashionable déborde sur les trottoirs au milieu de torrents de lumière : les hôtels, les cafés, les restaurants, les *saloons* resplendissent. Ce qu'il y a de *saloons* et de débits de tabac dans San Francisco est inimaginable ; on les trouve à chaque vingt-cinq ou trente pas. La Californie

produisant sa propre bière, ses vins et son brandy, ces boissons coûtent moins cher que dans le reste des États-Unis. Pour dix cents on a un verre de tout ce qu'on peut désirer ; mais, chose singulière, rien ne coûte moins de dix cents, si ce n'est le *laper beer*, l'unique *laper* qui en coûte cinq. Le Californien ne s'amuse pas à compter des sous, d'autant plus que chez lui les cents américains n'ont aucune valeur et ne sont pas reçus.

Voici quelque chose qui va surprendre le lecteur. Dans un État de l'Union Américaine, la monnaie légale, le papier des États-Unis n'est d'aucun usage ! les Californiens ne se servent jamais que d'or ou d'argent, ils ignorent les *greenbacks*. On ne serait pas admis parmi eux à payer quoi que ce soit avec du papier. Celui qui voudrait se prévaloir de la loi et forcer son créancier à recevoir des *greenbacks*, aurait peut-être raison devant les tribunaux, mais il serait perdu dans l'opinion. Si vous n'avez que du papier, hâtez-vous de le faire changer chez le premier courtier venu ; vous recevrez indifféremment de l'argent ou de l'or, l'argent ne

subissant qu'un escompte d'un demi pour cent. L'État qui produit à profusion tous les métaux précieux, peut, à bon droit, se passer d'une monnaie fiduciaire soumise à toute espèce de fluctuations.

*

Les maisons de San Francisco sont en brique ; beaucoup sont en bois, surtout les belles résidences éloignées du centre des affaires : d'autres sont en fer peint. Il n'y a qu'un seul édifice en pierre dans toute la ville, c'est la Bourse. La raison en est qu'il n'y a pas de carrières jusqu'à une grande distance dans l'intérieur : pour bâtir la Bourse, on a fait venir de la pierre de Chine ; mais comme les pierres de l'édifice étaient taillées et numérotées d'avance, on a dû faire venir en même temps les ouvriers qui les avaient préparées, pour qu'ils les plaçassent eux-mêmes. Si la plupart des maisons sont en brique, ça ne se voit guère, attendu qu'on recouvre généralement la brique d'une couche

quelconque, que l'on peint ensuite de façon à lui donner l'apparence de la pierre de taille. Les habitants de San Francisco n'ont pas l'air de tenir essentiellement à l'éclat extérieur de leurs bâtisses, si ce n'est pour leurs écoles dont ils sont particulièrement fiers, et qu'ils dotent à qui mieux mieux avec une émulation jalouse.

Les loyers sont énormément chers, et cependant les hôtels, les restaurants et les cafés pullulent. C'est que la vie, à San Francisco, comme dans les villes européennes, est presque toute extérieure ; le chez-soi est secondaire, le San-Franciscain étant généralement un homme venu d'ailleurs, dont l'existence, toujours à la poursuite de la fortune, est d'une activité incessante. Sa ville ne lui offre pas de traditions et l'idée de famille n'y est encore qu'en germe. Vous entendrez des gens qui ont vécu dix, quinze ans à San Francisco, dire qu'ils n'y sont qu'en passant, et que bientôt ils retourneront *chez eux*. Mais ce bientôt ne vient presque jamais, tant l'homme, une fois lancé à la poursuite de l'or, ne peut plus s'arrêter dans cette course. Le Californien ne s'aperçoit pas des années qu'il

vit ; il n'en a pas le temps ; il les dévore et en est dévoré lui-même, et lorsqu'arrive le terme, il tend encore la main vers l'avenir doré. Les Français surtout, qui vont en Californie, n'ont pas la moindre idée de séjour, et cependant ils y meurent presque tous, après de longues années passées dans l'accumulation des richesses.

De tous les Français émigrés aux États-Unis, ce sont ceux de San Francisco qui ont le mieux prospéré. Ils sont au nombre d'environ quatre à cinq mille, dont une bonne partie est riche et quelques-uns cinq à dix fois millionnaires. Ils sont généreux, paient de leur bourse dans toutes les occasions, et souscrivent surtout pour la France avec une libéralité passée en proverbe qui fait voir combien le patriotisme est obstiné et survit à tout dans l'âme du Français.

Ce sont eux qui ont fondé les plus beaux restaurants et cafés de la ville et qui ont inculqué à San Francisco les mœurs et les habitudes de leur pays. Mais ils n'ont aucune prétention à y former un groupe à part, comme ils le font à New York et dans d'autres villes américaines. San

Francisco étant une ville essentiellement cosmopolite, formée des éléments les plus nombreux et les plus divers, il ne saurait y exister de distinctions nationales ; tous les groupes se confondent dans l'ensemble et chacun n'est qu'un passant au milieu d'autres passants courant sur une mer de sable.

*

Rien ne frappe comme ce caractère nomade imprimé en quelque sorte sur la physionomie de chaque habitant de San Francisco ; il semble aussi étranger dans sa ville que celui qui y est arrivé de la veille. Il va et se déplace sans cesse, court dans l'intérieur ou suit le littoral de la Californie où partout l'appellent des affaires et des entreprises ; il semble ne garder San Francisco que comme un pied-à-terre, comme une base d'opérations où il vient de temps à autre pour se procurer tout ce dont il a besoin ou tout ce qu'il désire. Les hommes de toutes les parties du monde se donnent incessamment rendez-vous

dans cette ville unique qui offre des types à profusion ; mais il ne faut pas y avoir l'air de s'étonner de quoi que ce soit, attendu qu'on passerait son temps à s'étonner et qu'on aurait l'air naïf. Il n'est pas permis à San Francisco de trouver rien de curieux, parce que tout y est curieux et que le lendemain varie déjà d'avec la veille.

Les Chinois y abondent ; on dirait qu'ils forment la grande moitié de la population ; ils remplissent les petites industries, celle du blanchissage surtout dans laquelle ils sont passés maîtres. À chaque coin de rue presque, vous trouvez une petite blanchisserie chinoise où 7 à 8 hommes, jour et nuit, lavent, empèsent et repassent. Chose singulière ! on voit rarement des Chinoises dans les rues ; que font-elles ? je n'ai pas eu le temps de l'apprendre : mais toujours est-il que la vue continuelle de mon sexe, même sous la forme nouvelle et fantasque d'un Chinois, commençait à m'agacer, lorsque, tout à coup, quarante-huit heures au moins après mon arrivée, je vis passer une créature quelconque avec deux longues tresses de cheveux pendant jusqu'aux

genoux de chaque côté de la tête. Son costume différait peu de celui des Chinois que j'étais habitué à voir ; le pantalon seulement avait plus d'ampleur, la jaquette était plus large, le pied beaucoup plus petit et la figure moins écrasée. C'était une Chinoise... enfin ! Je regardai cette fille du Céleste Empire, qui avait déjà le dos tourné et qui fuyait sans se rendre compte de l'intensité de mes regards qui la parcouraient en tous sens. Sans ses deux tresses de cheveux j'aurais passé droit, mais que faire devant cette révélation inattendue ? Je n'en étais pas encore à m'écrier : « Voir une Chinoise, et puis mourir ! » mais j'avoue que je désirais vivement en avoir le cœur net, et que ce n'était pas trop de la vue d'une seule Chinoise contre tant de Chinois dont je commençais à être blasé. Du reste, c'est la seule que j'aie aperçue ; mais j'ai appris ensuite que la seule différence apparente qui existe entre le Chinois et la Chinoise est dans les deux tresses de l'une et la queue de l'autre. Cela suffit probablement, mais il est bon d'être prévenu. Un dernier détail. Ces deux tresses s'appellent des ailes et sont portées dans toute leur longueur,

tandis que le Chinois remonte ordinairement sa queue et la roule en toque sur le derrière de la tête comme un épais chignon.

*

J'ai parlé plus haut d'hôtels et d'édifices publics. Il n'est pas permis à ce sujet de passer sous silence le nouvel hôtel de ville en voie de construction. C'est quelque chose de merveilleux qui fait voir la richesse et la libéralité des citoyens de San Francisco : cet édifice ne coûtera pas moins de dix millions et aura la forme d'un triangle ; l'un des côtés de ce triangle aura huit cents pieds de front, l'autre six cent soixante, et le troisième cinq cents. Le corps de l'édifice aura une hauteur de quatre-vingt-dix pieds et sera surmonté d'un dôme, de clochetons et de flèches, en même temps que flanqué de tours d'une structure vraiment monumentale ; le dôme, entre autres, aura une circonférence de deux cents pieds et sera supporté par douze colonnes massives en fer d'une hauteur de soixante pieds,

à partir du deuxième étage. Tout le milieu de l'édifice sera laissé libre depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet de la voûte, une hauteur de 120 pieds, et l'on y pénétrera par un large vestibule circulaire d'un diamètre de 80 pieds débouchant à un portique de vingt-cinq pieds de largeur. Cet hôtel de ville est l'orgueil des San Franciscains, et c'est la première chose qu'ils montrent à l'étranger surpris des dimensions et du luxe d'un pareil édifice dans une ville si jeune et comparativement si peu peuplée.

Quant aux hôtels, c'est un autre sujet d'étonnement. Il y en a trois principaux que j'ai nommés ci-dessus ; mais à part ceux-là, il y en a une quantité d'autres de deuxième et de troisième classe, et ainsi de suite jusqu'au boui-boui de l'émigrant sur les quais. Les trois hôtels de premier ordre se touchent presque, et il s'en bâtit un quatrième à deux pas d'eux qui les rejettera tous dans l'ombre : à ce compte, il faudra que ce soit un palais des mille et une nuits. On se demande à la vue de ces immenses et somptueux édifices ce qui peut les alimenter et les entretenir

dans un luxe pareil. San Francisco n'est en somme qu'une ville de 175,000 âmes, et les voyageurs qui y viennent, tout nombreux qu'ils soient, ne le sont pas encore cependant assez pour justifier tant de millions jetés dans une industrie qui doit avoir des bornes.

Piqué de curiosité à ce sujet, je m'informai directement au propriétaire du *Lick House*, que j'avais réussi à aborder : « Les grands hôteliers de San Francisco, me dit-il, ne font pas d'argent, tout au plus deux ou trois pour cent. Mais comme ils ont déjà leurs capitaux placés dans toutes les entreprises de la Californie, dans les compagnies de tout genre qui ont un objet sérieux, et qu'il leur en reste dont ils ne savent que faire, ils construisent des hôtels en vue de l'avenir. Ce qui, aujourd'hui, ne donne que deux pour cent, en donnera vingt dans dix ans. Il s'agit de bâtir notre ville, et c'est là un des moyens que nous employons.

– Comment ! lui dis-je, vous êtes à ce point millionnaire que tous les grands travaux qui se font dans un pays merveilleux comme le vôtre ne

vous suffissent pas et que vous avez encore de l'argent dont vous ne savez que faire ? Eh morbleu ! avec ce que vous a coûté le *Lick House*, on pourrait faire chez nous le chemin du Lac Saint-Jean... Le Canada ! voilà, par exemple, un pays où vous trouveriez à placer vos capitaux...

– Oui, il en est ainsi, reprit mon propriétaire, et ce n'est pas tout. Savez-vous que tous les ans je donne vingt à trente mille dollars aux institutions de la ville, à part tout ce que je me laisse prendre pour une foule de petites charités que je ne compte pas et qui me coûtent bien de dix à quinze mille dollars ? »

Que pouvais-je dire ou demander de plus à un pareil homme ? Je m'inclinai profondément, en murmurant à part moi combien était heureux le pays dont les institutions méritaient un pareil dévouement et un pareil enthousiasme. Le Canada était alors à dix mille lieues de ma pensée.

II

On ne s'attend pas sans doute à trouver dans une ville qui date de trente ans à peine beaucoup de monuments, de curiosités historiques ou d'antiquités. Cependant, si l'on se donne la peine de gravir l'amphithéâtre de sable qui domine la ville et qu'on pousse droit devant soi vers le rivage opposé du Pacifique, on arrive à une vieille construction âgée exactement d'un siècle, et qui n'est autre que la célèbre Mission Dolores. Mais pour y arriver, il faut passer à travers une brise glaciale qui souffle tous les jours de la mer, et qui soulève des nuages de sable tout autour de soi.

Cet établissement a été fondé en 1775 par des missionnaires espagnols qui, pendant soixante ans, exercèrent une autorité presque absolue sur les indigènes sauvages de la Californie. À son époque de gloire et de prospérité, la Mission possédait jusqu'à soixante-seize mille têtes de bétail, trois mille chevaux, huit cents mules,

quatre-vingt mille moutons, cinq cents paires de bœufs à labour, cent quatre-vingt mille boisseaux de froment et d'orge, et pour soixante-quinze mille dollars de marchandises.

C'étaient là des missionnaires qui gagnaient le paradis par un chemin assez agréable : heureusement que les flots de poussière qui les enveloppaient sans cesse leur rappelaient l'origine et les fins dernières de l'homme ! !...

La plus grande partie de cette immense fortune fut confisquée jadis par le Gouvernement Mexicain, de sorte que lorsque la Californie devint partie intégrante de l'Union Américaine, en 1848, il ne restait de l'antique Mission que l'édifice proprement dit, avec ses murs en adobe, l'église qui était contiguë et le terrain qui l'entourait. C'est ce qu'on peut voir encore aujourd'hui, malgré que le temps ait détaché du vêtement de l'édifice bon nombre de pièces d'adobe, sorte de brique faite avec de la terre pétrie, séchée et durcie au soleil.

*

Plus loin, en revenant vers la ville, on atteint les *Woodward Gardens*, jardins zoologique et botanique, où se trouvent en outre une galerie des arts et un musée ornithologique.

Je ne crois pas qu'il existe au monde rien d'aussi complet en son genre. Sans doute qu'il faut laisser de côté les grands musées et les jardins publics de l'Europe, où depuis des siècles la science rassemble toutes les variétés possibles des trois règnes de la nature ; mais rappelons-nous que le jardin Woodward est une propriété privée ouverte au public seulement depuis 1866, et que déjà il renferme, par le nombre et le choix des espèces, de quoi faire l'orgueil d'une grande ville.

Il y a quatorze ans que M. Woodward a conçu la création de ce jardin, simplement pour embellir les environs de sa demeure. Mais entraîné bientôt par l'esprit d'entreprise des hommes de sa race et de son pays, il ne tarda pas à l'agrandir et à le meubler des sujets les plus curieux et les plus rares de l'histoire naturelle. Pour cet objet il fit

creuser des grottes, des lacs, élever des collines artificielles, dresser une ménagerie et un aquarium, préparer des terrains pour les grands pachydermes de l'Asie et de l'Afrique, construire un musée de fossiles, un autre pour toutes les espèces d'oiseaux connus, une galerie de peinture, de sculpture, et enfin des serres chaudes où étincellent, sous les baisers d'un soleil toujours égal et le reflet ardent des vitres, les plantes les plus brillantes des deux hémisphères.

Ce jardin est une promenade en même temps qu'une étude, et l'on peut y passer des journées entières sans avoir tout vu. Il y a des retraites ombragées, parfumées et discrètes, pour le visiteur qui vient se reposer et recueillir ses notes, s'il appartient à la catégorie de ceux qui visitent pour apprendre. Il y a aussi une salle de musique, un grand café, et des fontaines et des bassins et des jets d'eau qui retombent sur des tapis de verdure émaillés des fleurs et des plantes les plus rares.

Le musée ornithologique surtout est des plus complets. L'aquarium renferme une variété fort

curieuse des poissons, mollusques et zoophytes du Pacifique, et la ménagerie est peut-être aussi considérable que celle de Barnum lui-même : c'est une bonne partie de l'arche de Noé qui est enfermée dans ces boîtes à barreaux de fer où l'homme pourrait bien souvent prendre place au lieu du tigre ou de l'hyène. Oui, certes, je trouve qu'il y a un être encore plus féroce que le fauve le plus cruel, c'est l'homme qui l'emprisonne. Il m'est impossible quand je visite une ménagerie, de me défendre d'un serrement de cœur. Si la science a des droits, quels peuvent être ceux de la simple curiosité et que peut avoir à faire la science elle-même avec ces pénitenciers d'animaux ?

*

Pour étudier les mœurs des bêtes, il faut les avoir libres sous les yeux. L'animal prisonnier se dénature, l'animal féroce surtout. Qu'est-ce qu'un aigle sur un perchoir ? L'immensité en prison, c'est la chose la plus triste, et j'ajoute la

moins instructive qui soit. Cette énorme poésie des solitudes vastes prises au piège par l'homme, le hérissément orageux de la crinière du lion se heurtant aux planches d'une boîte de six pieds carrés, n'est-ce pas odieux ?

Quel sombre supplice pour le lion superbe, toujours indompté, que la canne d'un passant qui le taquine à travers les barreaux de sa cage ! Le désert en proie aux curieux, quelle ironie lugubre ! La prison pour les malfaiteurs, ça n'est pas déjà bien attrayant, mais que dire d'une prison qui collectionne ! En voyant ces grands muets effarés, qu'aucun dompteur ne parvient jamais à abrutir complètement, je me sens pris d'un attendrissement réel, et j'ai envie de consoler le tigre, d'embrasser le léopard.

Puisqu'il faut absolument des collections vivantes à la curiosité bête et cruelle, pourquoi ne pas les rendre instructives en plaçant l'animal enfermé dans un milieu où il puisse se ressembler davantage à lui-même ? Pourquoi ne pas lui creuser de vastes fosses, des antres profonds, un simulacre de solitude, où il puisse trouver la nuit

qu'il aime au lieu de la foule qui l'ahurit ? Ce lion, condamné au soleil forcé, qu'on lui rende au moins son droit à l'ombre. Alors, vous le verrez moins peut-être, mais vous l'étudierez mieux. Il reprendra en partie sa vie et ses mœurs. Ce sera toujours un peu cruel, mais au moins ce ne sera pas tout à fait inutile.

Mais à quoi bon s'étendre là-dessus et que dire ? L'éducation de l'homme vis-à-vis de l'homme est à peine commencée, comment veut-on que l'éducation de l'homme vis-à-vis de la bête soit faite ?

III

J'étais arrivé à San Francisco un samedi soir. C'est là mon sort ; le dimanche m'attend partout ; que je fasse cent milles ou douze cents lieues, je le trouve toujours au bout de ma route. Mais pour le moment je n'y songeais guère ; le contentement physique d'avoir enfin terminé le plus monotone et le plus fatigant des voyages me faisait oublier tout le reste. Revenu de ma

première émotion, je me mis à contempler l'état de ma personne ; je ressemblais d'assez près aux Indiens que j'avais vus le long de la route. Le soleil vif, la suie, la poussière avaient imprimé sur moi et sur mes habits toute espèce de couleurs qui étaient devenues avec le temps comme des couches superposées sur mon épiderme. Je courus me jeter dans un bain où je restai deux heures à me frotter avec rage, mais c'est à peine si j'arrivais jusqu'à moi-même ; ce n'est pas en deux heures qu'on se débarrasse de neuf jours de poussière accumulée. Mes cheveux surtout étaient imprégnés jusque dans leurs racines, et j'avais beau plonger et replonger ma tête, je ne faisais que délayer sans enlever. Toutefois je sortis du bain réconforté et rafraîchi, mais encore loin du résultat voulu ; c'était à recommencer plus d'une fois. Il était alors onze heures du soir.

Je sortis ; les théâtres, les cafés, les restaurants vomissaient sur les rues leur élégante clientèle. Une troupe d'opéra française faisait alors fureur et attirait la population de toutes les races. L'atmosphère était fraîche et la lumière joyeuse ; de tous les *saloons*, de tous les hôtels, on sortait

et on y entrait à chaque instant ; c'était un va-et-vient bruyant et divers. Je regardais passer et repasser à mes côtés ce flot incessant ; j'allais jusqu'au bout d'une rue, puis je revenais. Je m'arrêtais et j'écoutais ; je cherchais quelque visage connu, quelque voix qui me rappelât un souvenir. Fût-il au fond d'un désert, l'homme prête ainsi l'oreille instinctivement : il ne peut pas se croire seul dans la solitude même, tant est poignante et répugnante la pensée de l'isolement absolu.

J'entrai dans plusieurs *saloons* et pris un verre chaque fois, j'allumai quatre à cinq cigares ; la marche ne pouvait me lasser, j'en étais au contraire insatiable ; mes membres roidis par neuf jours de chemin de fer se délassaient avec bonheur. Enfin, bien après minuit, le mouvement commença de s'apaiser, bon nombre de lumières s'éteignirent, les musiques des cafés-concert et des *basements* se turent, la foule s'amincit, puis se dispersa, et il y eut comme un silence pénible, semblable au rêve d'un sommeil agité.

Je songeai à rentrer chez moi. *Chez moi,*

c'était chez tout le monde. Ce qui m'attendait au bout de ma course, c'était l'hôtel où deux à trois cents personnes, toutes étrangères, toutes indifférentes, avaient pris comme moi un domicile d'un jour. J'avais déjà vu beaucoup de choses dans ces deux heures passées sur les trottoirs. J'entrai, mais je ne sais quel froid me saisit subitement au cœur ; l'excitation fébrile avait disparu ; il me sembla en mettant le pied sur le marbre froid du vestibule de l'hôtel que je foulais les dalles d'une vaste tombe. Et, en effet, qu'était-ce pour moi que ce splendide édifice, sinon comme un décor somptueux à mon abandon ?

Je montai. Les vastes corridors étaient silencieux ; çà et là un bec de gaz affaibli jetait une lumière mélancolique à l'angle d'une allée ; presque tous les hôtes avaient regagné leurs chambres ; quelques fenêtres brillaient bien encore, mais aucun bruit ne se faisait entendre. J'arrivai au numéro 65 ; ce numéro, c'était chez moi. J'entrai, je ne savais pas au juste ce que je venais faire là. Une espèce de terreur vague, pleine de fantômes et d'images où se

confondaient l'angoisse et les souvenirs, avait soudain envahi mon cerveau. J'allumai le gaz de ma chambre et j'attendis... quoi ? que pouvais-je attendre ? Je ne sais. Il est des heures d'une angoisse telle que l'hallucination est irrésistible. Il me sembla que ma sœur était près de moi et qu'elle allait ouvrir ma porte pour se précipiter dans mes bras ; il me sembla que ma mère, que je n'avais jamais connue, écartait le plafond de ma chambre et venait doucement vers moi pour me prendre dans ses ailes : je revis la patrie absente, les amis perdus pour toujours, je prononçai quelques noms chers entre tous, des noms que ma pensée retenait quand même, et que mes lèvres ne peuvent désapprendre, et puis je ne sais, je ne me rappelle pas... un bourdonnement subit emplit mes oreilles et la nuit tomba sur mes yeux. Mon corps épuisé et mon cœur brisé succombaient : quand je revins à la vie, lentement, il me sembla que tout oscillait autour de moi, je me sentais porté comme sur un navire flottant ; puis quand j'eus recouvré tout à fait connaissance, je me trouvai étendu sur le parquet de ma chambre avec des filets de sang déjà caillé le long de mes joues.

Je regardai avec peine ma montre ; il était deux heures. J'avais froid, un tremblement convulsif m'agitait des pieds à la tête et mon cœur battait à me sortir de la poitrine. J'étais pris d'une attaque formidable de la maladie qui m'avait inspiré à son début de si mortelles angoisses, et qui revenait subitement avec une violence rendue terrible par tant d'émotions répétées.

Ah ! quelle nuit affreuse ! Pendant deux heures je sentis les soulèvements répétés et violents de ma poitrine, que rien ne pouvait calmer ; je crus que j'allais mourir, mourir là, seul, loin de tous les miens, sans un ami pour entendre ma dernière parole !

Alors, je pris rapidement une feuille de papier et j'écrivis quelques mots ; mais ma main tremblante ne pouvait tenir la plume ; j'essayai de me mettre au lit, et l'instant d'après je me relevai ; aucune posture ne m'était supportable. Enfin vers le jour seulement, brisé, anéanti, je m'assoupis sur une chaise et trouvai quelques heures de sommeil. Quand je m'éveillai, la matinée était déjà avancée ; le soleil glissait de

longues franges d'or sur les murs de l'hôtel et tombait comme une pluie sur les toits scintillants. La ville était pleine de murmures et semblait me convier à la fête éternelle de l'activité humaine. Je m'habillai à la hâte et je sortis.

*

Toute la journée du dimanche, je la passai à battre la ville ; chemin faisant, à droite et à gauche, et dans un café français que je venais d'adopter, je pris des renseignements.

J'avais cinq à six lettres de recommandation extrêmement flatteuses et qui m'eussent beaucoup servi, je n'en doute pas, mais déjà je commençais à ne plus me soucier de leur utilité.

Quand j'étais parti du Canada, je m'étais dit machinalement, et comme pour avoir une raison, que je tirerais au moins le plus grand parti possible de mon voyage et que je me caserais aisément au *Courrier de San Francisco*, un journal qui a fait gagner quelques centaines de

mille dollars à son propriétaire. Mais maintenant, une fois arrivé, après vingt heures à peine passées dans cette ville étrangère, sans un ami, sans même un compagnon de circonstance, j'en avais déjà horreur ; j'essayai toutefois pour la forme, et sans la moindre intention d'en tirer parti, de présenter mes lettres de recommandation.

Après trois jours de démarches, d'allées et venues de toute sorte, j'en étais arrivé à découvrir que sur cinq personnes à qui je devais m'adresser, deux demeuraient bien loin de San Francisco, une troisième voyageait dans le Pérou et les deux autres étaient en tournée dans l'intérieur du pays.

*

Restait le propriétaire du *Courrier* ; mais il était aussi absent. Je parvins à m'aboucher avec un des rédacteurs qui me mit complaisamment au courant de ce que j'aurais dû savoir plus tôt, c'est-à-dire que ce journal n'avait guère besoin

de rédaction proprement dite, qu'il n'était à peu près qu'un résumé de faits et de nouvelles, un écho d'articles de France et une feuille d'annonces. Les Français de San Francisco le soutenaient libéralement, parce qu'ils tenaient à avoir un journal de leur langue, et surtout parce qu'il y a, dans l'intérieur de la Californie, un certain nombre de leurs compatriotes absolument sans nouvelles de la patrie et encore étrangers à la langue anglaise. C'est un besoin pour ces derniers qu'un journal français, mais ça n'en est plus un pour les résidants de la ville.

Au reste, il faut remarquer ceci. Les Français, en quelque nombre qu'ils soient, qui habitent les villes américaines, ne constituent pas un groupe national. Ils se considèrent toujours comme à l'étranger, avec intention de retour, et ceux, bien rares, qui s'y fixent permanemment, s'américanisent, et n'ont plus guère souci que des deux grands journaux français de New York, le *Courrier des États-Unis* et le *Messenger Franco-Américain*.

*

Nous, en Canada, nous formons au contraire une véritable nationalité avec ses traditions et son histoire, possédant le sol, remontant à bien des générations en arrière ; nous avons la famille et le foyer, celui de nos ancêtres ; nous avons une littérature propre, qui nous est chère, qui exprime l'ensemble de nos idées, de nos habitudes, qui recueille et représente nos traditions ; nos journaux sont des organes et non pas seulement les échos d'une patrie lointaine ; enfin, nous sommes un peuple avec un caractère essentiellement distinct, un passé qui lui est propre, des affections et des aspirations qui nous tiennent étroitement liés. C'est pour cela que, chez nous, la littérature française a sa place marquée et même large parmi les autres éléments intellectuels ; elle remplit un rôle et elle a un avenir vers lequel elle marche en étendant de plus en plus ses ailes ; mais dans tout le reste de l'Amérique, il n'y a pas de nationalité française, ni peut-il y avoir par conséquent de littérature

française.

Je m'étais donc trompé du tout au tout en croyant me faire une carrière littéraire à San Francisco. C'est ce que me démontra du reste surabondamment le rédacteur avec qui j'étais entré en relations. Assurément, je n'allais pas me faire chercheur de nouvelles ou traducteur de dépêches. Toute chance de ce côté s'était donc évanouie pour moi en un clin d'œil ; et, d'autre part, je ne voulais me faire ni garçon épicier, ni commis à six piastres par semaine, ni mineur, ni mitron, ni blanchisseur dans une boutique de Chinois. Avec un capital de quelques cents dollars, j'aurais pu attendre peut-être, nouer des relations et arriver... à quoi ? je me le demande encore et je ne vois rien.

Heureusement, je n'avais pas même cent piastres. Un ami d'enfance, établi à la Californie depuis des années, riche, et chez qui j'avais compté me rendre et passer quelques semaines, était précisément alors en Europe. je me trouvais donc, au bout de trois ou quatre jours, dégarni de toutes mes espérances et ne voyant devant moi ni

perspective, ni amis à faire, ni possibilité même d'arriver à quoi que ce fût.

Cependant j'avais fait, pour ma propre satisfaction, toutes les démarches et toutes les tentatives, mais sans aucun désir, je l'avouerai, de les voir réussir. À mes autres chagrins, la sombre nostalgie, ce mal poignant auquel il n'y a pas de remède et qui rend tout ce que l'on voit à l'étranger amer, douloureux, insupportable, était venue s'ajouter, et grandissait d'heure en heure dans mon cerveau déjà en proie à tant d'autres tourments.

*

La nostalgie, c'est comme le mal d'amour. À celui qui en est atteint, il faut la patrie absolument, de même qu'à l'amoureux il faut la femme qu'il aime. Tous les raisonnements sont puérils et tous les remèdes impuissants devant cette douleur que tout alimente et qu'une seule chose peut guérir instantanément, la patrie ou la

femme. Ah ! qui pourrait dire jamais tout ce qu'il y a dans ces deux mots ? L'un et l'autre sont un monde et chacun d'eux suffit à remplir le cœur le plus infini dans ses désirs. La patrie, c'est l'ensemble de tout ce qui se rattache à l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ; c'est le foyer, la famille, les amis, les douces habitudes de chaque jour, cette multitude de petites choses qui font comme partie de soi, et qu'on ne peut remplacer ailleurs. Dans la patrie, un arbre, un rocher, une rivière, un bocage, n'ont plus le même sens qu'à l'étranger ; ils vous parlent ; ce sont de vieilles connaissances intimes, habituées à vos rêveries et à vos confidences. Ainsi, les bois qu'on a vus dès l'enfance gardent comme un parfum de notre âme ; en eux nous nous sentons vivre et ils prennent de nous tous les jours quelque chose ; chaque rue de la ville natale est pleine de souvenirs aimés ; les pierres elles-mêmes nous parlent ; il n'y a rien qui soit indifférent et presque tout nous y est cher. Les amis sont un trésor dès longtemps acquis, que les circonstances et les orages de la vie peuvent nous dérober parfois, mais qu'on retrouve toujours tôt

ou tard. À l'étranger, au contraire, les plus belles choses restent muettes, sans couleur, sans expression, sans une pensée pour soi ; on les regarde et on les admire peut-être, mais on ne les sent pas ; notre cœur n'est pas avec elles et on les quitte sans leur donner un regret, sans même songer qu'on les a vues. Rien ne peut remplir le vide qui s'est fait dans l'âme, qui grandit sans cesse et qui enlève le goût des choses les plus attrayantes. L'homme n'existe en vérité que par le cœur ; c'est le cœur qui fait la vie complète, cette vie que l'on sent avec toutes ses fibres, toutes ses veines et tous ses nerfs, sans plus rien demander à Dieu ni à la nature ; et c'est pour cela que la patrie ou la femme seules peuvent le satisfaire en le remplissant tout entier.

*

Jour et nuit j'errais de par les rues de San Francisco sans pouvoir rester en place une heure ni m'arrêter à quoi que ce fût, sans pouvoir lire une ligne, devenu étranger à toutes les choses de

ce monde, ne trouvant aucun intérêt aux plus grands événements, rongé d'ennui et cependant fuyant les distractions avec une sorte de terreur, regardant la foule se porter aux théâtres, à l'opéra, aux cafés, mais sans aucune envie de l'y suivre, mangeant à mon hôtel afin de dérober au temps vingt minutes deux ou trois fois par jour, puis repartant aussitôt, seul comme j'étais arrivé, sans dire une parole à qui que ce fût. Pour moi les hommes qui m'entouraient n'étaient plus des hommes, et ce que j'entendais dire regardait un autre monde. On m'a demandé depuis si les femmes de San Francisco sont belles ; je n'en sais rien, je ne me rappelle pas même en avoir vu, mais ce que je sais, c'est qu'au bout de quatre jours passés de la sorte, la fièvre de mon cerveau était devenue si intense, si brûlante, qu'il me fut impossible de résister plus longtemps. En un clin d'œil je résolus de retourner au Canada, comme une heure m'avait suffi pour me décider à en partir.

*

Je courus à mon hôtel frémissant d'impatience. Je ne me contenais plus. J'allais donc revoir mon Canada, mon beau Saint-Laurent qui n'a pas son égal au monde – je le sais maintenant que j'ai vu le Mississippi qui n'est qu'une guenille serpentante et le Missouri qui n'est qu'un grand égout boueux. – J'allais retrouver ma famille, mes places d'eau, mes amis qui me riraient au nez en me serrant dans leurs bras, j'allais revoir tout cela, et avant deux semaines peut-être, moi qui n'étais parti que depuis quinze jours ! Était-ce croyable ? Je sautais dans ma chambre en préparant la malle que j'avais dépaquetée seulement quatre jours auparavant...Mais tout à coup une question terrible se dressa devant moi, question à laquelle je n'avais pas songé dans le premier transport, fantôme menaçant qui me suit toujours en voyage et même souvent me harcèle au repos.

*

Rapide comme l'éclair, ce fantôme fondit sur moi... J'avais seulement 90 dollars en *greenbacks*, et il en fallait 150 en or, rien que pour payer le chemin de fer, et une cinquantaine de plus pour pouvoir partir de San Francisco et me nourrir en route. Déficit net, \$130, et j'allais partir ! Alors, je rentrai profondément en moi-même ; c'est toujours comme cela qu'on fait lorsque l'argent manque. Il me fallait des ressources immédiates et je ne connaissais personne. Chaque jour de plus passé à San Francisco m'aurait épuisé davantage. Je m'arrêtai à ce plan-ci, qui n'est pas absolument neuf, mais qu'il faut toujours répéter dans des circonstances semblables.

*

J'avais emporté en quittant le Canada, avec l'idée que je n'y reviendrais pas de sitôt, toute une malle supplémentaire contenant les restes d'une prospérité relative. Il y avait là des trésors d'habillement et de chaussures, peut-être

modestes en Canada, mais d'un prix réel dans la Californie où tout est si cher à l'exception des vivres et des liquides. Pour la première fois depuis mon départ, j'entrouvris cette malle respectable où s'étagaient chaudement les plus nobles pièces de ma garde-robe, surmontées d'une rangée de talons qui avaient l'air de vouloir les protéger. Je contemplai longtemps cet ensemble de tant de souvenirs, qui m'apparaissait tout à coup avec une éloquence muette, plus vive que celle de la parole ; il me fallait faire un sacrifice parmi ces seuls compagnons de mon voyage qui ne m'avaient pas quitté, et dont quelques-uns me rappelaient des heures ineffaçables. Ma pauvre malle m'avait suivi partout, et j'allais la dépouiller afin de revenir sans elle ! Je pouvais faire un choix peut-être, mais je n'en eus pas le courage ; je la fis porter tout entière chez un marchand de vêtements d'occasion, et la débattis pas par pas, pouce par pouce, avant de pouvoir la livrer.

Elle me rapporta quarante dollars. C'était bien peu, mais cela représentait sept cent milles de chemin de fer ; cela me rapprochait de la patrie

de près de deux cent cinquante lieues. Pour me retrouver avec les miens, pour entendre une parole amie, pour revoir les lieux où mon âme était restée tout entière et que la distance ne pouvait arracher au souvenir, j'aurais sacrifié les objets les plus chers, j'aurais vendu ma liberté, je me serais fait misérable et j'aurais accepté toutes les hontes.

*

À vingt ans on est chez soi partout. La patrie est un nom qu'on ne connaît que par les livres ; l'avenir est si long devant soi ! et l'on brûle d'envie de voir, de connaître, de courir de par le monde. On se fait aisément de nouvelles habitudes ; le passé n'a pas de traces, les souvenirs n'ont pas eu le temps de prendre racine, d'envahir, de dominer le cœur qui a gardé toute son indépendance et toute sa force. Mais à trente-cinq ans, on a atteint l'âge où l'on n'oublie plus, où l'avenir est déjà à moitié entamé, et où ce qu'il en reste ne suffit pas à rien effacer,

encore moins à édifier à neuf. L'avenir, à cet âge, ne présente que des images décolorées et des illusions sans vigueur où l'âme n'apporte plus ni foi, ni ardeur, à peine un vulgaire intérêt qui a pris la place des sentiments élevés.

*

Je revins à mon hôtel et j'obtins du propriétaire une réduction de moitié sur mon compte en ma qualité de journaliste. Il me restait assez d'argent pour me rendre jusqu'à Cheyenne, dans un wagon de première classe, plus une trentaine de dollars d'argent de poche pour les besoins de la route. Arrivé à Cheyenne, j'aurais fait exactement la moitié du chemin qui me séparait de Montréal, et cela me paraissait à cette heure une perspective délicieuse. J'adressai immédiatement un télégramme à un ami dévoué de Montréal pour le prévenir de mon retour et lui demander de m'envoyer cent dollars à Omaha. Je calculais que cet argent arriverait avant moi, et qu'une fois parvenu à Omaha, je n'aurais qu'à

aller le toucher et continuer ma route sans retard. Omaha, on se le rappelle, est à une journée de Cheyenne ; mais pour faire le trajet entre ces deux villes, je comptais prendre un train d'émigrants à prix réduit. La fatigue ne m'importait plus ; j'allais revoir la patrie et cela me donnait une force surhumaine ! Je méprisais d'avance la lassitude du corps, et les privations et les humiliations mêmes.

*

Le lendemain matin, à six heures, je prenais le ferry, je traversais à Oakland, et à sept heures, je montais de nouveau dans le « Central Pacific », qui, cette fois, me ramenait dans mon cher vieux Canada qu'il me semblait avoir quitté depuis déjà longtemps.

Je fis les premières cent lieues sans presque m'apercevoir que j'étais parti ; j'avais en dedans de moi des ailes qui m'emportaient bien plus vite que la vapeur. Je traversai comme une flèche les

beaux champs de la Californie en leur donnant à peine un regard ; je revis les Sierras Nevadas et je n'eus pas une émotion ; je me serais trouvé n'importe où avec la même indifférence, la même inconscience de ce qui m'entourait ; je ne pouvais regarder que devant moi, à huit jours de distance, la patrie qui semblait m'attendre ; tout le reste ne me paraissait qu'un mirage.

J'avais dû cette fois faire des provisions d'avance et j'avais mis dans une petite malle à la main du fromage, du saucisson, un morceau de langue, un pain et une bouteille de cognac. Cela devait me suffire jusqu'à Cheyenne. En ai-je mangé de ce ratafia ! Le deuxième jour j'en étais déjà malade ; il me semblait que je tournais rapidement en boudin, et que je ne verrais plus le Canada que sous la forme d'une tourtière. Mais je tins bon. Cependant ce n'était pas amusant que ces repas faits dans le coin le plus obscur que je pouvais trouver, à la dérobée, car j'étais réellement honteux, et comme j'avais oublié de m'acheter une fourchette et un couteau, j'étais obligé de mordre à même mon gros saucisson qui me rentrait jusque dans le nez et mon morceau de

langue qui avait fini par ne plus avoir de forme. C'était ma bouteille de cognac qui en souffrait ! En effet, pour pouvoir digérer tant de carton mâché, il me fallait l'arroser violemment ; aussi, dès la fin du deuxième jour, ma bouteille était-elle évaporée et je dus la renouveler à un prix fabuleux. Le côté moral de la question n'était guère plus réjouissant. Un homme qui voyage dans des conditions pareilles ne se fait pas d'amis ; en effet, il est difficile de traiter les gens avec du saucisson, et quand on a fait plusieurs repas de cette victuaille compacte, on devient tellement farouche et avide de viande fraîche qu'on prendrait volontiers une bouchée de son voisin.

Donc, le saucisson est antipathique aux relations sociales.

IV

Nous avons fait environ deux cent cinquante lieues et n'étions plus qu'à quelques heures d'Ogden. Le train s'arrêtait à un village dont j'ai

perdu le nom, et qui est, paraît-il, le centre d'opération des joueurs de *Monte*, des dévaliseurs de toute espèce, de ces *rowdies* terribles des régions minières, dont il reste encore un certain nombre aujourd'hui, quoique l'exercice de leur profession devienne de plus en plus difficile.

Je descendais du train, suivant mon invariable habitude à chaque station, lorsque je me vis abordé avec une courtoisie particulière par un homme qui descendait, aussi lui, d'un des cars, et qui me demanda si je connaissais la localité et s'il pourrait s'y procurer une bonne bouteille de cognac. *I don't even know the name of the place*, lui répondis-je : je suis aussi étranger ici que vous le seriez peut-être à Kamouraska ou à Lévis. — Lévis ! Lévis ! reprit mon personnage dont les manières me plaisaient réellement, quoique j'en fusse un peu surpris, Lévis, c'est un nom canadien, cela, est-ce que vous seriez du Canada par hasard ? — Ma foi, repris-je, oui, un peu, beaucoup même, passionnément ; à ce point que j'en arrive et que j'y retourne... — Oh ! alors, faites-moi le plaisir de venir essayer le cognac avec moi ; nous allons causer cinq minutes de

votre pays.

Je m'exécutai avec grâce et suivis mon individu qui entra, indifféremment en apparence, dans le premier *saloon* qui se trouvait devant nous. Nous nous fîmes servir chacun un verre. Ce *saloon* n'avait pas une physionomie très respectable, et j'en avais été frappé un instant, mais qu'est-ce que cela me faisait après tout ? Dans un petit village perdu de l'Utah, on aurait mauvaise grâce à s'occuper beaucoup des apparences. À une table près de la *bar*, était assis un homme presque déguenillé, qui remuait un tas d'or et laissait tomber en outre, à droite et à gauche autour de lui, à même une liasse de *greenbacks*, quelques billets de vingt et de dix dollars. Il semblait complètement ivre ; il parlait à tort et à travers avec une langue épaisse et roulait des yeux cailles en demandant à tout le monde de tirer aux cartes avec lui.

« Je me moque bien de perdre, s'écriait-il ; prenez, ramassez mon argent, je vous le donne... Quand je bois, je bois pour six mois, vive Jupiter ! Je viens de faire cent lieues. *Give me a*

glass of gin... » Et il allongeait ses longues jambes, se renversait en arrière, bavant, frappant le plancher de ses talons boueux. Mon compagnon, comme fatigué de ses instances, me dit à l'oreille : « Voici un gaillard qui va se faire dévaliser ici, c'est sûr. J'aime autant le soulager de quelques centaines de dollars en un tour de main, vous allez voir cela. » Et, sans prendre la peine de regarder l'effet de ses paroles sur ma physionomie, il prit les cartes. En moins d'une minute il avait gagné plus de trois cents dollars. Chaque carte tirée sur trois lui donnait raison. Je restais, malgré moi, cloué sur place, comme ahuri. À qui donc avais-je affaire ? Ce malheureux diable d'ivrogne allait perdre jusqu'à son dernier sou, si le train restait seulement cinq minutes de plus !

*

En ce moment, deux ou trois autres individus débouchèrent d'une pièce voisine. « Jouez-vous ? me dirent-ils. Venez, venez donc, vous allez

gagner toutes vos dépenses de voyage. » Et ils m'entouraient, me pressaient, me sollicitaient de mettre qui dix dollars, qui vingt, qui trente... etc... j'étais abasourdi et je cherchais à me dégager. Mais le cercle se resserrait autour de moi. « *By God, you must play* », dit l'un des hommes en me tirant violemment par le bras. Le prétendu ivrogne venait de se raffermir sur ses jambes et me lançait un regard clair, net et menaçant. « Je suis dans un coupe-gorge, pensais-je en moi-même ; je ne pourrai pas même prendre le train ». Le temps d'arrêt expirait et je sentais une angoisse mortelle me serrer le cœur. J'étais en effet dans un de ces bouges terribles où se réunissent à certains jours et pour certains desseins les *Desperadoes* de cette région dangereuse. Je n'avais pas une arme sur moi, et puis, qu'en aurais-je fait contre cinq à six gaillards qui jouent tous les jours avec leur propre vie ? Heureusement, qu'en ce moment même, le conducteur du train passa devant nous, accompagné de deux voyageurs : il rejoignait le train qui allait partir. Je l'appelai vivement ; il se retourna, comprit sans doute, et s'avança jusqu'à

la porte. J'étais sauvé ! Par un mouvement rapide, je me précipitai en dehors du bouge avec des jambes d'orignal et le cœur me battant comme une cloche.

Mon compagnon m'avait suivi et montait en même temps que moi dans le char-fumoir. Il avait repris ses manières affables et son langage agréable. Je voulus avoir le cœur net à son endroit et je pris un siège près de lui pour le faire causer. Il me parla de tous les pays du monde, m'interpella en allemand, en italien, en espagnol, pour voir si je connaissais ces diverses langues, écarta avec une habileté prodigieuse toutes mes questions, me ramenant toujours à quelque sujet nouveau, et me fit même la politesse d'un magnifique cigare que j'acceptai tout ahuri.

*

Une demi-heure après, le train arrêta de nouveau pour dix minutes. Mon individu prit congé de moi sous un prétexte quelconque et

descendit. J'allai dans le *Pullman car* prendre une bouchée et revins aussi vite que possible ; mais le compagnon avait filé ; il n'était plus trouvable. Alors, comme saisi d'une pensée subite et par je ne sais quel instinct monitoire, je portai la main à la poche de mon gilet. Elle était vide ! Vingt-cinq dollars, toute, toute ma fortune, s'étaient envolés ! Il me restait seulement cinq piastres que, par hasard, j'avais laissées dans ma petite malle. Pour atteindre Cheyenne il fallait encore trente heures de marche, d'où vingt-quatre heures de plus pour atteindre Omaha. Je n'avais un billet que pour Cheyenne, et de lit que jusqu'à Ogden où nous allions arriver dans quatre ou cinq heures. Pour aller de Cheyenne à Omaha, je m'étais pourvu heureusement d'un ticket d'émigrant ; mais les trains d'émigrants mettent deux jours à faire ce trajet que le train de la malle fait en vingt-six heures. Je me trouvais donc n'avoir que cinq dollars à neuf cents lieues de mon pays, et cela en plein désert, avec la perspective de trois jours de chemin de fer avant d'arriver à l'endroit où je comptais toucher de l'argent pour continuer ma route.

Dire que mille pensées poignantes se précipitèrent à la fois dans mon cerveau, serait inexact. Pour le moment, je restai froid comme un bloc de pierre. Je savais d'avance que si quelqu'un devait être volé sur le train, ce serait moi. Le guignon ne m'offre plus rien d'imprévu ; j'ai reçu tant de coups dans ma vie que j'en ai pris l'habitude. Quand je sors sain et sauf des circonstances les plus ordinaires, j'ai toutes les peines du monde à me remettre de mon étonnement. Sans doute il y avait là des millionnaires qui eussent pu perdre vingt-cinq dollars comme moi j'aurais perdu une épingle ; mais ça n'eût pas été dans les règles, et je n'aurais pu reconnaître le sort qui m'eût épargné seulement une fois.

Contre ce coup de massue j'essayai de faire bon cœur ; je me dis que je me nourrirais de pain, de fromage et de lait pendant trois jours, et qu'une fois arrivé à Omaha, je serais sauvé. Le conducteur du train vint à moi ; « Savez-vous, me dit-il, quel est l'homme avec qui vous êtes allé prendre un verre à la dernière station ? C'est le chef de toute une bande de joueurs organisée

pour dévaliser les voyageurs sur la route du Pacifique. Depuis un an nous essayons de le prendre en quelque délit flagrant qui le mette à notre merci, mais il nous échappe toujours. Voyez l'effronterie de cet homme. Il a été jusqu'à offrir à la compagnie du chemin de fer de lui payer trente mille dollars par an, à la condition qu'elle lui laisse exercer son industrie dans le train même ; mais comme il a été remercié, il en est réduit à attirer les voyageurs, comme il l'a fait de vous, dans quelque'un des repaires qui sont sur la route. Il se fait de cette façon peut-être cent mille dollars par an ; il n'y a pas plus d'un mois, il a pincé un Européen à qui il a fait perdre vingt mille dollars en une heure. Vous n'avez donc pas remarqué les placards affichés dans chaque wagon et qui prémunissent les passagers contre le péril qui les attend ? »...et il me montrait des pancartes où était écrit en gros caractères cet avertissement que je n'avais guère remarqué, parce qu'il ne me semblait propre qu'aux gens qui ont de l'argent à perdre « *Beware of the card monte players, you will surely be robbed if you don't* – Gardez-vous des joueurs de monte ;

sinon, vous serez volé pour sûr. » – « Mais je n'ai pas joué, m'écriai-je, je me suis trouvé pris inopinément dans une caverne de voleurs et ils ont vidé mes poches. Comment ? Je n'en sais rien ; mais toujours est-il que je suis rasé à net. »

Et je racontai mon histoire, j'expliquai à peu près ma situation.

*

Déjà bon nombre de passagers avaient appris ce qui m'était arrivé ; mais quand ils surent qu'il avait fallu si peu de chose pour me dépouiller complètement, ils commencèrent, du moins pour quelques-uns d'entre eux, à me regarder d'un air de défiance. Je vis bien qu'ils me soupçonnaient vaguement d'être de connivence, peut-être, avec les bandits qui m'avaient pillé, et que toute cette affaire, petite en apparence, n'était qu'une comédie montée pour faire quelques victimes dans le train. « Est-ce qu'il va nous emprunter de l'argent ? avaient-ils l'air de penser. Il faut se

défier de tout et de tous dans un pays pareil. Ces brigands de l'Ouest ont toutes les manières possibles de prendre les gens, et celui-ci en est peut-être un, plus habile que les autres, qui fait semblant d'être dépouillé afin qu'on vienne à son secours... etc... » Tels étaient les soupçons, je le sentais presque avec certitude, qui s'agitaient sur la figure de certains de mes compagnons de voyage ; et cette pensée de la réprobation et de la défiance outrageante s'ajoutant à tant de maux déjà subis et à craindre, fut pour moi bien plus cruelle, bien plus douloureuse que la perte même que j'avais essuyée.

*

On peut supporter le malheur, on ne supporte pas le mépris. Le premier n'est après tout qu'un accident du sort ; le second est toujours une humiliation, qu'il soit ou non mérité. En me voyant l'objet non avoué, mais presque évident de soupçons aussi injustes, je sentis comme une diminution de moi-même. À la série des regrets

cuisants, des déceptions de toute nature allait succéder la série des humiliations, c'était trop sur une seule tête. Pendant plusieurs heures je restai silencieux, réfugié dans un coin du car, dévorant avec un serrement de poitrine ce nouveau souci qui m'atteignait jusque dans ma fierté la plus légitime, dans ce qu'il y a de plus sacré et de plus digne, l'infortune. Peut-être ceux qui me regardaient de cet œil oblique étaient-ils de tristes aventuriers enrichis par tous les moyens ; je le crois maintenant. L'honnête homme, l'homme de cœur réserve toujours son mépris, qui n'est souvent qu'une pitié hautaine, et qu'il considère comme un châtiment déjà trop grand pour l'objet qui l'inspire : le parvenu malhonnête ne peut avoir que des soupçons, mais c'est la première chose qui lui vient à l'esprit. J'aurais pu regarder du haut en bas ces écus vivants qui essayaient du superbe ; mais j'étais pauvre, j'étais absolument inconnu, je mangeais presque honteusement un morceau de pain quand eux ne se refusaient aucune des jouissances du voyage, et la première connaissance que j'avais faite, le seul homme à qui j'eusse parlé, était précisément un bandit ! !

Je sentis et je mesurai toute la portée de circonstances pareilles, et, ne pouvant les dominer, je parvins à trouver juste assez de force pour m'y soumettre.

*

En passant à Ogden, je fis quelques provisions, et surtout de tabac ; j'en étais arrivé à un énervement tel qu'il me fallait fumer à outrance pour m'engourdir et trouver cette espèce de calme plein d'agitations sourdes qui deviennent fiévreuses au moment de la réaction. J'essayai de vendre quelques menus objets afin de me procurer un lit dans le Pullman jusqu'à Cheyenne, mais je n'en eus pas le temps, et je repartis de nouveau avec la perspective de passer trois nuits debout ou assis avant d'arriver à Omaha.

La première nuit, je la supportai tant bien que mal ; j'étais encore heureusement dans un wagon de première classe ; je dormis à peu près trois

heures dans des postures que je dus changer dix fois, et le matin je m'éveillai bien avant tous les coqs de l'Ouest. À deux heures de l'après-midi, nous devions être à Cheyenne. Je ne dirai rien de cette partie de la route qui n'offrit du reste aucun incident, et pas d'autres désagréments que de me rencontrer à toutes les stations avec mes anciens compagnons du Pullman car, et de les éviter de mon côté aussi réellement qu'ils avaient l'air de le faire du leur.

À Cheyenne, le train de la malle resta une demi-heure et me laissa. Quatre heures plus tard je prenais un convoi d'émigrants qui devait me rendre jusqu'à Omaha en un peu moins de deux jours.

*

Un train d'émigrants n'est pas précisément un train spécial. Il ne faut pas s'en exagérer la splendeur ni les agréments, encore moins la rapidité. Le train d'émigrants met quarante

heures à faire le trajet que le train de la malle fait en vingt-six ; ainsi donc, le train que j'avais laissé allait arriver à Omaha quatorze heures avant moi. Et puis, je pensais que si, au lieu de me faire voler vingt dollars, je les avais encore en ma possession, j'aurais pu me rendre jusqu'à Chicago et me rapprocher ainsi de cinq cents milles de plus ! On va voir par la suite de ce récit quelle différence énorme cela aurait fait, mais je ne m'en doutais pas alors... Il fallait que j'épuisasse toutes les fatalités ennemies dans ce voyage qui, même en le supposant le plus heureux du monde, restait dépourvu pour moi de tout attrait et de tout contentement moral.

Le convoi que je montais ne contenait pas moins de cinq wagons remplis d'Allemands et d'Allemandes en recherche d'une nouvelle patrie, plus deux wagons pour les bœufs, un wagon de fret quelconque et un car à bagages. Je pris place entre les Allemands et les bœufs, à l'extrémité du cinquième wagon.

*

Quand mes compagnons de voyage se furent installés comme moi, ils commencèrent, les uns à défaire leurs paquets, les autres à semer sur les banquettes de bois toute espèce d'effets mêlés de comestibles ; d'autres se déchaussèrent, dépouillèrent leurs épaules d'épais gilets pour les mettre sous leurs têtes, d'autres enfin se firent un oreiller de leurs femmes en allongeant les jambes sur leurs voisins. Les têtes et les pieds formaient une ligne à peu près horizontale, un niveau remarquablement uniforme, avec peu de différence d'aspect ; ces têtes carrées d'Allemands sont, en effet, comme des talons de bottes.

Deux heures environ se passèrent au milieu d'un tohu-bohu bizarre où s'accomplirent tous les actes ordinaires de la vie ; j'omettrai des détails pour le lecteur qui n'est pas trop avide. Déjà quelques-uns ronflaient, d'autres étaient littéralement encaissés dans des échafaudages de paquets, de boîtes et de paniers de provisions. Ils fumaient, ils crachaient ; ils suaient, ce qui était

bien pire. Ces bons Allemands étaient tous vêtus, sous une température de cent degrés, comme nous le sommes en hiver, avec des pantalons, des vestes et des gilets de grosse laine, et jusqu'à des cache-nez, oui, de véritables cache-nez roulés deux ou trois fois autour du cou, et dont aucun de ceux qui les portaient n'avait encore songé à se défaire. Tout cet amas de laine, entassé sur des corps fondants, s'en était rapidement pénétré et se dissolvait dans l'atmosphère du car avec une liberté que rien ne gênait, si ce n'est la concurrence que faisaient les émanations de bottes, de saucissons et de jambons presque confondus ensemble. Il y avait là un parfum que Dante n'eût pas dédaigné pour un des cercles de son enfer ; et remarquez bien qu'il y en avait pour quarante heures de ces émanations teutoniques sans autre remède que de s'établir sur la plate-forme du car, ce qui était se mettre entre deux courants également chargés ; les bœufs en arrière et les Allemands devant, il n'y avait pas d'échappatoire possible et l'on était fatalement asphyxié.

Ah ! je la connais aujourd'hui, l'odeur tudesque, et je m'explique bien des désastres de

l'armée française dans sa dernière guerre. Combien de canons « Krupp » ont dû être chargés de bottes de fantassins ! C'est là une statistique qu'il serait curieux de relever et qui amènerait peut-être d'étonnantes révélations.

Je ne suis pas mort, non, c'est évident, mais ce n'est guère explicable. On ne pourrait jamais dire ce qu'il y a d'élasticité dans un poumon d'homme, il faut des épreuves pareilles pour être révélé complètement à soi-même ; mais, grand Dieu ! combien il est préférable d'avoir une constitution délicate et de succomber plutôt que de résister à une telle expérience !

*

Tout à l'arrière du train il y avait un petit car que je n'avais pas remarqué, grand environ comme la moitié des autres wagons, et où, pour soixante-quinze cents de plus par nuit, on avait droit de s'allonger sur une espèce de banquette bourrée et couverte en cuir de rhinocéros.

Il y avait huit banquettes semblables, probablement toutes plus dures les unes que les autres ; je ne voulus pas en essayer une seconde nuit ; je craignais qu'il ne me rentrât dans le corps quelque mâchoire de crocodile ou quelque tibia d'éléphant. Dans ce petit car, réservé à l'aristocratie des émigrants, il y avait pour boire une eau tiède, couleur de vase, et pour se laver une petite terrine en fer blanc, dans laquelle tour à tour cinq ou six Allemands de haute origine vinrent se plonger le museau en se servant de la même serviette, qui n'était autre chose, je crois, qu'un restant de voile de navire désemparé. Je n'étais pas encore parvenu à ce degré de communisme et, du reste, à raisonner juste, je ne voyais pas pourquoi je me fusse sali davantage.

Vous ne savez pas, lecteur, ce que c'est que de passer près de deux jours dans un état pareil. Je ne pouvais toucher à rien qui ne fût crasseux ou grasseux, et, par suite, j'en étais arrivé, à force de dégoût, à ne plus vouloir m'asseoir nulle part. Pas de nettoyage ni de toilette possible ; la suie, la poussière et la sueur se mêlaient avec une heureuse aisance sur ma figure et y dessinaient

toute sorte de couleurs qu'eût enviées un chef sauvage se tatouant pour la guerre ; je rôdais d'un wagon à l'autre, cherchant partout quelque petit coin moins souillé où je pusse au moins me reposer une heure ; c'est ainsi que je passai toute une journée et une nuit ; mes forces étaient à bout, ma tête pleine de bruits et de vapeurs, et je commençais à ne plus pouvoir distinguer les objets. En outre, les stations étaient innombrables et interminables ; on dirait que ce maudit train d'émigrants les crée au fur et à mesure qu'il avance. Si un sentier se dessinait furtivement en travers de la route ou s'il apparaissait quelque misérable cabane perdue, vite la locomotive sifflait et le train arrêtait ; il fallait tenir le temps réglementaire, c'est-à-dire ne pas arriver à Omaha avant qu'il se fût écoulé quarante-huit heures exactement depuis le départ de Cheyenne.

Enfin, le samedi, vers trois heures de l'après-midi, nous touchions au terme du grand désert américain que je venais de traverser pour la deuxième fois en quinze jours, et nous atteignons Omaha situé au commencement des belles prairies de l'Ouest. Le pire du voyage était fait,

mais restait encore le pire des épreuves. C'est maintenant que j'ai besoin de forces pour continuer ce récit ; heureusement que j'en ai repris beaucoup depuis mon retour, et que je vais tenter un effort, le dernier afin de finir, ce qui me délivrera moi-même encore plus que le lecteur.

*

Omaha est une petite ville de dix-huit mille âmes environ, aussi ennuyeuse qu'on peut le désirer lorsqu'on veut faire quelque temps de pénitence pour mériter le ciel. Pour moi, il me semblait que si j'avais commis beaucoup de fautes dans ma vie, l'expiation terrible que je subissais depuis mon départ du Canada suffisait amplement à me les faire pardonner. Sous ce rapport donc, il me semblait superflu d'arrêter à Omaha, mais la nécessité est une marâtre qui ne s'arrête à aucune considération.

En arrivant, voici de quoi j'étais nanti : deux petites malles qui contenaient les objets les plus

rigoureusement indispensables, parmi lesquels figurait un pistolet acheté dans les circonstances les plus terribles et dont je n'aurais voulu me défaire à aucun prix, plus trois cents américains qui avaient survécu à toutes les extravagances de mon voyage. Pour me transporter à l'hôtel, il fallait payer cinquante cents à l'omnibus. Je montai dedans sans hésiter. Mais avant de descendre, le conducteur me demanda le prix de la course ; je lui dis qu'il fallait absolument que je me rendisse à l'hôtel, que je n'avais pas de monnaie sur moi, et, qu'aussitôt arrivé, je le paierais avec enthousiasme. Il s'inclina. Rendu à l'hôtel, je m'adressai directement au manager qui me donna de suite cinquante cents ; le moyen pour lui de s'imaginer qu'un homme arrivant de Californie, et s'arrêtant en route, n'avait pas le sou ! J'avais pris à dessein le premier hôtel d'Omaha, une maison presque fastueuse ; dans ces sortes d'endroits, on cache mieux son dénuement, ou du moins, on ne le laisse pas autant soupçonner. Avec les pauvres il est difficile de ne pas passer pour pauvre ; avec les riches, le toupet peut remplacer l'argent, et

l'apparence est toujours victorieuse, pourvu qu'on sache s'en parer avec art.

Je montai à ma chambre où je passai trois heures à me laver ; je fis la toilette la plus imposante possible avec les débris de vêtements qui me restaient, puis je descendis, superbe, avec l'intention de prendre le train le lendemain dimanche, pour me rendre en droite ligne à Montréal. – Remarquons en passant que, dans l'Ouest, le dimanche est à peu près inconnu, et que les chemins de fer y circulent ce jour-là absolument comme tous les autres jours de la semaine. Je n'avais pas le moindre doute qu'une lettre de change m'attendît au bureau de poste, et j'y courus avec toute la vitesse de l'impatience. En arrivant, je trouvai les portes closes ; le bureau venait de fermer depuis cinq minutes. « Bon, me dis-je, comme je ne puis toujours bien pas partir avant demain après-midi, à trois heures, il sera toujours temps d'avoir mon argent dans la matinée. » Mais je ne songeais pas que le lendemain étant le dimanche, je ne pourrais pas faire négocier ma lettre de change, au cas où elle fût arrivée, et que j'en aurais nécessairement pour

une journée de plus à Omaha. Chemin faisant, j'appris que le bureau de poste ne serait ouvert le lendemain qu'entre midi et une heure ; cela m'était à peu près égal pourvu que mon argent y fût, mais ce qui ne m'était pas indifférent, ce qui était même absolument impossible, c'était de passer deux grandes journées à Omaha sans un sou dans ma poche.

*

Comment les passerais-je, ces deux grandes journées ? Comment surtout passer le dimanche, ce jour fatal, toujours à l'affût, pour ainsi dire, de mes stations forcées sur la route, avec l'impatience fiévreuse qui bouillonnait dans mon sang, la hâte, la hâte brûlante d'en finir de cet exécrationnable voyage dont le terme venait encore d'être reculé ? La chaleur intense et le sable, sur lequel Omaha est bâti, m'envoyaient à la gorge comme des bouffées suffocantes qui me desséchaient le gosier. Il était, cependant, plus de six heures du soir ; j'avais une soif ardente, mais

quoi boire ? De l'eau à la glace ? Il m'en aurait fallu un pot, et c'était peut-être mortel. Du reste, l'eau à la glace ne désaltère pas ; depuis Noé, tous les hommes savent à quoi s'en tenir là-dessus. Sur mon chemin, de minute en minute, paraissaient des saloons dont l'odeur me provoquait et m'attirait ; j'étais devenu comme furieux de soif ; le besoin le plus pressant était de la satisfaire... J'avais gardé avec amour, avec religion, une pauvre petite montre bien modeste, mais pour moi d'un prix inestimable : je songeai que je pouvais la mettre en gage et que j'en retirerais quelques dollars qui me mettraient en mesure d'attendre le lundi. C'était un temps bien court, et, du reste, je pourrais la racheter si facilement !... Je vis devant moi l'enseigne d'un prêteur sur gages : je m'arrêtai ; allais-je offrir à ce juif le dernier objet qui me rappelait des heures ineffaçables, pour toujours consacrées dans mon souvenir ? Il le fallait, c'était la seule ressource dont je pusse disposer ; j'entrai en pâlisant dans cette boutique cruelle où j'allais laisser ce qui me restait à cette heure de plus cher ; je marchandai, je débattis et je touchai

quatre dollars.

C'était là ce que me rapportait toute ma bijouterie, quatre dollars ! J'avais gardé ma chaîne de montre pour entretenir l'illusion, et aussi un peu parce que je n'en aurais pas retiré trente cents. Après avoir avalé un pot de bière, je me rendis à l'hôtel. Rien, dans les temps modernes n'égalait le mouvement superbe avec lequel je remis au *manager* les cinquante cents qu'il m'avait prêtés. J'étais si confiant, si convaincu d'avoir une lettre de change le lendemain, que je me sentais d'humeur à faire des extravagances. Quatre cent soixante lieues seulement me séparaient désormais de Montréal, une enjambée ! J'avais envie de mépriser l'espace ; il me semblait que la moitié des États-Unis était à moi et que je faisais un grand honneur aux citoyens d'Omaha que de daigner rester deux jours au milieu d'eux. – Avec trois piastres dans sa poche... et l'espérance, c'est à devenir fou !

*

J'entrai dans la salle à dîner d'un pas olympien ; il y avait là une dizaine de filles qui passaient et repassaient avec des plateaux contenant tous les petits plats qu'on mange d'ordinaire dans l'Ouest ; celles qui, pour le moment, n'avaient rien à faire, se tenaient à l'écart, un journal à la main et lisant : c'est comme ça. D'autres se promenaient autour des tables avec un éventail et chassaient les mouches ; celles-ci étaient de beaucoup les plus occupées. Nous croyons communément qu'il y a des mouches dans le Canada, notre pays ; c'est là un préjugé qui a parfois sa raison d'être ; mais, grands dieux ! qu'est-ce donc en comparaison d'Omaha ? Là, les mouches naissent d'elles-mêmes : c'est la génération spontanée dans toute sa liberté et sa puissance. Sous un soleil qui marque cent degrés et plus à l'ombre, au milieu de sables qui brûlent les pieds, dans une atmosphère que n'agite aucun souffle, elles s'épanouissent et flottent comme ces milliards de grains de poussière que fait apercevoir un rayon de soleil glissant tout à coup à travers les

persiennes d'une croisée. Chaque hôte a devant lui, à table, un éventail qu'il secoue d'une main, tandis qu'il essaie de manger avec l'autre ; s'il s'oublie ou s'arrête un instant, les mouches auront couvert son assiette et bouché ses narines et ses oreilles. Les portes et fenêtres sont doublées de treillis extrêmement fins pour les empêcher de pénétrer dans les maisons, mais elles se forment d'elles-mêmes à l'intérieur et naissent pour ainsi dire sous les yeux. La nuit, l'obscurité les tranquillise ; mais dès qu'apparaît le premier rayon d'aurore, elles s'éveillent comme électrisées, dansent sur vos paupières, sur vos lèvres, dans vos cheveux, et commencent un bourdonnement qui, répété de chambre en chambre, de corridor en corridor, suffit à réveiller tous les hôtes à la fois. Ajoutez à cela que les nuits sont suffocantes et qu'il est impossible d'établir le plus léger courant d'air, même en tenant toutes les issues ouvertes.

*

Au sortir de table, je me demandai ce que je pourrais bien faire pour tuer le temps ; j'allai me faire raser et couper les cheveux, puis je repartis, en marchant droit devant moi. On est bientôt sorti d'une ville comme Omaha et l'on ne tarde pas à se trouver au milieu des habitations qui l'entourent comme une ville nouvelle, parsemée de villas et de cottages noyés dans les bosquets. Toute la banlieue d'Omaha est délicieuse ; ce sont des collines qui s'élèvent capricieusement dans toutes les directions, couvertes d'une verdure luxuriante, des ravins et des petites vallées qui conservent un ombrage humide, et d'où s'échappent des sentiers pleins de mystères aboutissant aux prairies qui envoient les mille parfums de leur sol exubérant. C'est un singulier contraste que cette ville bâtie absolument sur le sable, sans un arbre et sans ombres, avec cette ceinture ruisselante de fraîcheur embaumée, répandant avec un abandon plein de tendresse et une prodigalité délicate ses senteurs vivifiantes.

Devant, coule le Missouri, longue artère vaseuse, tortueuse, aux bords insipides et plats, qui, seul, alimente la ville d'une eau impossible à

clarifier. Au loin flottent et s'enflent, sous la fermentation du sol, les longues prairies, semblables à de grosses vaches laitières, aux mamelles toujours gonflées. Du haut des collines les plus élevées, on découvre une vaste étendue dans laquelle percent çà et là, vaguement, quelques villages perdus dans la mer des plaines ; c'est un spectacle d'une grandeur calme et assouvie ; on dirait que la nature, satisfaite et replète, entrouvre mollement ses seins où s'abreuvent ses innombrables nourrissons. Les routes sablonneuses s'étendent à perte de vue, et l'on voit fumer, à tous les points de l'horizon, les locomotives des chemins de fer gagnant les villes, grandes et petites, qui, désormais, ne se compteront plus jusqu'aux rivages de l'Atlantique.

*

Après une heure d'une marche contemplative, je revins à la ville et me mis à parcourir les deux ou trois rues principales. À part les magasins, les

banques et quelques hôtels, il était impossible de trouver là autre chose que des *saloons* où entraient et d'où sortaient tour à tour des consommateurs flegmatiques, à la figure ennuyée. Je me rendis à l'hôtel et me dirigeai vers la salle de billard ; là, même spectacle, mêmes physionomies : évidemment, Omaha n'était pas une ville d'une gaîté étourdissante. Vers minuit, je songeai que j'avais à peu près tout vu, et que je pourrais bien aller me coucher, en attendant le lendemain qui serait mon jour de délivrance.

À midi précis, dimanche, je me trouvais au bureau de poste et je demandais ma lettre de change, tout prêt à signer mon nom dans le livre des lettres enregistrées : *There is no registered letter for Mr. A. Buies*, me répondit un des commis du bureau de poste. Cette parole tomba sur moi comme une douche d'eau froide sur un corps baigné de sueurs. Je n'avais pas de lettre ! Pendant quelques minutes je restai comme abasourdi, cloué sur place ; puis je songeai qu'il pouvait bien y avoir un retard d'un jour et que, sans doute, le lendemain, ma lettre m'arriverait.

Je repartis : chemin faisant, j'entrai dans un bureau de télégraphe et envoyai une dépêche pressante à Montréal, pour demander au moins des nouvelles de mon argent et savoir s'il était en route. Ce télégramme me coûta deux dollars et me laissa de nouveau complètement à sec. Je comptais avoir une réponse au bout de quelques heures. Dans la soirée je me rendis au bureau du télégraphe ; on n'avait encore rien reçu pour moi ; je me rendis à deux autres bureaux où la réponse à ma dépêche pouvait peut-être se trouver ; même néant. Jusqu'à deux heures du matin, j'allai ainsi d'un bureau à l'autre sans être plus avancé. Une inquiétude mortelle commençait à me serrer le cœur ; je me faisais toute espèce de consolations « C'est un peu cher qu'un télégramme de deux dollars, me disais-je, et mon ami considère qu'il est inutile de m'envoyer un message, puisque mon argent est sur le point de m'arriver. »

Je passai un bout de nuit fiévreuse, sans sommeil, pendant lequel j'avalai cinq à six verres d'eau à la glace. Au matin, à huit heures, j'avais déjà parcouru les trois bureaux de télégraphe. Pas

une réponse encore. J'attendis l'ouverture de la malle : « Nous ne recevons pas de lettre enregistrée le lundi », me répondit le commis à qui j'avais parlé la veille. J'en avais donc encore pour une journée de plus. Cette journée, je la passai à aller d'un bureau de télégraphe à l'autre ; que pouvais-je faire et qu'avais-je à faire ? Mon inquiétude était telle que je ne pouvais pas rester assis un instant pour lire une ligne, pas même les nouvelles des journaux. Le mardi, pas encore de lettre, pas encore de message. Le lecteur ne peut pas comprendre, et, moi, je ne saurais lui dépeindre ce que c'est qu'une pareille situation.

*

Il faudrait qu'il eût vu Omaha, qu'il sût l'ennui accablant qui règne dans cette petite ville peuplée uniquement de gens arrivés depuis seulement quelques années et tous occupés d'affaires ; il faudrait qu'il se rappelât que j'étais seul, constamment seul, que de dix heures du matin à cinq heures du soir, la chaleur était telle que personne ne se montrait dans les rues, que je ne pouvais trouver aucun remède à mes embarras

et qu'il me fallait attendre les mains liées, incapable de faire un pas, incapable d'une distraction quelconque, de la moindre petite promenade dans quelque endroit avoisinant, parce que je n'avais pas seulement vingt cents pour payer un omnibus, que j'étais comme emprisonné, sans raison apparente, depuis trois jours, dans une ville où les voyageurs n'arrêtent jamais plus de quelques heures, que ma soif constamment alimentée par une chaleur accablante, par l'inquiétude et par le mouvement incessant que je me donnais, était devenue insatiable, et que pour chaque verre que je prenais, il me fallait misérablement demander crédit, que tout cela devait sans doute commencer à paraître étrange au *manager* de l'hôtel qui, d'un moment à l'autre, pouvait me demander de l'argent, que mon humiliation grandissait déjà presque à l'égal de l'inquiétude, que je craignais presque de me montrer aux repas, qu'il me semblait que tout le monde lisait sur ma figure le dénuement profond où je me trouvais, que je n'avais absolument aucune ressource, de quelque côté que je me tournasse, pour sortir du cercle de

fer qui m'étreignait : enfin, que je ne pouvais vivre, passer une journée que par l'espoir du lendemain qui sans cesse reculait.

« Si une heure d'attente expire lentement », a dit le poète, qu'est-ce donc que vingt-quatre heures d'une angoisse qui me laissait à peine quelques instants d'un sommeil douloureux ? Le mercredi vint ; ni message ni lettre encore. Je ne sais pas au juste comment je revins de la malle ce jour-là : ma pauvre tête avait été si bouleversée depuis deux jours que je la sentais rapidement gagnée par la folie. Évidemment j'étais abandonné par tout le monde ; je n'avais plus un ami et l'on avait vite oublié l'absent qui ne devait plus revenir : « Puisqu'il est parti, c'est son affaire, ce n'est pas à nous de le tirer d'embarras » : c'était là sans doute ce que l'on disait de moi... La souffrance rend injuste ; j'oubliais en ce moment que j'avais laissé derrière moi des amis qui ne m'eussent jamais fait défaut dans aucune circonstance de la vie ; à l'heure même où la perte de toute espérance allait peut-être me porter le coup fatal, eux songeaient au meilleur moyen de me faire parvenir mon

argent sans retard, et ils n'avaient pu le trouver qu'avec beaucoup de peine, comme on va le voir.

V

Il y a aux États-Unis un système de mandats par télégraphe analogue au système de mandats que nous avons sur la poste. Il suffit de déposer à un bureau de télégraphe telle somme à destination de tel endroit pour que le destinataire la touche une heure après ; mais ce genre d'opération ne se fait point entre les États-Unis et le Canada ; je l'ignorais encore, on ne m'en avait pas prévenu, et, comme j'avais demandé dans ma première dépêche qu'on m'envoyât un mandat par télégraphe, et qu'il y avait déjà quatre jours depuis lors, j'avais quelques raisons de ne plus espérer. — Autre chose : en supposant qu'on m'eût envoyé une lettre de change, je n'aurais pu en toucher le montant sans faire constater rigoureusement mon identité. Oh ! les gens de l'Ouest sont féroces sur ce point, et ils ont bien raison, car ils habitent un pays où toutes les

précautions sont utiles. Ils ne vous admettent en affaires que lorsque votre identité est certifiée par quelque personne connue ; les meilleurs papiers du monde ne vous serviraient de rien, car qui peut affirmer qu'ils sont authentiques ? Comme j'étais le plus étranger des hommes dans Omaha, je n'aurais pu en aucune façon me faire reconnaître pour Arthur Buies, chroniqueur, voyageur spasmodique, que le sort a fait par ironie seigneur et pour tout de bon bohème incurable.

*

Or, pendant que je me désespérais, mes amis avaient songé à tout cela ; ils s'étaient informés, et après tous renseignements pris, ils avaient convenu de faire un dépôt dans une agence commerciale, laquelle télégraphierait à une agence semblable à Omaha de livrer cent dollars en or à la personne qui viendrait les réclamer dans certaines conditions bien définies. Mais pour le moment j'ignorais tout cela, et les malheurs répétés avaient fini par m'enlever la

confiance aussi bien que l'espoir. Avant de renoncer à tout, je résolus d'envoyer un nouveau télégramme, un télégramme pressant, suppliant, qui dût en dix mots ce que j'aurais écrit en cinq pages. Pour ce télégramme, il fallait deux dollars. J'engageai mon pistolet qui m'en rapporta cinq, et je courus au bureau du télégraphe.

Mon message partit, et toute la journée j'attendis en vain une réponse. J'étais allé peut-être trente fois d'un bureau à un autre, et les opérateurs avaient fini par être tellement fatigués de moi qu'ils me regardaient à peine et me répondaient après la troisième ou la quatrième question. – Les ai-je ahuris, les ai-je ennuyés, tannés, fendus, sciés dans tous les sens, ces pauvres opérateurs ! Ils tenaient bureau de jour et bureau de nuit ; à deux heures, à trois heures du matin, j'arrivais et je demandais une dépêche, et toute la journée en outre je les harcelais. – Enfin, je voulus frapper un grand coup, j'allai trouver le surintendant lui-même d'une des lignes et lui déclarai qu'il me fallait absolument une réponse, que j'y avais droit, que je soupçonnais mes dépêches de n'avoir pas été régulièrement

expédiées, et qu'il était tenu de s'informer si, au moins, elles avaient été livrées à leurs destinataires à Montréal.

Le surintendant me fit justice : il envoya lui-même une dépêche au bureau de Montréal et réclama une réponse catégorique, en me disant de revenir le lendemain. Il était alors onze heures du soir ; je me rendis à mon hôtel un peu tranquilisé. Dès huit heures, le lendemain matin, je me trouvais à l'ouverture du bureau de jour. Il n'y avait pas encore de réponse, mais je n'avais pas de raison de m'en étonner ; un opérateur m'expliqua que toutes les dépêches envoyées des États de l'Ouest au Canada devaient subir un temps d'arrêt à Détroit, d'où elles étaient réexpédiées dans mon pays par des lignes canadiennes ; il me donna à entendre que la réponse au message du surintendant pourrait bien ne pas arriver avant le soir.

*

Ce jour-là était le jeudi. Dès onze heures, c'est-à-dire à l'heure de la distribution de la malle venant de l'Est, je me trouvais au bureau de poste : « Il y a une lettre enregistrée à votre nom, me dit le commis. De qui l'attendez-vous et de quel endroit ? » Ces formalités étaient nécessaires ; heureusement qu'elles ne m'offraient aucune difficulté. Je répondis nettement ; il n'y avait pas d'erreur possible, et l'on me livra ma lettre... Je n'osais y toucher, ma main tremblait, il me semblait marcher sur des fils électriques ; le bonheur trop longtemps attendu est comme le bonheur inattendu ; il vous surprend avec autant de violence et vous n'osez y croire. – J'avais donc là cent dollars et j'allais sortir de ce trou maudit où, depuis cinq jours, j'éprouvais des humiliations, des déceptions et des découragements sans nombre ! – Je courus à l'hôtel sans ouvrir ma lettre ; le train devait partir avant deux heures et demie, et j'avais une foule de petites choses à faire. Je préparai ma malle et je m'habillai pour le voyage. Je descendis et demandai mon compte ; je devais avoir l'air de Napoléon à Austerlitz. Il y avait dans Omaha un

brave Allemand, propriétaire d'un saloon, qui m'avait fait souvent crédit sur ma bonne mine ; je pensai à lui d'abord ; je courus à la banque la plus voisine, j'entrouvris en frémissant ma lettre... il y avait dedans un billet de dix dollars !...

Non ! cela ne pouvait être. Je tournai et retournai vingt fois le billet entre mes mains : mes yeux me trompaient sans doute : il ne pouvait y avoir tant d'ironie et tant de perfidie dans un simple billet de banque... Pourtant, il fallait bien se rendre à l'évidence du chiffre ; la lettre ne contenait qu'un mot : « Mon cher ami, je vous envoie les dix dollars que vous m'avez demandés par votre télégramme de San Francisco ; que Dieu vous bénisse ; très pressé. » C'était l'opérateur qui s'était trompé et qui avait demandé pour moi dix dollars au lieu de cent, et cette lettre m'arrivait huit jours après son départ du Canada : c'était alors le deux juillet, et elle était datée du vingt-cinq juin. Comment cela se faisait-il ? Il n'y avait pourtant que trois jours de chemin de fer entre Omaha et Montréal ; pourquoi cette lettre en avait-elle mis sept à me

parvenir ? je courus au bureau de poste m'informer. Un des employés me fit savoir que les lettres venant du Canada étaient toujours retardées de quelques heures à Détroit, ce qui leur faisait perdre une journée, et qu'elles étaient ensuite régulièrement retenues une autre journée à Chicago pour la redistribution dans les États de l'Ouest ; qu'en outre il était très rare que, pour une cause ou une autre, sur cette longue distance, les lettres ne fussent retardées d'un jour ou deux de plus.

*

Tous ces retards m'eussent été indifférents, pourvu que j'eusse reçu cent dollars au lieu de dix. Mais cela était par trop fort, et il me semblait que le destin abusait : avoir pris la peine d'envoyer un télégramme à onze cents lieues de distance, et le payer trois piastres pour en avoir dix, cela me paraissait une fatalité de mauvais goût ; il y avait bien d'autres farces à faire que celle-là, et le sort aurait pu attendre un autre

moment pour me jouer un pareil tour. Néanmoins, j'avais dix dollars dans ma poche et je pouvais faire figure avec cela pendant quarante heures au moins ; je pourrais dans tous les cas au moins payer mes cigares et mes verres et ne pas renouveler vingt fois par jour les mêmes petites humiliations ; j'aurais une physionomie tout comme un autre homme, des joues que la honte ne ferait plus rougir à chaque instant et des yeux qui oseraient en regarder d'autres.

La première chose à laquelle je pensai fut d'aller retirer ma montre. Comme je la tins longtemps sur mon cœur, bien serrée, bien close dans cette petite poche de gilet où, depuis tant d'années, elle en avait senti chaque battement ! il me semble que lorsqu'elle y rentra de nouveau, après cinq jours de séparation, elle frétillait d'aise et cherchait à se blottir dans le petit fin fond du coin afin de ne plus en sortir. je la regardais, je l'embrassais et je la remettais vite dans son trou de peur de la perdre encore. Que voulez-vous, lecteurs ? ceci est peut-être puéril à vos yeux ; c'est que je ne puis donner aux choses leur valeur et leur véritable expression. Cette petite montre

était pour moi dix années de ma vie qui me revenaient tout à coup, dix années pendant lesquelles elle ne m'avait pas quitté un instant, et dans l'horrible abandon où je vivais depuis un mois, une heure de conversation muette et attendrie avec le seul objet qui me rappelât tant de choses envolées, mais toujours chères, était-ce donc trop ?

*

Je retournai au bureau du télégraphe : c'est ainsi que je passais la journée entière, ou bien encore, j'allais à l'arrivée de tous les trains, et le soir, entre sept et huit heures, je faisais une promenade dans les bois et les vallées serpentantes qui entourent Omaha. Cette fois encore, il n'y avait pas de réponse au message du surintendant qui, cependant, avait été envoyé depuis déjà dix-huit heures. Alors je compris que c'en était fini de moi. Je n'avais pas voulu m'adresser à ma famille, parce que tous les membres en étaient dispersés à droite et à gauche

à la campagne, et qu'il aurait fallu trop de temps pour en recevoir une réponse ; je n'avais pas voulu davantage écrire, parce qu'à tout compter il ne fallait rien moins que dix jours pour qu'une réponse m'arrivât, et j'avais toujours pensé que le langage du télégraphe étant plus énergique, plus pressant, mon horrible position serait plus vite comprise. Mais, pour le coup, je résolus de tout tenter ; j'envoyai quatre à cinq lettres dans toutes les directions et un télégramme que je payai trois dollars, et qui devait arracher les entrailles de mes amis, s'ils en avaient encore.

Lorsque j'eus fini, il était six heures du soir. Je soupai lentement, posément, je relus mes lettres, les affranchis tout comme aurait fait un capitaliste, puis me rendis de nouveau au *Telegraph office*, déterminé cette fois à commettre quelque crime inouï si je n'avais pas de nouvelles : « *There is an answer for you and a right one also* », me dit un des opérateurs que j'avais particulièrement ahuris. « *Wait a moment, I will write it down for you ; it is just arrived.* »

Tout mon sang avait reflué en une seconde

vers mon cœur ; mes jambes tremblaient et mon gosier n'aurait pu laisser passer une aiguille. Sans doute on avait mis toutes les banques du Canada à sec pour m'en expédier les dépôts.

*

Deux minutes après, l'opérateur me remettait un télégramme ainsi conçu : « Demain, Bradlaugh, 28, rue Farnham, recevra instruction de vous donner cent dollars en or. » Un prisonnier, au fond d'un noir cachot, que l'on rend subitement à la lumière et à la liberté, éprouverait le même éblouissement que moi à la vue de ce télégramme qui m'éclatait en pleine figure : « Demain, demain, je quitterai Omaha ; demain, je sortirai de ce tombeau brûlant ; demain, je secouerai ce sable de feu ; demain, je serai libre. Ô argent ! se peut-il qu'on t'appelle vil métal, toi qui me rends une patrie, toi qui me donnes en une heure autant de joie que j'ai eu de chagrins en un mois ! ! ! » Et je m'élançai dans la rue comme un cerf dans les vallons, bondissant

presque à chaque pas, soulevé par des flots élastiques.

J'avais encore quelque menue monnaie : « Nous allons arroser le télégramme », me dis-je, et je courus demander à tous les employés de télégraphe de me suivre à un *saloon* quelconque. Quelques-uns d'entre eux étaient sur le point de devenir idiots à force d'avoir été tracassés par moi, et je leur devais bien au moins un cocktail. Ils me suivirent au nombre de trois ou quatre, et nous ébauchâmes une pochardise qui aurait pu devenir légendaire, si je n'avais songé aux graves événements du lendemain.

*

Ce lendemain était vendredi, 3 juillet, jour où j'allais me montrer pour la première fois dans toute ma gloire aux citoyens d'Omaha, mais pour leur dire un éternel adieu. À dix heures j'arrivais au bureau de M. Bradlaugh, rue Farnham, avec une magnifique assurance et un front superbe. Il

me semblait que tout ce qu'il pouvait y avoir d'employés dans ce bureau se précipiterait vers moi pour m'offrir cent dollars. Je tenais à la main ma dépêche et je la chiffonnais avec une nonchalance caressante. On me dit de revenir à onze heures ; je revins à onze heures. On me dit de revenir à midi, je revins à midi ; M. Bradlaugh n'y était pas encore ; alors j'expliquai comme quoi je devais prendre le train sans faute à trois heures et que je n'avais pas de temps à perdre. « M. Bradlaugh sera certainement ici à 1½ heure », me dit-on ; va pour 1½ heure, me dis-je ; ma malle était toute prête, je n'aurais eu qu'à toucher mon argent, payer mon hôtel et partir. À l'heure indiquée, je paraissais de nouveau rue Farnham, 28, et j'entrais en pourparlers avec un homme qui était le chef du bureau. Je lui montrai ma dépêche et lui demandai s'il avait reçu instruction de me donner les cent dollars qui s'y trouvaient indiqués. « Non, me répondit-il ; du reste, je n'ai pas d'instructions à recevoir de Montréal. Nous représentons ici une agence de la maison Bradlaugh dont le siège général est à New York, et tous les ordres doivent nous venir

directement de ce dernier endroit. Si l'on a fait un dépôt pour vous à Montréal, il faut que l'agence de Montréal en ait donné avis à New York, d'où instruction nous parviendra ensuite directement de vous payer ; sinon, nous ne pouvons agir. – Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas encore vos instructions ? m'écriai-je ; le dépôt est fait depuis plus d'une journée, et il me semble que le télégraphe a eu le temps de fonctionner depuis lors. – Sans doute, mais je ne pense pas recevoir un télégramme de New York ; je recevrai plutôt une lettre de Montréal contenant la somme déposée sous forme de chèque payable par une banque d'Omaha, vu que vous êtes absolument inconnu, que personne ne peut vous identifier, et que, même en recevant un télégramme de New York, je serais encore embarrassé de savoir que faire. – Comment ! monsieur, repris-je, dès lors que vous recevez un ordre formel du siège général, où est donc votre responsabilité, et n'êtes-vous pas tenu de me faire justice ? – Je ne vous connais pas, monsieur, me répliqua-t-il ; je ne sais pas du tout qui vous êtes ; il y a déjà plus d'un exemple de dépêches

falsifiées ; et, quant à moi, je ne puis rien faire pour vous sans une dépêche que je reconnâtrai à certains signes de convention pour émaner directement du bureau général de New York. Revenez ici à sept heures ce soir ; j'aurai peut-être reçu l'instruction que vous espérez ; sinon, il est probable qu'elle ne viendra que par la malle. Demain est le 4 juillet, grande fête nationale ; je prends le train ce soir même et m'absente pour un mois, mais je vais laisser pleins pouvoirs à un jeune homme qui me représente ici en mon absence et qui vous paiera, s'il y a lieu. »

Que pouvais-je répondre à cela ? Rien. J'étais convaincu du reste qu'une instruction précise viendrait de New York, dans la journée, puisque ma dépêche le comportait expressément, et que je pourrais partir le lendemain. Je me retirai. D'heure en heure je revins, puis toutes les demi-heures, puis tous les quarts d'heure. À sept heures, il n'y avait pas encore de message envoyé de New York. Jusqu'à minuit, j'allai d'un bureau de télégraphe à l'autre demander s'il n'y avait pas de dépêche pour l'agence Bradlaugh. Rien, rien, rien. Le lendemain était le 4 juillet, et tous les

bureaux seraient fermés ; le surlendemain, c'était le dimanche ! Toutes les craintes et toutes les inquiétudes revinrent à la fois en grossissant dans mon cerveau. La dépêche que j'avais reçue était-elle apocryphe ? Que signifiaient tant de retards ? Pourquoi me donner une espérance qui, se changeant en déception dans l'état où je me trouvais, pouvait me faire perdre la raison ? On ignorait sans doute que toutes mes nuits et mes jours se passaient dans une angoisse mortelle, que je ne vivais pas, que la fièvre seule me soutenait, que j'étais à bout de tous les moyens factices d'entretenir mon énergie. À deux heures du matin je me rendis à l'un des bureaux de nuit, et j'adressai une dépêche suppliante : « Au nom du ciel, disais-je, tirez-moi de cet enfer ; dites-moi comment mon argent doit me parvenir, je ne puis plus vivre ainsi. »

*

Toute la journée du 4 juillet se passa, les gamins tirèrent un nombre infini de pétards dans

les rues ; les drapeaux s'étalèrent sur les édifices publics, les magasins furent fermés et tous les bureaux désertés. Le lendemain, dimanche, se passa encore et le télégraphe resta muet. Le lundi, j'étais devenu farouche, le désespoir grandissait en moi et je sentais les premières atteintes de cet état affreux qui conduit vite aux plus terribles résolutions. Je passai toute cette journée dans un énervement indicible ; un fauve pris subitement au piège et renfermé dans une cage devait avoir mon regard et la même haine contre tous les hommes. Enfin, vers six heures, comme je sortais encore une fois de mon hôtel, je vis venir à moi le jeune commis de l'agence Bradlaugh ; il tenait à la main une dépêche lui enjoignant de payer cent dollars en or à la personne qui exhiberait un télégramme daté de Montréal, signé de tel nom et comportant la mention de pareille somme à lui être payée : « Enfin, m'écriai-je, me voilà sauvé ! » Et je faillis prendre le jeune homme dans mes bras et le soulever à trois pieds de terre. Il était ahuri ; les Yankees n'ont pas l'habitude de pareils transports, et ils sont plutôt disposés à s'en défier qu'à s'y laisser prendre. Mais il était

difficile de ne pas croire à la sincérité des miens : « Venez demain au bureau, me dit-il, entre 10 et 11 heures, et j'aurai votre affaire. » Ces paroles étaient grandes comme le monde, et je ne voyais rien dans les temps modernes qui fût aussi éloquent.

*

Le temps que je passai jusqu'au lendemain n'a de nom dans aucune langue ; je me levai six fois pour épier l'aurore ; je bus un gallon d'eau à la glace, je fumai à outrance, je déjeunai comme Jupiter au milieu des déesses, et, à dix heures, j'arrivais comme un conquérant dans le bureau de l'agence Bradlaugh. Il n'y avait personne ; j'attendis, puis je sortis, puis je revins. Pendant deux heures, le bureau resta vide : l'évêque d'Omaha venait de mourir deux jours auparavant et on l'enterrait ce matin-là même ; tous les bureaux étaient déserts en son honneur et les banques fermées. Enfin, à midi, mon jeune homme parut. Je me précipitai au-devant de lui :

« Je n'ai pas encore d'argent, me dit-il, revenez à une heure et demie. »

– Comment ! vous n'avez pas d'argent, m'écriai-je ; qu'est-ce que cela signifie ? Voulez-vous vous jouer de moi ? Remarquez que je veux absolument prendre le train aujourd'hui à trois heures, et que je vous tiens responsable de tous les délais. – Le chef du bureau m'a laissé sans un sou, répliqua-t-il, je n'ai en ma possession que trois chèques *à ordre* représentant exactement le montant qui vous revient ; il faut les faire styler *au porteur* pour pouvoir les négocier dans une banque et j'ai en vain cherché leurs signataires toute la matinée ; ils doivent être absents. Enfin, revenez à une heure et demie, j'espère que j'aurai alors réussi à les trouver. »

À une heure et demie précise j'étais de retour : « Mon argent, mon argent, m'écriai-je d'une voix terrible ; il me le faut de suite, je n'ai plus qu'une heure devant moi ; l'omnibus quitte l'hôtel à deux heures et demie juste, c'est le dernier délai que je vous accorde. – Je n'ai pu trouver personne encore, répondit le jeune homme avec

une espèce de honte mêlée de crainte. – Ah ! vous n’avez pu trouver personne ; eh bien ! je vais les trouver, moi, vos faiseurs de chèques ; venez avec moi de suite, je l’exige »... Et je l’entraînai violemment au bas de l’escalier qui menait à son bureau. Nous allâmes au pas de course chez les trois signataires en question ; tous trois étaient absents.

*

Jusqu’à deux heures un quart, démarches et courses furent inutiles. J’avais fait descendre ma malle pour qu’elle fût toute prête à mettre dans l’omnibus ; ma détermination de partir ce jour-là même était effrayante : « Venez avec moi à l’hôtel, dis-je au jeune homme, peut-être le propriétaire voudra-t-il négocier vos chèques. » Nous arrivâmes, nous nous adressâmes au propriétaire qui nous répondit qu’il ne connaissait rien à tout cela et qu’il ne pouvait y remédier ; – Il restait encore une demi-heure pour le départ du train ; l’omnibus vint et emporta tous les bagages

excepté le mien. Mon affaire était montée à la hauteur d'un événement ; les hôtes me regardaient, les uns avec défiance, les autres avec surprise ; une sueur froide coulait sur tous mes membres, et en voyant partir l'omnibus, j'eus comme un mouvement de colère féroce : « Par tous les diables, dis-je au jeune homme en lui sautant presque à la gorge, vous allez venir avec moi de nouveau ; Omaha n'est pas grand heureusement ; peut-être trouverons-nous cette fois vos individus ; un quart d'heure me suffit pour me rendre à la gare dans un cab ; vite, courons », et je le tirai par le bras et nous arrivâmes tout haletants chez le plus voisin des signataires. – Il venait de rentrer, il modifia de suite son chèque ; nous courûmes chez le second qui, lui aussi, était de retour, et qui fit comme le premier.

Ces deux chèques réunis représentaient soixante-quinze dollars ; il fallait maintenant aller les toucher à la banque ; nous y courûmes et nous reçûmes l'argent. Un quart d'heure s'était passé ; je n'avais pas le temps d'aller chez le troisième signataire, et plutôt que de ne pas partir

immédiatement, j'aurais préféré être rôti vif.

J'entraînai avec moi le commis de Bradlaugh tout essoufflé, tout hors de lui, presque pris de vertige. – Nous arrivâmes à l'hôtel ; mon compte était fait d'avance avec une réduction d'un dollar par jour, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir encore à payer une note fort respectable. Je m'entendis avec le propriétaire qui devait toucher pour moi, dès le lendemain, le montant du troisième chèque et me l'expédier à Détroit où j'attendrais quelques jours. Je partis tambour battant dans un cab retenu à tout hasard, et j'arrivai à la gare au moment même où la locomotive sifflait ; je n'eus que le temps de jeter ma malle dans le compartiment des bagages et de sauter dans le premier car venu. La sueur m'inondait des pieds à la tête et j'avais le gosier comme un étau chauffé à blanc : heureusement que le train arrêtait à trois milles plus loin, de l'autre côté du Missouri, à Council Bluffs, et que, là, j'aurais le temps de me désaltérer et me remettre de tant d'émotions violentes.

Maintenant, je veux faire connaître un détail

curieux, qui en vaut la peine, et que l'entraînement du récit m'a forcé d'omettre.

*

On se rappelle qu'il y a trois lignes de chemins de fer d'Omaha à Chicago. Les trains de ces lignes partent à la même heure, sans s'éloigner de beaucoup les uns des autres. La concurrence qu'elles se font est acharnée, ingénieuse, fertile en ressources de toute espèce ; elles ont des agents qui parcourent sans cesse les hôtels et qui s'adressent directement aux voyageurs pour leur vendre des tickets. Les propriétaires d'hôtel les mettent au courant de tous les départs et de toutes les destinations sans avoir de préférence pour aucune des lignes ; c'est aux agents de persuader les voyageurs. Or, l'un d'eux, celui du Rock Island Company, avait appris le matin que je devais partir ; un passager pour le Canada, ça ne se voit pas tous les jours dans ces parages. Il accourut à moi, me sollicita, m'attira, me convainquit que je devais m'en retourner à

Chicago par le Rock Island R.R. Il fit tant que je le suivis jusqu'au bureau de sa compagnie pour prendre mon ticket et retenir mon lit, mais je n'avais pas encore un sou en ce moment-là : « *It is all right*, me dit l'employé du bureau en me remettant mes tickets, notre agent se rend lui-même sur le train tous les jours et accompagne jusqu'à Council Bluffs, pour veiller à leurs bagages et les renseigner, les voyageurs qui nous font l'honneur de passer par notre voie. »

Ainsi donc, je me trouvais nanti d'un ticket de voyage et d'un lit dans le Pullman, sans qu'il m'en coûtât rien, libre de tous mes mouvements et pouvant m'échapper dans une autre direction, s'il m'avait plu de le faire. Chose à remarquer. Je vis l'agent dès le départ du train ; il passa devant moi peut-être vingt fois, jetant un coup d'œil de-ci, de-là, voyant à tout, ne me disant pas un mot, ayant l'air d'avoir autre chose à faire chaque fois que je m'approchais de lui pour le payer, enfin, ne se laissant approcher qu'à Council Bluffs même, après avoir vu à tous les détails, comme si le paiement des billets était le dernier objet dont s'occupât la compagnie qu'il représentait.

C'était très fort, en vérité très fort, et archi-yankee.

*

Donc, le 7 juillet 1874, je quittai Omaha pour revenir à Montréal d'où j'étais parti vingt-huit jours auparavant. J'étais allé jusqu'à San Francisco d'où je revenais en moins d'un mois ; j'avais passé par toutes les épreuves, toutes les misères, toutes les souffrances, et je revenais victorieux de ce qui aurait suffi à tuer dix hommes. Je compris alors pour la première fois que mon découragement était une faiblesse impie et qu'il restait peut-être encore bien des choses à faire pour moi dans l'avenir...

VI

Je partis avec trois piastres et demie dans ma poche pour me rendre jusqu'à Détroit, à trente heures de distance ; mais j'étais dans le Pullman

et mon lit était payé ! Dieu ! quel admirable trajet ! quel manteau soyeux et luxuriant que ces prairies de l'Illinois et de l'Iowa ! Et les bois, et les jardins, et les villas ! quelle puissance, quel luxe de végétation ! Le chemin de fer semble courir sur des flots lentement balancés, ou plonger et replonger avec eux suivant les caprices de la brise... Mais je ne veux plus m'arrêter en route pour peindre ou raconter quoi que ce soit ; l'impatience d'arriver gagne jusqu'à ma plume qui galope et tremble à la fois sur le papier ; la patrie est là à l'horizon, je cours, je vole. Déjà j'ai senti comme des souffles échappés du Saint-Laurent et qui ont franchi les montagnes et les plaines... non, non, pas encore... il va me falloir attendre cinq jours de plus à Détroit. Mais qu'importe ! Une fois là, je n'aurai plus que deux cents lieues à faire pour atteindre Montréal ; trente heures de marche et j'aurai retraversé le continent, j'aurai fait deux fois onze cents lieues comme un éclair glissant sur un nuage ; encore une semaine pour compléter le mois et demi dans lequel s'est accompli ce double voyage.

*

Il était exactement quatre heures, mercredi soir, une journée après le départ d'Omaha, quand nous arrivâmes à Chicago. J'avais cinq heures à y passer avant que le train du Michigan Central ne partît pour Détroit, à treize heures de distance. — Il restait au fond de mon gousset deux piastres qui me mettaient à l'abri de toute tentation, mais il me fallait cependant occuper à quelque chose les heures d'attente. Je résolus de pousser devant moi au hasard de la marche et de pénétrer jusqu'au cœur de la métropole de l'Ouest, devenue si rapidement célèbre, et qui déjà fatigue la renommée.

En voyant cette ville à qui je n'avais pas songé à donner même un regard la première fois, en parcourant les grandes avenues et les rues merveilleuses, peuplées de 400,000 habitants, là où il n'y avait pas une maison il y a un demi-siècle, en voyant se mouvoir, glisser et se disséminer dans toutes les directions un peuple infatigable, en entendant le bruit immense, le

bourdonnement confus, lointain, répété, incessant, de cette cité prodigieuse qui toujours travaille, toujours fermente, toujours produit pour concevoir encore l'instant d'après, où les mille échos d'une activité multiple, de l'industrie et de l'entreprise sous toutes les formes, frappent assidûment l'oreille, où l'on voit des merveilles de construction élevées en un clin d'œil au prix de millions de dollars, où les ruines des fléaux destructeurs, à peine écroulées, sont remplacées par des édifices plus vastes et plus somptueux encore, où le ciel, chargé nuit et jour de la glorieuse fumée d'un travail que rien ne ralentit, brille encore néanmoins, joyeux et éclatant, sur les innombrables toits de la métropole, je ne pus m'empêcher d'une admiration vertigineuse et de me sentir dominé, rapetissé, comme en présence de tout ce qui est véritablement grand.

Certes, je n'oserai pas dire que ce soit beau encore, ni remarquable, ni saisissant, au point de vue de l'art et de l'architecture savante, que la ville naissante de Chicago, mais c'est mâle et fier. On aperçoit là l'empreinte des enfants de géants, on ne s'étonne plus de ce que les

habitants de Chicago se croient les premiers hommes de l'univers, on leur pardonne une infatuation que justifient tant de prodiges accomplis, on les laisse appeler leur ville le « grenier du monde », la « cité des jardins du continent » et on lit sans sourire un paragraphe comme celui-ci, que j'extrais d'un auteur américain :

« *Les Mille et une Nuits* ne contiennent rien de plus merveilleux que le développement de Chicago. Rien au monde n'est plus miraculeux, plus étrange, plus incroyable que ce développement. Si par un seul exemple nous voulions prouver la supériorité de l'Amérique sur tous les autres pays du monde, si nous étions appelés à démontrer la puissance de ses institutions, l'accroissement de son commerce, l'énergie irrésistible de son peuple, l'extension de son industrie, son aptitude à se servir de tous les avantages que la nature lui a départis, si nous étions appelés à démontrer cela, nous n'aurions autre chose à faire qu'à citer Chicago, la ville modèle (*the standard city*) de l'Amérique. »

*

Ce qui fait avant tout la grandeur des Américains en général, c'est la liberté. Ces fils de l'étendue sont libres comme l'air. Rien ne forme plus vite, rien ne fait les hommes plus mûrs et plus complets que l'usage de la liberté. Cependant, il faut admettre qu'en dehors des grandes choses qu'elle inspire, les Américains sont les plus puérils et les plus futiles des hommes ; ils sont jeunes, voilà pourquoi ils sont enfants. Mais laissons là les appréciations et revenons à Chicago que je ne crois pas devoir laisser ainsi sans appuyer sur certains détails vraiment surprenants.

L'habitant de cette ville presque fabuleuse n'admet pas l'impossible ; il est persuadé que Chicago peut tout faire et finira par tout faire. C'est provoquer son sourire que de lui parler de Babylone, de Carthage, de Rome ou de Paris ; il n'a aucun doute que Chicago ne devienne rapidement la première ville du monde entier, et

il le démontre par des calculs de recensement qui seraient très exacts s'ils suivaient toujours une marche régulière et s'ils gardaient des proportions invariables. Ainsi, cette métropole qui n'avait que trente habitants en 1829, en avait huit mille en 1844, quatre-vingt mille en 1855, cent cinquante mille en 1863, et enfin deux cent soixante mille en 1866, trois ans après seulement : – d'où il résulte, les proportions étant suivies, que Chicago devrait avoir un million en 1880, et en 1900 le double de la population actuelle de New York. En moins d'un demi-siècle, la population de Chicago dépasserait celle de Londres et atteindrait celle de la Rome des Césars, qui comptait cinq millions d'âmes. Le Dominion tout entier n'en contient pas encore autant.

Si j'allais maintenant exposer quelques statistiques de commerce, en regard de celles de la population, le lecteur serait épouvanté de leur développement énorme :

« Pour tout homme qui a une notion quelconque des résultats généraux du commerce

d'un État ou d'une ville, dit un auteur moderne, les statistiques de Chicago ont quelque chose de fantastique, d'incroyable même.

« Les Illinois qui habitent Chicago sont très fiers de leur ville. Ce sont les Marseillais des États-Unis. Ils ont la réputation d'être vantards ; la vérité est qu'ils sont les citoyens les plus entreprenants de la République ; ils aiment les gros chiffres, et, comme pour beaucoup d'intelligences vives et peu cultivées, la statistique a pour eux un charme tout particulier. Ils tournent et retournent les sommes de leur commerce dans tous les sens et arrivent à faire des rapprochements insensés. Ils savent combien de fois le bois importé annuellement à Chicago pourrait faire le tour du monde, et ils se frottent les mains d'un air provocant en énonçant cette singularité. En parlant d'un riche industriel, un Illinois me dit "Il a autant de dollars de revenu qu'il entre de briques dans la construction de telle église". »

Après vingt-quatre heures de séjour à Chicago, ce style hyperbolique n'a plus rien qui surprenne

un Européen, mais pour moi, j'y étais préparé, je le connaissais d'avance, je l'avais entendu bien souvent, et, du reste, le temps me manquait pour faire une nouvelle étude sur place ; je me contentai d'admirer, à la hâte, les merveilles dont j'avais tant de fois entendu parler, et, cinq heures après mon arrivée dans la « cité des jardins du continent américain », je prenais le train qui allait m'emporter à Détroit, où je voulais rester quelques jours pour me remettre avant de revenir au Canada.

VII

J'arrivai à Détroit le jeudi matin et je dus attendre jusqu'au mardi suivant que le reste de mes cent dollars me fût expédié d'Omaha. Le mercredi soir, à six heures, j'arrivais à Montréal. C'était bien vrai ! j'étais de retour, mais je ne pouvais pas y croire et je n'osais me montrer. Les circonstances de mon départ avaient été telles qu'un retour aussi subit devait ou me rendre ridicule, ou paraître comme une fantaisie

exorbitante ; heureusement que j'avais eu assez de malheurs, assez d'épreuves et assez de souffrances, pendant ce court espace de temps, pour me protéger contre tous les sarcasmes. Je me réservais d'écrire mon voyage, de faire voir qu'on ne fait pas deux mille lieues par caprice, dans des conditions aussi douloureuses, qu'on ne s'expatrie pas, et qu'on ne revient pas surtout, sans avoir puisé dans l'excès même de ses maux un courage qui élève au-dessus de la raillerie et qui en impose aux plus incrédules.

Mais à peine avais-je mis le pied dans les rues de Montréal, à peine la patrie m'était-elle rendue, que la moitié de ce que j'avais souffert était déjà envolée dans l'oubli, et je n'en étais que plus hésitant. Il me semblait que je n'avais pas assez la physionomie de tant de cruelles épreuves, que j'aurais dû avoir une figure émaciée, de grands yeux enfoncés dans leur orbite, toutes les apparences d'une agonie prochaine ; et, au lieu de cela, je revenais avec une contenance, une vigueur et une allure que j'étais loin d'avoir eues en partant ! Cela était pourtant facile à expliquer ; la joie du retour et l'espérance en l'avenir,

substituées à la douleur du départ et à un désespoir profond, avaient opéré ce rapide changement. Il est des maladies terribles, dont la violence est extrême, mais dont on guérit en vingt-quatre heures lorsqu'elles n'ont pas amené la mort. L'excès de la fatigue physique est toujours salutaire lorsqu'il s'arrête à la limite où il peut devenir fatal ; il en est ainsi de la douleur, semblable à une fièvre intense qui, lorsqu'elle est vaincue, équivaut à un renouvellement complet du système. Chez les natures élastiques, douées d'une sensibilité et d'une mobilité telles que les impressions de toutes sortes s'y succèdent comme autant de coups de foudre non interrompus, la souffrance et le bonheur ne peuvent jamais être calmes ; les transports de l'un élèvent jusqu'aux nues, les abattements de l'autre précipitent dans des abîmes pleins de ténèbres.

Mais maintenant, revenu dans la patrie, tout étonné de sentir encore en moi la vie et l'espérance, je ne tardai pas à mesurer les résultats futurs et la portée d'une épreuve que, pendant deux mois, j'avais regardée comme mortelle. Je crus découvrir en moi un autre

homme, sorti du creuset du malheur, avec une faculté nouvelle, la seule qui pût désormais bien gouverner ma vie, et dont le défaut avait causé tous mes malheurs jusqu'alors. Je me demandai si cette succession précipitée, brutale, d'événements tous tournés contre moi, et agissant comme avec une intelligence féroce jusque dans les plus petits détails, était bien simplement une fatalité, s'il ne fallait pas remonter à une loi plus haute, loi d'une volonté inflexible, pour qui tout est préconçu et déterminé d'avance. Je me demandai si c'était bien un sort aveugle et inconscient, celui qui s'était acharné sur moi avec cette suite et cette précision implacables, et pour la première fois, impuissant révolté, toujours vaincu, j'entendis les accents de la grande voix intérieure, de la conscience, et je compris cette fatalité divine qui s'appelle l'expiation, aussi nécessaire, aussi juste qu'elle est universelle, et à laquelle on croit en vain pouvoir faire exception. Je courbai mon front devant Dieu en le sentant inexorable et je reconnus l'immensité de sa miséricorde dans cette torture salutaire qui, au lieu de me rendre méchant, m'avait éclairé et soumis ; je reconnus

surtout que si je ne pouvais encore espérer le bonheur, qui ne vient qu'après l'expiation, du moins j'avais déjà la résignation qui est le commencement de la force.

*

J'étais parti le désespoir dans l'âme, je revenais presque victorieux de moi-même : l'amertume de mes regrets se changeait rapidement en un mélancolique retour vers les choses du passé, qui n'abandonne pas un instant mon esprit, mais qui ne le tourmente plus, qui touche mon cœur, mais sans le déchirer, qui me donne une paix de jour en jour plus profonde, si ce n'est l'oubli qui est au-dessus de tous les efforts, et que je ne cherche pas d'ailleurs, parce qu'il n'est pas autre chose que le tombeau de l'âme ou le vide dans la vie. Enfin je revenais transformé, tout prêt à commencer une existence nouvelle, et plus digne peut-être cette fois d'en atteindre l'objet.

Mes amis que je craignais tant d'abord de revoir et dont je voulais à tout prix éviter les rires, vinrent tous au-devant de moi comme s'ils ne m'avaient pas vu depuis longtemps déjà et comme si j'étais réellement un ressuscité. Mais, au milieu des joies et des transports du retour, j'avais toujours devant moi l'image de Québec, ce cher vieux Québec, dont j'ai tant ri et que j'aime tant, ce bon petit nid qu'on ne quitte jamais tout entier et que l'on retrouve toujours intact au retour.

Seulement cinq semaines après je pus y revenir, et de suite j'allai faire une longue marche sur le chemin de Sainte-Foy, cette avenue incomparable où tant de soirs j'avais été promener mes rêves et mes plus douces illusions. Là, je rassemblai tous mes souvenirs, et des larmes chaudes comme celles des premiers âges de la vie, des larmes d'une source toute nouvelle, jaillirent de mon âme consolée. Puis je pris la route du Belvédère, je longeai le chemin Saint-Louis et j'arrivai sur la plate-forme, à l'heure où je pouvais être seul, où le flot des promeneurs ne viendrait pas troubler l'attendrissement de mes

pensées.

*

Ah ! que vous dirai-je, que vous dirai-je, lecteurs, en terminant ce long et douloureux récit pendant lequel plus d'un d'entre vous peut-être a partagé mes cruelles angoisses ? Je restai bien longtemps, bien longtemps sur cette plate-forme d'où mon regard embrassait un si magnifique morceau de la patrie. À cette hauteur, mon âme s'élevait avec le flot de ses innombrables souvenirs, mêlé cette fois à celui des espérances dont le cours semblait s'être si longtemps détourné de moi. Je revis mon passé disparu, comme si c'était pour la dernière fois ; j'en regardai s'éloigner une à une les ombres muettes qui me quittaient tristement ; il y avait là bien des regards et des sourires qui m'attiraient encore, mais je n'en pouvais, hélas ! retenir un seul : ils s'enfuyaient... et pourtant je les voyais toujours. Oh ! non, non, chères et douces choses envolées ; il n'y a pas de nuit ni de passé pour le souvenir ;

vous êtes toujours vivantes, toujours présentes, et vous me resterez quand même. Ce n'est pas moi qui mettrai sur vous le linceul et le temps ne peut rien dans mon cœur. Ce qui me reste à vivre ne vaut pas ce que j'ai vécu ; je vous suivrai toujours et jamais aucune ombre ne vous dérobera à mes yeux. Toutes, toutes, désormais, vous m'êtes chères ; vous à qui je dois mes bonheurs fugitifs, je vous bénis, et vous à qui je dois mes longues angoisses, je vous pardonne. Laissez, laissez au moins la trace de votre fuite pour qu'elle éclaire les tristes années qui me restent ; l'ombre de ce qui fut cher a encore plus de clarté que l'éclat de l'espérance, de même qu'un souvenir heureux vaut souvent plus que le bonheur.

Qu'importe que vous soyez le passé ! Est-ce que des fleurs qui tombent ne sort pas le germe qui fécondera les plants nouveaux ? C'est à vous, à vous qui ne pouvez mourir, que je dois le meilleur, le plus vivant et le plus vrai de moi-même.

Lorsque je vous crus perdues pour toujours, je poussai un cri funèbre qui retentit dans bien des

cœurs ; aujourd'hui je vous retrouve décolorées, pâlies, devenues à peine un fantôme de vous-mêmes, mais cela suffit désormais au fantôme de ce que j'ai été. Le passé qui s'échappe en laissant à l'homme une dernière illusion est une force de plus ; il s'y retrempe, il mesure l'étendue de ce qu'il a souffert, et, en se voyant sorti des épreuves, il conserve toute la confiance et toute l'énergie de l'attente.

*

Ô mon pauvre vieux Québec ! je te retrouve donc, toi que je croyais pouvoir fuir ; je te retrouve avec le parfum, avec le sourire encore empreint de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre pendant quatre années ; je te retrouve, toi qui n'as pas une rue, pas une promenade, pas un jardin, pas un bosquet qui ne furent les confidents de mes solitaires rêveries et de l'épanchement intarissable de mon âme. Tu avais eu tout, tout de moi ; je t'avais même engagé l'avenir et j'avais juré de ne jamais te quitter, en récompense de ce

que tu m'avais inspiré de touchantes et de délicieuses chimères. Et pourtant ! je t'ai raillé, je t'ai bafoué, j'ai redoublé sur toi les traits et les rires ; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime !

Rien n'est beau dans le monde comme toi, mon pauvre Québec, et le monde, je le connais. L'admiration que tu inspires est encore bien au-dessous du langage que tu parles au cœur. L'étranger, qui voit tes débris entourés du cadre majestueux de montagnes qui s'étendent bien au-delà du regard, te contemple encore moins dans la grandeur prodiguée par la nature que dans les innombrables souvenirs enfermés dans ton sein. Tu es vieux, décrépît, tu fatigues dans ta ceinture de remparts, mais tu as la majesté sainte des grandes choses que le temps seul, après de longs efforts, parvient à effacer. Pour moi, désormais, tu es sacré, et dans toute cette Amérique si jeune et si fière de sa jeunesse, je n'ai encore rien vu d'aussi jeune que tes ruines.

Oh ! quand je me reporte vers mes rêves si violemment et si cruellement interrompus, je me

demande ce que je puis croire désormais ici-bas et sur quelle poussière nouvelle je vais essayer de bâtir pour l'avenir. Tout est donc déception, illusion, chimère ! Jusqu'au bonheur lui-même qui me trompait.. Et pourtant il n'y a rien de vrai sans lui, et en dehors de lui qu'y a-t-il, que me restera-t-il après l'avoir rêvé ?

Je vais me mêler à la foule des ombres qui s'agitent, je vais me laisser prendre aux passions vulgaires et me faire aussi ma place dans le vide. Je vais descendre dans le flot bourbeux des intérêts et des mesquines ambitions où la plupart des hommes noient leur âme et achèvent de perdre ce qui leur reste de l'empreinte divine ; je vais retomber, positif et réel, sur cette terre où je n'ai jamais pu prendre racine, et que je peuplais sans cesse des fantômes de mon imagination...

Adieu, adieu, illusions, charmes, transports, enivrements de ma jeunesse à jamais disparue. Je m'enfuis loin de votre tombeau, comme le marin quitte le navire perdu où il a essuyé tous les dangers et qui était tout son monde, son foyer, sa famille, sa patrie entière. Adieu ; je vais

désormais flotter sur l'épave de ma vie jusqu'à ce que j'atteigne le port immortel, et personne n'entendra plus les accents de ma voix dans le ciel brumeux qui s'assombriera de jour en jour autour de moi... personne, jusqu'à ce que je touche à la rive où tous les bruits s'éteignent, où tous les orages s'apaisent. Alors seulement, je pousserai un dernier cri, celui de l'espérance éternelle qui, seule, ne trompe jamais.

De la réciprocité avec les États-Unis

Conférence faite à la salle Victoria,

le 18 avril 1874

I

Messieurs,

Quiconque voudrait raisonner aujourd'hui comme il l'eût fait il y a quatre ou cinq années seulement, tomberait dans un désordre d'idées plus déplorable que l'inintelligence complète des événements et le défaut de toute prévision. En revoyant ces jours-ci quelques notes écrites vers cette époque sur les événements et les questions du jour, je me suis étonné des aventures de l'imagination et de la témérité de l'esprit qui ose indiquer un point quelconque de l'avenir dans un monde où, tous les dix ans, a lieu une grande révolution sociale ou politique. Oui, messieurs,

presque tous les dix ans, il se fait un remuement prolongé sur ce vaste sol où logent pêle-mêle des hommes venus de partout, par centaines de mille, assez nombreux pour former des groupes imposants, des nationalités en germe, pas encore assez pour former des peuples. Ces révolutions, pour la plupart paisibles, n'en sont pas moins profondes, et, pour n'être pas éclatantes, sont peut-être plus décisives. C'est grâce à cette situation unique qui fait du continent américain le rendez-vous et souvent l'asile de tous les peuples, que les questions ne sont plus seulement nationales, mais en quelque sorte humaines, intéressant les États du monde entier.

Dans le vieux monde, les révolutions sociales, je ne dis pas politiques, sont des ères qui marquent pour plusieurs siècles des conditions nouvelles de société ; le développement y est successif, restreint, ou tout au moins graduel ; en Amérique, c'est par immenses enjambées et par soubresauts que les choses marchent. Les événements arrivent presque imprévus ; leur rapidité déroute même les penseurs qui croyaient les voir venir alors qu'ils en sont tout à coup

frappés et comme éblouis. Ainsi, qui eût prévu seulement quelques années d'avance, la soudaineté tragique de la grande guerre américaine qui éclata en 1861 et qui a embrassé le monde dans ses incalculables résultats ? Dix ans à peine plus tard, voilà une nouvelle grande forme de l'avenir qui se dessine, à peine entraperçue et déjà dominant l'horizon. Les États de l'Ouest au berceau sont devenus un monde géant tout à coup, comme ces grands arbres des tropiques qui, en quelques mois, grandissent de trente pieds. L'Ouest s'est non seulement dressé en un jour sur sa couche d'enfant, étendant ses jeunes et vigoureux membres sur la moitié de l'Union américaine, mais le voilà déjà trop à l'étroit dans sa vaste sphère ; ses bras déployés enserrant et absorbent presque les plus vieux États, et lui, à peu près le dernier venu dans la grande République, il en est maintenant le plus fort, le dominateur. Il commande, il plie la législation fédérale à sa volonté aussi impérieuse que ses besoins ; il agrandit à sa taille les portes du Congrès pour y passer en maître et dicte les lois qui feront sa force, dussent-elles faire la

faiblesse ou l'infériorité des États de l'Est et du Sud.

*

Cette prodigieuse croissance, due à des centaines de mille de nouveaux venus, poussés comme un immense raz-de-marée sur les plaines de l'Ouest, renverse un équilibre savamment assis et alarme les vieilles populations de la Nouvelle-Angleterre, de la Virginie, des Carolines. L'association, connue sous le nom de Granges et qui compte dans ses rangs cent cinquante mille fermiers, prépare une révolution économique dont il est impossible de prévoir l'étendue et les conséquences.

Qui peut dire la destinée prochaine réservée au Dominion canadien par l'énorme grandissement de l'Ouest qui se trouve uni à nous par les lacs, par le Saint-Laurent, le Nord-Ouest et la Colombie anglaise, plus étroitement encore qu'avec les autres États de l'Union ? C'est à

cause de cette croissance inattendue, et qui a renversé tout équilibre, que les combinaisons politiques et les prévoyances d'il y a quelques années à peine sont maintenant en déroute, et qu'il faut avoir une autre vue pour discerner les choses.

*

Qui ne se rappelle le cri général d'annexion poussé en 1849 et le manifeste signé à ce sujet par la plupart des hommes politiques éminents, plus tard convertis à un loyalisme ombrageux et farouche ? Le traité de réciprocité de 1854 vint jeter pendant dix ans une eau de plus en plus froide sur cette ardeur qu'on appellerait irréfléchie si elle n'avait pas envahi les plus fortes têtes. Puis vint la guerre américaine, puis les sympathies sudistes de notre gouvernement d'alors qui creusèrent tout simplement un abîme entre nous et les États-Unis. Ceux-ci se hâtèrent de révoquer le traité de réciprocité, et le gouvernement canadien y répondit en établissant

un système de représailles dans la mesure de ses moyens.

Le système de représailles ! ce mot fait sourire douloureusement, quand on songe à la richesse, au bien-être, à l'existence même d'un jeune peuple qu'il exposait par sa puérile arrogance. C'est depuis les représailles en effet que nous avons perdu tous les ans vingt-cinq à trente mille bras, des plus vigoureux.

De ce système provocateur, c'est notre propre pays qui a été la première et la principale victime, et qui s'est coupé les vivres pour jeter une pâture à l'appétit toujours féroce des loyaux.

Savez-vous bien, messieurs, que les chemins de fer canadiens d'alors n'étaient des exploitations possibles et ne pouvaient être sustentés que par le commerce de fret qu'ils commandaient tout le long de la frontière américaine ? Savez-vous que c'était le commerce américain qui, seul, avait nécessité le creusement des canaux Welland et du Saint-Laurent, et qui continuait d'en payer tous les frais de construction ? En 1869, le trafic local sur le canal

Welland, entre les ports canadiens, n'employait que 195,417 tonneaux, pendant que le même commerce, soit d'un port américain à un autre, soit entre des ports américains et canadiens, exigeait 1,040,000 tonneaux, six fois plus.

De 1854 à 1865, les États-Unis ont admis chez eux, libres de droits, presque toutes les productions des provinces. Nous étions reçus à leur faire concurrence sur leurs propres marchés, et nous leur avons ainsi exporté, en moins de douze ans, pour deux cent quarante millions de produits, tandis qu'ils ne nous en envoyaient que pour cent vingt-cinq millions à peines. De tous les articles que le Canada pouvait exporter, 96 pour 100 pénétraient dans les États-Unis sans payer de droits, tandis qu'ils ne nous en expédiaient que 58 pour 100 dans les mêmes conditions, c'est-à-dire qu'il restait encore 42 pour cent de produits américains frappés d'impôts à nos frontières.

Et encore, d'après le témoignage de M. Wilkes, délégué de Toronto à la Chambre de Commerce du Dominion, les exportations que se

faisaient mutuellement le Canada et les États-Unis, sous le traité de réciprocité, étaient de 36 pour cent en notre faveur.

*

Lorsqu'il y a trois ans, pendant les négociations du traité de Washington, la question de la réciprocité se présenta de nouveau, les Américains, formés depuis leur guerre civile à une nouvelle école, celle d'une protection impitoyable qui leur a valu un vaste déploiement d'industrie, des usines et des manufactures élevées sur tous les points du sol, les Américains, dis-je, ne semblaient prêts à rien concéder, même après l'abandon de nos pêcheries, à moins que le Canada n'adoptât leur tarif, même contre l'Angleterre, ce qui équivalait à un *Zollverein*, ou Union douanière, expression provisoirement employée pour celle d'indépendance.

Il semblait alors que toute solution des difficultés existant entre l'Angleterre et les États-

Unis était impossible, à moins qu'on posât d'abord comme base des négociations, comme condition inévitable, imposée par les relations des deux pays et nos circonstances particulières, l'indépendance des colonies britanniques. M. Sumner, le grand homme d'État américain qui vient de mourir, avait même proposé au Congrès l'acceptation de cette base préalablement à toute négociation, et si sa proposition fut rejetée, ce n'est pas qu'on en contestât le principe, mais parce que le Congrès n'avait pas voulu exercer de pression sur les commissaires du traité ou porter atteinte aux usages internationaux.

L'Angleterre, cependant, cela ressortait avec évidence de la voie dans laquelle elle s'était engagée, était prête à admettre toutes les réclamations américaines, et son parti était pris de vider une bonne fois toutes les questions, d'éponger l'ardoise, de nettoyer pour toujours ce passé hargneux qui divisait deux grandes nations, et de se débarrasser de l'avenir. Or, se débarrasser de l'avenir, s'affranchir de ses périls toujours imminents, toujours malaisés à prévoir, signifiait alors pour la Grande-Bretagne se

détacher à jamais de ses colonies américaines. Sans cela, les difficultés pendantes seraient à peine résolues qu'il s'en présenterait de nouvelles. L'inconséquence, l'anomalie d'une dépendance coloniale à côté des États-Unis, dans un temps où toutes les sociétés cherchent leur place fixe et ne la trouvent que dans l'harmonie entre eux de leurs rapports géographiques et commerciaux, de leurs aspirations avec leur destinée manifeste, frappaient si vivement les esprits qu'on avait l'air de chercher des deux côtés le moyen de faire aux colonies une situation nouvelle qui réalisât le but sans que les noms fussent changés.

*

Il y a trois ans, messieurs, on sortait encore à peine des grandes époques de crises : les traditions et les animosités étaient vivaces ; les souvenirs couvaient sous la cendre chaude ; on ne pouvait presque parler des États-Unis sans qu'immédiatement fût éveillée l'idée d'annexion,

et avec elle le cortège bouillant des antipathies et des tendances mises en lutte. Entre plusieurs ordres de choses qui cependant ne présentent aucune corrélation nécessaire, s'établissait inmanquablement une confusion déplorable qui paralysait tout. La politique, qui n'a souvent que des voies tortueuses et des inspirations funestes, qui introduit les injustices et l'aveuglement des partis dans les questions les plus indépendantes, semble n'avoir d'autre objet, en se mêlant à tout, que de jeter le désordre dans les esprits et d'embrouiller les choses les plus claires. Pour un bon nombre, la réciprocité ou une union douanière ne signifient autre chose que l'absorption des provinces britanniques par l'Union américaine : de là le cri immédiatement poussé de loyauté, de dignité nationale, et cette politique qu'a voulu faire prévaloir le gouvernement Macdonald, politique consistant à ne dépendre que de nous-mêmes, « *to fall back on our own resources* ».

Depuis trois ans, que les choses ont changé ! La Confédération qui, jusqu'alors, n'avait été qu'un essai et même plutôt un expédient, une

dernière ressource politique dans la pensée de ses fondateurs, est aujourd'hui solidement assise ; les provinces se tiennent entre elles comme une chaîne dont les anneaux se resserrent de plus en plus ; le Canada, comme un jeune aigle qui essaie ses ailes avant de les livrer à l'espace, et s'arrête un instant, au seuil des mystérieuses profondeurs, entre la certitude de son vol, la liberté des airs et l'inquiétude vague de l'immensité, le Canada s'est soulevé sur son nid flottant entre deux océans, vaste comme un monde ; il a déployé ses bras avec ces tressaillements, pleins d'assurance à la fois, de la force qui ne s'est pas encore exercée ; il a pressenti, puis reconnu la destinée incomparable que l'avenir lui réserve, et il s'est élancé pour la conquérir 13. Non, le Canada n'a plus peur maintenant d'être dévoré ou englouti chaque fois que le nom des États-Unis se prononce ; le grand fantôme étoilé ne se dresse plus dans un ciel menaçant, la politique, avec ses meutes criardes, s'est sauvée des champs qu'elle avait envahis, les préjugés et les inspirations d'un chauvinisme comique s'effacent à la hâte devant les nécessités de situation et la volonté

impérieuse des circonstances : les questions purement commerciales ont repris leur domaine libre, et les deux Confédérations, les plus grandes au monde par l'étendue et peut-être par leur puissance future, vont pouvoir traiter sans ombrageuses défiances de leur bien-être intérieur et des moyens de se rendre mutuellement prospères.

*

Oui, pour pouvoir aborder la question de la réciprocité commerciale, il fallait la dégager de la politique, de cette lèpre qui s'attache à toutes les entreprises les plus étrangères à son action. Les déclarations des Chambres de commerce américaines, depuis le traité de Washington, celles de leurs délégués, venus spécialement aux réunions annuelles de la Chambre de commerce du Dominion, ont précipité les négociations qui se poursuivent à cette heure, ont aplani le chemin devant elles, et réduit les politiciens aboyeurs à leur rôle impuissant. Je rappellerai ici ce que M.

Hazard, délégué de Buffalo, disait en 1872 : « La frontière qui sépare les États-Unis du Canada est une frontière idéale. Le peuple américain est prêt à faire la moitié du chemin, *et même plus que cela*, au-devant du peuple des colonies, s'il peut, par ce moyen, arriver à un résultat amical de la question commerciale. En ce qui concerne l'annexion, je ne pense pas que le peuple américain la désire : quant à l'indépendance, ce n'est pas une affaire qui nous regarde ; mais ce que nous voulons ardemment, c'est que les deux peuples américain et canadien soient bientôt unis *socialement et commercialement*. »

De son côté, M. Hamilton Hill, délégué de Boston et secrétaire de la Chambre nationale des États-Unis, disait l'année dernière à Ottawa : « Il ne suffit pas que nos bons rapports et notre amitié réciproque soient bien reconnus, mais il faut prendre encore toutes les occasions de manifester ces sentiments. Il se peut qu'il y ait quelques manières de voir différentes dans les détails d'un traité de réciprocité, et quant à son étendue et à ses éléments, mais nous sommes tous d'accord aux États-Unis, comme vous l'êtes probablement

en Canada, sur la nécessité d'un traité qui rende libre le commerce entre les deux pays et qui les unisse plus étroitement qu'ils le furent jamais. Un fait remarquable, continue M. Hill, c'est que, depuis l'abolition du traité, le commerce n'ait pas cessé d'augmenter tous les ans ; il avait reçu, durant l'exercice du traité, une telle impulsion, que cette impulsion a suffi pour maintenir son allure pendant de longues années après. On pourrait conclure de là qu'il vaut mieux laisser les choses telles qu'elles sont et les affaires se développer suivant leur propre mouvement ; et c'est là en effet ce que bon nombre disent. À cela il n'y a qu'une réponse ; c'est que, si dans les circonstances actuelles, le commerce continue d'augmenter, ne le ferait-il pas encore bien davantage si on lui laissait un libre cours à travers la frontière et toutes les facilités possibles d'emploi et de direction ? Si, malgré les désavantages de la situation actuelle, les relations entre les deux pays sont si étroites qu'il leur faille absolument faire des affaires ensemble, que sera-ce donc quand tous les obstacles auront été écartés et les rapports rendus absolument libres ?

Personne ne peut regarder une carte d'Amérique sans reconnaître de suite que la nature a placé les deux pays voisins des États-Unis et du Canada dans une connexité si intime que les plus bienveillantes et les plus amicales relations de chaque jour leur sont impérieusement commandées. »

*

Maintenant, reportons-nous par la pensée aux séances de la Convention internationale du commerce qui eut lieu à Saint-Louis, Missouri, il y a bientôt trois ans.

Le rapport du Conseil exécutif de la Convention, après s'être entendu sur la « malheureuse condition des choses existant entre les États-Unis et le Dominion », présentait les propositions suivantes comme une base sur laquelle on pût établir quelque règlement définitif entre les deux pays :

1° Introduction libre en Canada des produits bruts et manufacturés des États-Unis, et concession réciproque faite aux produits bruts et manufacturés du Dominion.

2° Uniformité des lois passées dans les deux pays pour le règlement des droits sur les importations et pour la taxation intérieure ; le revenu de ces impôts devant être placé dans une caisse commune et divisé proportionnellement à la population ou suivant tout autre moyen équitable.

3° Inscription sur le registre américain des navires construits en Canada et mêmes privilèges accordés aux dits navires que ceux dont jouissent les navires américains pour le commerce intérieur et étranger.

4° Élargissement des canaux du Saint-Laurent et creusement du fleuve, le Dominion s'engageant à construire de nouvelles lignes de chemins de fer internationaux auxquels les citoyens américains auront aussi bien accès que ceux du Canada, les États-Unis s'obligeant à accorder en échange aux habitants du Canada les

mêmes droits et privilèges que leurs propres citoyens exercent sur les lignes construites dans les limites de leur territoire.

À la suite de ces propositions venait la demande formelle faite au Congrès de nommer une Commission qui s'entendît avec une autre commission également nommée par le Dominion, pour négocier des relations commerciales fondées sur les quatre propositions ci-dessus ou sur toutes autres de même nature et de même portée.

Ce sont ces propositions, messieurs, qui comportaient plus que la réciprocité, mais une véritable union douanière ou *zollverein* entre nous et les Américains, qui ont été, depuis, l'objet de discussions approfondies dans les Chambres de commerce, jusqu'à ce qu'enfin elles aient pris une forme pratique et soient entrées dans la voie de l'action par la mission qu'a reçue l'honorable George Brown de négocier les bases d'un nouveau traité avec les États-Unis.

Les Américains sont déterminés à trouver une solution également avantageuse pour eux et pour nous, et les réductions successives de leur tarif

ont fait faire à la question des progrès considérables. Mais tout n'est pas aplani encore, comme on va le voir, et la difficulté consiste précisément dans ce tarif que les Américains veulent maintenir et que le Canada ne semble pas encore prêt à adopter, parce que de suite surgissent des susceptibilités et des défiances nationales.

II

M. Howland, délégué de Toronto à la Chambre de commerce du Dominion en 1872, disait au sujet des quatre propositions fondamentales que je viens d'énumérer :

« Le Canada ne peut consentir à l'établissement d'un *zollverein* pour plusieurs raisons. La première consiste en ce que ce serait faire à la Grande-Bretagne une grande injustice que d'adopter contre elle des droits différentiels, aussi longtemps que subsistera la dépendance coloniale. Si l'union douanière était effectuée, il n'y aurait plus pour le Canada qu'à rompre les

liens qui l'attachent à la métropole, ce qu'il n'est nullement disposé à faire. La deuxième raison, c'est qu'en abandonnant aux États-Unis le pouvoir de prélever les droits et de déterminer eux-mêmes la nature de ces droits, le Canada renoncerait à la première des prérogatives d'un peuple libre, celle de faire ses propres lois.

« L'intention de la convention internationale n'est pas tant d'étendre les relations commerciales que de précipiter l'annexion des provinces anglaises : tel serait en effet le résultat nécessaire d'un *zollverein*, résultat auquel le peuple des colonies est positivement, décidément opposé. Le Canada a été livré depuis quelque temps à ses propres ressources, à son propre travail ; ses habitants sont industriels et patriotiques, ils ont la ferme conviction qu'ils peuvent former pour toujours une nation distincte, ils ont le culte de leur nationalité et ne sont pas prêts à la sacrifier pour faire plaisir aux Américains ; enfin, leur devise est *Le Canada pour les Canadiens*. »

Je répondrai à cette argumentation en me

tenant uniquement sur son terrain, qui est celui d'une union douanière, et en laissant de côté la question de la réciprocité pure et simple qui est indépendante du tarif.

*

Lorsque les petits et grands États de l'Allemagne résolurent d'en finir avec le système tracassier des douanes établies à chacune de leurs frontières et de fonder un *zollverein*, l'Angleterre crut d'abord que son commerce en éprouverait un grand préjudice, mais le résultat a été tout différent, comme l'ont admis eux-mêmes les publicistes de la Grande-Bretagne, parce que, plus un peuple devient riche, plus s'agrandit le cercle de ses affaires, plus son commerce avec l'Angleterre est considérable. Le rêve des économistes a toujours été l'effacement des barrières qui séparent les peuples : ce n'est pas grâce aux résultats obtenus par le *zollverein* que les Allemands ont fondé leur union politique ; cette union est tout simplement le fruit des

aspirations et des idées de toute l'Allemagne, les États qui la composent n'étant en somme que les parties d'une même nation, et les divisions qui existaient parfois entre eux ne provenant que de l'antagonisme et de l'ambition de leurs princes. En ce qui concerne le Canada et les États-Unis réciproquement, leurs aspirations et leurs vues ne sont pas les mêmes. Quoique leurs habitants aient en général une origine commune, ils n'ont pas les mêmes traditions ni le même entraînement vers l'unité politique, ils ne sont pas un seul et même peuple divisé en petits États distincts, et leur fédération purement commerciale ne conduit pas nécessairement à l'union politique. Il n'en est pas entre le Canada et les États-Unis comme des provinces anglaises entre elles qui, placées dans la même dépendance et sous la même autorité, ont établi une union à la fois politique et commerciale. Le libre-échange, qui n'est qu'une forme du *zollverein*, peut parfaitement exister entre deux États que rapproche seule la similitude des intérêts, sans que pour cela l'un sacrifie à l'autre sa nationalité ni son indépendance. Mais, par malheur, nous sommes tellement habitués

dans notre pays à mêler la politique aux choses qui en sont indépendantes, qu'elle devient un obstacle continuel à tous les développements et à toutes les entreprises.

Eh ! messieurs, puisque c'est là un besoin, je ne répugne nullement à le satisfaire, sous forme de digression, et à jeter en passant un regard sur la question politique.

*

L'annexion ! ah ! l'annexion ! question bien brûlante il y a quelques années à peine, aujourd'hui bien éteinte.

L'annexion ! on en a parlé beaucoup à diverses époques de notre histoire, mais rarement en se fondant sur l'esprit véritable qui anime les groupes si divers de la population des provinces. Elle a été presque toujours l'expression d'un désir ardent chez les uns, d'une nécessité inévitable aux yeux des autres, mais sans qu'on voulût se rendre compte des modifications et des

tempéraments que le temps pouvait apporter à cette nécessité et à ce désir. Parce que les uns désiraient l'annexion et parce que les autres la croyaient nécessaire, il eût fallu, d'après eux, la faire sans délai, au risque de la mal faire et d'étouffer, pour un temps peut-être bien court, des répugnances qui auraient pu devenir par la suite fatales à l'Union américaine.

Ce n'est pas ainsi que l'envisageaient les grands hommes d'État américains. Jefferson, Adams, Everitt prévoyaient la réunion éventuelle de toutes les parties de l'Amérique du Nord, mais ils ne voulaient pas devancer les événements. Pour eux, précipiter la destinée, c'était la contrarier, et, au lieu de fruits mûrs, ne recueillir que des fruits amers et semer des germes de démembrement futur. Ils comptaient par demi-siècles et quarts de siècles et comprenaient toute la nécessité d'une éducation préalable qui habituât les jeunes peuples environnant la République, à ses institutions, à son esprit public, à ses mœurs. Nous, au contraire, nous n'avons presque jamais parlé d'annexion qu'à la manière des enfants qui crient après un joujou, à la

manière des affamés qui se jettent sur un morceau appétissant, ou bien à la façon de ceux dont les espérances déçues ou l'existence déclassée ne leur font plus trouver de remède et d'avenir que dans une révolution.

Un des faits dominants de l'histoire des États-Unis, c'est l'admission successive dans leur sein de tous les territoires de ce continent qui leur ont été nécessaires. En général, ces acquisitions se sont faites paisiblement, le plus souvent par voie d'achat. Ainsi, en 1803, la Louisiane, embrassant toute la vallée du Mississipi, et dont les Américains avaient besoin comme d'un débouché pour leur grand fleuve sur le golfe du Mexique, est achetée de la France pour quinze millions de dollars. En 1819, la Floride est achetée de l'Espagne pour sept millions ; en 1845, le Texas, du Mexique, sans conditions autres que le paiement de sa dette ; en 1848, la Californie, le Nouveau-Mexique et l'Utah sont acquis moyennant quinze millions de dollars. En 1854, c'est le tour de l'Arizona, acheté encore du Mexique pour quinze millions aussi ; et, enfin, en 1869, l'Alaska vient grossir la Confédération

républicaine en laissant, entre lui et le reste de l'Union, la Colombie anglaise, qui, il y a quatre ans à peine, demandait au Parlement britannique la permission de figurer sur le drapeau étoilé des États-Unis.

Le Canada échappera-t-il à cette attraction que semblent rendre irrésistible sa situation géographique et l'esprit des temps modernes qui pousse aux grandes unités politiques ? Le travail d'agglomération qui se fait en Europe pour tous les peuples ayant quelques traits communs, quelque affinité de race ou une étroite liaison d'intérêts, se poursuivra-t-il dans le nouveau monde jusqu'à ce qu'il atteigne ses dernières limites ? Ne semble-t-il pas que cette lisière comparativement étroite qui sépare la grande masse du continent nord-américain d'avec les régions inhabitables, et qui comprend toutes les possessions anglaises, doit graviter autour des États-Unis comme les moindres astres autour du foyer lumineux qui donne son nom au système solaire ? L'annexion n'est-elle pas plus qu'un fait politique, mais encore et par-dessus tout un fait géographique et physique ? Nous sommes

annexés déjà par nos rivières, par nos lacs et nos chemins de fer avant de l'être par une convention que ratifieraient des deux parts les vœux du peuple. Tout contrat politique de cette nature ne ferait que sanctionner un état de choses préexistant et n'apporterait d'autre changement à notre condition que celui de la développer merveilleusement. Nous sommes Américains déjà par nos mœurs qu'une démocratie progressive a rapidement envahies ; nous le sommes par tous nos intérêts et par les tendances des sociétés modernes qui germent parmi nous comme des fruits naturels. Vouloir arrêter ce mouvement, c'est remonter le cours des choses, c'est élever à frais inutiles une digue artificielle contre un torrent qui emporte tout sur son passage, c'est vouloir reconstruire, à l'exemple des vieillards puérils, des illusions depuis longtemps disparues.

Oui, messieurs, on peut à bon droit peut-être et à coup sûr argumenter de cette façon, mais il est des considérations d'un autre ordre et d'une portée toute politique, que personne ne peut négliger et dont l'oubli mènerait droit à la

déception.

*

Et d'abord, sommes-nous sûrs que les Américains désirent l'annexion de nos provinces à leur jeune et déjà vieille République ? Non, non ; ils veulent notre indépendance, oui, tous ; mais l'annexion ! c'est autre chose. Il y a deux grands partis aux États-Unis, deux partis formés par la nature et qui dureront comme elle malgré les victoires passagères de l'un sur l'autre, deux partis indépendants du mouvement des choses politiques et qui subsistent, parce qu'ils sont pour ainsi dire inhérents au sol et résultent de la situation géographique qui crée des mœurs et des intérêts essentiellement distincts ; ces deux partis sont ceux du Nord et du Sud.

Les États du Nord ne veulent pas des annexions faites au Sud, et les États du Sud ne veulent pas des annexions faites au Nord, mais tous ils se réunissent sous la même bannière

quand il s'agit d'éloigner l'Europe de ce continent et de voir les colonies, qui s'y trouvent encore, affranchies de leurs métropoles. Cette volonté, ils la poursuivent régulièrement, sans emportement, sans ardeur belliqueuse, sans violence diplomatique, mais avec obstination, avec toute la persistance d'un droit incontesté. C'est pour cela qu'ils n'ont pas craint, il y a huit ans, de payer à la Russie jusqu'à sept millions pour le territoire désolé, stérile et glacé d'Alaska dont ils ne savent en vérité que faire, mais dont l'acquisition a éloigné pour toujours une grande puissance de l'Amérique du Nord. Si jamais les États du Nord voulaient nous annexer à eux, ce n'est que lorsqu'ils y seraient contraints par la nécessité politique, celle de parti, ou par l'impossibilité de continuer leurs relations avec la Grande-Bretagne, tant qu'elle garderait un pied à côté de l'Union Américaine. Or, je crains bien que cette impossibilité ne soit démontrée davantage à quelque occasion prochaine, malgré le grand apaisement apporté de part et d'autre par le traité de Washington.

D'autre part, il semble que si l'annexion du

Canada était désirée par le peuple américain, la presse ne tarderait pas à en faire une question débattue par tous ses organes, à créer à ce sujet une agitation universelle, comme c'est la pratique invariable aux États-Unis. Mais nos voisins comprennent parfaitement qu'ils n'ont aucun besoin de cela, que si l'annexion doit avoir lieu, ce sera par la gravitation naturelle, par la marche irrésistible des faits, que la navigation libre du Saint-Laurent, l'élargissement de nos canaux, l'accès aux eaux canadiennes pour y faire la pêche et le commerce libre sont tout ce qu'il leur faut. En hommes pratiques, ils ne veulent pas précipiter sans profit les événements, ni faire une agitation qui réveillerait de nombreuses susceptibilités et retarderait indéfiniment le résultat au lieu de le hâter. Nous devrions faire comme eux, avoir leur sagesse, savoir discerner, ne pas voir partout des intentions machiavéliques, laisser ces puérilités aux esprits étroits, consulter les intérêts du pays, quelque haut que retentissent les criailles intéressées, et répondre à ceux dont les préjugés malfaisants résistent à toutes les démonstrations possibles, comme M. Hugh

McLennan, délégué de Montréal, répondait dans la Chambre de commerce du Dominion, à M. Imlach, délégué de Brantford (Ontario) : « Les appels constants à la loyauté sont comme les cris qu'on pousse pour ranimer le courage ; le Canada est en mesure de conserver son existence indépendante comme nation, si c'est là son vœu ; et si les Américains désirent nous annexer, ils ne pourront jamais le faire sans un consentement entier et libre de notre part. »

*

En attendant, qu'on rétablisse donc la réciprocité qui est l'intérêt actuel des deux pays et que tous deux ils réclament.

« Si, disait l'hon. John Young, à la réunion de la Chambre de commerce du Dominion tenue en janvier 1872, si notre charbon, dont la Nouvelle-Écosse contient des milliards de tonnes, si notre minerais de fer et de cuivre, si le pétrole, le sel, l'ardoise et le gypse pouvaient être exportés

librement aux États-Unis, la prospérité du Canada en recevrait une impulsion merveilleuse. Quand je porte les yeux sur la province de Québec, quand je contemple les vastes rivières qui coulent du Nord dans le Saint-Laurent, toutes pourvues de magnifiques pouvoirs d'eau, et que je vois un peuple impuissant en face de ces dons de la nature, quand je songe que vingt-huit mille Canadiens ont émigré l'année dernière aux États-Unis pour y chercher de l'emploi, je me sens près de désespérer ; tandis qu'avec un *Zollverein*, la province de Québec ne tarderait pas attirer le travail et l'immigration... »

Ces paroles de l'homme qui, depuis vingt-cinq ans, se consacre à l'étude de notre situation commerciale et aux moyens d'élever le Canada rapidement au niveau des grandes nations, doivent donner pour le moins à réfléchir. Il n'est pas une classe d'hommes aujourd'hui qui, débarrassée des préjugés et des mobiles mesquins d'un faux loyalisme, ne soit prête à lui faire écho.

Parlant du lac Michigan dont le traité de Washington nous ouvre la libre navigation

pendant huit années, au bout desquelles nous nous trouverons exactement dans la même position qu'auparavant, l'hon. John Young a émis l'idée que le Canada devrait négocier lui-même les traités où ses intérêts propres sont en jeu. C'est là l'indépendance établie en fait et en droit, si ce n'est de nom. Sans doute, la question se trouverait de la sorte extrêmement simplifiée et ce serait infiniment mieux sous tous les rapports ; mais à ceux que ce mot d'indépendance effraie, nous pouvons répondre que la prérogative exercée par l'Angleterre de conclure avec d'autres nations des traités où le Canada est spécialement en jeu, ne devient dans la plupart des cas qu'une simple formalité. Cette formalité est désagréable, elle entraîne des délais, elle est fastidieuse, elle nous expose à recevoir le contrecoup de toutes les difficultés qui peuvent s'élever entre la métropole et les États-Unis, mais enfin elle n'est pas un empêchement absolu, et quand bien même on donnerait en faveur de l'indépendance les raisons les plus concluantes, ces raisons resteraient toujours sans effet tant que l'esprit du peuple n'y serait pas préparé.

Il faut donc rester dans les limites restreintes, mais précises, de la question commerciale, aller aussi loin que possible dans notre sphère d'action, aussi loin que le permet la dépendance coloniale, dégager la réciprocité de toutes les combinaisons politiques qui n'y ont pas un rapport nécessaire, en démontrer les innombrables avantages, tant pour nous que pour les Américains, et se hâter de l'établir en dépit de cette loyauté inintelligente qui examine avant tout les questions au point de vue britannique, plutôt qu'au point de vue du pays même qui doit être notre premier intérêt.

*

Quand on considère que les États-Unis sont de beaucoup le principal marché du Canada, qu'il y exporte ses produits pour une valeur qui dépasse trente-cinq millions, et qu'il est obligé d'accepter le prix que les Américains veulent en donner, on ne tarde pas à apprécier les bienfaits de la réciprocité commerciale. Ce n'est pas sur le

consommateur américain que pèse l'impôt douanier, mais bien sur le producteur des colonies qui est obligé de payer cet impôt à même le prix de vente ; voilà la situation exceptionnelle dans laquelle nous sommes. Or, en 1870, le Canada a payé de cette façon aux États-Unis pour près de six millions de droits sur une exportation qui n'atteignait pas tout à fait vingt-neuf millions. L'année dernière, le *Dominion* a exporté pour onze millions de produits agricoles seulement, sur lesquels les États-Unis ont retiré \$2,200,000 de droits, tandis que de notre côté, nous ne percevons aucun droit sur les produits agricoles des États-Unis. Le charbon, dont les gisements couvrent dans l'Amérique anglaise une superficie de 6000 lieues carrées, 1,500 lieues carrées de plus que dans la Grande-Bretagne même, est aussi frappé de droits exorbitants à la frontière américaine. Les principaux articles que nous exportons sont l'orge, l'avoine, le seigle et le bois qui, tous, sont frappés d'un droit de vingt pour cent au moins. Il y a d'autres articles, tels que les étoffes et les vêtements confectionnés, sur lesquels existe un droit si élevé qu'il équivaut à la

prohibition ; il suffirait cependant à ces articles d'un marché libre pour que leur fabrication prît un rapide développement dans un pays où tout le favorise. Il en est ainsi du commerce de chaussures et des constructions navales, de même que pour le charbon dont il y a d'énormes dépôts dans les provinces maritimes. Toutes ces diverses branches d'industrie ne peuvent prendre l'essor dont elles sont susceptibles sans la réciprocité ; la construction des navires surtout en recevrait une impulsion magnifique, parce que les Américains trouvent plus avantageux de se servir de navires construits à l'étranger et inscrits sur leurs registres maritimes, que de les construire eux-mêmes.

III

Une raison étrange que donnent, afin de faire contre mauvaise fortune bon cœur, ceux qui affectent de la répugnance à renouveler les relations commerciales avec les États-Unis, c'est que l'abrogation du traité de réciprocité nous a

obligés à compter sur nous-mêmes et à ne dépendre que de notre propre industrie. Sans doute il faut bien se consoler avec quelque chose et se faire une raison quand on a perdu sa fortune. Mais la question n'est pas de savoir ce que nous pouvons en étant livrés à nous-mêmes, mais ce que nous ferions avec un marché libre ; et cela une fois établi, l'immense disproportion qui existe entre les deux conditions une fois bien comprise, faire tous ses efforts pour reconquérir le bien perdu et assurer la prospérité future.

Les statistiques du commerce démontrent que depuis l'abrogation de la réciprocité, notre commerce avec les États-Unis a été beaucoup plus considérable que durant l'exercice du traité. Sans doute il nous a bien fallu écouler coûte que coûte nos produits, et, notre commerce général augmentant, l'industrie et la population prenant de l'essor, il en est résulté que nos exportations ont grandi et multiplié avec elles. Du reste, quelles que soient les conditions désavantageuses dans lesquelles se trouve le Canada, son commerce doit toujours augmenter, parce qu'il est un pays jeune qui se développe sans cesse.

Mais ce n'est pas sur l'augmentation du commerce telle que l'exposent les statistiques, qu'il faut mesurer la prospérité réelle du pays ; celui qui ferait ce calcul tomberait dans une dangereuse illusion. Si notre commerce a augmenté de trente ou quarante pour cent depuis l'abrogation de la réciprocité, que n'aurait pas été cette augmentation avec la réciprocité ? Voilà le calcul qu'il faut faire et qui expliquera facilement comment tout ce que nous aurions pu accomplir avec le libre-échange, constitue une perte sèche pour la production nationale. Si notre commerce a augmenté de quarante pour cent, et, si dans d'autres conditions, il eût augmenté de quatre-vingts pour cent, c'est quarante pour cent de perdus pour nous, sans compter toutes les pertes indirectes qui résultent pour les diverses branches d'industrie de ce que leur production est forcément limitée.

*

S'il ne s'agissait pas dans cet écrit de la

réciprocité commerciale purement et simplement, je pourrais répondre à une objection souvent faite au *Zollverein* ou union douanière, objection fort plausible et qui consiste dans l'énorme disproportion apparente entre la condition financière des États-Unis et celle du Dominion.

Les Américains ont une dette de \$2,200,000,000 qui, répartie sur une population de 40,000,000 d'âmes, donne \$55 par tête tandis que la dette du Canada n'est que de \$150,000,000. Mais le Canada n'a qu'une population de trois millions quatre cent mille âmes, ce qui fait au moins \$30 par tête d'habitant. Si nous ajoutons dix-huit millions pour améliorer la navigation de nos canaux comme elle doit l'être, nous nous trouvons à avoir une dette qui représentera \$40 par tête : on voit de suite que la disproportion diminue considérablement. En outre, l'immigration qui se fait chez nous est comparativement insignifiante, tandis qu'elle est de plusieurs centaines de mille âmes tous les ans aux États-Unis ; de sorte qu'avant qu'il s'écoule un long temps, les Américains se trouveront devoir moins que nous. Ajoutons que les États-

Unis diminuent leur dette, tandis que la nôtre ne fait qu'augmenter.

La dette publique américaine ayant baissé de près d'un tiers, la plupart des États du Sud ayant retrouvé leur ancienne prospérité, à ce point que la récolte du coton a été l'année dernière plus forte qu'elle ne le fut jamais, il n'y a plus raison pour les États-Unis de maintenir le système formidable de protection établi pour acquitter les obligations de la guerre civile. Aussi, depuis trois ans, les droits ont-ils diminué de beaucoup sur les matières premières ; chaque année, de nouveaux articles s'ajoutent à ceux qui sont admis en franchise ou à une forte réduction de droits ; mais on sent bien que c'est là un moyen beaucoup trop long d'arriver à la réciprocité, et qu'on ne peut pas attendre que le libre-échange soit établi article par article jusqu'à ce que la liste en soit complétée peut-être dans un quart de siècle. Ce qu'il nous faut, à nous comme aux États-Unis, c'est la réciprocité dans le plus bref délai ; protection contre tous les autres pays, libre-échange avec les Américains ; détruire les douanes à l'intérieur, les élever partout sur la

frontière maritime. Par ce moyen seul, notre jeune industrie prendra un vaste essor, et les inépuisables produits de nos forêts, des eaux et du sol, auront un libre cours sur un marché qui, avant dix ans, sera le premier marché du monde.

*

Notre fortune est inséparable de celle des Américains ; nous ne pouvons pas, traînés à la remorque de l'Angleterre, nous réjouir ni profiter de leur affaiblissement ou de leurs divisions. Frères jumeaux venus sur le sol d'Amérique, mais séparés en naissant, eux ont grandi dans une atmosphère vigoureuse ; nous, retenus au maillot, bercés dans nos langes avec le refrain des commères et sous le souffle languissant d'un long passé, nous ne faisons que commencer à croître, nous apparaissions au grand jour après deux siècles d'enfance, étonnés que tant de grandeurs entourent un berceau et qu'un avenir aussi illimité que l'espace s'offre à des yeux à peine entrouverts. Nous avons vécu toujours, toujours

en tutelle, dans la dépendance sous toutes ses formes ; peuple géant de l'avenir, notre berceau a été celui d'un nain subissant pendant deux siècles l'arrêt de son développement ; aux rayons de la clarté scientifique, nous avons été le dernier appelé peut-être des peuples modernes. Où sont nos écoles spéciales pour former des hommes de l'art spéciaux ? Où sont les grandes entreprises publiques pour lesquelles nous n'ayons pas été obligés d'aller quérir à l'étranger des ingénieurs et jusqu'à des hommes de métier ? Nous avons vécu de songes, de refrains vieilliss depuis plus d'un demi-siècle : nous nous sommes contemplés dans notre immobilité béate et souriante encore au sein de son isolement ; nous nous sommes laissé faire par la destinée toujours débonnaire aux peuples qui ne cherchent pas à forcer ses secrets, et nous avons tissé en bâillant la trame monotone de notre existence assoupie, pendant que tout autour de nous retentissait le vacarme glorieux du monde en travail.

Mais aujourd'hui la « Claire Fontaine », « Roulis, roulant, ma boule roulant » et « Vive la Canadienne », tous ces refrains charmants et

aimés, dont la fraîcheur est éternelle et qui dérident la vieillesse, ne suffisent plus, hélas ! Nous entrons dans l'âge de fer, et nous y entrons brusquement, à pieds joints ; nous ne pouvons être exempts de la grande loi du travail, imposée à tous les peuples et surtout aux jeunes ; nous voici devenus hommes, arrivant rapidement à l'heure de la majorité ; il faut en être dignes et par conséquent s'y préparer d'avance. Si jamais le destin nous appelle à former partie d'une grande nation, n'y arrivons pas comme des bambins qui n'ont pas encore appris leurs lettres ; ou, si nous devons vivre de notre vie propre, que cette vie soit mâle et pleine de clartés au lieu d'être noyée d'ombre ; pour être nous-mêmes et rester tels, il faudra que, pour le moins, nous soyons autant que les autres.

Le chemin de fer de la rive nord

Conférence prononcée à Québec

le 26 mars 1874

I

Messieurs,

Ce qu'il faut, ce qui est un besoin essentiel, une condition absolue d'existence pour les peuples modernes, ce sont les grands travaux industriels, l'application vaste et répétée de la science, et des voies de communication aussi nombreuses qu'étendues. La vie matérielle est analogue à la vie animale ; il faut qu'un pays soit sillonné de chemins de fer comme un membre est sillonné de muscles et de nerfs. Les voies de communication rapides sont comme les artères et les veines où se précipite le sang : sans elles, pas de circulation, pas de vie possible. Or, le sang

d'un peuple aujourd'hui, c'est le commerce, ce sont les produits de son activité qu'il fait circuler dans tous les sens et qui, incessamment, se renouvellent. – S'il refuse de se frayer des routes vers les grands centres et les ports de mer qui servent de débouchés à son travail et à son industrie, il s'affaîssera, il périra au milieu même de sa richesse. Les parties éloignées succomberont les premières, puis la tête et le cœur suivront.

C'est à cette agonie, agonie de lui-même que le peuple de notre province assiste depuis vingt-cinq ans. Il a vu une à une ses plus belles régions s'appauvrir et se dépeupler : il a vu la plus belle ville du monde, sa capitale, accumuler lentement ses ruines et s'en aller vers les choses du passé ; il s'est vu, lui, un des peuples les plus vigoureux et sans nul doute l'un des mieux doués de la terre, contraint de désertier ses foyers et de chercher du travail sur un sol lointain, quand le sien propre regorgeait de trésors. Ce que nous avons de richesses ferait la fortune d'un continent, et cependant nous n'avons pas pu nourrir un million d'hommes ! Nos mines sont inépuisables et,

cependant, où sont les bras qui les exploitent, où les chemins de fer qui en transportent les produits capables d'alimenter l'industrie de toute l'Amérique ? L'admirable vallée du Saint-Maurice offre en vain son sein intarissable à quiconque voudrait le presser, mais à peine quelques milliers d'hommes s'échelonnent sur cet espace que devraient couvrir les puissantes machines de l'industrie. La vallée du Saguenay, si brillante de promesses, il y a quelques années à peine, maintenant se dépeuple, languit et mesure, dans un abandon douloureux, ce qui lui reste de forces pour retarder sa chute.

Et nous, habitants de Québec, où en sommes-nous ? Depuis vingt-cinq ans, Québec n'a pas fait un pas ; au contraire, il a vu disparaître graduellement tout ce qu'il avait acquis jusqu'alors. Cette fière cité n'est plus qu'une suite de ruines, et tout l'effort de ses citoyens se perd à étayer, à soutenir debout des maisons qui s'écroulent, à rapiécer, à combler des crevasses, à refaire du neuf avec du vieux et à blanchir des loques. — Quelques petites industries ont pris naissance, mais les grandes ont disparu, et

d'autres plus grandes encore, que réservait à la capitale son développement naturel, n'ont pas même vu le jour. Oui, depuis vingt-cinq ans, nous diminuons, nous cédon's du terrain tous les jours, la propriété tombe d'année en année et ses possesseurs perdent de plus en plus les moyens de la rétablir ; tous, en général, nous perdons ce que nous aurions pu acquérir durant ce quart de siècle de merveilleux progrès qui a vu s'élever par centaines des cités dans des régions inconnues, et des villes au berceau devenir de grandes métropoles.

*

Si le génie actif de notre époque, si l'esprit d'entreprise eussent fait pour nous ce que la nature les conviait à faire, si nous avions seulement suivi une marche proportionnée à celles d'autres villes placées dans des conditions bien inférieures, Québec serait en voie de devenir aujourd'hui le premier port de mer de l'Amérique du Nord, si l'on en excepte New York qu'il est

impossible d'atteindre, même à pas de géant. – Quoi ! Québec, capitale d'un pays constitutionnel depuis 1791, n'a pas même les édifices publics nécessaires. Les ministères sont à loyer et ils y seront encore jusqu'à...jusqu'à ce qu'on les réunisse dans une vieille caserne rafistolée pour les recevoir. Le parlement n'est qu'une mesure de briques et d'étope que le feu avertit tous les trois mois, et que la neige envahit par vingt ouvertures au moindre vent. Les deux ou trois rues commerciales de la ville offrent en maints endroits de misérables taudis lézardés, crasseux, noircis, suintant la moisissure, pendant que des espaces entiers, et de vastes espaces, restent vides de toute construction ; à chaque pas, on heurte des décombres ; des restes de maisons, et d'autres devenues inhabitables et abandonnées, se dressent partout sous les yeux ; des vieilleries de toute espèce jonchent ce sol si jeune où devraient s'ouvrir les vastes avenues et les vivantes artères d'une ville de cent cinquante mille âmes ; nous vivons, nous, habitants d'un monde nouveau, comme les fossiles d'un monde ancien ; nous desséchons sur pied et nous restons renfermés

dans nos murailles comme des momies dans leurs bandelettes, attendant que nous n'ayons plus absolument rien à faire que de pleurer sur tant de débris qu'un souffle de volonté et de détermination suffirait à convertir en splendeurs.

Voyez nos hôtels, ils sont vides ; les rues ne montrent jamais que les mêmes figures, le plus souvent oisives, comme fatiguées de leur monotonie réciproque ; rien ne vit, pas d'animation, on n'ose remuer de crainte de faire des faux pas. Le capital est défiant, jaloux, toujours sur ses gardes, détestant le nouveau, ne voulant rien favoriser : le commerce est craintif, il suit son sillon tête baissée, yeux fermés, avec l'effroi des routes inconnues. La hardiesse et la conception sont des témérités bien près d'être des folies ; ceux qui peuvent beaucoup ne font rien, et ceux qui feraient beaucoup ne peuvent rien... et, tout cela pourquoi ? Pourquoi ? parce que Québec, privé de communications l'hiver, avec le monde extérieur, vit durant six mois de sa propre substance, absolument improductif pendant cette morte saison qui dure la moitié de l'année, incapable même de rien préparer pour la belle

saison qui suivra.

Et ici, plaçons, au sujet de Montréal, une réflexion dont le cours de cet écrit démontrera la justesse. Qui a fait le Montréal d'aujourd'hui, le Montréal qu'on connaît, cette ville florissante, magnifique, qui, dans un quart de siècle, rivalisera avec New York lui-même, lorsque les canaux auront été élargis et que les chemins de fer y viendront de toutes les directions ? C'est le pont Victoria. Avant que fût construit ce pont qui met Montréal en communication non interrompue, l'hiver comme l'été, avec tout le continent américain, Montréal n'existait pas ou existait comme Québec, ce qui revient au même. – Depuis, des relations constantes avec les Américains, un échange quotidien d'idées, une émulation toujours entretenue, des projets succédant aux projets, des entreprises nouvelles chaque jour mises en avant, un courant énergique et vigoureux, sans cesse renouvelé, passant à travers tous les rangs de la population, lui ont versé un sang riche et allumé un esprit d'une hardiesse telle que les plus fastueuses conceptions lui semblent aisément réalisables.

Or, ce qu'a fait Montréal, il y a vingt ans que Québec aurait dû commencer à le faire, il y a vingt ans que tous les citoyens de la capitale auraient dû faire un sacrifice intelligent et intéressé qui assurât la construction du Chemin de fer du Nord ; toutes les fortunes auraient dû se réunir et s'offrir pour cette œuvre patriotique qui était en même temps une œuvre pleine de récompenses, et Québec serait en voie de devenir, comme nous le disions plus haut, le second port de mer de l'Amérique.

Nous ne voulons rien risquer, rien dire au hasard dans cet écrit qui est avant tout une étude serrée et précise de la question qu'il s'agit d'exposer. Qu'on veuille nous suivre dans notre démonstration, et l'on se convaincra qu'il n'y a pas de destinées trop hautes auxquelles Québec ne puisse espérer atteindre.

II

On peut considérer aujourd'hui l'entreprise du chemin de fer du Pacifique Canadien comme

définitivement abandonnée, à cause de son irréalisation telle qu'elle avait été originairement conçue. Ce chemin projeté se réduit maintenant à une ligne partant du lac Nipissingue et aboutissant au Sault-Sainte-Marie, près du lac Supérieur, d'où un embranchement le reliera au Northern Pacific américain qui sera bientôt en pleine opération jusqu'à quarante milles de Fort Garrys. De ce dernier point, la ligne canadienne s'étendra jusqu'à un port de la Colombie Anglaise, sur l'Océan Pacifique, de sorte qu'à part l'espace compris entre le Sault-Sainte-Marie et la frontière de Manitoba, le Dominion aura une ligne directe depuis la Colombie Anglaise jusqu'au lac Nipissingue.

Maintenant, à partir du lac Nipissingue, une autre ligne vient toucher Ottawa, en passant par Pembroke ; c'est l'extension du chemin de Colonisation du Nord qui reliera directement la capitale fédérale avec Montréal ; vient ensuite le Chemin de fer du Nord qui n'est que le prolongement, et pour ainsi dire, une section de la grande ligne du Pacifique. De Québec, par le moyen du Grand-Tronc et de l'Intercolonial, on

arrive jusqu'à Halifax, de sorte que voilà une ligne unique au monde, traversant le continent américain dans sa plus grande largeur, et dont Québec sera, comme on va le voir, le principal entrepôt.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre qu'une ligne suivant la rive sud du lac Supérieur depuis Duluth, à son extrémité ouest, jusqu'au Sault-Sainte-Marie, à son extrémité est, pour de là se prolonger jusqu'à Québec, est presque droite et par conséquent plus courte qu'aucune autre ; avec un pont traversant la rivière Sainte-Marie, le fret et les passagers peuvent être transportés de Duluth à Québec sans transbordement, sur un chemin de fer d'une largeur uniforme, en trente heures de moins que par toute autre route allant de la tête du lac Supérieur jusqu'à New York ou Boston, attendu que la distance est de 300 milles moins grande. Il est donc établi, par ce seul fait, que les convois de chemins de fer peuvent être conduits à travers le Michigan, le Wisconsin et le Minnesota, le long du lac Supérieur, sans transbordement ni changement, jusqu'à Québec qui est à 480 milles

plus près de Liverpool que ne l'est New York.

Et non seulement cela. Mais, lorsque le chemin de fer qui doit atteindre le littoral de la Colombie Anglaise, en suivant la ligne américaine, depuis Duluth jusqu'à Pembina, et de là à travers Manitoba, la Saskatchewan et les Montagnes Rocheuses, comme nous le disions plus haut, sera construit et relié au Chemin de fer du Nord, on verra que la ville de Québec est, par cette route, à 340 milles plus près de la côte du Pacifique que par toute autre route sans compter que le point où elle devra aboutir sur cette côte est à 500 milles plus près du Japon et de la Chine que ne l'est le port de San Francisco, qui a déjà avec l'Asie un commerce si considérable.

Ainsi donc, par une voie absolument canadienne, en exceptant l'espace compris entre le Sault-Sainte-Marie et la frontière de la Rivière Rouge, la distance entre l'Asie et l'Angleterre est raccourcie de 1300 milles.

Maintenant, qu'il s'agisse de transporter les produits de l'extrême ouest à un port quelconque sur l'océan Atlantique, il n'y a pas le moindre

doute que le commerce prendra de préférence la voie qui suit tout le nord des provinces d'Ontario et de Québec, depuis le Sault-Sainte-Marie, comme étant la plus courte et exempte de transbordements, et qu'alors le plus impérieux des intérêts, la nécessité commerciale, obligera de construire un pont qui relie Québec avec la côte sud, de telle sorte qu'il se trouvera exister une ligne non interrompue depuis l'extrême ouest, ou, si l'on veut, la côte du Pacifique, jusqu'aux ports de l'Atlantique, ligne unique, incomparable, incontestablement destinée à devenir la plus grande artère commerciale du Nouveau Monde.

*

Autre chose. Une nouvelle ligne, en voie de construction, devra relier avant longtemps Toronto à Ottawa. Cette ligne amènera le commerce de Toronto, d'Hamilton, de Détroit et de Chicago à Québec, sur une largeur de voie uniforme et par une route 25 milles plus courte que la route actuelle du Grand-Tronc. Le fret de

toute nature pourra ainsi être expédié à Québec des extrémités de la province d'Ontario et placé dans les navires en partance pour l'Europe, pendant que le fret arrivant d'Europe sera également expédié de Québec à Toronto, ou bien au Sault-Sainte-Marie d'où il sera écoulé dans les États du Michigan, du Wisconsin, du Minnesota, dans le Manitoba et jusqu'au Pacifique. Cette route sera à la fois la meilleure pour les émigrants, car, à leur arrivée à Québec, ils pourront être dirigés vers leurs destinations respectives sans changer de train.

Entre l'Europe et l'Asie, Québec placé comme au centre, comme point d'aboutissement des voies ferrées et des voies maritimes qui relieront entre eux trois continents, quelle splendide perspective ! La province de Québec devenue, non seulement le pivot de la Confédération, mais encore de l'Amérique du Nord, et sa capitale réalisant enfin la destinée infinie pour laquelle la nature l'a créée ! Les innombrables produits de l'Ouest, les cargaisons du Japon et de l'Angleterre passant sous ses pieds, et cela, grâce au Chemin de fer du Nord servant de

prolongement à la grande ligne du Pacifique, chemin tant désiré, tant attendu, qu'on croyait n'être plus qu'un rêve, et qui, avant trois ans peut-être, sera une réalité !

La ville des souvenirs, de l'histoire et des ruines, ne se contentera plus du passé pesant sur elle de l'amas accumulé d'une poussière séculaire ; elle ne se contentera plus de la poésie de son site et de la pompe grandiose du vaste panorama qui l'enveloppe en s'écartant comme pour agrandir l'espace autour d'elle ; elle ne se contentera plus d'avoir de magnifiques débris et d'être belle encore dans son dénuement et sa déchéance, elle deviendra, aussi elle, une ville du nouveau monde, elle se tournera vers l'avenir et en aspirera le souffle puissant qui flotte sur tant de cités naissantes et déjà merveilleuses ; elle prendra sa place, éclatante et superbe, dans les splendeurs de ce monde encore inconnu et cependant si près de nous ; la cité de Champlain et de Montcalm secouera les langes épais de son berceau, devenu presque une tombe ; elle jettera au vent sa poussière et, sans rien perdre des gloires attachées à son nom, s'élancera dans la

clarté de l'avenir, plus fière encore de ce qu'elle peut être que de ce qu'elle a été.

Nous, la génération actuelle, nous verrons le commencement de ces grandes choses, nous verrons les lueurs grandissantes de cette splendide aurore ; et, ce qui mieux vaut, nous aurons écarté les voiles qui la couvrent, nous aurons fait le grand effort pour déchirer le nuage qui s'appesantit depuis si longtemps sur nos têtes, et nous aurons livré aux générations futures, spectacle inouï, une ville enfant sortie de ruines, avec une jeunesse dont nul ne peut prévoir le terme. Pour avoir attendu un quart de siècle, Québec prendra un quart de siècle d'avance ; il suffira de vingt ans pour faire une ville nouvelle sur des remparts démolis, tristes vestiges du passé, avec de larges avenues conduisant à des campagnes rayonnantes, au lieu de tristes ruelles où nous traînons aujourd'hui péniblement nos pas. Tout le Québec de l'avenir est dans l'œuvre accomplie du Chemin de fer du Nord, et ce Québec-là n'aura rien à envier au passé auquel il apportera, au contraire, une majesté nouvelle.

Maintenant que nous avons devant nous l'ensemble de cet avenir magnifique, voyons en détail ce qui contribuera à le former. Laissons la place aux faits seuls, ils sont assez éloquents pour convaincre en même temps que pour éblouir.

III

La position géographique de la ville de Québec est telle que, fût-elle abandonnée et ses habitants fussent-ils atteints d'une léthargie incurable, le grand courant de l'Ouest s'y fraierait forcément un passage, un nouveau peuple viendrait l'habiter et les besoins du commerce y créeraient en peu d'années un entrepôt immense. Québec est une ville nécessaire. Nous sommes arrivés à cette époque où certaines entreprises, longtemps retardées, longtemps combattues, mais cependant inévitables, s'imposent à tous les esprits et les entraînent avec une force irrésistible. On voudrait reculer encore la construction du Chemin de fer du Nord que personne ne l'oserait, que personne ne le pourrait. Ce chemin est aussi

nécessaire aujourd'hui que des rues et des maisons l'ont été jusqu'à présent, et aucune force d'inertie ne saurait l'empêcher d'être fait. Il se ferait, pour ainsi dire, malgré nous : ce qui ne signifie pas qu'il ne faille pas s'en mêler ou ne pas seconder par l'effort de toute une population le vaillant esprit d'entreprise de l'homme qui s'est définitivement chargé de son exécution, nous voulons seulement établir la puissance de nécessité avec laquelle cette entreprise se présente, et son succès plus certain que toute volonté humaine, plus grand peut-être que toutes les espérances.

Le port de Québec peut contenir toutes les marines du monde réunies et donner passage au commerce de l'univers ; la capitale n'est pas seulement située de façon à être un entrepôt immense, mais encore une cité manufacturière de premier ordre : sa dette consolidée ne s'élève qu'à un peu plus de \$2,600,000, auxquels il convient d'ajouter le million qu'elle a souscrit pour le Chemin de fer du Nord, et une dette flottante de sept cent quarante-cinq mille dollars. Cette dette, peut-être assez lourde aujourd'hui,

quoique bien insignifiante, comparée à celle de la plupart des villes américaines, sera à peine sentie dans quelques années, alors que la population aura pris un accroissement rapide et que le développement du commerce sera tel que la seule différence des fortunes suffira à effacer l'intérêt de la dette avant dix ans.

*

Une dette n'est jamais lourde, du reste, lorsqu'une population est prospère ; la Grande-Bretagne, malgré sa dette énorme de cinq milliards, ne s'en aperçoit que pour s'en glorifier ; elle y puise même son principal élément de puissance et se fait une richesse de ce qui l'eût menée à la banqueroute, sans le prodigieux essor que prit son commerce dès la fin des guerres de l'Empire. Les États-Unis, pourtant si taxés, ne se plaignent de leur dette que lorsque les désastres financiers viennent fondre sur eux ; et quand leur industrie aura, grâce à la protection, pris le vaste élan de celle de l'Angleterre, ils se

rappelleront à peine l'énorme fardeau que la génération précédente leur aura laissé. Montréal, chargé d'obligations, ne demande qu'à doubler la charge par toute espèce de grandes entreprises publiques. À ce propos, qu'on nous permette une vérité qui a tout l'air d'un paradoxe :

Un pays jeune doit s'endetter avec plaisir, avec empressement, quand c'est pour s'ouvrir des communications et se créer des débouchés, et que ses ressources propres sont au-dessus du capital qu'il emprunte. Toute dette est alors une fortune en germe, parce que l'avenir est là, non seulement qui la solde, mais qui en centuple encore les effets bienfaisants. Pour devenir un grand pays et un grand peuple, il ne faut donc pas craindre de s'endetter : nos enfants paieront et ils en seront bien contents.

*

La valeur moyenne des exportations faites annuellement du port de Québec s'élève à onze

millions, et, sur ce chiffre, le bois seul prend une part de neuf millions, tandis que la valeur des exportations s'élève pour Montréal à près de treize millions, quelque chose comme \$1,500,000 de plus. Les bateaux de la Compagnie du Richelieu, qui transportent une grande partie du fret local, ne voyagent que pendant six mois et demi de l'année, et le Grand-Tronc ne peut suffire aujourd'hui aux besoins toujours croissants du commerce ; il en résulte que le Chemin de fer du Nord aura au moins sa part légitime du commerce qui se fait entre les deux villes, outre qu'il desservira une région où aucune concurrence n'existe.

Le pays qui s'étend sur la rive nord du fleuve, entre Montréal et Québec, est très riche en productions agricoles et minérales, outre qu'il offre à l'industrie toutes les ressources et tous les moyens de grande exploitation industrielle.

La terre en culture, qui s'étend sur une profondeur variable de vingt à cinquante milles et comprend environ deux millions sept cent trente mille acres, donne de magnifiques récoltes de

foin, d'avoine, de blé, d'orge, de pois et de patates ; les pâturages y sont incomparables et la population y dépasse deux cent vingt-cinq mille âmes. Il s'y trouve plus de vingt-cinq grandes scieries qui produisent trois cent cinquante millions de pieds de bois par année ; les forges donnent huit mille tonneaux de fer ; les fabriques de laine, de machines, de clous et de papier, ainsi que les moulins à farine, tous sur une grande échelle quoique peu nombreux, sont situés dans le voisinage immédiat de la ligne.

Trois-Rivières, situé à égale distance des deux grandes villes de la Province, augmente sensiblement depuis quelques années ; le commerce de bois surtout lui a donné une impulsion considérable. Tout le monde sait que la vallée du Saint-Maurice est une des futures vaches grasses du pays ; à l'extrémité du chemin des Piles se trouve un magnifique pouvoir d'eau, où les bois variés qui s'étendent sur la vaste région du Saint-Maurice peuvent être travaillés et transportés immédiatement en chemin de fer, soit à Québec, soit à Montréal, soit à un endroit quelconque des États-Unis, sans rompre charge.

Les billots, qui descendent aujourd'hui le Saint-Maurice et qui fournissent deux cents millions de pieds de bois aux moulins de Trois-Rivières, avec beaucoup de frais et de risques dans leur passage à travers les rapides, pourraient être bien plus aisément découpés aux Piles et transportés de là directement sur le train. Depuis les Piles jusqu'à soixante-dix milles plus haut, la rivière n'a pas de courant, de sorte que rien n'est plus facile que d'y retenir et classer les billots ; en même temps, les bois durs qu'on ne peut faire porter à la dérive ni transporter d'aucune façon, et qui par conséquent ne rapportent encore rien, trouveront immédiatement dans le chemin de fer un instrument d'expédition pour eux sur les divers marchés du monde ; de plus, le transport des ouvriers et de leurs provisions, et l'emploi d'un steamer sur le Saint-Maurice, au sein même de cette vaste région forestière, apporteront un aliment considérable à l'embranchement des Piles et suffiront, en peu de temps, à lui donner de beaux bénéfices.

*

À part Trois-Rivières, il y a des chefs-lieux considérables sur la rive nord du fleuve, tels que Lorette, Cap-Santé, Rivière-du-Loup, Berthier, L'Assomption et surtout Joliette, qui est situé à onze milles de la ligne, et dont la population s'élève à trois mille âmes.

Ces chefs-lieux fourniront par eux-mêmes un joli appoint au commerce local, c'est-à-dire à celui qui se fera sur la ligne même ; mais il est impossible d'établir ni même de concevoir ce que l'industrie seule du bois apportera de ressources à ce commerce. La région forestière, située sur la rive nord du fleuve, est presque infinie ; de nombreux pouvoirs d'eau la traversent, de sorte qu'il sera extrêmement facile de conduire ce bois jusqu'au chemin de fer, de le préparer et de l'expédier sur place dans tous les pays où il trouve un marché.

Le fer deviendra aussi un des aliments principaux du commerce local ; on sait en quelles quantités il existe, non seulement dans la vallée

du Saint-Maurice, mais encore en divers autres endroits sur la rive nord ; ce fer serait transporté des mines à la ligne principale par de courts embranchements, de sorte que l'un des plus riches et des plus abondants produits de la province trouverait bientôt un moyen de transport qui lui a manqué jusqu'ici, et l'exploitation en ferait une source de richesse inépuisable.

Le général Seymour, ingénieur en chef du Chemin de fer du Nord, en estime le revenu annuel à un million quatre cent cinquante-trois mille dollars en basant ses calculs sur l'état de choses actuel, seulement pour le commerce local, et à sept cent trente mille dollars pour le transit, ce qui donne un revenu total de plus de deux millions. La Compagnie du Richelieu fait, elle, en chiffres ronds, cinq cent mille dollars par année, et de bénéfice net, à peu près cent cinquante mille dollars ; l'année de la Compagnie Richelieu, ne l'oublions pas, ne dure que six mois ; et, à ce sujet, qu'il nous soit permis de dire un mot en passant sur la jalousie qu'inspirerait, prétend-on, à la compagnie Richelieu et au Grand-Tronc, la construction du Chemin de fer du Nord.

IV

Cette jalousie, si elle existe, est absolument inintelligente, et il faut de bien fortes preuves pour y croire ; le Grand-Tronc a peut-être plus de motifs pour la ressentir, mais ces motifs sont insuffisants, comme on peut s'en convaincre. Il se peut que quelques individualités, dans ces deux grandes compagnies, voient notre chemin de fer d'un mauvais œil ; mais, comme corps, elles n'ont rien à en craindre : au contraire.

La Compagnie du Richelieu fait un commerce tout à fait à part ; aucun chemin de fer au monde ne pourrait lui enlever son fret et qu'une très faible partie de ses passagers, ceux qui sont en retard ou trop pressés. Tout le monde sait que le transport par eau est beaucoup plus économique que par terre, et que, dans la belle saison, les voyageurs préfèrent de beaucoup les bateaux aux chemins de fer. Et puis, c'est un bien grand préjugé que celui qui fait redouter la concurrence ; c'est elle qui fait vivre le

commerce au lieu de le tuer ; ce qu'elle tue c'est le monopole, lui-même souvent son propre ennemi. La concurrence multiplie les moyens de transport, les met à la portée de tous, stimule l'envie de produire par la facilité de l'expédition, poursuit le producteur partout où elle peut l'atteindre, lui offre les moyens à son choix de vendre ou d'acheter, triple, décuple pour lui les occasions d'étendre ses affaires, apporte en toutes choses le mouvement et disperse la circulation qui est la vie. Deux marchands, deux industriels, deux hôteliers font plus dans un endroit qu'un seul ; ils répandent certains goûts qui deviennent des besoins, et ces besoins en créent d'autres à l'infini : on veut des méthodes nouvelles, des étoffes meilleures et à meilleur marché ; on veut des plats différemment apprêtés ; de là, la concurrence qui, sous une foule de formes, se prête aux goûts ou aux besoins des consommateurs et en grossit incessamment le nombre.

S'il y a une ligne par eau, faites une ligne par terre, et vous êtes certain que la première augmentera ses profits. Cela est bien simple. Le

surplus du commerce nouvellement créé ne peut pas tout s'écouler par la même voie, le choix du producteur varie, il prend le moyen de transport qui convient le mieux suivant les lieux et les circonstances, et il se trouve que l'ancienne ligne hérite d'une partie du commerce et du mouvement qui résultent de l'établissement de la nouvelle ligne. Tous les hommes qui ont la véritable intelligence des affaires et qui connaissent les lois de la production, sont d'accord là-dessus ; la Compagnie du Richelieu n'a donc rien à perdre, et même beaucoup à gagner par la construction du Chemin de fer du Nord.

*

Quant au Grand-Tronc, ah ! s'il est vrai que le Grand-Tronc mette des bâtons dans les roues, c'est autant en pure perte que c'est étroit et aveugle de sa part. Il ne peut pas empêcher jamais qu'il s'établisse une ligne sur la rive nord, pour une vaste région de pays en grande partie

déjà ancienne, cultivée, importante, et qui est totalement privée des chemins de fer dont elle a un besoin absolu. Il ne peut pas faire en sorte que toutes les villes principales de la province étant du côté nord du fleuve, c'est précisément ce côté-là qui n'ait pas ses moyens de communication, que la moitié du pays soit complètement négligée et abandonnée au profit de l'autre moitié, et que des garanties plus que suffisantes étant offertes aux capitalistes, ceux-ci ne voient et n'entendent rien, et ne comprennent dans l'univers que les exposés du Grand-Tronc. Il ne peut faire que le fleuve Saint-Laurent n'ait qu'une seule rive et que, du côté opposé, ce soit le néant au lieu d'un pays extrêmement riche, mais qui, tant qu'il n'aura pas de chemin de fer, sera comme s'il était extrêmement pauvre.

Non ; au point où en sont aujourd'hui les choses, toute l'opposition du Grand-Tronc ne ferait rien, et l'évidence de sa maladresse le contraindrait peut-être le premier à la reconnaître. En travaillant contre le Chemin de fer du Nord, le Grand-Tronc travaillerait contre ses propres intérêts. Jamais deux lignes de chemin de fer

nécessaires ne se sont nui réciproquement ; au contraire elles sont utiles l'une à l'autre. En 1870, pendant que les canaux du Saint-Laurent ne recevaient que quinze pour cent du commerce de l'Ouest, le canal Érié, passant à travers l'État de New York, en recevait quatre-vingt cinq pour cent. Et cependant, de chaque côté du canal Érié, il y a une ligne de chemin de fer. Voulez-vous savoir quels sont les chemins de fer qui réalisent les plus beaux bénéfices aux États-Unis ? ce sont précisément les deux chemins qui suivent chacun une rive du canal Érié. Là où la production est égale aux moyens de transport ou les dépasse, toute nouvelle ligne qui s'établit ne peut prendre le surplus du commerce, et, en contribuant à le développer et à le stimuler, réagit sur les anciennes lignes qui profitent de cette augmentation.

Du reste, les actionnaires du Grand-Tronc en doivent être convaincus. Ils savent fort bien que leur chemin de fer a plus de fret aujourd'hui qu'il n'en peut transporter, que, par conséquent, l'établissement d'une nouvelle ligne, loin de lui nuire, ne ferait que satisfaire un besoin qu'il est,

lui, dans l'impossibilité de satisfaire et que, d'ailleurs, il y a, sur le côté nord du Saint-Laurent, toute une région à peu près inexploitée, dont les produits, ne pouvant être transportés par le côté sud, ont absolument besoin d'une ligne sur leur propre terrain.

V

Cela étant établi, gardons-nous soigneusement de prêter l'oreille à toutes ces rumeurs, à tous ces rapports venus de sources toujours impossibles à tracer, et qui fuient invariablement devant le point d'interrogation clair et net.

M. McGreevy n'était pas plus tôt arrivé en Europe depuis deux ou trois jours que déjà les nouvellistes faisaient connaître qu'il n'avait reçu que des échecs de tous côtés et qu'il allait revenir à sa courte honte. Où ces messieurs puisaient-ils tant de science ? on se le demande ; à coup sûr, ils ne sont pas inspirés et l'Esprit Saint, dans les temps de crise, ne se confie pas à tout le monde. La meilleure réponse à faire à tous ces mauvais

contes, c'est que nous n'avons plus à nous occuper des moyens ni des instruments, qu'il s'agit pour nous de vivre ou de mourir, et que si nous voulons vivre, il faut de suite, énergiquement, immédiatement, rejeter toutes les causes du mal ; il faut nous défaire de l'envie et de l'animosité mutuelle qui ont toujours fait à Québec plus de mal que tous les chemins de fer au monde ne pourraient lui faire de bien.

*

Comment ! messieurs, nous habitons la capitale de la plus ancienne et de la plus riche province du Dominion, et c'est précisément cette capitale qui a, de toutes nos villes, le moins de communications avec l'extérieur ! Montréal, Ottawa, Trois-Rivières et Québec sont situés sur la rive nord de deux fleuves qui, pour ainsi dire, n'en font qu'un, et c'est précisément cette rive qui n'a pas de chemins de fer ! Entre la capitale du Dominion et la capitale de la province il n'y a pas de communication directe ; cette chose

inconcevable, inexplicable, nous la voyons tous les jours, nous en gémissons, et depuis vingt ans, toutes les fois qu'il s'est agi d'y porter remède, qu'est-ce donc qui en a empêché ? qu'est-ce qui empêche d'avancer d'un pas ? Ah ! c'est que pour toutes les entreprises publiques on se divise par coteries ; ce n'est plus l'affaire de tout le monde, c'est l'affaire de tel ou tel qui a ses partisans ; ainsi, un entrepreneur devient un véritable candidat. Si Québec était privé de pain, et que deux boulangers fussent sur les rangs et se fissent concurrence pour lui en fournir, de suite ils diviseraient la ville en deux et tout le monde mourrait de faim plutôt qu'une moitié cédât à l'autre.

Nous n'avons pas d'esprit public, cet esprit qui fait fléchir l'intérêt personnel devant le bien général, le bien général auquel tout le monde participe.

On croit qu'on n'a rien à gagner personnellement à voir une ville en bon état, prospère, avec de larges rues, toutes les facilités et tous les débouchés pour le commerce, et voilà

pourquoi d'une ville, dont la nature a fait un chef-d'œuvre, nous avons réussi à faire comme une vieille mâchoire pleine de trous où s'agitent encore quelques dents branlantes.

La Corporation a toutes les peines du monde à faire de petites améliorations indispensables ; pourquoi ? Parce qu'il suffit de quelques propriétaires fossiles, dans une rue ou dans un quartier, pour tout retarder, pour tout empêcher. Si un quartier a besoin d'une chose, un autre quartier intervient immédiatement pour l'empêcher de l'avoir ; de même pour une rue, pour un simple bout de rue ; on a dans l'idée que ce qui peut être l'avantage de l'un est nécessairement au préjudice de l'autre, et voilà pourquoi l'on n'avance à rien.

*

Qu'est-ce qui a fait les villes américaines, messieurs ? c'est l'esprit public. Chacun est d'abord citoyen d'une ville entière, avant de

l'être de tel quartier, de telle rue, l'habitant de telle maison. Quand il s'agit d'un intérêt général, le citoyen des États-Unis s'oublie momentanément, parce qu'il sait bien que plus tard il y trouvera son compte. Aussi, vous voyez là des hommes riches qui font des cadeaux de cinquante, soixante, cent, deux cent mille piastres à des institutions publiques ; vous en voyez comme cela dans toutes les villes américaines. Ici, nous possédons l'Institut Canadien qui n'a pas encore reçu de cadeaux de \$50,000. Chacun pour soi, et voilà pourquoi Québec n'avance à rien. Que j'entreprene une chose évidemment utile à tout le monde, mon voisin de suite me mettra des bâtons dans les roues, et s'il ne trouve pas de bâtons, il se mettra le corps en travers pour m'obliger à rester sur place. Aujourd'hui, voilà qu'on est en voie d'entreprendre un chemin de fer qui est le sang, la moelle, le pain de Québec ; tout le monde est d'accord là-dessus. Eh bien ! le croirait-on ? Il y a encore là deux partis ; les adhérents de l'un seraient enchantés que l'autre échouât, et ils ne prennent pas la peine de penser un instant que ce nouvel échec serait la ruine

définitive de l'entreprise ; ils s'imaginent qu'ils pourraient revenir, eux ensuite, avec d'autres moyens, d'autres combinaisons, d'autres hommes, et que les supplantés les laisseraient tranquillement faire la chose à leur gré et en cueillir tous les fruits. Ils ne voient pas qu'ils ne font qu'éterniser de cette sorte une lutte qui est la ruine de tous, une lutte qui, si elle réussit encore, nous forcera à plier bagage et à quitter pour toujours ce pauvre Québec qui ne sera plus qu'un tas de poussière dans dix ans.

Comment ! vous n'en avez donc pas encore assez des ruines d'aujourd'hui ! Faut-il que toute la ville y passe ? Eh pardieu ! que le diable en personne vienne construire le Chemin de fer du Nord, et laissez-le faire. Les habitants seuls de Champlain y trouveraient à redire : pour moi, quoique le diable soit mon plus grand ennemi, je n'aurais pas d'objection à prendre de lui *un sous-contrat*.

Finissons-en une fois pour toutes.

L'exécution du Chemin de fer du Nord est maintenant entre les mains d'un homme qui offre

des garanties sérieuses ; pour assurer cette exécution, le gouvernement a fait des sacrifices réels, de nature à satisfaire les capitalistes les plus exigeants. Entendons-nous, entendons-nous pour seconder cette œuvre ; ajoutons tout le poids et tout l'élan du patriotisme à l'action du gouvernement et même aux calculs intéressés. On n'obtiendra jamais qu'un entrepreneur, fût-ce même sir Hugh Allan, cet homme désintéressé au point de donner en pure perte 350,000 dollars, s'offre en sacrifice sur l'autel de la patrie et nous fasse des chemins de fer qui le ruinent. Sachons donc être contents et satisfaits quand nous avons un entrepreneur qui remplit toutes les conditions désirables et qui, déjà, a donné pour cent cinquante mille dollars de contrats et sous-contrats. Il me semble que c'est aller assez rondement en besogne et, qu'à moins d'être résolu à s'ensevelir sous les ruines de sa ville, on ne peut en demander davantage en si peu de temps.

Sachons voir un heureux prélude dans ce commencement, et ayons confiance pour le reste. Si notre confiance est encore une fois trompée, eh

bien ! nous n'aurons plus qu'à remettre notre cause à Dieu et à en appeler aux puissances célestes pour faire ce qu'il semble qu'aucune puissance humaine ne peut accomplir.

Le petit cap

Sept hivers ont passé sur la grève déserte
Du vieux cap solitaire où je venais rêver.

Là, sous la pierre inerte,
Sous les sapins ombreux où le vent vient jeter
Les murmures du soir ; sous la mousse endormie
Qui pend comme un long crêpe aux flancs du roc
brisé,

Mon âme est enfouie
Comme sous la forêt un rameau desséché.

J'erre depuis sept ans comme un flot sur la plage
Arrive, puis repart, poussé, puis repoussé,
Retournant à l'abîme et par lui rejeté,

Pour moi pas de rivage
Où reposer mon cœur ; je vais, quoique abattu,

Brisé, je marche encor ; si parfois je m'arrête,
Je ne vois à mes pieds qu'une rive muette
Près d'un port inconnu.

Le fardeau pèse en vain sur mon âme accablée,
Je n'incline pas plus vers la terre glacée
Où m'aspire l'oubli.

Ma vie est un désert où souffle un vent aride,
Sans éveiller d'échos... mon cœur est dans le vide
Et le vide est en lui.

Je porte mon néant ; mon tombeau, c'est moi-
même ;

Et l'ombre du sépulcre est comme un diadème

Qui m'entoure vivant ;

Tel un arbre flétri sous les coups de l'orage
Se prépare un linceul de son propre feuillage,
À sa mort survivant !

Ô rêves d'autrefois ! ô mes jeunes années !
Dans le flot éternel qui donc vous a poussées
Si loin de mon regard ?

Oh ! revenez vers moi, qu'un instant mon cœur
s'ouvre

Que j'écarte un seul jour le deuil qui vous recouvre
Avant qu'il soit trop tard !

Venez, mes souvenirs, que je vous voie encore,
Passez devant mes yeux comme la fraîche aurore
Qui dorait mes vingt ans.

Passez, souffles ardents où flottaient les ivresses
De mes jours enchantés, et qui de vos caresses
Attendrissiez le temps.

Quel accent triste et doux sort de la nuit tombante ?
Est-ce le bois qui pleure en courbant ses rameaux ?
Ou les échos du soir qui glissent sur les eaux
Avec l'ombre rêvante ?...

Non, je suis seul, hélas ! le sentier frissonnant
Ne rend plus de ses pas le fugitif murmure.

Je reviens seul, errant.

Avec le souvenir, vivante sépulture,
Où le bonheur s'engouffre en laissant le regret,
Semblable à ce reflet

Qu'agite le soleil sur une feuille morte,
Et qui la suit au loin dans le vent qui l'emporte.

Son parfum vole encor parmi les noirs rochers,
J'entends gémir sa voix au sein des flots amers
Et son souffle qui passe, et l'oiseau sur la branche
Qui chante ses douleurs.

Et la brise, en fuyant sur l'herbe qui se penche,
Y recueille ses pleurs.

Que j'étais jeune alors ! le temps n'avait pas
d'aile ;

Sans vieillir je vivais, et la nuit et le jour
Lorsque j'étais près d'elle,
Se confondaient ensemble, et c'était un amour
Qui toujours renaissait ; je vivais dans un rêve,
Oublieux de cette heure où tout songe s'achève,
Le mien était trop beau !
Soudain je m'éveillai, j'étais près d'un tombeau !

Elle est morte, emportant mon rêve dans son âme,
Le destin prit son souffle à ma lèvre flottant
Comme un baiser de flamme,
Je la tenais encore !... et son œil expirant
S'éteignait dans le mien ; elle n'eut qu'un instant
Pour mourir, et qu'un jour pour aimer et le dire,
Comme la fleur naissante au vent qui la déchire
S'effeuille sans effort,
Elle effeuilla sa vie au souffle de la mort.

TADOUSSAC, 10 AOÛT 1871.

Le préjugé

Voici le roi de l'univers. Devant lui tous les fronts s'inclinent. Souverains de tous les pays, chapeau bas ! voici votre maître à tous ; c'est le roi des rois, le seigneur des seigneurs. Justice, lois, institutions, tout cela passe ou change avec le temps, les mœurs ou les pays : lui seul, le préjugé, est universel, toujours absurde, souvent odieux, mais impérissable. Il y a bien quelque chose, comme le bon sens, pour lequel les hommes ont un culte idéal, qu'ils invoquent à chaque instant, mais, dans la pratique, ils n'en tiennent aucun compte.

Le préjugé ne connaît aucun obstacle, aucune résistance, aucune froideur ; les plus sages et les plus vertueux des hommes lui obéissent ; il a plus de prix que tous les liens, que tous les devoirs. C'est qu'il n'existe rien au monde, parmi toutes les choses qui portent des noms chers et vénérés,

d'aussi profondément humain, je veux dire d'aussi contradictoire, d'aussi capricieux, d'aussi égoïste, d'aussi déraisonnable, d'aussi despotique que le préjugé. Il est le résumé de toutes les petitesse, de toutes les hypocrisies et de toutes les lâchetés, et voilà pourquoi il l'emporte sur les conseils de la raison, du devoir et du sentiment.

Anomalie, contresens, dérèglement monstrueux, d'où vient qu'il est irrésistible ? Comment naît-il ? quelle est sa raison d'être et surtout de durer ? Pourquoi, lorsque la vérité est si facile, si accessible, à la portée de tous, pourquoi, lorsque le bon sens serait si commode, a-t-on recours à ce tissu de fictions, d'inégalités et d'injustices qui constituent le fond de toutes les sociétés humaines ? Pourquoi, lorsque la pente naturelle s'offre d'elle-même, ouverte devant tous, sûre et facile, préfère-t-on prendre mille détours, s'égarer dans toute espèce de sentiers épineux et pleins d'embûches ? C'est que l'homme, ce petit sot ridicule, ce fat incorrigible, veut toujours faire exception. Suivre la loi naturelle, ce serait être comme tout le monde devrait être, et il suffit que tout le monde doive

être ainsi pour que personne ne le veuille.

Sortir du commun, c'est là la source de tous les travers, de tous les ridicules, disons le mot, de tous les préjugés. D'un homme seul, le préjugé gagne souvent un groupe, une classe, un peuple, un pays, des pays tout entiers. De là viennent une foule d'usages, de manières de faire, de juger, de se conduire, qui sont aussi détestables qu'insensés. Eh bien ! le croirait-on ? Sans toutes ces bêtises, érigées en autant de maximes sociales, en code d'habitudes et de rapports mutuels, l'homme ne serait pas gouvernable.

*

C'est la convention qui est la règle commune. On la met en axiome, en proverbe, et, une fois devenue proverbe, qui oserait l'attaquer ? Un proverbe ! n'est-ce pas le résumé en quelques mots de la sagesse et de l'expérience des nations ? Ce qu'on prend la peine de formuler avec une concision et une netteté dogmatiques, ce

qui se transmet de bouche en bouche et d'âge en âge pendant des siècles, ce qui semble faire partie du fonds de vérités élémentaires commun aux hommes de tous les pays, les plus distants comme les plus différents entre eux, évidemment cela est incontestable, fondé en droit et en raison, appuyé de l'assentiment de tous. Il est convenu qu'il n'y a plus à en discuter, de même que de ces bonnes expériences physiques qui, répétées dans des lieux et des temps divers, produisent toujours les mêmes résultats.

Hélas ! et dire que ce sont précisément les choses les plus anciennes, les mieux établies, qui sont presque toujours les plus fausses et souvent les plus injustes. Montrez-moi une grosse erreur, quelque grande iniquité, et je vous dirai qu'elle a l'âge du genre humain. C'est la vérité qui est récente ; et la vérité, chose très claire, très évidente, très facile à découvrir pour des êtres qui sauraient conduire leur raison, devient introuvable par l'homme, si ce n'est à force d'études et de labeurs. C'est sa simplicité même qui la rend difficile à établir ; il y a tant de choses insensées et injustes, qui sont nécessaires, que le

pauvre bon sens ne peut plus se faire une place.

*

Avant que les hommes se fussent décidés, il y a guère plus de trois siècles, à diriger l'étude scientifique par la méthode et par l'expérience renouvelée sur la matière, le préjugé avait envahi jusqu'à la science même.

La recherche assidue de la cause, l'examen persistant du fait semblaient être trop audacieux pour l'homme. Il devait s'incliner devant un pouvoir supérieur sans chercher à comprendre les lois qu'il avait établies, comme si elles étaient en dehors de son atteinte. Une nuit noire enveloppait le monde qui s'en rapportait au préjugé, c'est-à-dire à l'erreur érigée en doctrine. Il était convenu que le soleil tournait et non pas la terre ; il était convenu qu'il ne fallait pas disséquer un cadavre, et de même, dans toutes les branches possibles des connaissances humaines. L'expérience semblait interdite comme une profanation de la

nature. C'était le secret de Dieu et l'homme n'y devait pas pénétrer. On ne savait rien de la chimie et la physique était pleine de tâtonnements puérils ; la géologie était encore à naître, et personne n'eût même osé soupçonner la paléontologie qui a refait des mondes disparus.

Il en était de même dans l'ordre moral. L'histoire n'était guère qu'une suite de fictions et de légendes, et les plus ridicules récits étaient admis sur la foi d'auteurs qui se copiaient les uns les autres. On suivait dans cette branche importante les mêmes errements que dans tout le reste : dès qu'une chose était affirmée et écrite, elle prenait cours et personne ne se fût avisé de la contester. De là tant d'absurdités régnaient. Mais vint la critique, qui apporta dans l'histoire la méthode scientifique ; elle y introduisit l'expérience, sans se soucier de la croyance générale et des opinions reçues ; elle analysa le fait, le plaça en face des témoignages indépendants, l'étudia sur les lieux, appela à son secours la lumière des probabilités et des circonstances environnantes ; elle le confronta avec la raison, et, non rassurée encore, elle s'aida

de toutes les découvertes de la science. Ce fut comme une révélation, et l'histoire légendaire dut s'enfuir avec un cortège énorme d'enfantillages, qui avaient été jusqu'alors autant de choses reconnues, incontestées et incontestables.

*

Lorsque le grand Bacon, fatigué des incertitudes et des incohérences grossières au milieu desquelles se traînait péniblement la science, affirma qu'elle n'avancerait à rien sans la méthode et sans soumettre la nature entière à une expérience illimitée ; lorsque Newton, se plaçant résolument en face d'un simple fait, peut-être le plus ordinaire d'entre tous, eut l'audace d'en rechercher la cause et qu'il y découvrit la grande loi universelle, celle de l'attraction ; lorsque Galilée, faisant, aussi lui, de l'expérience indépendante des textes et du préjugé commun, trouva la marche de notre planète en arrêtant pour toujours le soleil, ils ne savaient peut-être pas, tous ces grands hommes, qu'ils enfantèrent un

monde infini, qu'ils donnaient naissance à une humanité nouvelle pour qui le merveilleux et la fiction, c'est-à-dire le préjugé dans la science, allaient disparaître pour toujours ; ils ne savaient pas quelle impulsion ils donnaient tout à coup à l'homme lancé librement dans l'immensité, pouvant fouiller à son gré tous les mystères de la nature. Ils avaient révélé une loi ; cette loi appliquée a fait découvrir un monde de choses qui épouvantent l'imagination : ainsi, le soleil, que l'on regardait comme le satellite de la terre et qui est douze cent mille fois plus gros qu'elle, le soleil, avec son énorme cortège de planètes, dont une, Uranus, roule à 732 millions de lieues de lui, sans compter les comètes qui se meuvent aussi dans sa sphère d'attraction et qui mettent des siècles à parcourir leur orbite (celle de 1680 n'achève sa révolution qu'au bout de 88 siècles et s'éloigne à trente-deux milliards de lieues), eh bien ! le soleil, avec tout son système qui nous paraît à nous, pauvres humains, l'immensité même, n'occupe qu'un tout petit coin de l'espace ; il n'est rien en comparaison d'une multitude infinie d'autres astres tous des milliers

et des millions de fois plus grands que lui et dont la lumière, celle de certaines nébuleuses par exemple, mettrait, en parcourant 77 mille lieues par seconde, cinq millions d'années à parvenir jusqu'à nous !...

Pour révéler à l'homme un pareil infini, pour lui faire comprendre et admirer la création, pour donner une idée exacte de la puissance et de l'immensité de Dieu, on voit qu'il valait bien la peine de détruire quelques préjugés, de placer la science dans sa voie véritable et de lui donner ensuite libre carrière.

*

Depuis lors, il est tombé une foule de choses, et l'échafaudage de puérités arrogantes sur lequel la plupart des sociétés se basaient, a été ébranlé de toutes parts. Les peuples, encore à l'état d'enfance, quoique les arts et les lettres eussent brillé d'un vif éclat chez quelques-uns d'entre eux – l'âge mûr de l'humanité étant celui

de la science – les peuples, dis-je, avaient besoin du merveilleux pour être dirigés et contenus ; ils ne se fussent soumis à aucune loi purement humaine ; aussi les législateurs et les souverains se donnaient-ils presque tous une origine divine ; les uns, même, se disaient fils de dieux et l'obéissance qu'ils réclamaient tenait du culte ; d'autres prétendaient simplement exercer leur autorité en vertu d'un droit divin, d'une délégation directe de la divinité qui avait fait choix pour chaque peuple d'un homme unique et lui avait départi, à lui et à ses descendants, la possession absolue et éternelle de ce peuple.

*

Il ne reste plus rien aujourd'hui de ces tristes enfantillages qui ont coûté tant de larmes et de sang à bien des peuples ; et le préjugé, banni de la science, de la philosophie et de l'histoire, s'est réfugié dans les mœurs, dans les habitudes, dans les goûts, dans la conduite, gardant encore un empire considérable dans les lois. Son domaine

est partout dans les actes de la vie et dans les usages de chaque peuple, et tant que les hommes auront de l'imagination, le préjugé sera souverain. Sans lui, que de choses déraisonnables, mais charmantes, que d'absurdités délicieuses disparaîtraient ! C'est à lui qu'on doit la plus grande quantité de poésie qui reste encore à la pauvre humanité : c'est à lui qu'on doit bien des héroïsmes et bien des dévouements qui font sourire la raison, mais qui exaltent et embrasent le cœur. Toutes les sublimes folies, qui produisent souvent de très grandes choses, viennent du préjugé, et c'est pour cela qu'il se maintient, malgré tout le mal qu'il a pu faire en revanche.

Le préjugé, c'est l'illusion ; de là son charme, de là sa vertu, de là son empire universel. Il est plus nombreux que les sables de la mer, attendu qu'il se multiplie dans chaque homme qui est un membre de la postérité d'Abraham. Aussi, comment passer en revue cette armée innombrable ? Il y a quelques préjugés pourtant que j'aimerais bien à attaquer de front, là, de suite, hardiment, puisque nous y sommes, et

parce qu'ils sont bêtes, raison de plus pour être tout puissants :

« Il fait toujours prendre un juste milieu dans les choses », disent... toute espèce de gens. Ah ! et indiquez-moi, s'il vous plaît, où vous en arriverez avec cela. La vérité est absolue ; elle ne comporte pas de juste milieu, elle est à l'un ou à l'autre des extrêmes ; tout le reste n'est que tolérance et convention. Pour vous former une idée exacte, une opinion que vous croyez saine, entre deux opinions diamétralement opposées, vous prenez un juste milieu ! Vraiment, ceci dépasse toute sottise ! De ces deux opinions, à coup sûr, l'une est juste et basée sur le fait tel qu'il s'est réellement passé. Votre juste milieu, tout arbitraire, tout idéal, n'est basé sur rien. Que diriez-vous d'un homme qui, placé entre deux chemins dont l'un mène directement à l'endroit où il veut se rendre, et dont l'autre conduit exactement à l'opposé, prendrait un troisième chemin entre les deux afin d'arriver plus sûrement ? C'est là le juste milieu, la plus sottise erreur qui ait jamais été imaginée, et l'une des plus dangereuses surtout, parce qu'elle se

présente avec un caractère de modération et de conciliation qui attire et en impose. Le tout, dans la vie, est de savoir lequel des deux chemins mène au but qu'on veut atteindre ; pour cela, il faut bien des recherches, bien des obstacles renversés avant que l'évidence éclate ; mais on arrive presque toujours en se servant de sa raison, tandis que, par le juste milieu, on n'arrive jamais à rien.

Cet axiome, cependant, tout stupide qu'il est, a la prétention d'être sage ; être sage, c'est-à-dire être ni l'un ni l'autre. Il est surtout en grand honneur parmi nous, peuple de gens modérés, s'il en est. Et en quoi, je vous prie, le milieu est-il plus juste que les extrêmes ? Je voudrais bien savoir comment, flottant entre deux erreurs, je les rectifierais et je trouverais la vérité en me plaçant exactement entre elles deux. Ayez horreur du juste milieu comme de l'eau tiède ; soyez extrêmes ; il vaut mieux être complètement dans l'erreur que de traiter la vérité comme si elle se partageait. Ceux qui la traitent ainsi ne l'aiment pas, ne la cherchent pas, et ne peuvent ni la trouver ni la défendre.

*

Il y a un autre préjugé passablement ridicule et injuste, familier surtout aux gens de collège, ce qui n'empêche pas qu'il se répande aussi beaucoup dans le monde : « Un tel a beaucoup d'esprit, ou d'imagination, ou de mémoire, donc il n'a pas de jugement. »

Cette manière d'exclure la raison chez les hommes brillants me paraît un peu péremptoire. Parce que vous avez des dons agréables, il faut absolument que vous n'en ayez aucuns de sérieux ! C'est bizarre et c'est prétentieux que de vouloir réformer ainsi l'œuvre de la création. Je ne sache pas, pour moi, que les facultés de l'esprit s'excluent entre elles, je ne vois pas qu'un homme d'un bon jugement soit fatalement lourd et obtus, ni qu'un autre, ayant l'esprit, l'imagination ou la mémoire en partage, soit un écervelé, un exalté, et qu'on ne puisse reposer aucune foi dans son bon sens. Il en est ainsi cependant, et vous vous trouverez invariablement

victime de l'une ou de l'autre défiance, suivant que vous avez l'un ou l'autre de ces dons.

Je m'arrête ici dès le commencement de cette revue des travers humains, pour ne pas me laisser entraîner sur une pente sans fin. Que de choses il y aurait à dire sur les préjugés de race, de secte, de classe !... etc. Beaucoup, beaucoup de choses... pour et contre : car si les préjugés sont des écarts de la raison, certaines conditions sociales étant données, ces écarts sont nécessaires, légitimes, louables même. Sans eux, les hommes ne s'attacheraient ni ne se dévoueraient à rien ; il n'y aurait plus ni patriotisme, ni conviction, ni amour, la plupart des vertus mêmes disparaîtraient, et l'humanité serait tirée au cordeau, scientifiquement dressée, mais tout prestige, toute illusion, tout charme en seraient bannis. Saint Paul disait : « Il est nécessaire qu'il y ait des hérésies » ; de même pouvons-nous dire : « Il est nécessaire qu'il y ait des préjugés. » Bien des erreurs sont douces et chères ; et bien des travers, bien des ridicules apportent plus de joies et de consolations au pauvre genre humain qu'ils ne lui causent de

souci.

Tant que nous ne serons pas parfaits, ayons des préjugés ; mais efforçons-nous de les borner exclusivement au domaine des mœurs, des usages, des habitudes, et bannissons-les de celui de l'intelligence ; attaquons surtout ceux qui se parent de la raison elle-même pour la défigurer et défions-nous bien des proverbes.

Quelques pensées

Pourquoi voit-on tant de bassesses tous les jours et qui peut rabaisser ainsi le caractère des hommes ? C'est la faiblesse de penser que les autres sont meilleurs que nous-mêmes et de croire que leur estime au dessus de notre mérite. C'est la lâcheté de vouloir paraître non pas ce que nous sommes, mais ce que d'autres veulent que nous soyons, nous effaçant ainsi sans cesse au point de nous croire indignes du bien même que nous faisons.

Ce n'est pas notre propre fonds que nous cultivons, ce sont les jugements d'autrui ; ce sont ses erreurs, ce sont ses préjugés, ses jalousies et ses envies.

Nous n'avons plus même de vertus qui soient à nous en propre et nous ne voulons que celles qu'on nous reconnaît ou qu'on nous prêle.

Le propre du respect humain, c'est de vouloir

paraître vertueux au prix de la vertu elle-même. Il faut qu'on soit loué, et dès lors on se croit homme de bien ; mais ce ne sont pas les hommes qui font la vertu, c'est la vertu qui fait les hommes.

*

Un peuple est toujours jeune tant qu'il conserve l'esprit de progrès. L'homme qui est sur le retour de l'âge s'affaiblit de jour en jour ; mais les peuples, qui se composent de générations, se renouvellent sans cesse. Seules, les nations qui interdisent la critique sur les choses qui les intéressent le plus, comme la religion, le gouvernement et lois, ne peuvent échapper à la décadence.

Il se peut qu'un peuple diminue ou s'efface, mais il se retrouve toujours plus tard chez le peuple qui lui succède et qui fait une étape de plus en avant.

C'est nous qui sommes les vieux, et ce sont les

anciens qui étaient les jeunes. Il ne faut pas se renfermer dans le sens de nation, mais se mettre au point de vue de l'humanité, pour être dans le vrai.

*

Sylla fit voir aux Romains qui commençaient à être énervés tout ce que peut faire celui qui ose. Plus tard, Auguste montra aux Romains devenus esclaves tout ce qu'on peut faire sans rien oser.

Quand on veut établir la tyrannie, c'est du peuple qu'on se sert. On a toujours vu les ambitieux commencer par attaquer ou par corrompre les lois établies dans les états qui ont perdu leur liberté ; puis plonger le peuple dans une licence sans bornes, état qui ne peut durer à cause de son excès même ; et comme on ne peut rendre à un peuple corrompu le respect des lois, il n'y a plus que la tyrannie qui puisse faire cesser la licence.

La Liberté consiste dans le pouvoir de faire

tout ce qu'autorisent les lois qui ne peuvent avoir d'autre but que de la garantir. Dans les états asiatiques, les lois semblent destinées à fortifier le despotisme ; c'est pourquoi elles y sont si peu respectées. On y voit un pouvoir qui peut tout entreprendre, et un troupeau d'hommes qui ne peut jamais assez s'abaisser. Nul pouvoir intermédiaire pour protéger les uns et pour réprimer l'autre. En effet, si vous ne savez pas employer le seul moyen propre à vous défendre, si vous n'avez jamais connu l'exercice des lois, vous n'êtes bons qu'à servir.

C'est le respect *aveugle* de l'autorité qui fait le soutien et la force du despotisme. On n'ose contester ce qui est établi depuis si longtemps : l'usurpation, l'arbitraire, les excès de tout genre deviennent des droits ; car le despotisme ne peut se soutenir sans créer toute espèce d'abus, sans violenter la pensée, les instincts, sans diriger sans cesse les hommes vers l'obscurcissement et sans porter incessamment la corruption dans les mœurs ; il l'engendre comme l'eau stagnante produit la boue.

*

Le mobile des progrès modernes, c'est la liberté individuelle. Cette liberté, sans les associations, est inféconde. Les associations, sans la liberté, sont des engins de tyrannie.

*

Les républiques ont besoin de progrès et d'activité continuels ; car rien n'est ardent comme les passions des hommes libres. La liberté est comme le volcan qui se consume quand il ne peut éclater au dehors.

*

Les sciences positives naissent des rapports qu'il y a entre les choses ; c'est parce que ces rapports sont absolus que les sciences positives

présentent un objet sûr à étudier.

*

L'espace étant infini, la durée doit l'être. L'un implique nécessairement l'autre. On ne conçoit pas un espace qui n'a pas de bornes sans une durée corrélative qui s'étend à tout ce qu'il renferme.

*

La vie ne se mesure pas au nombre de jours qu'on a vécus, car cela, ce n'est rien, rien, mais à la quantité et à la valeur des choses qu'on a faites.

*

Ce qui est divin ne peut se démontrer par des

moyens humains ; cela s'impose, éclate par l'évidence. Dieu se manifeste et ne se démontre pas. Si l'on pouvait le discuter, il n'existerait plus.

*

La marche lente du progrès est sans doute celle qui convient le mieux, car les intérêts qu'elle blesse ne sont que passagers et se confondent bientôt dans les résultats généraux. Il en coûte trop de détruire brusquement tout un système ; les révolutions violentes ne peuvent naître qu'à la suite de nécessités impérieuses trop longtemps méconnues.

Le dernier mot

31 décembre 1874.

Lorsque je fis mes adieux à l'année « 73 », je ne savais pas que cet adieu dût commencer un volume et bien des mois encore après, j'étais loin d'y penser. C'était par une nuit douce, étoilée, mélancolique. J'étais rentré bien tard dans ma chambre solitaire, après avoir essayé en vain de secouer un pressentiment sinistre qui m'étreignait comme l'angoisse serre le cœur au sentiment d'un danger invisible, mais qui plane sur soi, qui enveloppe et menace de toutes parts. Je ne savais si c'était la mort ou quelque chose de pis qui s'avavançait avec cette nouvelle année dont je franchissais tant à regret le seuil ; au prix de toutes les joies à venir, j'aurais voulu arrêter le temps ; j'attendais avec épouvante la première heure de « 74 » comme on regarde venir, dans un navire sans défense, un orage plein de ténèbres.

Et maintenant, voilà que cette année tant redoutée a déjà disparu ! Que reste-t-il de ce souffle qui a passé dans l'infini de la durée ? Pas la plus petite trace, pas même un souvenir, puisque les hommes sont tout entiers à l'année nouvelle. On croit vivre, on compte pour quelque chose cette miette du temps qui est donnée à notre globe, l'un des plus petits parmi les milliards d'astres qui peuplent l'espace ; dans sa prétention enfantine, l'homme a divisé cet atome en années, en mois, en jours, en heures et jusqu'en secondes, comme si la vie tout entière de l'humanité était seulement une seconde même pour le reste du temps !

Sait-on bien ce que c'est que notre histoire ? Soixante siècles ! Prenez soixante hommes qui ont vécu chacun cent ans, et chaque siècle en produit d'assez nombreux, mettez-les côte à côte et vous aurez là toute l'humanité ; à un bout, « 75 » ; à l'autre bout, Adam et le paradis terrestre. L'homme d'aujourd'hui, l'homme moderne qui croit en savoir long, parce qu'il a trouvé la vapeur, l'électricité, le parafoudre et quelques secrets des autres mondes, pourrait

parler au père commun de tous les hommes ; un espace de soixante-quinze pieds seulement l'en séparerait, en donnant au buste de chaque homme une moyenne d'un pied et quart. Adam entendrait la voix du dernier centenaire et chacun d'eux aurait vu la soixantième partie de tout ce qui s'est passé dans le monde !

Qu'auraient-ils à se dire ? Résumez toute l'histoire et voyez si cela vaut la peine d'être raconté. Des folies, des guerres, des massacres, des impostures puériles et séculaires imposées à l'imagination effrayée, des persécutions, des atrocités de toute nature, la haine continuelle, toutes les plus mauvaises passions à peine mitigées par quelques correctifs, s'il est vrai que nos vertus elles-mêmes sont faites de vices et de bassesses, si l'orgueil joint à l'avarice engendre l'ambition, si l'amour vient de la concupiscence, si l'amitié naît de l'égoïsme, si la prudence vient de la peur, et si la folie ou l'arrogance enfantent le courage.

Maintenant, combien d'hommes en chaque siècle ont été les flambeaux de l'humanité, l'ont

dirigée dans une voie sûre, portée vers de nouvelles connaissances, ont agrandi et éclairé ses horizons ? Comptez-les. Reportez ensuite vos yeux sur cette masse confuse, épaisse, énorme, qui se débat dans les ténèbres de la vie, en augmentant tous les siècles par dizaines de millions, et voyez tout ce qui reste à faire et qu'on aurait fait si l'homme n'était pas le triste jouet de toutes les erreurs et de toutes les petites choses.

Et cependant on s'agite, on prépare, on dispose à l'avance, à *l'avance* ! quel mot illusoire ! on se bat, on se tue, on aime, on espère. Quoi ! est-ce que l'homme a le temps d'espérer ? Entre la conception du vœu et l'instant de sa réalisation, qu'est-ce qui s'écoule et cela vaut-il la peine d'être compté ? On avance péniblement, douloureusement. Chaque conquête de la science est débattue, contestée, repoussée souvent et condamnée. On ne peut faire un pas de l'avant sans des luttes mortelles, et ainsi, en supposant que l'homme, par des transformations multipliées indéfiniment, arrive à la perfection, ce ne serait qu'au prix d'une souffrance incessante.

*

Voilà notre lot. Il faut le prendre et vivre. Vivre ! que dis-je là ? Eh quoi ! nous mourons à toute heure, à chaque instant de ce que nous appelons la vie. L'homme commence à mourir du moment où il naît à la lumière ; chaque jour, il perd quelque chose de lui-même et chaque instant est une souffrance, souvent inconsciente, mais toujours réelle, qui hâte pour lui l'heure solennelle où il doit devenir un être tout différent, tout nouveau. Il lui suffit de sept années pour se renouveler entièrement, après quoi il ne reste plus une seule fibre, une seule molécule de ce qui constituait auparavant son organisme. À chaque instant il a perdu et gagné de la matière ; pas une seconde de la vie où il ait été absolument lui-même, si ce n'est par la pensée, par la conscience individuelle qui le sépare du reste des hommes.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est que la pensée ? C'est la seule chose grande qu'il y ait en nous. Par la pensée l'homme est au-dessus et plus

grand que tous les mondes réunis, et il y en a des milliards de milliards auprès desquels la terre n'est pas même comme un grain de sable. Par la pensée l'homme embrasse en un instant tous les astres qui parcourent des millions de lieues par seconde dans l'univers infini. Si l'immensité n'a pas de bornes, il n'en existe pas non plus pour la pensée humaine qui la conçoit et qui peut s'élever à toutes les hauteurs, se répandre dans toute l'étendue. Que dans un être qui n'est rien, il y ait une chose qui soit plus grande que tout ce qui existe, voilà la merveille ! On reste confondu, éperdu, devant l'inanité de tout le reste.

Sait-on bien qu'il meurt par semaine trente-cinq millions de créatures humaines ? Calculez le total que cela fait au bout de trois cent soixante jours, et voyez la folie des hommes qui saluent la nouvelle année. Le tour de chacun viendra, et ce qui serait risible si ce n'était lugubre, c'est le mal que chacun se donne pour échapper à ce qui est inévitable. Tout passe, et l'immortalité même du génie repose sur la plus fragile des bases, sur le souvenir des hommes. Cinquante, cent hommes de génie ne sont rien, parce que le torrent du

temps passe et emporte tout.

Alexandre, Platon, Cicéron, César sont morts, il y a déjà vingt siècles et plus. Ces hommes-là en général vivent moins longtemps que les autres, mais ils vivent plus longtemps après leur mort. Qu'est-ce qui fait les hommes grands ? C'est le souvenir plus long qu'ils laissent ; ils prennent plus de place dans le vide. On mesure et on pèse le crâne de chacun d'eux ; il contient plus de poussière que celui de la plupart des humains ; cet excédent de poussière fait l'immortalité.

Diogène fut le plus sage des hommes. « Je ne demande qu'une chose, disait-il à Alexandre, c'est que tu t'ôtes de devant mon soleil. » Et ce philosophe chrétien à un grand empereur : « De tout ce que vous m'offrez, je ne désire qu'une chose, le salut de votre âme. » Ces deux hommes comprenaient que tout est rien.

*

Ah ! penser, espérer, aimer, dévouer toute sa

vie à un objet ou à une affection, jeter les germes de choses qui dureront des siècles, avoir des aspirations infinies, rêver constamment des cieux, de l'éternité, de l'immensité, quand on est un pauvre petit être qui ne peut seulement pas s'élever à un pied de terre, sentir le monde comme trop petit pour le bonheur qu'on peut avoir dans une minute de ravissement, avoir des désirs qui, réalisés, feraient de chaque homme un dieu éternel, omniscient, omnipotent ; tout concevoir, tout embrasser, tout vouloir, tout espérer, et savoir qu'un jour on sera sous six pieds de terre, pourrissant, et de sa mort même donnant la vie à des milliers de vers hideux... Allez donc maintenant, tristes mortels, allez vous embrasser, vous serrer l'un à l'autre les mains, vous faire tous les souhaits possibles de succès, de félicité et de longue vie... malheureux ! vous avez déjà sur les traits les reflets anticipés de la tombe. Vous faites un jour d'allégresse, de bruit, de mouvement animé et joyeux de celui-là même qui devrait être un jour de regrets et de tristesse. Tous ces dehors de fête, toutes ces réjouissances par lesquels on salue le nouvel an ne sont qu'une

lamentable imposture : chacun, en effet, a perdu là une année, une année qu'il ne retrouvera jamais, dont le deuil est éternel, et que gagne-t-il ? que peut-il attendre ? Ce complaisant mensonge ne saurait attendrir le temps, et l'on a beau parer un jour la vieillesse qui s'avance, il lui reste trois cent soixante-quatre jours pour faire son œuvre et pour détruire tous les souhaits, toutes les illusions qui l'ont saluée à son aurore.

L'année qui vient de finir est pavée de jeunes tombes encore à peine fermées, et les fleurs qu'on eût déposées peut-être au jour de l'an sur des fronts pleins de fraîcheur et d'espérance, on va les mettre tristement sur des linceuls ! Ah, oui, certes ! pour beaucoup de ceux et de celles qui ne sont plus, on n'eût jamais songé à faire des souhaits ; ils semblaient porter une vie pleine de force autant que de jeunesse et pouvoir tout attendre de l'avenir. La mort elle-même ne se doutait pas de ce qu'elle allait accomplir ; elle n'avait pas marqué d'avance ces victimes égarées sur son chemin ; sa moisson de têtes blanchies et de cœurs usés lui semblait suffisante, et lorsqu'elle emporta dans son noir manteau tant

d'existences de vingt ans frappées à l'improviste, ce fut comme l'orage détourné brusquement de sa course dans les forêts et s'abattant sur les parterres pleins d'éclat et de rosée.

Maintenant, il en reste encore à atteindre et la mort peut choisir. Cette année aussi il y aura bien plus de deuils que de joies, et les hommes se laisseront peut-être enfin de se féliciter pour tous les chagrins qui les attendent. Oui, je n'ose en calculer le nombre de ceux qui tomberont cette année comme les épis verts sous une faux avide ; il me semble que, maintenant, plus on a de jeunesse, plus on brille, plus on s'offre aux coups de la mort jusqu'à présent aveugle et indifférente. Ce qu'il fait désormais à ce bourreau blanchi par les siècles, ce sont les printemps ; il est las d'une œuvre monotone et de ramasser sans passion des victimes signalées d'avance : à sa fantaisie lugubre il faut se soumettre ; l'homme, le maître de la nature, ne l'est pas d'un souffle de vie, et toutes les prières, toutes les supplications, tous les soins et toutes les résistances ne sont rien pour cette ombre qui passe, insaisissable, inexorable, toujours fuyante et jamais disparue. Fantôme

éternel, il promène son énorme faux sur la terre entière dans le même moment, abat tout ce qui se trouve sur son passage, et l'instant d'après il recommence ; il moissonne, moissonne sans cesse, sans jamais rien semer, si ce n'est la pâture qu'il offre de nos corps à la terre qui les a nourris et qu'ils vont nourrir à leur tour. Ainsi, plus de cent générations ont en vain rempli la terre de leurs ossements ; elle en a rendu la poussière à l'espace ; il ne reste plus rien de palpable de ce qui a vécu, aimé, joui pendant soixante siècles. Que sommes-nous, chacun pris à part, dans cet épouvantable effacement, et à quoi bon nourrir des projets, des ambitions, des espérances ? Cette protestation éternelle des aspirations de l'humanité contre le néant a quelque chose qui échappe à l'analyse et qui est au-dessus de la science. Nous savons que nous ne sommes rien, que notre vie n'est pas même une minute dans la durée, et, cependant, nous aspirons à l'infini. Rien ne prouve davantage la certitude pour l'esprit d'une vie sans limites.

*

Non, je ne croirai jamais mourir tout entier ; si cela était, je n'aurais plus ni bonheur, ni transports, ni élans, ni dévouement, ni rien de ce qui exalte l'homme dans l'abnégation, dans le témoignage de la conscience et du devoir accompli. Or, si le devoir, la conscience et le sentiment existent, il faut qu'ils servent à quelque chose en dehors de cette vie qui ne leur offre aucune compensation valable. Que me donnent l'estime, l'affection ou le respect d'un être périssable, aussi chétif, aussi fragile que moi-même, dont la vie est moindre que celle de la plupart des choses animées ? La considération d'une créature que je sais n'être rien, puisque le néant l'attend, qui n'est qu'une illusion, qui revêt quelques instants une forme afin d'accomplir certains actes qui sont autant de fictions, ne vaut pas beaucoup la peine d'être recherchée ; et, ainsi, toutes nos vertus, dépouillées de ce qui seul fait leur grandeur et leur mérite, ne conservent plus même les mesquins et vulgaires mobiles du

respect humain et de l'amour-propre.

*

La mort, qui n'ouvre pas une vie future, est terrible, épouvantable, pleine d'horreurs et d'angoisses. Quel courage, quelle force d'âme peut la faire regarder de sang-froid, si elle doit être suivie du néant ? Avoir été tout, du moins par la pensée, avoir été créé pour l'infini, l'éternel, puisque l'esprit l'embrasse toutes les fois qu'il s'y porte, avoir été un dieu par les aspirations et le sentiment invincible de l'immortalité, et savoir que dans un instant on ne sera rien, qu'il suffit pour cela d'un souffle de moins... non, non, il n'y a pas un homme qui se soumette à un pareil destin, et le blasphème naît immédiatement sur les lèvres. Il n'y a plus de Dieu possible ; on ne pourrait plus supposer que l'existence éternelle d'un génie du mal procréant sans raison, sans objet, des êtres à qui il ferait sans cesse tout espérer afin de tout leur enlever, à qui il donnerait des aspirations infinies qui ne

seraient que des déceptions et des chimères, des êtres faits uniquement pour souffrir, sans compensation après en avoir espéré une toute leur vie, d'une souffrance stérile parce qu'elle n'aurait ni objet ni récompense. Si cela était, l'homme maudirait sans cesse le jour de sa naissance ; il en voudrait à la vie qui ne lui donne que des jouissances factices, et il serait sans force contre les dernières douleurs parce qu'il serait sans espoir. Son agonie serait horrible, inexprimable. Si cela était, la vie serait le plus grand des fléaux, et de la donner le plus grand des crimes.

Matérialistes insensés ! Quand bien même votre système serait irréfutable, démontré à l'évidence, de le prêcher vous ferait encore les plus odieux, les plus abominables des hommes. Vous enlevez à la pauvre humanité le seul bien qu'elle possède, et encore ce bien n'est-il qu'une espérance ; vous lui enlevez la source de toutes les belles et grandes choses, l'aiguillon, le mobile le plus certain des bonnes œuvres. En effet, du jour où je n'ai plus aucune raison d'être honnête, dévoué, vertueux, de croire enfin ! il ne me reste plus rien.

Mais non, non, vous n'atteindrez jamais jusqu'au fond des âmes, vous ne saisirez jamais ce qui échappe à l'analyse, ce qui me fait vivre en dehors et dans une autre vie, bien plus qu'en moi-même. Votre science monstrueuse, qui mettrait fin du coup à toutes les sociétés humaines et renverrait l'homme à un état plus hideux que celui de la brute, s'arrête au seuil de la conscience, devant la même aspiration, universelle et inébranlable, de l'humanité entière. Que tous les hommes soient convaincus qu'ils n'ont plus rien à attendre en dehors de leur existence présente, et de suite l'amour entre eux disparaît, l'amour qui est le fond même, l'unique source de tout bien. Un désir effréné de jouissances exclusives s'empare de chacun et, pour y parvenir, tous les crimes deviennent permis et légitimes ; car dès lors qu'il n'y a plus de conscience, il n'y a plus de crimes.

*

Voyez les pays où l'on remarque un

développement excessif des choses matérielles. Un appétit féroce de richesse qui absorbe et consume toute la vie, le lucre violent et sauvage, une soif brûlante de plaisirs grossiers, aucun frein à la nature bestiale qui a déjà une si grande part de nous-mêmes ; l'homme y perd rapidement toute conscience, tout sens moral, jusqu'à la plus vulgaire honnêteté ; on n'est plus sûr de qui que ce soit ; la confiance réciproque disparaît avec les autres vertus ; et, si des lois antérieures n'existaient encore qui préservent la société d'une barbarie complète, on y verrait tous les crimes impunis. Le niveau général des sciences et des qualités morales diminue : dans ces pays il ne saurait y avoir de penseurs ni de grands hommes en aucun genre, car on n'y apprend que ce qu'il faut pour n'être inférieur à personne, savoir protéger ses intérêts et atteindre à cette hauteur commune où s'arrêtent également tous les fronts, où battent également tous les cœurs.

Hélas ! hélas ! les hommes n'avaient donc pas encore assez de moyens d'abréger et de souiller leur vie, ils n'avaient pas fait assez encore pour effacer en eux tout vestige de l'empreinte divine,

de ce caractère glorieux qui les sépare du reste de la nature et leur donne quelque chose de Dieu même, il fallait qu'une école maudite vînt leur démontrer savamment qu'ils n'ont pas même de pensée, que tout en eux est une fonction, que leur libre arbitre n'est qu'un mot chimérique, qu'ils ne veulent pas ce qu'ils font, que le système complet de l'univers n'est qu'une machine aveugle, inconsciente, dont l'homme est une des innombrables molécules. Ah ! périssent la création entière s'il en est ainsi, si nous n'avons pas d'âme, nous qui aimons, nous qui espérons, et dont les désirs s'élèvent vers une perfectibilité indéfinie. Alors mettons au plus vite un terme à cette existence pleine d'horreurs, de craintes et de souffrances, ne la propageons pas, ne la transmettons pas à d'autres, rentrons au plus vite et de nous-mêmes dans le néant d'où nous sommes sortis par un cruel mystère, rendons à la nature son perfide cadeau, et, afin de ne plus être quelque chose au prix de toutes les douleurs, ne soyons plus rien : voilà la seule solution conséquente et sensée du matérialisme. Ce système est l'ennemi de tout ce qui constitue

l'homme spirituel, eh bien ! qu'il le détruise, et, avec lui, l'homme physique qui en est inséparable. Quand notre pauvre planète sera ainsi dépeuplée, soyons tranquilles ; l'humanité a encore bien d'autres lieux de refuge, à part ce petit morceau de l'univers froid, dur, noir et stérile, qu'elle arrose de ses sueurs depuis des milliers d'années.

*

Il n'y a qu'une chose dont il vaille la peine que l'homme s'occupe, la vie éternelle, et c'est précisément la seule qu'il ne pourrait atteindre ! Il n'a qu'un seul objet sérieux, un seul désir réel, et cet objet et ce désir ne seraient qu'une chimère de son imagination ! Toute son existence depuis le berceau n'est qu'une marche plus ou moins rapide vers la limite qui le sépare du monde des esprits, un monde qu'il sait lui appartenir, vers lequel il tend avec une conviction qui peut être ébranlée, mais jamais détruite dans aucun homme, parce qu'elle est au-dessus de lui, au-

dessus de son analyse et de sa science, et il ne trouverait au bout de cette marche, une fois finie, que le néant ! Non, un destin aussi horrible pour une aussi frêle créature est impossible. Il y a au terme de l'agonie un moment inexprimable, que nul ne saurait franchir sans tout le renfort, sans tout l'appui des espérances futures. Que dis-je ? La vie entière ne serait qu'une agonie continuelle, et quelle pourrait être notre mission, notre œuvre ici-bas ? Quels progrès, quels perfectionnements pourrait-on désirer ? À quoi servirait de travailler pour une succession d'êtres qui ne sont rien, dont les générations se poussent les unes les autres dans le vide ? Naître uniquement pour mourir !... Je défie qu'il y ait un seul homme au monde qui ose affirmer cela nettement et qui en soit convaincu. Si ce monstre existe, on ne peut lui répondre qu'une chose, c'est qu'il le mérite.

« Rien ne meurt et tout se transforme », dit le matérialiste. Soit : mon corps, je l'abandonne ; qu'on le brûle, qu'on l'embaume, qu'il serve à l'étude médicale ou qu'il aille engraisser la terre, peu m'importe ! mais mon âme... – « Il n'y a plus d'âme quand la vie est détruite » – ah ! vraiment.

Eh bien ! si cela est, si cet esprit qui est en moi, pour qui l'immensité elle-même n'est pas trop grande, si cet esprit qui n'a de bornes dans aucun sens, qui conçoit tout, les choses même les plus en dehors de son atteinte, qui se porte en un instant au sein de tous les mondes, si cet esprit n'est pas autre chose que le morceau de boue, que la poussière accumulée qui a revêtu quelques jours une forme humaine, il n'y a plus rien de vrai, je n'existe pas, rien n'existe, il n'y a même de Dieu, car l'esprit de chaque homme ne peut être qu'une émanation de celui de Dieu, – tout ce qui est de la pensée est divin – les milliards d'astres qui peuplent l'étendue ne sont qu'une fiction, la grande âme universelle est effacée et ainsi la nature entière est anéantie.

Mais il faudra peut-être l'effort de bien des matérialistes réunis pour renverser la création ; il en faudra bien autant pour qu'avec une raison infirme, pleine de ténèbres, qui erre sans cesse, ils puissent formuler quelque chose d'absolu.

Ajouts

Quand il a édité ses trois livres de chroniques – *Chroniques canadiennes, humeurs et caprices ; Chroniques, voyages, etc., etc,* et *Petites chroniques pour 1877* – Buies a écarté plusieurs chroniques publiées entre 1871 et 1873 et pendant l’année 1877. Les voici réunies.

Aux Canadiens français

La Patrie, 24 juin 1884.

...Canadiens, vous n'étiez entourés naguère encore que par l'horizon d'une province, aujourd'hui vous avez devant vous l'horizon de tout un continent. Vos destinées se jouaient sur un coin de terre ; maintenant elles se jouent au sein même de riches et populeux États, pépinières des essaims nombreux qui ont reculé la fortune et la grandeur de l'Amérique. Comme un arbre beaucoup trop vigoureux et trop plein de sève pour l'étroite écorce qui l'enveloppe, vous avez poussé partout des rejetons, et vos racines ont gagné rapidement le sol de toutes les régions environnantes.

Maintenant, il faut que vous soyez à la hauteur de l'avenir qui vous attend, et pour être dignes de votre avenir, il faut que vous soyez dignes de votre passé. Vous avez derrière vous une humble,

mais glorieuse histoire, comparable à celles qui ont immortalisé plus d'un peuple antique ; vous avez plus d'une Thermopyle inscrite dans les fastes longtemps ignorés, et les héros qui ont fait du nom canadien le synonyme de dévouement, d'indomptabilité, de grandeur d'âme, d'intrépidité et de patriotisme, ne le cèdent en rien à ceux qui ont fait resplendir à travers les âges la gloire d'Athènes et de Rome.

Sur la moitié d'un continent encore sauvage, livré jusqu'alors à des tribus errantes et farouches qui portaient partout devant elles la terreur et les massacres, nos pères, sans même songer à la renommée ou à l'illustration, loin des regards du monde, ont accompli des prodiges de courage et d'audace d'autant plus sacrés aux yeux de la postérité qu'ils combattaient pour la civilisation contre la barbarie. Cent ans et plus de sacrifices constants, de luttes incessantes pour se maintenir, pour ne pas laisser périr ce qui était la race franco-canadienne, vous donnent l'exemple et le modèle à suivre. Ils n'étaient que quelques mille, vous êtes maintenant deux millions. Ils n'étaient qu'un groupe, une petite colonie perdue aux

extrémités du monde, vous êtes maintenant un peuple. Vaincus un jour, ils ont été traités en vaincus, mais, peu à peu, les générations suivantes ont reconquis tous les droits des hommes libres, et maintenant, vous, vous jouissez de ces droits dans leur plénitude et leur splendeur.

N'oubliez pas au prix de quels sacrifices et de quel sang versé ils ont été conquis pour vous qui les possédez aujourd'hui comme par privilège de naissance ; et en vous rappelant les longues épreuves, les longues souffrances soutenues par vos pères pour vous faire ce que vous êtes aujourd'hui, vous comprendrez mieux la tâche qu'il vous reste à accomplir, vous comprendrez mieux combien vous êtes loin encore du terme de votre mission et tout ce que vous avez à faire pour compléter le rôle spécial, unique, peut-être décisif, que vous remplissez dans les vastes destinées de notre continent.

Ralliez-vous, comptez-vous, multipliez-vous ; tendez la main à tous vos frères d'origine et de race, et vous formerez une grande famille dont

aucune autre ne dépassera l'éclat et la vigueur sur
la libre terre d'Amérique...

Chroniques pour « Le Pays »

Le Pays, 29 avril 1871.

Avez-vous remarqué la transformation qui s'opère dans le parti libéral ? Autrefois, c'est-à-dire hier, le clergé et lui étaient à couteaux tirés ; libéral voulait dire révolutionnaire, subversif, destructeur, impie, contempteur de toutes les lois sociales ; aujourd'hui, le clergé et le parti voué à toutes les malédictions se rapprochent, se regardent, se sourient un peu, et s'ils ne joignent pas encore les mains, c'est moins par un esprit de défiance indomptable que par un reste de gêne qui provient des anciennes habitudes.

Ceci est sensible surtout dans le district de Québec où, grâce à l'Université Laval, le clergé plus éclairé, plus instruit comprend tout ce qu'il y a d'inoffensif dans les tendances du libéralisme canadien et prévoit les dangers d'une polémique religieuse à outrance. Il a fallu les lumières des

jeunes prêtres, étrangers aux luttes de la génération écoulée, pour convaincre leurs confrères qu'ils avaient été jusqu'aujourd'hui dupes des hypocrites et des charlatans de religion et il sera désormais comme impossible aux candidats des bons principes de se servir de l'excommunication comme d'une arme à leur usage particulier.

Aussi comme tout change de face dès lors que le charlatanisme, masque de piété, n'en impose plus. La lutte cesse d'être entre la foi de nos pères et le libéralisme moderne, pour se faire entre le patronage gouvernemental et les désirs incontestables de la population. Mais ce patronage est une puissance formidable qui s'exerce sous tous les aspects et de mille manières ingénieuses. Pour le combattre, il ne suffit pas de s'en rapporter à ce qui se dit et à ce qu'on sait être clairement la tendance de l'opinion, il faut encore une organisation vigoureuse et surtout de l'action.

L'action, l'action ! voilà le grand moyen toujours incompris, toujours dédaigné du parti

libéral. On s'en rapporte à la bonté de sa cause, comme si les hommes étaient mus par des principes et des idées plus que par des intérêts, et surtout l'intérêt personnel, ce premier de tous les mobiles. À la veille des élections, voyez en particulier chaque candidat libéral, il est invariablement sûr de son succès, et en effet il aurait dû l'être, s'il se donnait la peine de l'assurer, s'il voulait se remuer, opposer les moyens aux moyens, la contre-intrigue à l'intrigue, et cela dans tous les lieux, à toutes les heures, sur tous les points, s'il consentait enfin à prendre les hommes avec toutes leurs faiblesses, tous leurs appétits, toutes leurs petites passions, tous leurs préjugés.

C'est cette connaissance et la culture assidue des petits côtés de notre nature qui fait la force du gouvernement conservateur depuis tant d'années. Prenez un exemple ! Voici un bureau de poste nouveau qui va se construire à Québec. M. Langevin, le candidat de Québec-centre, s'est bien gardé de donner à un seul et même homme, l'entreprise de tout l'édifice ; non, il l'a divisé et subdivisé de façon à avoir le plus de créatures

dépendantes de lui, le plus d'hommes exerçant une petite influence, dévoués à son succès. Ainsi, il a donné un contrat pour la menuiserie, un autre pour la maçonnerie, un autre pour les tuyaux, un autre pour la toiture, un autre pour les appareils, etc., etc. ; il tient déjà dans la main une masse de fils argentés et il est bien certain qu'ils n'y resteront pas.

M. Pelletier, le candidat de l'opposition, pourrait compter cependant sur les deux-tiers des électeurs, mais il a le tort d'en être certain, il laisse agir les autres pour lui et attend le résultat. Il est déterminé à ne pas dépenser un rouge liard pour son élection, comme si les électeurs de Québec étaient des séraphins. Or, la bonne moitié d'entre eux sont des gens qui savent compter et ils le prouveront. Cette décision fait, sans doute, honneur au caractère et à l'honnêteté politiques de M. Pelletier, et les libéraux ne manqueront pas de s'en enorgueillir, mais il ne faut pas oublier le poil, ni le chemin qui y mène ! Le comité libéral s'est réuni lundi soir, et en ce moment une réquisition favorable à sa candidature se signe dans la ville.

Il s'en fait autant en faveur de l'honorable M. Langevin, qui a, entre autres mérites, celui d'être compagnon du Bain et frère de Noé, sans parler de Balthazar dont la célébrité n'est pas encore immense, mais qui le deviendra. Ce que l'on redoute, c'est que le bref d'élection pour Québec-centre ne tombe comme un coup de foudre aussitôt que l'honorable compagnon du Bain aura distribué tous les sous-contrats, ce qui n'est pas une petite besogne s'il veut compenser par ce moyen la persistante impopularité qui le poursuit depuis qu'il est dans la vie publique. À son sujet, laissez-moi vous raconter un bruit qui court.

Il aurait été invité dernièrement à un dîner donné pour lui dans son comté de Dorchester. On dit que les instigateurs de ce dîner sont les curés du comté, et qu'à la nouvelle de cette participation directe dans les choses politiques, l'archevêque de Québec aurait fait une sorte d'enquête suivie d'une admonestation, condamnant toute action directe ou indirecte des prêtres de Dorchester dans les élections pour notre parlement. Mgr Taschereau semble vouloir suivre rigoureusement la ligne de conduite que

s'était tracée son prédécesseur, l'évêque Baillargeon ; vous avez pu voir du reste, par sa circulaire publiée aujourd'hui, qu'il désapprouve entièrement le programme posé par les journaux ultramontains de la province, et qu'il veut laisser aux électeurs le choix libre de leurs candidats. Au surplus, ce n'est pas dans le district de Québec qu'il saurait être question un moment de candidats cléricaux et de candidats anti-cléricaux, et si les journaux ultramontains tiennent absolument à leur programme, ils auront toute faculté pour le faire lire, mais aucune pour le faire adopter.

À Lévis, la lutte est engagée entre M. Louis-Honoré Fréchette qui vient d'accepter la candidature, et le Dr Blanchet qui renouvelle la sienne. Ce dernier a subi, pour une cause ou pour une autre, une dépopularité considérable mais le combat sera rude. On a déjà commencé à donner à quelques paroles de M. Fréchette une interprétation injuste, méchante, dangereuse ; on soulève des préjugés qui naissent on ne sait d'où, mais le poète a une carrure robuste et des épaules qui ne fléchissent pas facilement, je lui ai parlé ce

matin ; il est vigoureusement comme un jeune chêne, et sa parole est pleine, vibrante, on sent que cet homme porte en lui le succès et qu'il a l'attrait invincible qui rapproche les foules.

M. Fournier est demandé à cor et à cri par les électeurs du comté où il a échoué tant de fois, par le comté de Montmagny. Dimanche il est allé à Saint-Thomas, le château-fort de l'honorable M. Beaubien, et le chef-lieu du comté. M. Biais, le représentant actuel, est entraîné dans la lutte par suite d'une promesse faite au gouvernement provincial qui a engagé tous les anciens membres à se représenter. En 1868, lorsque fut inaugurée la Confédération, les électeurs de Montmagny avaient une répugnance invincible à accorder le double mandat à M. le Dr Beaubien. Il y eut alors un compromis par lequel M. Biais censé représenter les principes libéraux, aurait le mandat local, et l'honorable M. Beaubien le mandat fédéral. C'est en vertu de ce compromis que ce dernier vient aujourd'hui soutenir la candidature de M. Blais, mais les choses ont changé.

M. Blais, loin de soutenir l'opposition, a presque toujours voté pour le gouvernement, de sorte que l'équilibre qu'on voulait garder est rompu. Vous savez que le comté de Montmagny a presque toujours été également divisé, et que c'est cette quasi égalité des votes qui avait nécessité le compromis dont je viens de faire mention. M. Blais l'ayant rompu, les électeurs cherchent une autre manière de le rétablir. L'honorable M. Beaubien, commissaire des terres publiques, veut à tout prix le sauvegarder. Aussi a-t-il déclaré devant les membres auditeurs réunis à la porte de l'église de Saint-Thomas, dimanche dernier, que sa propre élection était en jeu et que tout vote donné contre M. Blais était donné contre lui-même. « Eh bien ! c'est cela, ont répondu les électeurs, c'est ce que nous voulons. » Remarquez que je parle de Saint-Thomas, où est domicilié l'honorable commissaire, et qui est précisément son château-fort. Il a rappelé alors tous les services qu'il avait rendus. « Oui, lui répliqua-t-on, moyennant mille louis par année. » Cela est dur, mais ce serait encore bien doux pour ceux qui, dans leur vie

publique, ne se sont guère entendu dire que des mensonges.

La partie semble donc extrêmement compromise pour l'honorable docteur et son candidat. Une réquisition formidable, par le nombre des signataires, se prépare en ce moment en faveur de M. Fournier qui n'attend que cela pour se mettre sur les rangs.

Dans la Beauce, il ne paraît pas que M. Pozer trouve d'opposition.

Dans le comté de Québec, M. Évanturel va faire à M. Chauveau une opposition qui promet d'être victorieuse.

À l'Islet, l'honorable M. Letellier se présente définitivement. Le député actuel, M. Verrault, se voit abandonné de l'homme le plus influent du comté, son beau-père, M. Dupuis, qui est en même temps le beau-frère par alliance de M. Letellier ; il est probable que M. Verrault se retirera devant l'impossible.

À Rimouski, il y a quatre candidats sur les rangs, M. Hudon, avocat libéral de vieille roche,

M. Garon, dégustateur de plus vieille roche, M. Bégin, candidat incolore, insipide et insignifiant, enfin M. Gosselin, négociant de Malone, un inconnu qui aspire et soupire. Ces trois dernières candidatures sont impuissantes devant celle de M. Hudon, homme remarquable, avocat distingué, légiste de renom, et l'une des plus belles intelligences de notre parti. Des hommes de très haute position qui ont des intérêts considérables dans Rimouski, et que je viens de consulter, m'ont assuré que le succès de M. Hudon était une chose naturelle, allant de soi, *a matter of course*.

Voilà, en résumé, les nouvelles les plus authentiques et les plus certaines que j'aie pu recueillir. Je ne me suis pas amusé aux rumeurs des rues et aux cancans ordinaires qui précèdent toujours les élections, j'ai voulu me rendre compte des faits, vous écrire pour vous éclairer sur la situation politique de ce district et non pour donner à nos amis des illusions dangereuses, leur montrer partout des succès et augmenter ainsi leur dangereuse indifférence. Il y a de grandes chances, mais il y a encore de plus grands efforts

à faire, qu'on ne s'abuse pas, que ces efforts soient tentés, qu'ils soient ardents, incessants, et les prochaines élections feront disparaître cette représentation pitoyable qui est une disgrâce pour notre race et une cause d'humiliation qu'il tient à nous d'effacer à jamais.

*

J'oubliais de vous dire que dans Bellechasse, M. le Dr Lebel, de Saint-Gervais, va probablement faire la lutte contre M. Pelletier, le représentant actuel qui n'a rien représenté du tout ; M. Pelletier disparaîtra sans qu'on sache s'il a paru, comme M. Bergevin de Beauharnois. Un autre astre qui va aussi s'éclipser, paraît-il, c'est M. Clément du comté de Charlevoix. M. Adolphe Gagnon, l'ancien représentant, entre de nouveau en lice, et d'après les assurances que me donne le représentant de Chicoutimi, M. Tremblay, sa victoire ne peut être un instant douteuse. Je suis plus porté à croire ceci que bien d'autres victoires électorales que nous gagnons,

les bras croisés dans nos bureaux. Quant à M. Tremblay, il n'aura pas, je crois, d'opposition ; ce serait du reste une bien ridicule idée que celle de lui en faire.

*

On me dit que le député de Kamouraska, M. Roy, va probablement se ranger du côté de l'opposition, s'il la voit devenir imposante par le nombre ; c'est encore là probablement une illusion, qu'importe ! si elle devait donner un redoublement d'ardeur et inspirer une victorieuse confiance.

*

Les campagnes autour de Québec ont encore leurs champs à moitié couverts de neige. C'est un spectacle attristant, que le vent du nord, soufflant sans cesse, ne vient pas égayer. Dans la ville, des rues nombreuses ont encore un ou deux pieds de

glace, et les calèches, l'antique véhicule qui ne disparaîtra qu'avec les remparts, sautent comme des bonhommes de bois sur les planchettes. La capitale se déserte de plus en plus, les marchés n'ont plus la même affluence qu'autrefois, et l'on a cessé de croire à l'apparition de nouvelles industries, cette chimère tant caressée il y a quelques mois à peine. Quelques goélettes sont dans le port, mais elles ont l'air gelé, comme tout ce qui les entoure du reste, et moi-même je sens que mon encre se fige ; au revoir donc, je tâcherai de rassembler en moi assez de calorique d'ici à deux jours pour vous envoyer une longue et animée correspondance.

Le Pays, 13 mai 1871.

Lévis est une fournaise, la lutte y brûle, je n'ose en approcher. Quel joueur que Fréchette ! Où le prendre ? nulle part. Où est-il ? partout. Assemblées sur assemblées, discussions sur discussions, voyages, courses, il n'épargne rien ; il se multiplie, se prodigue sur tous les points.

Ah ! voilà une campagne électorale. Lundi soir c'était la partie anglaise des électeurs qui était convoquée au chantier Gilmour ; le docteur Blanchet est obligé de suivre notre ami partout ; celui-ci ne le laisse pas une minute en repos ; il faut qu'il vienne rendre compte du moindre de ses actes politiques, et comme il ne l'ose pas toujours, comme il va jusqu'à falsifier des textes, aussi qu'il l'a fait à l'assemblée de dimanche dernier, pour se tirer d'affaire, Fréchette aussitôt sonne l'alarme, désabuse l'auditeur prêt à tomber dans le piège, et renverse les mensonges trop faciles avec lesquels le député de Lévis a jusqu'à présent captivé son peuple.

Pauvre docteur ! il ne s'attendait pas à cette rétribution si subite, à ces formidables représailles de la destinée aveugle. Vous rappelez-vous ce bon, ce digne, ce généreux et si populaire M. Lemieux qui représentait autrefois le comté de Lévis ? Il est mort maintenant depuis des années, l'ingratitude des hommes a brisé sa vie avant son terme. Nul n'était plus aimé que lui, nul n'était plus prodigue de tout ce qu'il avait, nul cœur n'était plus compatissant, plus sensible

à toutes les infortunes. Il était le père en même temps que le représentant de son comté ; de plus il était libéral, ce qu'il ne faut pas oublier, et tout le comté l'était avec lui. Soudain, apparaît un jeune homme à la figure aimable, à la voix onctueuse, au geste captivant. Il se dit plus libéral mille fois que M. Lemieux, il est rouge, du rouge le plus vif, il est radical même, enfin ; il n'a que le peuple dans le cœur et sur les lèvres ; il multiplie ses grâces, il prodigue sa personne qui séduit le sexe facile à éblouir, et par un de ces inexplicables caprices du sort, il enlève à M. Lemieux ce comté qui l'avait jusqu'alors non seulement élu, mais béni. Ce jeune homme, c'était le Dr Blanchet. Quelques mois après, M. Lemieux, frappé au cœur, miné par le chagrin, accablé de cette ingratitude qui lui semblait un mystère douloureux, était atteint d'une maladie mortelle qui ne devait pas tarder à le conduire au tombeau.

Depuis lors le docteur a marché de succès en succès, a écrasé tous ses concurrents ; la destinée, amante aveugle comme toutes les autres, l'a inondé de ses bienfaits, a semé sa carrière de

fleurs toujours renaissantes, mais aujourd'hui !... Aujourd'hui est un mot formidable pour celui qui regarde dans un passé trop heureux, demain est un mot plus terrible encore ; demain, c'est le jour des angoisses, c'est déjà celui du remords pour le docteur Blanchet. Il a abusé de ceux qui croyaient en lui, il les a amusés, cajolés, bercés, trompés, maintenant l'heure de la rétribution sonne et la destinée se venge de sa longue aberration.

Le député de Lévis est maintenant obligé de rendre compte ; il n'avait eu jusqu'aujourd'hui qu'à se montrer. Et quel compte ! Demandez aux électeurs dont les yeux se sont ouverts ; demandez aux amis d'autrefois maintenant détrompés et détournant les yeux de leur idole, ils vous diront que ce compte est trop lourd et qu'il faut que justice soit faite.

Combien de ceux qui servaient autrefois le docteur se sont tournés contre lui ! On ne les compte pas. Pour les chefs, tous les notables de Lévis ont déclaré leur adhésion à Fréchette, et c'est avec eux qu'il fait la lutte redoutable où il s'est engagé jeune, presque inconnu, n'ayant avec

lui que son superbe talent, et la force des principes. Les propriétaires de bateaux à vapeur, et citons surtout parmi eux M. Barras, ont résolu de faire élire Fréchette, et ils se donnent du mal pour cela. On avait craint que l'entreprise du chemin de Kennebec, dont le docteur Blanchet est président, et qui va donner de l'ouvrage à près de mille hommes, ne fût un instrument redoutable entre ses mains pour les fins électorales, mais j'apprends de source certaine, mais que malheureusement je ne puis faire connaître, que des influences puissantes vont agir, dans cette même entreprise, contre celle du docteur. Celui-ci, toutefois, ne néglige pas les autres moyens, et vous allez voir par ceux qu'il emploie déjà, que la lutte va lui coûter cher.

Un charpentier de Lévis vient de perdre un procès dont les frais se montent à treize piastres ; c'est peu de chose, si l'on veut, mais le pauvre homme était incapable de payer. Il se plaignait et se désolait : « Comment ! lui dit le docteur, ce n'est que cela ; viens donc chez moi, mon ami, je vais te donner cet argent. » Le lendemain, le pauvre diable venait payer l'avocat de la

poursuite et lui racontait ingénument de combien il était redevable à *son candidat*.

Mais je laisse le comté de Lévis, quoiqu'à regret, car ici l'on respire la fumée enivrante du combat, et l'on s'échauffe vite. Les nouvelles des autres comtés sont bonnes cependant, meilleures qu'elles ne l'étaient la semaine dernière. Il n'y en a pas un aujourd'hui où l'opposition n'amène de l'avant un candidat. À Portneuf, le fils de l'honorable Antoine Juchereau Duchesnay, se présente contre M. Brousseau, le député qui, depuis dix ans, ne parle pas, mais n'en pense pas moins. Ce qu'il a pensé, on le saura peut-être un jour, mais comme il ne parle jamais, on devra l'apprendre de quelque ami bienveillant et loquace, car ça sera sans doute une lourde tâche, une longue chose à raconter. Vider cette tête-là qui depuis dix ans se bourre de pensées sans jamais en laisser sortir une, c'est une entreprise ! Enfin, nous verrons peut-être ce qu'il y a de profondeur dans ce mutisme prolongé, et qui paraîtrait calculé, si l'on ne savait pas qu'il est naturel.

Dans le comté de Chicoutimi, M. Price, que l'on disait se présenter contre M. Tremblay, n'a pas même fait un pas en ce sens. Au contraire, il se retire dignement de la lutte, non pas qu'il ne puisse la faire rigoureusement, mais en homme de cœur et de sens, il ne veut pas priver le comté d'un représentant qui s'est tant dévoué à son bien, d'un député indépendant et intelligent comme M. Tremblay.

À Rimouski, toutes les chances sont pour M. Hudon, dont je vous ai déjà parlé.

À Kamouraska, il est question de faire venir de l'avant M. Pelletier, qui représente le comté au parlement fédéral. Ce serait une maladresse. M. Pelletier n'a eu qu'une quarantaine de voix de majorité à la dernière élection ; le comté est toujours et restera encore longtemps également divisé. Or, risquer de perdre l'élection au parlement local, ce serait assurer la défaite l'an prochain à l'époque des élections fédérales. M. Pelletier, du reste, ne commettra pas cette imprudence, il ne fera pas cet acte de témérité dangereuse. En homme intelligent et sage, il sait

qu'il ne faut pas fatiguer les électeurs par le renouvellement inutile de luttes acharnées dont ils se dégoûtent à la longue pour tomber ensuite dans un état d'indifférence politique qui est la mort de toutes les opinions et la condamnation anticipée de toute réforme.

Je veux commettre des indiscretions. On est correspondant pour cela, et il n'y a rien, du reste, que le lecteur aime autant. Donc, hier, je rencontrais le représentant de Témiscouata au parlement fédéral : « Est-ce bien vrai, me demanda-t-il, tout ce que les dépêches rapportent au sujet de la Haute-Commission ? – Mais c'est probable, lui répondis-je ; quand il s'agit de choses non controversées, les dépêches ne disent généralement que ce qui est vrai. Eh bien ! répliqua-t-il, cela devient un gâchis dont il faut absolument sortir, et le plus tôt l'Angleterre quittera ce continent, le mieux ce sera. » Je regardai avec une émotion contemplative ce digne et téméraire émule de Sumner ; il ne paraissait nullement effrayé de ce qu'il venait de dire ; au contraire, le sourire esquissé sur sa bouche se prolongeait complaisamment et

s'épanouissait jusque dans son regard ; il semblait répéter une chose déjà dite maintes fois, mais dont l'imposant aspect du baronet canadien arrêta l'expression dans le parlement d'Ottawa : « Et voilà pourtant bien ce que les trois quarts d'entre eux répètent tous les jours dans la vie privée à qui veut l'entendre, » me dis-je, en manière de réflexion qui n'a pas absolument le cachet de la nouveauté, mais qui n'en est pas moins très vraie pour tout cela.

Ces jours derniers, le *Medmay*, steamer parti de Londres et consigné aux Mrs. Ross de Québec, était retenu en quarantaine à la Grosse Isle, parce qu'il avait à son bord trois cas de petite vérole. C'est fort bien, mais pourquoi la quarantaine n'est-elle pas imposée également à tous les steamers ou à toutes les lignes de steamers ? Pourquoi la compagnie Allan, par exemple, en est-elle exempte ? Qui lui a donné ce privilège, cette puissance élevée au-dessus des lois ? L'autre jour, un steamer de la compagnie, ayant à son bord des cas épidémiques, mouillait en pleine rade de Québec, puis continuait ensuite sa route vers Montréal. Est-il donc vrai qu'il n'y a pas de

lois en Canada pour les compagnies puissantes, et qu'en dehors du monopole commercial, elles nous imposent encore leur mépris de toute contrainte légale, de toute nécessité sociale ? Voilà cependant un fait rare et il faut que toute la presse le signale ; le *Chronicle* de Québec avait hier un article indigné à ce sujet ; espérons qu'il trouvera de l'écho. C'est déjà bien assez d'avoir le typhus à l'état endémique ; d'avoir des faubourgs comme Saint-Sauveur, des rues comme la rue Saint-Jean, d'avoir la majorité ministérielle à Ottawa, d'avoir le gouvernement local, sans avoir encore la picotte par dessus le marché, donnée gratis par la compagnie Ahan.

Hier en montant la rue Sainte-Ursule, je vis s'élever une maison en pierres de taille ; je restai saisi. Une heure après, passant dans la rue de la Fabrique, je vis poser devant un magasin trente pieds de trottoir en dalles de granit : deuxième saisissement. Et comme j'arrivais près de la porte Saint-Jean, je vis qu'on démolissait le premier étage d'une maison qui n'en a que deux pour le refaire à neuf : troisième et dernier saisissement. Pour me remettre de ces émotions répétées, je

courus chez moi me plonger dans la brochure sur la colonisation publiée par « ordre du gouvernement » dont je vous ai parlé dans ma dernière correspondance. J'ouvre à la page 75 : « Avant de s'embarquer pour les États-Unis, dit la brochure, que le cultivateur y réfléchisse donc sérieusement. Qu'il n'oublie pas qu'il court *dix chances sur cent de ne pas réussir*, qu'il perdra dans ce cas son passage aller et retour... » « Courir dix chances sur cent de ne pas réussir, c'est en avoir quatre-vingt-dix sur cent de réussir » fis-je à part moi, et je fermai l'éloquente, mais dangereuse brochure, en faisant cette réflexion amère : « Évidemment, le gouvernement local veut dépeupler le pays. »

Le Pays, 20 mai 1871 – Québec, 18 mai 1871.

Hier j'étais à Sorel : Sorel est un endroit où il y a beaucoup de sable et peu de candidats. Du sable partout comme dans le désert et qui se soulève comme les vagues. Il faisait un vent à déraciner toutes les cornes imaginables, j'entends

celle des bestiaux, car il en est d'autres qui tiennent, malgré tous les éléments conjurés.

Sorel a une population de sept à huit mille âmes, rassemblée dans une fort jolie petite ville qui a des places publiques plus grandes que celles de Montréal, et plus grandes surtout que celles de Québec, où il n'y en a pas excepté l'éternelle Terrasse Durham où l'on gèle en juin et où l'on se fossilise tout le reste de l'année.

La population de Sorel doit être prodigieusement douée et naturellement très intelligente, puisqu'elle ne sent aucun besoin de culture intellectuelle. Dans cette ville de huit mille âmes, il n'y a pas la plus petite salle de lecture, pas le moindre club de journaux. Tous les efforts faits pour en établir ont été perdus. En outre, Sorel a l'avantage d'être un rebus. J'y ai interrogé tout le monde, et n'ai pu trouver une conclusion au milieu du conflit de toutes les idées. Les uns disent qu'il n'y a plus de parti Guévremont, d'autres que Guévremont commande la moitié de la ville et que M. Marchesseau ne peut devoir son élection qu'à son

alliance avec lui ; d'autres affirment qu'il n'y a plus et ne peut y avoir désormais qu'une lutte de principes, tandis que bon nombre soutiennent que la lutte est entre les paroisses, entre Saint-Aimé et Saint-Ours par exemple, « Ainsi, disent-ils, M. Barthe n'a dû son élection qu'au rapprochement qu'il a réussi à faire entre ces deux paroisses en prodiguant des promesses à chacune d'elles. « Saint-Ours veut absolument avoir son candidat et Saint-Aimé le sien. » Il en est qui ne veulent plus de M. Barthe à aucun prix, de M. Barthe qui a voté pour l'annexion de la Colombie Anglaise et qui sont prêts à tout faire, à accepter n'importe quelle alliance pour lui enlever son siège au parlement fédéral.

M. Gauthier, l'un des prétendants, n'a, paraît-il, aucune espèce de chance, il n'aura pas trois cents voix dans tout le comté ; la candidature de M. Marchesseau est encore incertaine, celle de M. Gélinas plus que risquée ; mais de l'ensemble des rapports qui m'ont été faits, il résulte aussi près que possible que M. Marchesseau sera l'élu du comté ; il a besoin cependant de déployer une grande activité.

À Trois-Rivières, la lutte se fera entre le député actuel, M. Genest qui a signé le programme catholique, sans savoir ce qu'il faisait, comme ceux qui l'ont rédigé, et M. Gouin, marchand de bois très influent. La candidature de M. Lucien Turcotte est remise à l'année prochaine, pour le parlement fédéral. La population anglaise de Trois-Rivières était auparavant très divisée, et ses votes l'étaient de même ; aujourd'hui, elle est réunie comme un seul homme contre celui qui a signé le programme catholique. Il est assez difficile de dire à quelle nuance politique appartient M. Gouin ; ce n'est pas à Trois-Rivières qu'il faut chercher un candidat positivement libéral, mais il se présente contre le candidat du gouvernement, cela suffit. La première chose à faire, c'est de combattre le gouvernement dans les hommes de son choix et de son cœur ; c'est là la véritable tactique électorale d'une opposition bien conduite : on n'est pas toujours libre de mettre de l'avant un candidat de sa couleur, mais on peut toujours faire de l'opposition à la couleur diamétralement opposée à la sienne, et c'est à

cela qu'il faut viser avant tout.

On m'assure qu'à Nicolet, M. Gaudet, l'homme si populaire jadis, mais qui a eu le malheur, lui aussi, de signer le programme catholique anti-épiscopal, on m'assure, dis-je, qu'il est perdu. M. Méthot aura incontestablement la victoire sur lui. Vous voyez qu'il n'y a pas de coin du monde tellement éloigné du mouvement général du progrès où les idées ne finissent par se frayer une issue.

Arrivons vite à Québec. Ici, les nouvelles fourmillent, foisonnent. M. Évanturel, et je ne fais pas de réclame, je ne me crée pas de chimères afin de donner aux libéraux de fausses espérances, et la sécurité trompeuse d'un triomphe anticipé, M. Évanturel gagne énormément de terrain ; tout porte à croire qu'il sera probablement l'élu du comté de Québec. Les gens ne veulent pas de la Colombie, et du chemin de fer de deux cents millions de piastres ; c'est inutile, on a beau leur faire les plus magnifiques sourires, ils retombent toujours là-dessus, ils reviennent toujours au chemin du Pacifique à

travers huit cents lieues de désert. Ils comprennent que le gouvernement n'a fait qu'une mauvaise plaisanterie en disant qu'il ne se chargerait pas de cette entreprise et qu'il l'abandonnerait aux compagnies particulières, comme s'il existait des compagnies assez insensées pour consacrer un dollar à une pareille folie. Ils ne se soucient pas davantage de l'octroi de terres fait par le gouvernement sur toute la ligne du chemin projeté ; ils savent que ces terres sont sans valeur, puisque sur six à sept cents lieues de désert il n'y a que trois à quatre milles de sol cultivable, tandis que sur toute la ligne du Pacifique nord-américain aujourd'hui en voie de construction près de notre frontière jusqu'à la Colombie, les terres sont partout d'une fertilité merveilleuse. Les électeurs savent qu'à côté d'une pareille ligne, la nôtre serait tout simplement absurde, et ils enverront en conséquence M. Évanturel en parlement.

Il me faut vous annoncer une nouvelle douloureuse. M. Joseph Bossé, avocat de Québec, se présente dans Montmagny contre M. Fournier. On devait s'attendre d'autant moins à cette

résolution de sa part que M. Bossé est un jeune homme très intelligent, possédant une des meilleures clientèles de la ville, et jouissant à tous les égards d'une considération méritée. Qu'un homme appartenant à la génération actuelle, connaissant son temps, ayant sans doute les mêmes aspirations que nous vers l'avenir, entreprenne une telle lutte contre M. Fournier pour le soutien d'un état de choses comme celui qui nous afflige aujourd'hui, c'est ce qui paraît d'abord inconcevable ; ordinairement, lorsqu'on est jeune, on ne se jette dans la politique que parce qu'on est pauvre, que les clients sont rares, qu'on se sent du talent et qu'on veut percer au plus vite.

Mais M. Bossé qui a du talent et qui n'est pas pauvre, tant s'en faut, que rien ne rattache indissolublement aux hommes qui ont le pouvoir, qui n'est lié par aucune tradition, aurait pu, il me semble, être mieux inspiré.

Il y a plus d'un comté autour de Québec où il aurait pu se présenter avantageusement ; quel délire le pousse donc à faire obstacle à M.

Fournier le candidat si populaire de Montmagny. Est-ce simplement l'amour de la lutte ou l'effet d'une ambition qui se trompe dans ses voies ? Que peut-il espérer, qu'a pu lui faire espérer l'hon. M. Beaubien qui n'a plus lui-même d'espérance ? M. Blais, patronné par M. Beaubien, a dû se retirer de la lice ; on ne veut plus entendre parler dans Montmagny du commissaire des travaux publics. Il y a bien des raisons à cela ; citons entre autres la taxe impopulaire d'un écu imposée comme droit préalable sur chaque habitant qui veut faire du sucre sur les terres publiques, plus un écu par cent érables taillées. Le pauvre diable qui est obligé d'aller jusqu'à la dixième ou onzième concession, à huit ou dix lieues de son village, pour faire quelques livres de sucre, et qui les rapporte sur son dos, n'est guère en état de payer une aussi forte redevance ; ensuite, il y a la taxe d'une piastre par billot sur ceux qui veulent faire du bois ; cela paraît d'abord un peu raide ; je ne discute pas ces mesures en elles-mêmes, mais j'en constate l'effet sur la population. M. Beaubien n'a plus réellement aucune influence

dans Montmagny, les principales paroisses lui sont fortement opposées, et comme conséquence le sont contre tout candidat qui paraîtrait sous ses auspices.

Quel mauvais génie pousse donc M. Bossé dans ce guêpier ? L'argent ne fera pas grand chose pour lui en supposant que le gouvernement le répande à flots ; il y a des comtés qui ne s'achètent pas ; savez-vous quelles étaient les majorités contre M. Fournier les différentes fois qu'il a perdu son élection dans Montmagny ? sept voix, vingt-sept voix trente-six voix ; voilà par quel nombre de votes il a perdu ; et aujourd'hui que le comté est unanime en sa faveur, c'est M. Bossé qui vient lui faire opposition ! je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ce fait que tout à l'heure j'ai appelé douloureux. Plaise au ciel qu'il ne le soit pas trop pour M. Bossé, et qu'il ne trouve dans la solution inévitable des événements qu'une leçon qui lui sera profitable.

Dans Québec-Est, cela marche magnifiquement. La requête présentée à M. Paré est signée par toute la classe respectable, aisée et

instruite de Saint-Roch, et présente déjà un chiffre si formidable que M. Tourangeau a résolu de ne pas se mêler du tout de l'élection locale. M. Rhéaume, qui était déjà très-maigre, semble diaphane : ses rhumes, qui ne le quittent pas de l'hiver, se prolongent obstinément dans cette saison-ci, comme pour l'avertir de ne pas abuser des hustings. Il paraissait bien confiant il y a huit jours ; maintenant il paraît avoir autant d'incertitudes qu'il a de rhumatismes.

En somme, vous le voyez, les nouvelles sont excellentes ; partout l'opposition s'accroît, gagne du terrain, prend des forces. Fréchette continue toujours à Lévis sa lutte héroïque qui bientôt deviendra triomphante. On me raconte un fait inouï ; je ne puis y croire. Il paraît que Gilchen, condamné à sept ans de pénitencier, a été libéré dernièrement et qu'il est en ce moment à Québec où il fait de la cabale en faveur de l'honorable Hector Langevin. Si cela est, il n'y a qu'une chose à faire pour les libéraux, c'est de prendre un malfaiteur bien connu, et le présenter en opposition à M. Langevin le jour de la nomination.

Puisque le cynisme est devenu aujourd'hui comique, amusons-nous.

Le Pays, 23 mai 1872 – Québec, 21 mai.

J'arrive de Trois-Rivières et j'ai des nouvelles à vous apprendre. N'allez pas croire que ce sont des cancans d'arrière-boutique, non, ce que je vous annonce est positif, solide et sûr.

Pas un candidat, pas un de ceux qui ont signé le programme catholique ne pourra être élu, même dans le district de Trois-Rivières. Où en sommes-nous grands dieux ! est-ce que nous devenons des païens ?

Je m'étais trop avancé en vous annonçant que M. Lucien Turcotte se retire de la lutte ; on ne sait pas encore lequel des deux se présentera contre M. Genest, le représentant actuel M. Gouin n'a nulle envie d'être membre, et s'il se présentait, ce ne serait que pour détruire le parti de M. Genest, après un an ou deux en chambre ; il résignerait pour faire place à M. Turcotte qui

serait alors élu par acclamation. Ses nombreuses affaires ne lui permettent pas de s'absenter longtemps de son domicile, et il est prêt, aujourd'hui même, si M. Turcotte se décide, à le soutenir de toutes ses forces. Voilà la position, position d'expectative, mais qui ne peut tarder à être nettement établie.

Dans Champlain, une forte majorité est pour M. Normand.

Dans Saint-Maurice, le titulaire M. Désaulniers, ne peut plus se présenter : il est presque mourant. Le nouveau candidat, M. Gérin-Lajoie, avait soutenu le Dr Lacerte dans l'élection pour le parlement fédéral, à la condition que celui-ci le soutiendrait à son tour pour l'élection au parlement local. Mais le Dr Lacerte, ayant manqué à cette condition, M. Gérin se présente contre lui, et tous assurent qu'il va être élu.

À Nicolet, encore mieux. M. Gaudet est sur les dents. Il voit la candidature de M. Méthot devenir de jour en jour si formidable que dimanche dernier, il a été obligé de capituler, et a fait des

offres magnifiques à M. Méthot s'il voulait se retirer, mais nix ! Tout cela pour rien, et dire que M. Gaudet a signé le programme ! Il n'y a plus décidément que des hérétiques au Canada. À Nicolet, ce sont des *metho...sittes*.

À Lévis, oh ! Lévis ! quel foyer incandescent ! Il y coule des flots d'or. Voilà une élection qui va coûter \$10,000 au candidat du gouvernement ; les auberges, les hôtels sont ouverts partout, et l'on ne paie pas. On entre, on prend son verre, on demande « Combien ? – Monsieur, c'est payé. – Comment ! payé ! mais il me semble que... pourtant, c'est possible »... (ce sont là de ces choses dont on n'est jamais certain) : on regarde, on admire, on comprend un peu, et l'on finit par être convaincu. Les cochers sont déjà tous retenus, ils ont été l'objet d'une cabale gigantesque. « Comment veut-on que ces gens-là ne prennent pas de l'importance et ne se mettent pas en grève contre la société, comme à Montréal. » En outre, M. le Dr Blanchet, que je respecte profondément, malgré qu'il soit conservateur, est président du chemin de Lévis et Kennebec, pour lequel la municipalité de Lévis a

voté \$50,000 ; cet argent est à sa disposition, et sa signature, jointe à celle de son secrétaire, suffit pour retirer des fonds au fur et à mesure des besoins. Vous comprenez que cette position lui donne du poids, – et comme à mesure qu'on prend de l'importance et de la grandeur, on devient plus digne, il n'insulte plus comme autrefois M. Fréchette sur les hustings ou dans les assemblées ; mais en revanche, celui-ci ne le ménage pas ; il le fait aller et venir de tous côtés, réunions sur réunions, discours sur discours de deux heures, trois heures, c'est une course à perte d'haleine ; hier soir, encore, il y avait une assemblée des Irlandais à Saint-Romuald (New Liverpool). Toujours Fréchette a l'avantage dans ces assemblées. Que voulez-vous ? Le bon droit a aussi ses jours, et il arrive que la vérité triomphe de temps à autre malgré la perversité humaine. Cependant, de puissantes influences s'exercent contre Fréchette, et le résultat sera terriblement contesté.

À Montmagny, quel désastre ! Comment diable M. Bossé a-t-il pu se résoudre à entrer dans ce guêpier ? On m'assure que le

gouvernement lui a offert la place de solliciteur-général ou de juge à la première vacance. Mais comment n'a-t-il pas compris que ce petit gouvernement local n'en avait pas pour un an d'existence ? Tout s'ébranle, se décompose, s'effondre autour de lui ; ses meilleurs partisans même reconnaissent que ses jours sont comptés, que l'opposition, grâce au bill de la Colombie Anglaise et au traité de Washington, va entrer formidable en parlement. L'opinion se forme avec la rapidité foudroyante qui précède les grandes catastrophes, et l'on entend déjà de tous côtés le craquement de l'édifice. On va jusqu'à dire même que M. Cauchon est sur le point de faire alliance avec les grits du Haut-Canada.

Pour revenir à M. Bossé, jamais candidat n'a eu des débuts plus déplorables. Dimanche dernier, il est allé à Saint-Thomas, le chef-lieu de Montmagny : l'honorable M. Beaubien l'a présenté aux électeurs à la sortie de la messe. Eh bien ! il n'a même pas pu parler ; on n'a pas voulu l'entendre. Alors il s'est dirigé vers une maison privée où il a essayé de rallier un groupe ; mais inutilement ; des témoins m'assurent même

qu'on les aurait descendus tous deux, M. Beaubien et lui, du perron de l'église. Que dites-vous de cela ? M. Beaubien repoussé, culbuté jusque dans son château-fort à lui, dans l'endroit de son domicile ! Signe des temps. Après les vêpres, M. Bossé a tenté de prendre la parole à Saint-Pierre ; là, ça été pis encore ; on lui a dit que s'il ne se taisait pas, on allait le... *boucher...*, j'hésite devant l'expression, mais mon devoir de chroniqueur fidèle m'oblige à répéter les choses telles qu'elles ont été dites. À Berthier et à Saint-François, les électeurs disent qu'ils n'ont pas besoin d'être instruits, qu'ils savent à quoi s'en tenir, et qu'ils ne veulent écouter que M. Fournier. « Je ne puis pas suivre mes adversaires partout où il plaira au gouvernement de m'en susciter, » a dit celui-ci ; « qu'ils m'indiquent les endroits où ils devront se trouver, et je m'y rendrai. – C'est inutile, ont répondu les auditeurs, on n'a pas besoin d'eux autres ; pas d'affaires, c'est vous, M. Fournier, c'est rien que vous qu'il nous faut. »

Vous voyez qu'il y a unanimité complète. Le comté de Montmagny donne à peu près seize

cents votes ; M. Fournier, dit-on, en supposant que M. Bossé maintienne sa candidature, aura au moins cinq cents voix de majorité.

M. Henri Taschereau ne se présente pas à Dorchester, mais nous n'y perdrons rien au point de vue du parti ; je puis vous affirmer, et croyez m'en sur parole, parce que je n'aventure rien, que M. Larochelle, le seul candidat sur les rangs, suivra le parti libéral ; c'est à cette condition-là seule que M. Taschereau se retire. Noble dévouement, splendide exemple, glorieux sacrifice !...

Dans le comté de Québec, M. Chauveau perd de plus en plus du terrain ; c'est inutilement que le *Chronicle*, le *Budget* et *l'Événement* le soutiennent, il faut qu'il cède la place. M. Évanturel, grâce au *Canadien*, fait une lutte féroce. Pour convaincre les électeurs, il parle autant aux sens qu'à la raison ; ainsi chaque numéro du *Canadien* paraît régulièrement avec les noms de tous les membres qui ont voté l'annexion de la Colombie en caractères énormes, suivi d'un TABLEAU ÉLECTORAL où est

indiqué en gros chiffres le coût du chemin de fer du Pacifique, 180,000 millions, la part à payer par le Bas-Canada, 60,000,000, la dette mise à la charge de chaque famille, \$300, ce qui représente un intérêt annuel ou capitation de \$18. Puis le *Canadien* accompagne ce tableau de la petite vignette que voici.

LA PESANTEUR DU VOTE

\$180,000,000 donnent 11,250,000 livres pesant d'argent dur. (La livre de Troie).

Il faudrait donc 11,250 voitures, chargées chacune de mille livres d'argent, pour transporter le montant du coût du chemin du Pacifique.

Cela ferait une procession de voitures d'une longueur de 18 LIEUES, 60 ARPENTS et 9 PIEDS, en allouant une distance de 25 pieds pour chaque voiture.

Un billet de banque a 7 pouces de longueur ; les 180 millions mis en billets d'une piastre, à la suite des autres, formeraient un RUBAN *de piastres de six mille neuf cent quarante-quatre*

lieues, trente-sept arpents et un tiers de longueur.

« La politique du gouvernement, dit le *Chronicle*, a eu pour principe régulateur la justice envers toutes les croyances et toutes les sections du pays. Les sociétés de colonisation et les chemins de fer ont reçu des allocations libérales, beaucoup de terres nouvelles ont été ouvertes, et la province a largement profité du mouvement que lui a imprimé le ministère. »

Quel charlatanisme ! Ce n'est donc pas assez de contempler notre misère, de voir tous les jours les Canadiens quitter le pays par centaines, sans que nous ayons encore des plaisants comme le *Chronicle* pour rire de tout cela ! Des sociétés de colonisation ! Mais qu'ont-elles fait ces sociétés ? Quel résultat ont produit les allocations du gouvernement, si ce n'est de payer des brochures ineptes pour gagner des journaux à la cause ministérielle ? Et quant aux chemins de fer, à qui en sont dues la conception, l'entreprise et l'exécution, si ce n'est aux efforts gigantesques des particuliers qui ont eu à vaincre mille obstacles ! Quoi ! l'on va donner crédit au

gouvernement pour des travaux publics que le développement naturel du pays et les besoins impérieux de la population exigeaient sans retard ? Autant vaudrait louer le gouvernement d'Ottawa pour avoir donné cinq millions d'acres au chemin de fer du Pacifique afin de nous mettre sur les épaules une dette de \$180,000,000 de plus.

Mais je m'arrête, je vous laisse à discuter ces choses-là vous-même. Le premier rayon de soleil a enfin paru sur la bonne ville de Québec, transie par huit mois de froid et de vents ; il a fait tout à coup une chaleur tropicale, image des revirements des conservateurs quand ils voient l'opposition gagner du terrain. Nous respirons enfin, le ciel est radieux, l'atmosphère complaisante et la nature semble jouir. Je veux en faire autant, cela est bien permis au bout de deux colonnes de correspondance.

Le Pays, 31 mai 1871 – Québec, mai 1871.

Je cours la province à perte d'haleine, tantôt ici, tantôt là, je m'exténue pour les lecteurs du *Pays*, ces ingrats qui ne m'en sauront jamais gré, je me condamne au plus cruel supplice, celui de voyager dans le Grand Tronc, je fouille tous les comtés, j'interroge tout le monde, et, comme un commère de Québec, je livre tout ce que je sais, je divulgue les plus intimes secrets, sans songer à la perte de ma popularité qui est grande, mais qui me rapporte peu, absolument comme le nord-ouest.

En ce moment, j'arrive à peine depuis une heure d'Arthabaska, chef-lieu de deux immenses comtés réunis en un seul pour le désespoir des candidats. En effet, les deux comtés d'Arthabaska et Drummond ont une longueur totale de trente-cinq lieues sur une largeur qui figure l'immensité. Originellement ils avaient une très petite population, ce qui a donné l'idée de les réunir au législateur prévoyant qui se disait : « Comme tous les Canadiens s'en vont aux États-Unis, il est évident que plus nous irons, moins il y en aura, donc amalgamons ». Je crois que c'est cette idée-là qui est au fond de la Confédération

canadienne, appelée *Puissance*, parce qu'elle est complètement impuissante.

Donc, je viens d'Arthabaska, village où il y a beaucoup d'officiels et d'officieux, comme dans tous les chefs-lieux de comtés, il y a aussi beaucoup de sable comme à Sorel, énormément de bois tout autour, du bois qui fume à propos de rien, de jolies femmes et un petit journal qui pousse là comme un champignon vénéneux. Ce petit journal, c'est *l'Union des Cantons de l'est*, un des adhérents du programme catholique auquel il n'entend goutte, et à cause de cela même, un soutien de M. Hemming, le candidat protestant.

J'ignore si c'est parce qu'il soutient M. Hemming que celui-ci est réservé à une défaite écrasante, mais ce que je puis affirmer sans crainte, c'est que M. Laurier, le candidat libéral, qui n'est soutenu que par sa popularité, aura une majorité d'au moins cinq cents voix.

La plupart des lecteurs du *Pays* connaissent M. Laurier, un des plus brillants avocats de la génération actuelle, une intelligence remarquable

jointe à un caractère éminemment sympathique. Lorsque M. Eric Dorion fut emporté si subitement dans tout l'éclat de sa carrière, c'est M. Laurier qui lui succéda à la rédaction du *Défricheur*. Depuis, le *Défricheur* est mort aussi, mais les idées qu'il avait répandues ont porté leurs fruits, et ce sont ces fruits que le parti libéral va cueillir maintenant. Livré désormais sans réserve à l'exercice de sa profession, M. Laurier s'est fixé définitivement à Arthabaska où, en moins de trois années, il s'est créé une popularité immense qui fait taire la voix des partis, ou plutôt qui les rassemble tous en sa faveur. C'est ainsi que toutes les paroisses du comté d'Arthabaska sont pour lui à l'exception peut-être de Buistode sur lequel il est impossible de se former encore une opinion. Tingwick, paroisse où il n'y avait autrefois que des conservateurs, est presque unanimement en faveur de M. Laurier. Ce résultat est dû peut-être aussi un peu à l'antipathie naturelle qu'inspire M. Hemming, homme rébarbatif qui a le talent de se créer des ennemis et de vexer à tout propos les siens, mais il est dû surtout à la sagesse qu'a eue

M. Laurier d'éliminer toutes les vieilles traditions, aujourd'hui surannées, de rouge et de bleu, et de comprendre que, dans des circonstances profondément modifiées, à la veille d'événements et de conditions politiques tout à fait indépendantes de l'ancien ordre de choses, il faut des idées neuves.

Jeudi avait lieu une assemblée générale des électeurs à Kingsey, dans l'ancien comté de Drummond. Mais les partisans de M. Hemming se sont plaint qu'on les prenait par surprise, que le délai de convocation avait été trop court, de sorte que pour les satisfaire, l'assemblée a été remise au 3 juin. Dans le comté de Drummond, en majorité composé d'Anglais qui font de la lutte actuelle une question de nationalité, le plus grand nombre sera peut-être en faveur de M. Hemming ; il n'y a guère à compter pour nous que sur trois paroisses, Saint-Bonaventure, Saint-Guillaume et Saint-Germain, mais cette majorité sera plus que compensée par l'immense poids qu'apportera dans la balance le comté d'Arthabaska où, je le répète, M. Hemming n'aura pas deux cents voix. La nomination doit

avoir lieu à Drummondville, et l'on s'attend aux scènes de violence qui y sont traditionnelles. Cette population de Drummondville est batailleuse et se tient unie contre les rares électeurs qui ne partagent pas ses opinions ; c'est ainsi qu'un de nos partisans, vieillard de soixante-cinq ans, reçut quatre coups de couteau aux dernières élections, avant de pouvoir atteindre le poll ; il les porta stoïquement, et se rendit sans broncher jusqu'à ce qu'il eût donné son vote, après quoi il tomba sans mouvement. Mais cette fois, il est probable que les tueurs de Drummondville vont avoir maille à partir, car on est bien décidé à ce que la force brutale n'annule pas le vœu de l'opinion.

Comme presque partout, à part quelques villages où les officiels prônent, les électeurs d'Arthabaska sont annexionnistes, et M. Laurier aurait eu plaisir à se présenter sous cette couleur, si sa santé lui permettait de parcourir les campagnes et de s'adresser droit aux habitants pour qui les États-Unis sont la terre promise. Mais c'est une entreprise gigantesque que de visiter toutes les paroisses d'un pareil district

électoral ; feu Éric Dorion en est mort à la peine, et M. Laurier qui est affligé de fréquentes hémorragies des bronches n'a positivement pas la force d'entreprendre une pareille campagne. Mais le temps n'est pas loin où il sera inutile de parler d'annexion, puisqu'il est convenu que, dans ce pays-ci, on ne peut parler de rien ; la chose se fera d'elle-même par un autre traité comme celui de Washington ; l'Angleterre ne se préoccupe guère des pusillanimités des libéraux canadiens, et les événements marchent ici plus vite que les hommes qui ne marchent pas du tout. L'annexion viendra comme un arrêt du destin.

Dans le comté de Québec la lutte est formellement engagée entre l'hon. P. Chauveau et M. Évanturel. Celui-ci a posé sa candidature hier, dimanche, devant les électeurs de Sainte-Foy, au milieu d'un enthousiasme général. Après la messe les deux concurrents s'étaient rencontrés à Sillery où l'on prétendait que M. Chauveau avait presque tous les votes ; le *Chronicle* s'était même avisé de faire une liste de quatre cents et quelques individus, tous, d'après lui, favorables au premier ministre mais, qu'arriva-t-il ? À peine

les deux candidats eurent-ils pris tour à tour la parole que de grandes acclamations s'élevèrent en faveur de M. Évanturel ; quelques personnes voulurent faire crier « hurrah pour M. Chauveau », et le faire suivre par la foule, mais inutilement, le gros de l'assemblée se réunit avec empressement autour de M. Évanturel et l'acclama de nouveau. De même et mieux encore à Sainte-Foy, la paroisse natale de M. Évanturel. Le premier ministre voulut y parler du *Canadien* et le railler, en disant que c'était un journal qu'on lisait à peine, qui se donnait pour rien, qui n'avait aucune valeur... « Il en a toujours assez, répondit M. Évanturel, pour que vous ne puissiez l'acheter comme tant d'autres. » Cet heureux trait acheva d'enfoncer le premier ministre qui se retira penaud, déconcerté, alarmé, presque découragé.

On se remue dans le district de Québec, que diable faites-vous donc dans celui de Montréal ? J'y vois à peine un semblant d'opposition. Dans Montréal-Est, M. David n'a pas de concurrent ; de même dans Jacques-Cartier, de même à Beauharnois où Sir Georges, le baronet de nos cœurs, a enfin trouvé une planche de salut ; de

même dans les Deux-Montagnes, où Jean-Baptiste Daoust, trouvé coupable par le jury, a été trouvé innocent par le peuple, assez innocent pour céder son mandat au procureur général Ouimet. Cela fait pitié, et je commence à être heureux de vivre dans Québec, ville en ruines, où il y a au moins une âme qui vibre.

Hier, dimanche, les deux candidats de Lévis se sont rencontrés à Saint-Nicolas où ils ont parlé tour à tour pendant deux heures. Pas un seul applaudissement, pas un seul ne s'est fait entendre pour le docteur Blanchet : ce malheureux perd de plus en plus du terrain ; il n'a plus l'audace confiante, le ton, le verbe d'autrefois ; Fréchette le démolit dans chaque rencontre. Les gens sérieux affirment que la victoire dans Lévis dépend d'une cinquantaine de voix : que l'on déplace cinquante voix, et l'un ou l'autre des candidats sera élu : « Si M. Fréchette était venu six mois plus tôt, disent-ils, et qu'il eût été mieux connu, peut-être le docteur n'aurait-il pas pu se présenter contre lui. »

Hier aussi, M. Henri Taschereau est allé

adresser la parole aux électeurs de Bellechasse qui lui ont demandé d'être leur candidat. Qui pouvait s'attendre à ce que le comté de Bellechasse donnât le premier exemple de la déroute ministérielle et sonnât le glas de l'ancien régime ! Il a commencé, il y a un an, en élisant par acclamation M. Fournier, et il continue aujourd'hui en promettant ses suffrages à M. Taschereau.

« Nous voulons des hommes sérieux qui aient des opinions et qui soient capables de les défendre », me disaient, ils y a quelques jours, quelques-uns des hommes influents de Bellechasse. Quelle révolte au sein de notre population ! Quoi ! voilà un comté qui exige de son représentant qu'il ait des opinions à lui ! C'est inouï, et cela donne à réfléchir. Est-ce que le vent révolutionnaire commencerait à souffler sur nous ?...

Une des dernières spécialités de Québec, ce sont les listes électorales. On y voit figurer une foule de noms qui ne sont pas ceux de voteurs. C'est ainsi qu'on a présenté une liste de 430

signataires en faveur de M. Chauveau, dans Sillery où il n'y a pas 250 électeurs ; c'est ainsi encore qu'on a obtenu 1500 signatures pour M. Langevin, dont cinq cents sont des noms de gens habitant en dehors du quartier-centre. Cela donne une idée de ce que va être le recensement.

Le Pays, 3 juin 1871. – Québec, 1^{er} juin.

À bas les incapacités, place aux gens de mérite. Voilà le cri jeté par *l'Événement* d'hier dans un article sur les élections locales. Je m'empresse de le répéter, car ce cri n'est que l'écho de celui poussé par toute la jeunesse intelligente du Canada qui se révolte enfin contre son propre effacement devant l'humiliant spectacle d'une représentation comme celle dont on a fait l'image de la race canadienne dans le dernier parlement local. Depuis plusieurs années déjà que j'assiste à la déroute de toutes les opinions politiques, à l'étouffement des meilleures et des plus fortes convictions, à l'inutilité de tous les efforts pour ouvrir une

brèche dans l'épais nuage d'ignorance qui enveloppe notre peuple, j'ai tristement reconnu que pour garder du moins un semblant d'attitude devant les autres races dont la destinée est la nôtre, il fallait quelques dehors et ne pas avoir honte les premiers de nous-mêmes.

Or, quel est celui de nous tous qui puisse s'empêcher de rougir après avoir assisté aux séances du dernier parlement local ? À part quelques hommes, assez médiocres au fond, ayant fort peu d'idées, ou s'ils en avaient, n'osaient pas les émettre, tous les autres se tenaient cois, regardaient, comme des moutons surpris par l'orage, le premier ministre foudroyant l'opposition des 7, puis, allaient au comité de la pipe parler des patates, d'où ils revenaient au premier signal de la sonnette *voter pour le gouvernement*. Ils n'avaient pas d'autre fonction et surtout pas d'autre idée que celle-là, voter de confiance. Le jour où un député sérieux et téméraire eût voulu aborder quelques-unes des nombreuses questions qu'il faudra tôt ou tard résoudre dans notre ordre social seulement, tout ce troupeau se serait mis à bêler et à fuir comme

devant les loups – Aussi, contraint en ma qualité de correspondant, d’assister tous les jours au spectacle de ces timidités bucoliques dans un corps législatif du dix-neuvième siècle, je m’étais depuis longtemps convaincu qu’il n’y avait qu’une réforme politique de possible, de *tentable* aujourd’hui dans notre province : c’était celle de la représentation. Avec cette réforme-là, me disais-je, on peut au moins espérer les autres.

Ces vœux que je formais n’avaient rien d’exalté, comme on dit généralement parmi nous pour les choses les plus simples, et ce sont les premiers, je crois, que je pourrai voir réaliser. Il est bien certain que la représentation va changer au-delà de toutes les espérances ; le gouvernement commence à craindre pour sa majorité. À L’Islet, Mon. Letellier de Saint Just, à Montmagny, M. Fournier, à Bellechasse, M. Henri Taschereau, à Lévis, M. Fréchette, à Québec, M. Évanturel, à Rimouski, M. Hudon, à Bagot, M. Langelier, à Shefford, Mon. M. Laframboise, sont plus qu’il n’en faut pour faire perdre le sommeil aux plus robustes ministres. Aussi dans quelles transes ils sont ! Ils auraient

bien voulu se coaliser entre eux et faire peser toute l'influence du gouvernement à la fois dans un seul comté, puis dans un autre, puis dans un troisième... et... mais il se trouve que chacun d'eux a plus qu'il n'en peut faire dans son propre comté, de sorte que la lutte va se faire presque partout entre deux forces à peu près égales, celles des candidats respectifs.

Il n'y a pas le moindre doute que la puissance du besoin, si ce n'est celle de l'opinion, a fait faire un grand pas en avant à la majorité des électeurs sur qui la corruption aura moins de prise cette fois.

Un plus grand nombre d'hommes comprend qu'il ne suffit pas de vivre aujourd'hui, mais qu'il faut encore vivre demain, et que, s'ils continuent de soutenir le régime actuel, ils ne pourront plus vivre du tout. Ils comprennent aussi que pour que l'état de choses actuel disparaisse, il faut faire disparaître en même temps les fossiles politiques, attachés aux traditions, usés dans la routine, inaccessibles aux réformes, effrayés de tout mouvement, de toute agitation, incapables

d'initiative, et non seulement les fossiles, mais encore les hommes douteux qui se suspendent tantôt à un parti, tantôt à un autre, et qui sont les plus dangereux obstacles, avec leur prudence inquiète, lorsque les circonstances deviennent décisives comme aujourd'hui.

Nous allons, nous sommes plutôt dès maintenant placés en face de conditions d'une extrême gravité ; notre sort comme colonie va se décider dans le cours de cette année-ci, nous avons besoin d'hommes forts, intelligents, jeunes, à la hauteur de la situation.

J'ai dit *jeunes*, c'est le grand point. Il s'est formé depuis dix ans, dans les luttes d'une polémique ardente, souvent injuste, diffamatoire, odieuse, mais inévitablement féconde en idées, une phalange de jeunes gens sérieux, qui ont beaucoup étudié, qui ont pressenti l'avenir, et qui apportent aujourd'hui sur le terrain électoral toute la force de l'âge, des ressources nouvelles, et le sentiment qu'il faut marcher vite si nous voulons atteindre les peuples qui nous entourent. Des hommes nouveaux, c'est essentiel ; des jeunes

aidés de l'expérience de ceux qui auraient pu faire aussi bien qu'eux dans des temps meilleurs, mais des jeunes surtout ! Aussi, lorsque je vois grandir la candidature de jeunes gens comme M. Langelier, M. Rainville, M. Fréchette, je me sens de nouveau plein d'espoir, malgré les mille déceptions du parti libéral depuis quinze années ; je ne demande pas à des nouveaux lutteurs quel est leur programme, je ne m'occupe pas de cela, je sais qu'ils marcheront avec leur temps, parce qu'ils sont de leur temps, je sais qu'ils sont intelligents, instruits, désireux de réforme et prêts à les accomplir, c'est tout ce qu'il faut. Au sein de l'effacement des anciens partis, et avant qu'il se soit dessiné des couleurs nouvelles, tout le monde devrait comprendre que la lutte devrait se faire avant tout entre les nullités d'hier et les hommes de mérite qui apparaissent aujourd'hui. Pour moi, je ne demanderais pas d'autre programme à un candidat de cette année que d'être intelligent, instruit, sans préjugés et indépendant de caractère.

Maintenant, je passe aux *nouvelles générales* ; je fais une chute, je l'admets, mais il est

impossible de toujours tenir le lecteur dans le troisième ciel de la pensée. Donc, je vous annonce que les directeurs de la compagnie du chemin de fer du nord ont encore eu une réunion ces jours-ci, et qu'ils ont renommé, suivant l'usage, l'hon. M. Cauchon président. Avant que le chemin de fer commence, on annoncera ainsi périodiquement dans les journaux de Québec que les directeurs se réunissent ; cela prendra quelques années, puis tout à coup, les directeurs ne se réuniront plus, et le chemin de fer du nord en sera réduit à se construire tout seul. Cela marchera alors plus vite. Je ne veux pas déprécier mon peuple, mais il est des axiomes de mathématique qu'il est bon de rappeler de temps à autre, comme celui-ci. « Plus un Canadien se mêle d'une entreprise, moins elle avance. » Nous avons un genre, c'est celui de nous réunir beaucoup, d'agir peu ; il suffit d'avoir été mêlé quelque peu à la vie publique pour savoir cela. En dehors de ce défaut caractéristique de notre race, nous sommes le premier peuple de l'univers. Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est la *Minerve*, et elle a raison, puisque nous avons la Colombie

Anglaise.

La compagnie des steamers du golfe prend une extension considérable, non parce que ses directeurs se réunissent bien souvent, mais parce qu'elle augmente le nombre de ses bateaux et prolonge sa ligne d'opérations. C'est ainsi qu'elle vient de faire l'acquisition d'un nouveau steamer de mille tonneaux « l'Alhambra », qui devra faire le service entre Montréal et Terre-Neuve. C'est la première fois qu'un service régulier à la vapeur est organisé entre ces deux endroits : il aura lieu une fois par mois, et le voyage aller et retour ne prendra que deux semaines, assez pour les gens d'affaires qui veulent se rafraîchir, assez même pour les simples promeneurs qui ne veulent que se déplacer.

Le *Courrier du Canada*, journal anti-religieux de Québec, dit que la candidature de M. Langelier à Bagot est soutenue par le *Pays*, la *Gazette de Saint-Hyacinthe* et toutes les *sommités* rouges. Vous voyez que nous gagnons jusqu'au respect des pleutres depuis que nous sommes d'accord avec le clergé contre ceux qui

ne cherchaient qu'à l'exploiter sous prétexte de dévouement. Du reste, le *Courrier*, quoiqu'il ait des principes subversifs et soit en en révolte ouverte contre son évêque, est un petit journal très-bêtement rédigé. Je ne dis pas cela pour lui faire tort, puisque je n'apprends rien à personne et que le *Courrier* n'est pas lu. Je reste bon chrétien, même avec les hérétiques.

La Nulson, tant de fois annoncée, si longtemps attendue, ne viendra pas donner un concert dans notre bonne ville ; il y a trop de poussière et pas assez d'argent. Il est bien vrai que Québec possède de vieux millionnaires encroûtés qui ne savent où mettre leurs *bank notes*, mais quand une occasion se présente d'en disposer, ils ne savent plus qu'ils en ont. La vieille expression *les capitaux dorment* n'est pas tout à fait exacte, ce sont les capitalistes qui dorment, ce qui fait qu'il y en a tant d'autres qui baillent, faute de pouvoir faire autre chose dans la vieille capitale. J'apprends que vous n'êtes pas plus heureux à Montréal, ce qui ne suffit pas à me consoler, comme le seraient tant d'autres égoïstes, et je m'explique maintenant la prévoyance de nos

financiers, qui n'est qu'un hommage rendu à la grande métropole du Canada.

Le Pays, 10 juin 1871. – Québec, 8 juin.

Le ciel politique est en feu, les têtes se montent, les questions et les nouvelles courent rapides dans les bouches, les regards s'animent quand on s'aborde, on sent les frémissements nerveux qui précèdent la crise ; c'est demain pour les uns, dans deux, trois jours pour les autres, tout se prépare, se précipite, les armées sont en ligne de bataille et le choc va avoir lieu.

Savez-vous qu'à Lévis, c'est terrible. je vous annonçais dernièrement que le sort de l'élection dépendait d'une cinquantaine de voix jetées d'un côté ou de l'autre, mais aujourd'hui il n'y a pour ainsi dire plus de doute que c'est Fréchette qui remportera la victoire par une bonne majorité. Fréchette a toutes les paroisses, et il faudra au docteur Blanchet trouver sept cents voix de majorité dans Notre-Dame de Lévis pour défaire

son concurrent ; or il ne peut en avoir plus de trois cents, en mettant les chiffres au plus haut. Il y a telles paroisses, comme à Saint-Nicolas et à Saint-Henri où sur 350 voix, le docteur n'en peut compter que 30 à 40 ; des partisans de Fréchette ont offert de parier ces jours-ci \$200.00 qu'il serait élu, et n'ont encore trouvé personne pour tenir le pari. Notre ami est soutenu, porté par des hommes influents, riches, déterminés, qui n'épargnent rien, et qui le feront entrer en chambre, dussent-ils y laisser la peau et les os. La nomination a lieu lundi, et les mesures sont admirablement prises.

Dans Québec-Est, il y a eu avant hier un caucus à l'effet de faire venir de l'avant le docteur Rousseau contre M. Rhéaume. Il est rumeur que des intrigues ont lieu pour donner la place de commissaire de police à M. Rhéaume qui, au jour de la nomination, résignerait en faveur d'un sieur Hamel, notaire de Saint-Roch. Les amis de M. Rhéaume, qui ont eu vent du projet, sont, paraît-il, indignés, et c'est pour cela qu'on voit surgir à la dernière heure, la candidature du Dr Rousseau.

Vous avez pris l'étrange dénouement qu'a eu la contestation dans Bellechasse. Le Dr Pelletier (il n'y a plus que des docteurs sur les rangs, les avocats s'y sont tous ruinés) a signé l'engagement solennel de faire opposition au ministère, et c'est à cette condition que M. Henri Taschereau s'est retiré. Mais des nouvelles de ce matin annoncent que le docteur déclare avoir signé sans savoir ce qu'il faisait, et qu'il veut revenir sur son engagement. Quoi qu'il en soit, et comme le ministère ne peut plus compter sur lui, il s'occupe de lui trouver un adversaire qui ira jusqu'au bout. Des démarches ont été faites dans ce but auprès de M. Forgues, de Saint-Michel, mais celui-ci qui n'a jamais pu vaincre l'impopularité qui s'attache à son nom, refuse de l'augmenter encore, de sorte que le gouvernement a recours à M. Rémillard, ancien représentant du comté, à demi libéral, qui doit venir de l'avant cette fois encore. Il est assez difficile de prévoir le résultat de cette lutte et encore plus difficile peut-être de former des espérances. Entre M. Rémillard, candidat ministériel, et le Dr Pelletier *qui ne sait pas ce*

qu'il fait quand il signe, il n'y a évidemment pas de choix possible.

Je reçois à l'instant des nouvelles de Trois-Rivières. M. Genest, le candidat catholique, est ici où il intrigue de toutes les manières pour trouver de l'argent ou d'autres ressources quelconques pour faire triompher le fameux programme abandonné aux instincts terrestres des électeurs. Les gens de Trois-Rivières sont décidés à enterrer le programme mis au monde surtout chez eux par l'adhésion de MM. Genest, Gaudet, Ross et Trudel. Il est probable que M. Gérin-Lajoie ne trouvera pas d'opposition dans le comté de Saint-Maurice. Dans celui de Champlain, M. Normand passera à travers ses deux adversaires sans même les sentir, et à Nicolet, M. Gaudet est certain d'être battu, parce que le bas du comté est en masse pour M. Méthot, et que le haut a déclaré ne plus vouloir du double mandat. Voilà ce qu'il faut entendre par les triomphes du programme catholique annoncés dans le *Nouveau-Monde*.

À Rimouski, il y a toujours deux candidats sur les rangs, deux en in, MM. Gosselin et Bégin, et

deux en on, MM. Hudon et Garon, ce qui rend la lutte à peu près égale. M. Bégin n'est là que pour faire figure et c'est précisément ce qui le tue. « Voyez-vous, disait l'autre jour M. Garon, l'ex-député, à un personnage de l'endroit, voyez-vous ce qui fait du tort à Bégin, c'est sa face, il a une face de benêt, comment envoyer ça en chambre ? »

On prétend que M. Gosselin a quelque chance, mais ce n'est pas l'avis de M. Garon. M. Gosselin, négociant de Matane, prend en grande partie ses marchandises chez les Hamel, de Québec, lesquels sont, du reste, les fournisseurs de presque tous les marchands du bas du fleuve. En outre, ce sont les plus dévoués et les plus actifs soutiens du gouvernement conservateur depuis vingt ans. Or, M. Garon est au fait de tout cela : « Gosselin, dit-il, c'est encore là une des ficelles des Hamel, eh bien ! je m'en vais lui couper la ficelle, moi. » C'est dommage que M. Garon n'ait pas mis son esprit dans ses votes. Il ne resterait que M. Hudon qui ne soit pas la victime de son jovial sarcasme ; mais M. Hudon ne prête pas à la raillerie quand il est sur les

rangs ; c'est le seul candidat sérieux du comté, et si l'on peut douter de son succès, on ne peut du moins douter de son immense supériorité sur ses trois concurrents. Mais personne ne doute qu'il ne soit élu ; il exerce une trop grande influence par son talent, sa vieille réputation, son caractère et sa popularité depuis longtemps acquise, pour qu'aucun de ceux qui lui font opposition puisse balancer un instant la fortune contre lui.

Le bruit a couru que le procureur général Ouimet allait être nommé juge. À mesure que le cabinet se désorganise, les Irlandais veulent le réorganiser, c'est dans ce but qu'ils ont envoyé une députation à M. Chauveau pour lui demander de faire entrer un de leurs nationaux dans le cabinet. L'honorable premier a reçu la députation avec beaucoup de politesse (il n'y a pas de mal à ça) et lui a dit qu'il prendrait en bonne considération les vœux qu'elle exprimait. Personne ne doute que M. Chauveau ne se hâte de se constituer une force nouvelle en faisant justice aux réclamations des fils d'Érin : la nécessité est un grand maître.

Dans le comté de Kamouraska, il y a demain samedi, une grande assemblée générale pour déterminer ce qu'il faut faire, et décider si M. Pelletier doit ou non venir de l'avant.

Le vent du nord-est a repris de plus belle à Québec, et ses mugissements remplissent la ville de craquements sinistres. Quand ce vent-là vient frapper en face le rocher nu sur lequel s'agenouillent la citadelle et les remparts qui nous enveloppent, on croit que le roc va s'entrouvrir ; ses rafales sont formidables, terribles, mais qu'est-ce encore comparé au souffle de l'opinion ?

Il y a deux mois, Fréchette arrivait à Lévis, ne sachant pas encore s'il allait se présenter contre le Dr Blanchet ; il était inconnu, sans soutien, il avait quitté son pays depuis quatre ans et il y revenait tout à coup au milieu d'une population qui ne connaissait rien de lui, si ce n'est qu'il avait été chercher fortune aux États-Unis, et qu'il en repartait de dégoût. Mais il avait un but en revenant au Canada ; un fort vent d'annexion soufflait parmi les Canadiens établis aux États-

Unis ; chez nous, la lassitude de l'état colonial gagnait rapidement tous les esprits, la certitude d'être abandonnés par l'Angleterre détournait jusqu'aux loyaux mêmes d'un attachement jusqu'alors aveugle ; des journaux ont arboré carrément le drapeau de l'indépendance, la question était débattue partout dans toutes les conversations, les circonstances semblaient décisives, et Fréchette voulut être un des premiers à entrer dans la voie, à se faire un apôtre de l'idée qui allait bientôt dominer toutes les autres. D'abord, il ne songea pas un instant qu'il pût faire une lutte avec la moindre chance de succès, mais il voulut proclamer le principe devenu un besoin de notre population ; il voulut le proclamer dans la vie militante pour lui donner une forme pratique, et il parut résolument sur l'arène. Deux mois se sont passés depuis lors, et le poète revenu de son exil volontaire, qui n'avait eu d'autre pensée que d'empêcher le Dr Blanchet d'être élu par acclamation, va d'après toutes les apparences, être élu lui-même par une majorité de deux cents voix.

Voilà le souffle de l'opinion.

J'avais interrompu ma correspondance au dernier feuillet pour aller une fois de plus à Lévis apprendre les dernières nouvelles et vous les transmettre. Quand bien même le Dr Blanchet aurait six cents voix de majorité à Lévis, Fréchette l'emporterait encore par l'énorme majorité de toutes les paroisses réunies. Lévis a une population de huit à neuf mille âmes qui donnent à peu près 1800 électeurs. Le docteur y est très populaire, et l'on évalue à 1,000 ou 1,200 les voix qui y seront données pour lui ; mais ce sera là un suprême effort. Vous ne sauriez croire l'admiration qu'a inspirée dans tout le comté, le magnifique talent oratoire de notre ami Fréchette ; on ne parle que de lui partout, et il n'est personne qui ne dise que cette lutte de Lévis est la plus belle qui se fasse cette année. S'il arrivait qu'elle ne répondît pas entièrement aux légitimes attentes qu'elle a fait naître depuis quelques semaines, au moins elle fait présager avec certitude un succès tel pour l'année prochaine que M. Fréchette serait élu par acclamation.

Le Pays, 15 juin 1871. – Lévis, 12 juin.

Quelle journée ! jamais je n'ai rien vu de pareil : Fréchette est un héros. Ah ! si le parti libéral avait eu des chefs comme celui-là, il serait arrivé bien haut aujourd'hui. Il y avait là deux mille cinq cents hommes au moins, la place était vaste et eût pu en contenir dix mille de plus ; un vrai champ de bataille. Le Dr Blanchet était dans son château-fort ; dès le matin il avait parcouru toutes les maisons de Lévis pour amener ses partisans ; on avait conseillé à Fréchette d'en faire autant, mais il le dédaigna « Je veux, disait-il, une expression libre de l'opinion publique », et comme il l'a eue ! grands dieux ! quel triomphe, quel glorieux jour ! Moi qui suis pauvre comme un correspondant doit l'être, j'ai offert de parier \$20 que son élection était assurée.

Aussitôt que l'officier-rapporteur eût lu son grimoire et proposé les candidats, les cris retentirent de côté et d'autre « Blanchet, Fréchette ». Le docteur voulut prendre la parole sous prétexte qu'il était l'ancien représentant du

comté, mais les cris l'interrompirent immédiatement. « C'est à moi, à moi, en ma qualité d'accusateur, qu'il appartient de parler le premier, s'écria Fréchette, et du reste nous sommes préparés au tour de jarnac que vous voulez jouer. Si je vous laisse parler, vos gens ne voudront plus m'entendre ensuite. » – « C'est cela, hurrah, hurrah, » cria la foule, et les chapeaux jaillirent au bout des bras et les mains s'agitèrent dans l'air. Les gens de Blanchet étaient à droite, massés, cousus ensemble, compacts, ils pouvaient être mille ; ceux de Fréchette venaient de toutes parts, s'échelonnaient partout par groupes, s'étendaient au loin, on pouvait mieux les compter, ils me firent l'effet d'être à peu près quinze cents. Mais quand ils furent réunis et que de toutes leurs poitrines sortit le cri *hurrah pour Fréchette*, ce fut formidable. Celui-ci voulut parler, mais un tonnerre de *non* partit de la droite ; le docteur essaya encore à se faire entendre – impossible. Alors il s'adressa à son adversaire même, mais Fréchette fut d'airain et resta inflexible. S'il cédait, c'en était fini ; c'était l'élection qui se

jouait là, tout le monde le sentait et tout le monde était déterminé à ne pas risquer le succès.

Je n'ai jamais rien vu de si tenace, de si opiniâtre que cette lutte qui se fit pendant une demi-heure pour empêcher que l'un des deux candidats pût ouvrir la bouche. Fréchette était souriant, le triomphe brûlait dans ses yeux avec cette audace fière qu'allume en un clin d'œil l'enthousiasme du peuple qui a les yeux sur soi. Le docteur semblait abîmé de tant d'humiliation, le jour même de l'appel nominal et dans l'endroit où il compte cinq cents voix de majorité. On ne savait plus si cela allait finir, les têtes s'échauffaient, les cris devenaient plus fréquents, plus agressifs, la colère fermentait et l'on frémissait en songeant à ce que deviendrait une bataille entre une pareille masse d'hommes. Tout à coup une vingtaine de partisans de Blanchet s'élançent sur le husting dont la seule ouverture donnait de leur côté ; ils veulent saisir Fréchette et le précipiter en bas, ils se ruent sur lui, l'étreignent, le serrent, j'eus un moment d'angoisse terrible, je crus qu'il allait être massacré. Mais c'est un lion que cet homme ;

seul il lutta quelques instants, jusqu'à ce qu'une quinzaine de ses gens sautent à leur tour dans le husting. Alors ce fut une confusion indescriptible ; on ne pouvait rien voir, l'estrade trop petite pour tout le monde chancelait sous le poids. Du reste, plus un cri, des deux côtés on regardait ; il n'y eut pas de coups, c'était impossible, les bras n'auraient pu se lever pour frapper. Enfin, après cinq minutes d'attente mortelle, nous vîmes reparaître Fréchette radieux, dégagé, sans une égratignure pour saluer son monde qui répondit par une immense acclamation. C'était vraiment beau, et il y avait quelque chose d'entraînant dans cette réapparition virile et puissante du jeune combattant qu'on ne s'attendait plus guère à voir. Mais désormais il était à l'abri d'un coup de main ; ses défenseurs étaient là, se serrant autour de lui, le protégeant. Le docteur avait aussi de son côté reparu sur le devant de l'estrade. Mais qu'allait-il se passer désormais ?

Ce fut alors qu'on voit arriver le curé de Lévis, M. Deziel. D'abord, il mit rudement la main sur le bras de Fréchette comme pour le

repousser, puis je le vis lui parler avec une animation qui ressemblait à de la colère, sans doute pour l'engager à céder la parole au docteur. Mais en ce moment les esprits étaient trop montés, et toute concession impossible. Alors le curé élevant la voix : « Que chaque candidat se retire avec ses partisans », demanda-t-il à la foule. Ce fut en vain. Pour en finir, Blanchet et Fréchette se prirent la main et voulurent se jeter ensemble en bas du husting, mais leurs partisans cramponnés à eux les retinrent de force ; on les voyait presque tombant, penchés en dehors de l'estrade, n'y tenant plus du pied, mais arrêtés par des mains vigoureuses qui ne lâchaient pas. Alors le curé se mit entre eux, les prit chacun par le bras et voulut sauter avec eux en bas du husting. Tentative encore inutile. Les deux candidats suppliaient qu'on les laissât sauter ensemble. Rien, on ne voulait rien entendre. Comment cela finirait-il ?

Deux ou trois coups de pied vigoureux firent voler quelques madriers de l'estrade, puis les coups de poing s'abattirent qui en firent tomber d'autres ; en un clin d'œil tout ce frêle édifice

jonchait la terre, et les deux candidats s'écroulant avec les ruines, tombèrent dans les bras de leurs partisans respectifs, Blanchet se rendant avec les siens à une maison voisine, et Fréchette porté sur vingt épaules jusqu'à sa demeure où le suivit la foule ivre d'enthousiasme. Là, il ne dit que quelques mots, sa voix fatiguée par deux mois de joutes oratoires, pouvait à peine se faire entendre, mais le peuple l'acclama comme dans ses plus beaux discours.

Voilà un homme qui est désormais une idole pour les habitants de Lévis ; rien ne séduit le peuple comme l'audace et le courage, et Fréchette avait payé de sa personne comme un héros des anciens jours. Quelle lutte, quelle action ! En ce moment encore j'ai peine à contenir ma main tremblante des émotions fiévreuses de cette journée. Fréchette sort des bornes ordinaires et je puis désormais prédire au pays qu'il vient enfin de surgir un homme, ce dont il avait tant besoin depuis longtemps. Il a montré une énergie, une force, une opiniâtreté qui indiquent l'homme inébranlable, sûr de lui-même. Il ira loin, car il a tout pour cela, un corps

robuste qui promet une longue vie, et une intelligence vigoureuse qui promet un orateur transcendant. Les gens sont émerveillés de lui et lui vouent presque déjà une espèce de culte.

Après son petit speech, notre ami Aurèle Plamondon, prit la parole et fit un discours touchant avec cette éloquence sympathique que vous lui connaissez. Puis il fut suivi de M. François Lemieux, neveu de l'ancien représentant du comté, jeune homme de dix-neuf ans, mais qui parle déjà comme un orateur rompu aux joutes populaires. Je vous mentionne tout particulièrement ce jeune homme qui promet d'être un des espoirs de notre parti. D'autres personnes appelées prirent aussi tour à tour la parole ; combien de temps cela a duré, je ne sais trop, je partis après la première heure, j'en avais vu et entendu assez pour savoir à quoi m'en tenir. Ce que j'ai vu je viens de vous le dire, ce que j'ai entendu, et dans plus de cent bouches, c'est que cette journée-ci a fait faire un pas énorme à Fréchette et qu'il est désormais sûr de son élection.

Ah ! ce n'était plus l'avalissant et honteux spectacle de la nomination de Québec, un ministre fédéral parlant devant cent cinquante personnes muettes, et escorté d'une soixantaine de malfaiteurs ivres, c'était un jeune et superbe orateur acclamé par quinze cents hommes, qui avait emporté le comté d'assaut par son éloquence en moins de deux mois, et qui terminait une série de triomphes par la plus cruelle des humiliations infligées à son indigne adversaire. Les partisans de Fréchette sont déterminés et je vous jure qu'on n'escamotera pas les polls.

En même temps avait lieu à Charlesbourg la nomination des candidats du comté de Québec. Avant dix heures, M. Chauveau quittait la ville suivi de quatre-vingts à cent voitures pleines de bandits soudoyés, de ces vauriens horribles aux gages du premier acheteur, de ces fiers-à-bras hideux qui tuent pour quatre piastres et dont Saint-Roch est rempli depuis que les ouvriers honnêtes l'on déserté. Oui, c'est le sort et le châtement du régime de honte sous lequel nous croupissons depuis quinze années de ne pouvoir

tomber que dans la boue. Les hommes de ce régime, à force de corrompre et d'avilir le peuple, ont cru qu'il ne lui restait plus un souffle d'opinion, et ils lui distribuent les coups en faisant mine de demander ses votes. Parvenus par le mensonge, ils veulent se maintenir par la violence à présent que leurs mensonges éclatent à tous les yeux et révèlent l'abîme où nous sommes plongés. C'est aujourd'hui qu'on peut voir à nu dans quelles profondeurs d'abjection nous étions contraints de vivre, et comment il se fait que depuis quinze ans les voix courageuses n'ont pu percer les couches empoisonnées de notre atmosphère sociale.

C'était donc avec une centaine de vauriens armés que M. Chauveau, premier ministre, se rendait à l'appel nominal de Charlesbourg, village paisible s'il en fût jamais, mais dont les habitants avaient été prévenus toutefois qu'il se tramait contre eux de nombreuses violences. Sur quoi s'appuyait donc ce parti conservateur qui nous gouverne depuis quinze ans, puisqu'il n'a rien aujourd'hui pour étayer sa chute qu'un ramassis de ruffians auxquels il met les armes à

la main ? Mais cette fois les ruffians allaient trouver forte affaire. Dès que les deux candidats eurent fini de parler, à un signal convenu, donné, dit-on, par M. Simard, l'ex-représentant de Québec, ils se ruèrent sur le peuple qui entourait le husting, et dont les deux bons tiers étaient favorables à M. Évanturel. Sans être des fiers-à-bras de profession, les habitants de nos campagnes ne sont pas toujours manchots. Transportés d'indignation à la vue de cette canaille, qui venait les attaquer chez eux, pour leur enlever par la violence leur droit le plus sacré de citoyens, ils se rejetèrent à leur tour sur les reîtres de Saint-Roch qui, malgré leur organisation et leurs armes, durent se replier battus à plate couture, quelques-uns d'entre eux superbement éclopés.

Vous dire l'horreur dont a été saisi le comté de Québec à la nouvelle de cette odieuse tentative préparée par M. Chauveau est chose impossible. Pas une voix, non, pas une ne s'élève pour le disculper, et un sentiment de honte longtemps contenue, de colère blessée éclate de toutes parts. Le premier ministre est un homme fini, et s'il se

fait en faveur de M. Évanturel la moindre organisation, si les mesures les plus élémentaires sont prises pour les jours de poll, il aura une forte majorité. Mais le malheur veut que dans Québec, ville déchue, il y ait des hommes riches à millions, qui se disent libéraux, de gros imbéciles repus que nous avons fait la sottise d'admettre dans nos rangs, et qui, aujourd'hui, ne voudraient pas mettre un sou pour le triomphe du droit et de la justice populaires. Nous avons trop longtemps gardé parmi nous ces butors égoïstes et stupides qui font bien plus de mal que de bien à un parti, et il est juste de le dire enfin, à la vue des humiliations auxquelles ils nous condamnent.

Dans Bellechasse, M. Rémillard n'a aucune espèce de chance. Le comté de Bellechasse est le seul, vous vous le rappelez, qui ait protesté en 1867 contre la Confédération, malgré que M. Rémillard voulût la lui faire accepter, et c'est lui cependant qui ose aujourd'hui briguer de nouveau ses suffrages. Quoique son concurrent soit un homme désormais déconsidéré, on peut être certain qu'il sera élu rien que par la force de l'opinion qui ne veut plus de candidats

ministériels.

À Montmagny, le jour de la nomination n'est pas encore fixé. Il faut prendre le temps d'acheter, de corrompre, et l'on retardera jusqu'au dernier moment pour attendre les résultats. Mais les électeurs ressentent vivement cette tyrannie qui leur est imposée, quand ils ont manifestement exprimé leurs vœux, et ils se préparent à en renouveler l'expression d'une manière irrésistible et définitive cette fois, lorsqu'ils seront convoqués à l'appel nominal.

Le Pays, 17 juin 1871. – Québec, 15 juin.

Il faut que je vous raconte un fait héroïque. Les candidats de l'opposition se changent en titans. Comme il leur faut démolir un mur de Chine pour arriver jusqu'aux ministres, ils accomplissent des travaux d'Hercule. Le demi-dieu du jour, c'est M. Langelier, candidat de Bagot. Vous savez que le *Courrier de Saint-Hyacinthe* et le *Journal de Québec* ont dit à

l'envi que, pour les révolutionnaires de cette espèce, tous les moyens étaient bons ; vous allez voir que c'est vrai.

Samedi dernier, M. Langelier quittait Québec à 7 1/2 heures du soir, pour prendre à Lévis le train de 8 heures qui devait le conduire à Acton, pour le jour de la nomination. Mais depuis deux ou trois jours, les heures de départ du convoi avaient été changées, et celui qui devait conduire le candidat de Bagot partait une demi-heure plus tôt. Arrivé à Lévis, M. Langelier voit fumer au loin le train qu'il voulait prendre et qui s'enfuyait à toute vitesse. Il était trop tard. C'était le samedi ; il ne restait plus même un train de fret pour faire le voyage, le dimanche les chars ne marchent pas, et la nomination devait avoir lieu lundi ! Que faire ? Songez un peu à ce que dut être ce quart d'heure d'angoisse.

D'abord, Langelier voulut prendre une voiture, aller jour et nuit, changer de chevaux comme dans les temps antiques, et payer au besoin des prix fous. Mais il lui fallait être dans son comté le dimanche même après la messe ; on l'attendait et

il y avait cinquante lieues à faire. Quoi que les Saint-Laurent soient une race de chevaux supérieurs, ils ne sont pas encore comme le Grand Tronc, même à petite vitesse, ce qui ne suppose pas qu'il y ait jamais grande vitesse, on pourrait s'y méprendre, mais enfin il y avait impossibilité, impossibilité matérielle, absolue, irrémédiable. Alors Langelier eut une idée grande comme le monde, rapide comme l'éclair, je me sers de comparaisons homériques. Napoléon premier disait qu'impossible n'est pas français, quoique Napoléon III ait rétabli ce mot dans le dictionnaire. Langelier voulut le bannir des faits. Il aperçut tout à coup une locomotive arrêtée près de la gare ; en un clin d'œil, il fut auprès du chef de service, et le prix débattu en deux mots de part et d'autre, la locomotive est mise à ses ordres. Il part aussitôt, brûlant les lisses, et est emporté à la poursuite du train qui fuyait devant lui ; une demi-heure après, il le rejoignait à la Chaudière, au milieu de l'ébahissement, de la stupéfaction des voyageurs qui se demandaient quel pouvait être l'immense personnage au service de qui, seul, le Grand Tronc mettait ainsi ses

locomotives.

Le lendemain, après la messe, Langelier était à Saint-Dominique, dans son comté et le surlendemain, à l'appel nominal. Vous savez le reste. Vous savez quelle multitude énorme s'était rassemblée pour l'entendre ; vous savez que M. Gendron dut quitter le husting et s'enfuir de honte, incapable de soutenir le choc terrible de son adversaire, et que Langelier fut porté en triomphe, littéralement dans les bras de la foule enthousiasmée d'avoir un pareil homme à sa tête. Ah ! si l'opposition n'est pas encore aussi nombreuse qu'elle devait l'être, au moins cette fois elle sera grande et puissante, au moins elle comptera des hommes qui, à eux seuls, valent une phalange. Et que sera le ministère devant eux ? un orgue à marionnettes qu'ils feront sauter comme ils voudront. Je vois ici MM. Chauveau et Ouimet en face de Letellier, Fournier, Langelier, Fréchette et Joly. Quel aplatissement ! Quel éreintement sur toute la ligne !

En regard des actes héroïques que viennent d'accomplir Fréchette et Langelier, voyons ceux

des ministres. Ici, nous tombons dans le troisième dessous. Savez-vous quels sont les moyens de M. Chauveau pour assurer son élection ? Écoutez-moi ça : je ne fais pas de déclamations vaines et je ne répète pas les rengaines communes à toutes les élections, voici des faits. M. Chauveau est allé trouver M. Hall, grand propriétaire de moulins à scie dans différents endroits de la province. M. Hall est un homme faible, c'est pire que d'être vicieux ; il fait de grandes affaires, mais il paie rarement, je ne l'en blâme pas, c'est une disposition trop fréquente chez ceux qui ont de l'argent, presque aussi fréquente chez ceux qui n'en ont pas. Avec sa connaissance profonde du cœur humain, M. Chauveau a dit à M. Hall : « Vous devez une forte somme au gouvernement, vous aurez donc à faire voter tous vos hommes pour moi, sans cela vous serez poursuivi. » C'est net, carré par la base, et M. Hall a compris. Revenant de cet exploit, l'honorable Premier a rencontré une autre personne soumise également au tsarisme gouvernemental : « Il faudra que vous alliez donner votre vote, lui dit-il, sinon... vous savez ce que cela signifie. » Oui, certes, on sait

ce que cela signifie, mais ce que M. Chauveau ne sait pas, lui, c'est qu'un pareil régime de tyrannie, d'odieuse petitesse de moyens, quels qu'ils soient, se détruit de lui-même par la décomposition, et que deux ou trois faits de plus comme ceux-là le mettront en proie aux vers, ou en a déjà l'odeur.

M. Évanturel vient d'avoir recours contre le Premier à un moyen de répression beaucoup trop simple pour réussir. Il est allé tout bonnement faire sa déclaration au magistrat de police sur les violences préparées, organisées, conduites, dit-il, par M. Chauveau et l'a sommé, là-dessus, de faire son devoir. S'il est possible qu'il résulte de là une enquête, nous verrons les faits curieux, et nous apprendrons peut-être combien de mains hideuses et infâmes un premier ministre a dû prendre dans la sienne pour l'aider à retenir le pouvoir. M. Évanturel ne pouvait avoir d'autre recours pour traduire le Premier devant l'opinion d'une façon impartiale et convaincante pour tous ; on fait ce qu'on peut, mais ce n'est pas toujours ce qu'on fait de mieux.

À Lévis, ce sont les grands industriels qui emploient les moyens d'intimidation. C'est ainsi qu'un M. Patton, manufacturier, a donné l'ordre à ses deux cents hommes de voter pour le Dr Blanchet ; ils se sont immédiatement mis en grève, de sorte que le patron, pris au dépourvu, a dû subir leurs propres conditions et les laisser libres de voter comme bon leur semblerait. Un autre industriel, M. Brunet, a été victime également de sa propre tentative de coercition ; ses ouvriers ont quitté l'atelier, et force lui a été de les reprendre en baissant pavillon. Au point où en est la lutte aujourd'hui dans ce comté, tout ce qui était achetable s'est vendu, – les esprits sont trop montés de part et d'autre et le caractère de la lutte trop tranché. Il y a un large fossé qui sépare les partisans de Blanchet de ceux de Fréchette, et nul ne pourra le faire franchir qu'en le remplissant d'or.

À propos de cette élection, j'ai un fait pénible à vous faire connaître. Trois élèves de l'Université Laval qui, sur les instantes prières de la foule, avaient cru devoir prendre la parole chez M. Fréchette, ont été expulsés de cette institution

en vertu de l'article XI du règlement qui défend aux élèves de se mêler en rien aux choses de la politique. Personne ne blâme le recteur de l'Université d'avoir fait son devoir en cette circonstance, mais tous espèrent que la sentence d'expulsion sera mitigée, et que les trois élèves, victimes de l'enthousiasme facile de leur âge, seront admis à suivre de nouveau les cours l'an prochain.

Vous ne sauriez croire quelle organisation magnifique les partisans de Fréchette ont faite à Lévis. Cela n'a l'air de rien, et à un moment donné, cela devient formidable. Pour que le Dr Blanchet n'ait pu prendre la parole à Lévis même où il compte quatre à cinq cents voix de majorité, il faut que les mesures les plus actives, les plus décisives soient bien concertées d'avance. Tous les jeunes se sont réunis et font une propagande acharnée, chacun d'eux paie de sa personne et de sa bourse, c'est une affaire d'enthousiasme, tout le monde est à son poste et soyez certain que, jusqu'à ce que le dernier vote ait été donné, personne ne désertera.

À Montmagny, le succès de M. Fournier est de plus en plus certain ; tous ceux qui pouvaient y être achetés, et parmi ceux-là l'on compte principalement les pêcheurs, sont partis pour le golfe au nombre de deux à trois cents : mais on ne sait pas encore quand aura lieu la nomination. Quel aveu d'impuissance !

À Bellechasse, M. Rémillard, me dit-on d'une manière certaine, se retire.

Dans tout le district de Trois-Rivières, l'exaspération contre le programme catholique est arrivée à son comble. Personne ne veut en entendre parler. M. Lucien Turcotte, professeur à l'Université Laval, a, dans un superbe discours fait en faveur de M. Mailhot le jour de la nomination, déclaré qu'il était opposé formellement, absolument au programme, et a trouvé moyen de dire que l'évêque Laflèche y était opposé lui-même. Ce tour de force a excité les rires et les bravos de l'assemblée, et sans doute il provoquera aussi la reconnaissance de l'évêque qui doit être désenchanté du programme aujourd'hui, désenchanté surtout d'y avoir mis

une main si malheureuse.

Dans le comté de Champlain, il y a eu des violences fatales ; un certain nombre d'hommes ont été gravement blessés ; on a dû les transporter à bord des bateaux mouillés près de la rive ; M. Normand, l'adversaire des deux Trudel, est resté maître du champ de bataille.

Dans le comté de Charlevoix, la nomination a lieu le 20. Les chances y sont devenues dernièrement plus favorables à M. Clément, le candidat ministériel, qui est du reste un honnête homme et qui a voté contre l'indemnité de \$600.00 allouée à chaque membre du parlement local.

On ne sait pas encore quand aura lieu la nomination dans le comté de Rimouski où l'ex-député, M. Garon, ne peut plus même se faire entendre quand il veut prendre la parole. Des nouvelles reçues à l'instant confirment la victoire facile qu'y remportera M. Hudon contre le seul des trois candidats qui puisse lui faire un semblant d'opposition, je veux parler de M. Gosselin.

Vous avez pu voir par les résultats déjà obtenus que très peu des anciens députés reprendront leur siège dans la chambre locale. Ses remplaçants ne seront pas tous des membres de l'opposition, mais ils seront du moins des hommes beaucoup plus éclairés et plus instruits que ceux qu'ils supplantent. Or, c'était là le premier point à obtenir ; l'instruction donne l'indépendance d'esprit, et nous n'assisterons plus à ce spectacle honteux d'un troupeau mené de droite et de gauche sur un signe des ministres, sans même qu'il ose bêler. Combien y a-t-il de membres aujourd'hui qui sont tout à fait incertains du côté où ils siégeront en chambre, et qu'une opposition vigoureuse et déterminée suffira à attirer à elle ! Comptons beaucoup là-dessus ; il y aura encore des moutons au bercail. Le principal est maintenant de remporter des victoires significatives, essentielles, comme celles de Lévis, de l'Islet, de Montmagny, de Rimouski, de Montréal, d'Hochelaga, j'allais dire aussi du comté de Québec, mais il est douteux que M. Evanturel, qu'on laisse absolument à ses propres ressources, puisse y supplanter M.

Chauveau qui pèse à son gré de toute l'influence du gouvernement.

C'est vraiment une honte pour les riches libéraux de Québec de laisser M. Évanturel se débattre ainsi seul contre la puissance redoutable de son adversaire. Un fait certain, c'est qu'il a la majorité des électeurs, mais qu'elle pourra bien lui échapper, faute de quelques moyens propres à la retenir. Et c'est en face d'une pareille perspective et d'une victoire qui serait facile, que des hommes riches et influents que nous avons toujours eu l'habitude d'appeler nos amis, restent inertes, insoucians, refusent même d'apporter le plus léger concours à une œuvre dont ils ne savent pas mesurer les conséquences.

Que M. Évanturel soit battu, c'est à eux qu'il le devra, mais c'est à nous de les en accuser dès aujourd'hui, et de les faire rougir du moins si nous ne pouvons les faire agir.

Le Pays, 28 juin 1871. – Québec, 24 juin.

Combien pour Holton ? Combien pour Carter ? telles étaient les questions qu'on entendait hier dans toutes les rues, à tous les instants. Qui l'emporterait ? À trois heures, Holton avait encore le dessous et l'on disait qu'il n'y avait plus de votes à prendre, l'anxiété des libéraux était frémissante, ils commençaient à avoir peur. Enfin, à 7 heures, la nouvelle arriva que M. Holton avait gagné par onze voix, ce fut une jubilation indescriptible. « Voilà qui va décider du reste », s'écriait-on, et la confiance ébranlée par les dernières défaites, reprit vigueur ; on oubliait M. Dorion, on se disait que M. Holton en valait dix ; bon nombre d'amis mêmes du ministère se réjouissaient, ils craignaient d'avoir à se manger entre eux, et ne se sentaient pas d'appétit.

À l'Islet, la nomination a eu lieu mercredi, et tel est le mystère dont elle est restée enveloppée qu'on ne sait qu'une chose, c'est que M. Letellier y avait les trois quarts des assistants ; on considère son élection comme certaine. M. Letellier a une tactique, qui est de ne jamais rien dire, mais d'agir ; il dépense en action ce que

d'autres mettent en paroles ; il ne se fait pas d'illusions fatales, mais il prépare et assure le succès.

À Montmagny, les calculs sont faits. Les paroisses de Berthier, Saint-François et Saint-Pierre donneront certainement à M. Fournier une majorité de 350 voix, Saint-Thomas en donnera une de cinquante, quoiqu'on évalue à plus de cent, mais je mets les chiffres au plus bas, parce que j'ai appris à le faire par l'expérience, ce fruit amer qui rapporte toujours beaucoup moins qu'il ne coûte. Restent encore deux localités, le Cap où peut-être M. Bossé aura le plus grand nombre de voix, et le township Montminy qui compte à peu près 130 électeurs. Tous ces électeurs doivent au gouvernement pour leurs terres. Aussi le commissaire des terres publiques, M. Beaubien, est-il sur les lieux avec l'agent, M. Breau, et il offre à tous une quittance de leurs dettes ; grâce à ce moyen, M. Bossé parviendra peut-être à diviser les votes dans cette localité. Ce n'est pas tout. Dans Saint-Thomas, le chef-lieu, habite un riche cultivateur qui commande à peu près cinquante voix ; il doit aussi au gouvernement

pour sa part \$600. On lui a offert pareillement une quittance afin de l'engager à user de son influence contre le candidat libéral. « Montrez-moi la quittance » a-t-il répondu. L'agent Breau alla immédiatement s'entendre avec l'honorable M. Beaubien et rapporta la quittance. M. Abraham Talbot, tel est le nom du cultivateur dont je parle, la prit, et la déchirant en mille morceaux, la jeta au nez de Breau. Voilà un fait ; mais ce n'est pas tout encore ; plus le péril est grand pour le ministère, plus il descend dans l'abîme des moyens honteux, odieux, infâmes.

Il y a quelque temps, une goélette du nom de « Notre-Dame de Bonsecours », commandée par le capitaine Lamarre, de l'Islet, avait fait voile pour Saint-Pierre Miquelon où elle avait pris un chargement d'articles de contrebande, tels que vins, eaux-de-vie, etc. etc., puis s'était rendue à Antigonish, île du Cap Breton, pour compléter son chargement avec du plâtre, et y avait reçu ses papiers qui n'indiquaient que ce dernier article. En revenant, le capitaine Lamarre avait débarqué quelques-uns des objets de contrebande sur la côte de Gaspé, puis à la Rivière-du-Loup où il en

vendit une autre partie à M. Côté, négociant de l'endroit. Le collecteur des douanes, M. Dunscomb, informé de ces faits, envoya immédiatement un de ses officiers, M. Wheeler, saisir chez M. Côté les objets de contrebande et les rapporter à Québec. À son retour à Québec, on dépêcha sur-le-champ un autre officier de la douane, avec les forces nécessaires pour saisir la goélette qui était en route. Cet officier la rejoignit à un endroit appelé « Trou de Saint-Patrice », vis-à-vis l'île d'Orléans, la saisit avec toute sa cargaison qui fut mise sous les scellés, et quatre gardiens installés à son bord. La goélette, subséquemment, fut mise à l'ancre devant la douane, et défense faite, même au capitaine, d'y pénétrer. Puis, M. Dunscomb se prépara à prendre les procédures nécessaires pour la faire vendre avec toute sa cargaison, comme c'est de droit en pareil cas. En se voyant pris dans cette affaire qui pouvait le ruiner, le capitaine Lamarre eut recours à un de ses amis, courtier de douane, nommé Joncas. Ce capitaine Lamarre est un homme assez influent dans l'Islet et un partisan de M. Letellier. « Ne t'inquiète donc point, lui dit

Joncas, nous sommes dans le temps des élections, et je suis certain qu'on pourra t'arranger ton affaire. » Immédiatement, il s'adresse à M. Simard, l'ex-député de Québec centre, et le chef suprême des corrupteurs. Ensemble ils se rendent auprès de M. Dunscomb et lui demandent de relâcher la goélette en faisant valoir la raison d'État. Mais M. Dunscomb est un honnête, ferme et digne vieillard, il n'entend rien à tous ces tripotages. Il répondit par un refus péremptoire.

Alors MM. Simard et Joncas résolurent de soulever une difficulté de juridiction et d'en appeler au commissaire général des douanes. M. Bouchette, par l'entremise de l'honorable Langevin, compagnon du Bain, ce qui ne peut le laver de toutes ses souillures. Aussitôt une dépêche est préparée pour ce dernier et signée par M. Chauveau, à ce qu'on m'affirme. La réponse ne se fait pas attendre, contenant l'ordre de relâcher la goélette et de remettre la cargaison. Munis de cette dépêche, les conspirateurs se rendent de nouveau auprès de M. Dunscomb qui ne veut pas entendre davantage et déclare nettement qu'il retiendra la goélette sous saisie.

« Ah ! s'est écrié M. Simard en présence de ce refus, en voilà un qui n'a qu'une jambe ; eh bien ! je vais lui faire perdre l'autre et le mettre à la pension. » M. Dunscomb, vous le savez, a perdu une jambe l'an dernier, il a été huit mois au lit, et c'est à peine s'il est convalescent aujourd'hui.

Ne pouvant réussir à lui faire commettre une infamie, on eut recours à un moyen terme, celui de faire donner caution par le capitaine Lamarre pour la valeur des objets de contrebande mais cette caution étant illusoire, M. Dunscomb est resté inflexible et l'affaire en est là aujourd'hui. Les faits ne font que commencer à se révéler, ils ne sont pas encore connus du public et je les tiens de source officielle ; les affidavits ont été donnés, et c'est sur l'attestation d'une dizaine de témoins que je prends sur moi de vous les faire connaître hardiment. Attendez-vous de moi que je commente de pareils faits ? Ce serait superflu, sans doute. Il vient à l'esprit une telle surprise douloureuse et au cœur un tel dégoût qu'on se demande ce qui va rester debout de l'ordre social, et si la vénalité, la fraude, ne vont pas devenir la règle de toutes les actions humaines. Voilà la loi

et la justice devenues de simples instruments de corruption, de coercition, au lieu d'être la sauvegarde et la protection des citoyens ! Un officier public menacé de destitution par un coryphée autorisé du gouvernement, pour avoir fait son devoir ! M. Simard aspire à la charge de commissaire des douanes de Québec, mais ce n'est pas une raison pour que la propriété publique soit soumise à ses préférences politiques et à sa soif d'une haute position administrative. Quelles conclusions tirer de là ? Il serait bien puéril d'en chercher, et l'on arriverait pas même à éclairer les naïfs pour qui la morale, telle que pratiquée en Canada, n'est plus même un poison déguisé.

Nous croupissons dans une fange sans fond et c'est l'enlissement qui nous menace à mesure que nous cherchons à nous dépêtrer. Tant que le Canada sera gouverné par des hommes à bons principes, on peut être sûr qu'il faudra aller chercher les principes dans la lune ; ici, il n'y a plus qu'un marché et des consciences qui s'y débattent comme des jambons. Croiriez-vous que ce sont les charretiers qui font les élections dans

Québec ? Eh bien ! oui, on les achète tant d'avance, et ce sont eux qui procurent les voleurs. On dit que l'élection *par acclamation* de l'honorable Hector a coûté \$3,000, rien que pour cette gent voiturière avec laquelle seule on compte désormais.

Je me sens pris de vertige et je me demande quelle est cette atroce comédie de conscience et de vertu qui se joue partout et pourquoi l'on invoque sans cesse des mots qui ne représentent rien. Il y a effondrement complet de toutes les maximes, de toutes les saintes illusions, et l'on cherche avec effroi ce que pourront transmettre à leurs fils les hommes qui vivent aujourd'hui sur cette terre devenue un marais fétide. Voilà que je me perds dans le Byronisme, dans les pesantes obscurités du désenchantement, revenons à Montmagny.

La nomination doit avoir lieu mercredi, le 28 courant, et toutes les mesures sont bien prises de notre côté, l'organisation est solide et active, les souscriptions vont bon train. On m'assure que M. Bossé aurait dit ceci : « Ou je gagnerai par 80

voix, ou Fournier l'emportera par 550. » D'où peut venir une pareille disproportion ? On ne l'explique que par le défranchisement dont sont menacées deux paroisses de comté. Si cela se fait, on verra à Montmagny ce qu'on a vu à Kamouraska ; les électeurs sont prévenus et ils ont juré de maintenir leurs droits. C'est un moyen commode que le défranchisement. Vous avez un adversaire, vous lui enlevez son vote, et tout est dit. Non, tout n'est pas dit. L'électeur qu'on a voulu priver de son droit le plus cher de citoyen, garde encore ses poings, il trouve un bâton, au besoin un fusil, et l'on voit les scènes terribles qu'on vit il y a trois ans à Kamouraska, où près d'une vingtaine d'hommes furent presque tués.

M. Clément, candidat à Charlevoix, a fait demander la police, qui est partie au nombre de vingt hommes. Le gouvernement est prodigue de ce moyen de pacification quand il n'y a rien à pacifier du tout ; il y a quelques jours on envoyait la police à Trois-Rivières pour regarder ce qui se passait ; aujourd'hui on l'envoie aux Éboulements pour varier le spectacle ; il faut bien l'utiliser au dehors, en somme c'est la saison

d'été ; mais les électeurs ne trouvent pas cela de leur goût, et vous ne sauriez croire combien ils en sont humiliés ; ils s'imaginent qu'on les prend pour des malfaiteurs, et se refusent à comprendre pourquoi on leur expédie la police quand ils peuvent faire leurs affaires eux-mêmes. Si cette manie de faire voyager la police, sans doute peut-être pour en imposer et inspirer une terreur salutaire du gouvernement, ne courait risque de devenir une tradition dangereuse pour la liberté, je m'en réjouirais, car le ministère se fait avec cela un tort énorme et perd dans les campagnes tout prestige qu'il s' imagine gagner.

Voilà enfin le beau temps ; le ciel est déchargé de trois semaines d'orages, le soleil est chaud et piquant, mais l'émigration de la ville n'a pas encore commencé. On s'attend à ce que de nombreuses familles partent la semaine prochaine ; je serai du nombre, mais pas encore pour les eaux, hélas ! mais pour Montmagny et l'Islet d'où vous recevrez mes prochaines correspondances.

Le Pays, 3 juillet 1871. – Québec, 29 juin.

J'arrive de Montmagny où la nomination vient d'avoir lieu. Quelle journée glorieuse pour nous ! Il y avait là près de quinze cents électeurs, une masse énorme pour M. Fournier, sur laquelle son adversaire pouvait peut-être prendre cent cinquante hommes. C'était splendide d'un côté, attristant et douloureux de l'autre. Cependant M. Bossé soutint la situation avec un courage, un aplomb qui lui mériteraient le succès, si sa cause ne méritait pas tous les revers. J'ai admiré vraiment qu'il pût parler en face d'une pareille disproportion : c'est là que j'ai reconnu jusqu'où peut aller la confiance et combien l'illusion rend inébranlable devant l'évidence. M. Bossé a parlé pendant ses trois quarts d'heure convenus et ses vingt minutes de réplique comme s'il avait été porté sur le courant caressant de la faveur populaire ; je lui rends cet hommage, il porte la défaite absolument comme un triomphe. Était-ce parce qu'il ne s'est jamais fait un instant illusion sur le résultat de la lutte et qu'il ne l'a entreprise

que dans un but détourné, pour d'autres raisons que pour se faire élire ? Je l'ignore. Poussé à la candidature par le gouvernement et surtout par le commissaire des terres publiques, il n'a pas dû l'accepter sans avoir d'abord quelque peu mesuré les forces et sans se rendre compte du rôle qu'il allait jouer. L'hon. M. Beaubien qui se voit à tout jamais perdu comme ministre, comme simple représentant même, a voulu tenter un effort suprême et risquer au moins une bonne carte, puisque c'était sa dernière ; c'est pour cela qu'il s'est adressé à M. Bossé. Mais les faibles mains de l'homme sont impuissantes à repousser le courant qui se précipite du haut des sommets ; quand les hommes ne font que décroître, ils sont lancés comme dans le vide, sans même trouver un obstacle où se prendre.

Les événements se précipitent depuis un an comme une avalanche ; ils arrivent irrésistiblement sur les frêles appuis d'un régime qui s'écroule ; c'est la voix formidable qui retentit à certaines époques marquées de l'histoire, cette voix du peuple, voix de Dieu, qui fait tomber tout devant elle, comme les murailles

de Jéricho au son des trompettes. L'heure a sonné du réveil et de la vision, même pour les esprits les plus obscurs ; c'est ce qu'exprimait hier dans son langage vulgaire, mais bien significatif, un électeur de Montmagny. « Il y a assez longtemps qu'on nous mène, c'est à notre tour. » Tout est là ; le peuple reprend ses droits.

Parler d'achat de votes, de corruption, d'intimidation aux électeurs de Saint-Pierre, Saint-Thomas, Saint-François et Berthier c'est soulever une colère terrible. Devant cet impossible, on avait bien songé à défranchiser deux de ces paroisses, mais on ne l'a pas osé et le poll a été accordé partout. Vous parler de l'enthousiasme, de la détermination en quelque sorte farouche des gens de Montmagny, c'est chose inutile. Et cela date de loin, M. Fournier a été battu trois à quatre fois dans ce comté, mais jamais plus que par 20 voix ! malgré la pression assujettissante du gouvernement, malgré la violence des préjugés soulevés comme une tempête contre lui. S'il a été battu si souvent, avec sa popularité bien connue, incontestable, c'était surtout grâce à cette guerre unique,

odieuse, qu'on a faite pendant quinze ans aux libéraux en les représentant comme les destructeurs de la religion et de l'ordre social. Mais ces temps ne sont plus, et il est impossible de les faire revivre dans bien des comtés désabusés.

M. Fournier a parlé hier devant son peuple comme il eût parlé en chambre, avec cette dignité, cette précision, cette noblesse et cette sobriété de geste, cette connaissance profonde des moindres détails de notre politique qui ont fait mon étonnement en même temps que mon admiration. Il est au fait de tout ; en vain son adversaire a voulu l'attaquer en ressuscitant des petits faits obscurs, ignorés, perdus dans le flot des événements et dans l'oubli du passé, il n'a réussi à rien qu'à faire mettre sous une vive lumière les connaissances minutieuses et la mémoire étonnante de notre ami. M. Fournier a passé en revue toute la politique depuis la Confédération, et chaque fait ministériel devenait une arme terrible entre ses mains. Peut-être confus du rôle d'instrument de M. Beaubien qu'on lui prête, M. Bossé a voulu secouer par un

suprême effort la main appesantie sur lui, et a déclaré, il a crié presque avec une sorte d'angoisse qu'il était indépendant et qu'il se glorifiait d'être indépendant, que son passé ne le rattachait à aucun parti et que son avenir ressemblerait à ce passé.

Mais comment croire à ces paroles, lorsqu'on sait que depuis un mois c'est l'honorable M. Beaubien qui distribue ces promesses et son argent sans compter en faveur du candidat qu'il a comme imposé à Montmagny, lorsqu'on le voit l'accompagner partout, payer de sa personne, se consumer en efforts surhumains pour changer une situation où il entrevoit l'abîme ? Comment M. Bossé peut-il s'affranchir de la solidarité qui lui est imposée par les circonstances et par l'attitude désespérée de ceux qui le soutiennent ? Que de caractère et d'opinion il soit indépendant, je le concède, je dirai plus, je le sais ; mais il lui serait impossible de l'être dans les actes et les électeurs le comprennent bien. Aussi toutes ces professions d'indépendance paraissent-elles ridicules et sont-elles immédiatement repoussées par le bon sens populaire. Quelle différence avec M. Fournier !

« Je suis libéral, a-t-il dit avec force, avec orgueil, avec entrain, je suis libéral, je l'ai toujours été, j'accepte la solidarité de tous les actes accomplis par les libéraux, j'en réclame une part, et je veux la garder intacte à l'avenir. » Puis il a fait voir ce qu'étaient les libéraux, ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient essayé de faire, et surtout ce qu'ils auraient essayé de faire pour le pays si l'opinion publique faussée, tourmentée, étouffée, ne les avait pas si longtemps retenus loin du pouvoir. Et un immense applaudissement a répondu à ces fières et énergiques paroles.

Quelle figure faisait pendant ce temps l'honorable commissaire des terres publiques ? Abattu, humilié, courbé sous l'arrêt du destin, perdu au fond du husting, presque invisible, il ne s'est pas levé une fois et ne fait pas entendre une seule dénégation des accusations précises serrées, sévères auxquelles le soumettait M. Fournier qui l'avait pris à partie, heureux de pouvoir enfin rencontrer en face l'homme qui depuis un mois pénètre toutes les maisons en cherchant à y glisser l'or, ce dieu moderne qui fait prendre aux hommes toutes les formes et leur donne tour à

tour ou en même temps les opinions les plus contradictoires. – Mais il faut croire que les gens de Montmagny ne connaissent pas le prix de l’or ou bien qu’ils estiment l’élection de M. Fournier au-dessus de tous les trésors. Faisons une réserve toutefois, il en faut toujours, hélas ! et l’on ne saurait trouver un comté, quelque athée qu’il soit, où il n’y ait quelques adorateurs de la divinité aurifère. Cette réserve, je la fais pour un endroit appelé le Buton près de Saint-Thomas, qui renferme à peu près 140 électeurs. Ces 140 électeurs doivent tous au gouvernement pour leurs terres ; ils sont bien en faveur de M. Fournier, mais que répondre au commissaire même des terres qui leur donne quittance de leurs dettes au nom de la province, s’ils votent pour M. Bossé ? Ces pauvres gens ont une famille, s’ils votent mal, ils perdront leur lot, on les poursuivra et ils seront obligés de laisser leurs foyers pour la terre étrangère. Il y a tant de liens qui rattachent les hommes à la patrie, même au sein des plus dures privations, qu’ils sont prêts à bien des sacrifices pour ne pas la quitter. Or, ces sacrifices ont été mis dans la balance, comptés, pesés et M.

Beaubien qui tient le plateau, met dans chacun d'eux la quantité de métal nécessaire à le faire pencher du bon côté. De cette façon le candidat ministériel qui s'en lave les mains, et qui est indépendant, bien entendu, enlèvera peut-être une centaine de voix à M. Fournier, mais ce sera tout, et le résultat n'en reste pas moins incontestable, assuré d'avance.

Je n'ai jamais vu les choses se passer à une nomination avec autant d'ordre et de tranquillité. Chaque candidat a parlé rigoureusement trois quarts d'heure et a eu vingt minutes de réplique, puis chacun d'eux s'est dirigé avec les siens à la maison traditionnelle où étaient préparés ces rafraîchissements. Ce fut un spectacle comique, sur l'honneur, que celui de la séparation des assistants. Une foule énorme suivit M. Fournier, tandis qu'un petit groupe incertain, vacillant, presque furtif, accompagna son adversaire. MM. Plamondon, Fréchette, Frenette et Lavergne adressèrent tour à tour la parole à nos gens, et l'enthousiasme fut indescriptible. Pendant qu'ils parlaient, deux conducteurs de chantiers qui venaient d'être renvoyés de leurs fonctions parce

qu'ils étaient en faveur de M. Fournier, arrivèrent furieux dans un état de surexcitation dangereuse ; on eut toutes les peines du monde à les calmer, et ce ne fut qu'en leur assurant une vengeance facile et prompte, comme ils purent s'en convaincre en voyant le nombre immense de ceux qui avaient suivi le candidat libéral.

Je reçois à l'instant des nouvelles de Charlevoix. M. Gagnon y a, paraît-il, une majorité de près de 400 ; encore une victoire pour nous.

À l'Islet, le succès de M. Letellier n'est plus mis en doute par personne ; samedi soir le 1^{er} juillet, il sera reconnu l'élu du comté.

Il nous arrive d'étranges rumeurs de Rimouski. On affirma que tous les candidats se sont retirés pour faire place à M. Alexandre Chauveau, fils du premier ministre, qui serait élu par acclamation. Cette nouvelle est probablement vraie simplement parce qu'elle est absurde. Il faut s'attendre à tout. Celui qui s'étonnerait aujourd'hui, après les merveilles accomplies par la corruption, serait un naïf plaisant. Qu'on

répugne à croire que des candidats fassent si bon marché de l'intelligence et du caractère des électeurs devant lesquels ils épuisent les protestations, qu'on se refuse à admettre, qu'ils s'en croient les propriétaires parce qu'ils ont leur votes, et qu'ils veuillent les vendre comme des bœufs, qu'on repousse comme une noirceur l'idée qu'une administration en soit arrivée à cet excès de cynisme qui lui permet de tout oser dans la honte et d'y entraîner avec elle à son gré, les populations qu'elle réserve pour cela, c'est un légitime sentiment d'indignation, mais qui indique une expérience bornée. Quoi qu'il en soit, si le comté de Rimouski accepte d'être troqué ainsi et de passer de main en main comme un lot vendu par le shérif, sans qu'on le consulte, je trouve qu'il ne mérite même pas d'avoir un député et qu'il serait encore trop honoré que M. Chauveau, fils, voulût jouer le rôle ridicule de représentant d'un comté sans voix.

M. Alexandre Chauveau est parti pour Rimouski il y a deux jours, et l'on m'assure que c'est afin de se montrer aux électeurs avant la nomination, et de terminer les dernières

négociations pour l'achat des candidats, lequel voudrait celui des électeurs inutiles. Mais c'est là qu'on pourrait bien se tromper, et je m'étonnerais moins d'une explosion de colère qui renverrait Alexandre à son papa que de la tentative monstrueuse de ce dernier en faveur de son fils.

Le comté de Rimouski, vous le voyez, avait été réservé pour la fin, et pour cause ; le gouvernement voulait se ménager une réparation in extremis dans le cas où l'opposition gagnerait trop de terrain, et reprendre ainsi quelque force à la clôture des élections. Mais un gouvernement qui en est rendu à de pareils brocantages reconnaît sa faiblesse avant d'affronter les chambres et résigne moralement avant d'être battu.

Une dernière nouvelle. Un certain nombre d'entrepreneurs du chemin intercolonial auraient, paraît-il, souscrit cinq mille louis pour les candidats ministériels, en considération de plusieurs déviations au tracé du chemin que le gouvernement aurait autorisées, et qui apporteraient aux entrepreneurs un bénéfice de

cent à cent cinquante mille dollars. Vous le voyez, c'est de mieux en mieux. Quels éclaircissements va jeter sur tous ces tripotages la formidable opposition qui se prépare pour la session prochaine ! Et combien M. Chauveau aura encore bien plus de comptes à rendre que son collègue des finances !

Chroniques pour « La Minerve »

La Minerve, 24 mai 1872.

Croyez-vous que ce soit une chose facile que d'écrire ? Oh ! certes, la difficulté n'est pas de tenir une plume et d'exprimer des idées ; mais il faut surmonter l'apathie, l'amertume qu'on éprouve en face de l'indifférence et, peut-être, du dédain public. Ce n'est pas au lecteur qu'il faut en faire le reproche ; mais il y a tant de choses à lire, et moi-même, entouré comme je le suis en ce moment de journaux de France, d'Angleterre, des États-Unis et du Dominion, je me demande ce qu'il peut me rester à dire qui intéresse, et si tous mes efforts n'aboutiront pas à du remplissage.

Les sujets abondent, les événements sont nombreux, s'accroissent, et cependant la plume reste aride, inféconde. Oh ! quel est l'écrivain de nos jours qui n'a pas senti cette pénurie au sein de l'abondance et qui ne s'est demandé cent fois

comment il pourrait flotter dans le déluge de la presse quotidienne ? Vous croyez avoir des idées ! il y a longtemps qu'elles ne sont plus à vous, il y a longtemps que toutes les formes de la publicité les ont reproduites et qu'elles sont le patrimoine commun d'une foule d'hommes qui ont lu, pensé, médité, appris comme vous. Et cependant, vous êtes journaliste, c'est-à-dire que vous avez cette besogne de vous émietter vous-même tous les jours, et de servir, chauds ou froids, des morceaux de cervelle qui ne sont pour la plupart, que des réminiscences. Être original ! comment le voulez-vous, à moins de tomber presque dans l'absurde et d'irriter des nerfs déjà fatigués ? Il n'y a plus de ressources aujourd'hui, et les plus grands génies tombent dans la démence en voulant créer. Oh ! qu'il est heureux l'avocat qui n'a à faire que des déclarations et des factums, besogne idiote qui paie admirablement !

Qu'il est heureux le médecin qui ne rédige que des prescriptions et ne varie ses formules que pour empoisonner avec moins de monotonie ! Mais l'écrivain ! voilà le pélican des sociétés modernes ; il se donne à manger lui-même, et ce

qu'il offre n'est souvent pas mangeable. C'est précisément alors qu'il en offre le plus. Il y a des gâte-métiers partout.

Que je voudrais avoir la vanité puérile, l'orgueil ridicule des commerçants ! je croirais le monde entier suspendu à chacune de mes phrases ; mais j'ai trop délayé d'encre, trop martelé ma pauvre tête fatiguée d'enfancements, pour croire à l'admiration.

L'admiration ! quelle immense plaisanterie ! qu'y a-t-il d'admirable, et où sont les grands hommes ? Les fétiches de l'enfance, les objets d'un culte passionné, les idoles d'une prédilection enthousiaste, tout cela a disparu sous le souffle de la critique et de l'analyse historiques. Les grands sont devenus petits, les inconnus ont pris place, les obscurs ont jailli, les événements qui semblaient décider du sort des mondes sont devenus lettre morte, tout s'est effacé, amoindri, dénaturé, laissant derrière soi la trace de la fragilité humaine et la mortelle semence de la désillusion.

Où allons-nous ? quelle épave restera-t-il aux

derniers croyants dans le naufrage de la littérature, des arts, de la poésie, de ce qui faisait l'idéal des temps passés ? Tout se chiffre ; la littérature est un métier, les arts vont à l'encan et la poésie, oh ciel ! ce n'est ni Lemay, ni Fréchette qui réchaufferont son linceul. Il n'y a plus qu'un cri, celui de la locomotive, et l'âme ne s'élève plus que par secousses électriques. Le télégraphe seul inspire, et l'imagination cherche en vain où est l'inconnu qu'elle peut peupler de rêves et enchanter. Il n'y a plus d'inconnu et les cieux sont dépeuplés de leurs secrets. La science a tout envahi.

Soyons de notre temps et livrons-nous au réel. Le réel, c'est le chemin de fer du nord. Cette définition n'a pas encore été faite et j'en réclame l'originalité. Le chemin de fer du nord a été longtemps une illusion, et qui le croirait, même pour des Québécois, il est devenu une chose tangible, assurée, inévitable. Inévitable ! oui voilà un grand mot ; mais il n'y a que ceux-là qui frappent ; je voudrais vous faire une causerie composée uniquement de mots de cinq syllabes et je verrais tous vos lecteurs bouche bée devant

moi. J'ai prononcé le mot lecteurs. Qu'est-ce qu'un lecteur ? l'être le plus capricieux, le plus difficile, le plus incorrigible qui existe. Que faut-il pour le contenter ? des riens et des choses colossales. Il s'amusera à un fait divers mal rédigé pendant que son voisin se plongera dans des statistiques qui ressemblent à l'antique dédale : l'un dévore la cour du recorder, l'autre épluche l'éditorial, tandis qu'un troisième soupire après la suite du feuilleton, que reste-t-il pour l'auteur des causeries ? Les indifférents, les oisifs déclassés et ceux qui ont essayé en vain de tous les narcotiques.

En être là avec un talent de chroniqueur qui charmerait toute la race latine, et ne pouvoir faire autre chose que présider à la toilette de Morphée, que préparer le sommeil des gens fatigués de leurs affaires ou de leurs plaisirs !

C'est désespérant, mais je m'en moque comme de l'an douze. La suprême ressource d'un écrivain comme moi, c'est de pouvoir rire de ses lecteurs ; il est vrai qu'il est seul contre tous, mais c'est là ce qui le délecte, et il se flatte de sa

glorieuse impuissance.

Avez-vous la passion des autographes ? ne craignez pas de l'avouer ; c'est une passion ridicule mais honnête ; il n'y en a même pas qui soit plus inoffensive, et, en certains cas, plus frénétique.

Il y a des collectionneurs qui vendraient leur droit d'aînesse pour l'A majuscule d'un homme célèbre ; les éditeurs, en général, n'ont pas cette folie, puisqu'ils paient le moins cher possible des manuscrits entiers, mais en revanche, il y a des amateurs qui commettraient un crime pour ajouter un autographe à leur collection. Que j'envie le sort de celui qui a trouvé, parmi les papiers des Tuileries, le billet suivant, écrit de la main de mon cousin, Pierre Bonaparte :

À L'EMPEREUR.

Sire,

La prose élégante, nerveuse et concise de l'Histoire de Jules César ne pouvait que perdre à être mise en vers. Ce petit travail n'aurait donc

pas sa raison d'être, si la mesure et la rime n'étaient pas les meilleurs auxiliaires de la mémoire, même la plus rebelle. Je voudrais que tous les Français apprissent par cœur la *préface-événement* du nouveau livre de Votre Majesté. Le Pape, en signant sa malencontreuse encyclique, s'est écrié à tort : *Exegi monumentum*. À bon droit, l'Empereur peut s'appliquer cet adage.

« Quant à moi, je serai largement payé de mon labeur, si ces vers pouvaient servir aux exercices mnémoniques de notre jeune prince impérial.

« De Votre Majesté,

« Sire,

« Le tout dévoué cousin,

« Pierre-Napoléon Bonaparte. »

C'est monumental. Ni Gagné, le poète universel, ni Grandperret, l'auteur de toutes les plaintes connues, n'a atteint cette hauteur. Voyez-vous ce que l'histoire eût perdu, sans les chercheurs atrabilaires, institués par le

gouvernement du 20 septembre, pour faire le dépouillement des papiers laissés aux Tuileries ?

Parmi ces papiers se trouvait aussi le texte de certaine consultation du docteur Sée, qui donnait, sur l'état physique et mental de Napoléon, les détails les plus circonstanciés. Je n'ose en reproduire un seul, mais c'est bien dommage. Qu'il me suffise de dire que lorsqu'il eut terminé son travail, le docte médecin insista pour que dès lors l'ex-empereur, fort affaissé et affaibli, suivît son traitement.

– Oui, oui, répondit M. Conneau, le médecin particulier, mais plus tard.

– Plus tard ?

– Oui ; nous entamerons ce traitement, *lorsque Sa Majesté sera de retour de Berlin !!!*

Dans une vente publique d'autographes, qui vient de se faire à Paris, on a trouvé ce billet d'Helvétius

« Voyez, dit l'auteur de l'Esprit, voyez en tout temps « avec quel acharnement on a persécuté les grands hommes... « *Ce qu'il y a de*

mieux à faire dans ce pays, c'est d'être bête, ignorant et fripon... »

Je n'oserais jamais dire cela du Canada, je verrais trop de gros furieux contre moi.

Une des pièces les plus importantes de cette collection est certaine lettre de Lammenais, datée du 28 février 1835, et qu'on dirait écrite d'hier :

« J'ai, dit Lammenais, l'intime conviction qu'il se prépare une révolution intellectuelle, qui coïncidera avec la révolution sociale que tout le monde attend, et qui déterminera la révolution future. Il me semble voir les éléments de cette première révolution se développer progressivement dans les esprits, presque à leur insu. Ce que je crains par-dessus tout, c'est que les hommes trop pressés et sans profondeur réelle ne procèdent par voie de schisme, ce qui produirait de très grands maux. Je voudrais que ce qui doit se faire se fit par un travail de formation et non de destruction, de sorte qu'en ce qui touche à un sujet si grave, je mets, par conscience, une extrême réserve dans l'exposition de mes vues sur l'avenir.

« Dans la politique, au contraire, je pousse en avant, parce que la société me semble acculée, avec beaucoup d'art, par le despotisme, dans une espèce de cul-de-sac, d'où elle ne sortira qu'à l'aide d'un puissant effort.

« Je suis, d'ailleurs, persuadé, comme je l'ai dit, que la république est le seul gouvernement qui puisse s'établir en France d'une manière durable, le seul qui ait des conditions d'ordre et de stabilité : non que je me dissimule l'abus qu'on peut faire de ce nom de république et que j'attache à cette forme de police une valeur absolue ; mais, toute idée théorique à part, elle me paraît une invincible nécessité de fait, et, dès lors, il importe souverainement, à mon avis, d'arriver à ce fait nécessaire par la route du droit, afin que les bases mêmes de l'association humaine ne soient pas dangereusement ébranlées... »

Les collectionneurs ont donc encore quelque mérite de conserver ces pièces inédites qui servent, les unes, aux petits côtés de l'histoire, les autres d'enseignement et de révélation.

Quel temps avez-vous à Montréal ? L'été, je suppose, puisque dans notre beau pays, il n'y a pas de printemps. Quant à nous, Québecquois, nous sommes encore en hiver ; le vent de nord-est est venu avec les grandes mers du 9 mai et n'est pas reparti avec elles, voilà dix jours de cela ! Ses lourds tourbillons, pleins des vapeurs glacées du golfe, s'abattent sur la ville et la font frissonner, les vitres tremblent et les passants ondulent, incertains sur leur base ; les trottoirs craquent et se disjoignent, les toits antiques des maisons frémissent, et l'on entend à peine le sifflet des bateaux à vapeur emporté dans les rafales. Les citoyens ahuris, abasourdis, tournés bout pour bout comme des navires dans la tempête, parlent de remettre leurs casques et déjà les par-dessus de janvier ont recouvert toutes les épaules.

Mais si tout gèle et se fige, les langues au moins conservent leur chaleur et leur pointe acérée. Quelle délicieuse boîte à cancans que la vieille capitale ! Si un Québecquois, qui vous connaît d'hier, ne vous aborde pas aujourd'hui, en vous parlant de toutes ses petites affaires de

ménage et de celles des autres, retenez-le comme l'ami le plus précieux que le ciel vous envoie, c'est un homme unique. Qui n'est pas cancanier dans Québec n'a pas droit de cité, et celui qui ne s'occupe pas incessamment de son voisin perd tout son temps, outre le thème favori de la conversation quotidienne. Mais, en somme, un défaut, quelque général qu'il soit, ne devient sensible ou dangereux que par ses effets. Or, à Québec, les cancans ne font de mal à personne ; on sait presque gré aux gens de prêter au scandale ou à la médisance, et dans une ville où les deux tiers du temps se passent à s'éplucher mutuellement, on est reconnaissant envers ceux qui vous donnent le plus de besogne.

Toutefois cette bonne capitale a du caractère et une physionomie ; c'est beaucoup, cela seul compense tout le reste. Québec ne ressemble à rien de ce que l'on voit en Amérique, contrairement à Montréal qui ressemble à toutes les villes du continent. Vous n'êtes, vous, que des gens d'affaires et de spéculation, il ne vous manque que les rings ; nous sommes, nous, des gens de paresse, de lecture, de calembours, de

promenades, de petites veillées, de petits cercles, de parties de plaisir, de soulographie joyeuse, de galanterie élégante, de mœurs épicées, de dîners charmants à trente cents pièce, et surtout nous sommes des jaloux féroces. Oh ! pour la jalousie, j'en répons, c'est une véritable manie. Ce n'est pas qu'on déteste la supériorité ou les avantages d'autrui, mais c'est une manière d'être ; on est ombrageux comme les chevaux rétifs, sans savoir pourquoi.

Me voilà arrivé à la fin de cette causerie sans avoir parlé des grandes choses de notre époque, du canal du Suez, de celui de Tehuhantepec, de celui de la Baie Verte, du tunnel des Alpes, du chemin du Pacifique et du traité de Washington. Je m'en flatte ; j'ai trouvé le moyen d'écrire deux colonnes sans rien dire, ou plutôt j'ai dit agréablement des riens ; je serais fort aise que tous les orateurs parlementaires en fissent autant ; nous n'aurions pas une opposition ridicule et vos frais de traduction et de dépêches seraient considérablement diminués. Auriez-vous la bonté d'en reporter une part sur l'auteur des causeries ?...

« *L'as-tu vu*
« *La comète, la comète,*
« *L'as-tu vu*
« *La comète à Plantamour.* »

La Minerve, 24 juin 1872.

Enfin, il est donc vrai, bien sûr, qu'on ne la verra pas la comète, et Plantamour s'est mis le doigt dans l'œil. Cela retarde encore la fin du monde ; pourtant, bien des vieilles femmes avaient déjà préparé leurs paquets ; il faudra tout défaire et arranger sa malle, simplement comme d'habitude, pour aller à Murray Bay ou à Kamouraska, au lieu de la vallée de Josaphat. Ceux qui méditaient le suicide et qui l'avaient ajourné, dans la prévision du 20 août, date fatale où la comète devait nous mettre en poussière, vont être obligés de s'exécuter. Que de craintes et d'espérances évanouies ! Que de calculs dissipés !...

Comme si nous n'avions pas assez de déceptions sur notre petit globe, sans que les astres viennent encore nous en apporter de nouvelles ! Décidément, l'immensité est pleine de tours.

Pour moi qui ai toujours vu venir en philosophe les plus grands cataclysmes, je ne me suis occupé depuis deux mois que de connaître la nature de cet astre meurtrier qui prenait sur lui de tout renverser dans l'ordre de la création, et j'ai découvert les quelques faits suivants que je communique à vos lecteurs.

C'est de la haute science.

Et d'abord, « La comète n'est pas ce qu'un vain peuple pense. »

Quoiqu'elle ait les formes les plus terrifiantes, elle est au contraire l'astre le plus inoffensif, le plus bénin avec lequel la terre puisse venir en contact, si jamais il lui prend cette fantaisie. En effet, la substance d'une comète ne pourrait être évaluée, en densité, à une quantité aussi élevée que celle de l'atmosphère diminuée par l'énorme diviseur, 45 millions de milliards. « La queue

d'une grande comète, dit Herschell, pourrait bien ne consister qu'en un très petit nombre de livres ou même de quelques onces de matière. »

Le choc d'une substance si peu compacte serait tout à fait nul ; il n'en pourrait pénétrer aucune parcelle, même dans les parties les plus dilatées de notre atmosphère. Elle serait à la terre ce que le plus petit moucheron est à l'éléphant ou à la baleine, et sa queue, fût-elle formée du poison le plus violent, ne pourrait nuire aux existences les plus éphémères de notre globe.

D'où l'on peut conclure aisément que toute la substance d'une queue de comète ne fournirait pas assez de matière à la médecine homéopathique.

Les chances pour la rencontre d'une comète avec la terre sont à peu près dans le même ordre que celles de la rencontre de deux grains atomiques de poussière qui volent au vent, l'un à Paris et l'autre quelque part en Amérique.

Cependant les comètes ont un volume énorme. Celle qui a paru en Septembre 1853 était à 26,700,000 lieues de la terre ; elle parcourait

9000 lieues par heure ; sa queue avait 1,500,000 lieues de longueur et une largeur de 83,330 lieues, à peu près la distance qui existe entre la terre et la lune.

Depuis les premiers âges de l'astronomie jusqu'à l'invention du télescope, on n'a pu remarquer que les plus brillantes comètes ; il ne se passe guère d'années maintenant sans qu'on en observe une ou deux. Un certain nombre de ces astres échappent à l'observation lorsqu'ils traversent le ciel pendant le jour ; ils ne peuvent devenir visible que par le rare événement d'une éclipse totale de soleil. Au rapport de Sénèque, c'est ce qui arriva soixante ans avant Jésus-Christ ; une éclipse totale permit de voir une énorme comète près du soleil.

Mais avant d'aller plus loin dans les profondeurs mathématiques, je vais faire ce que j'aurais dû faire d'abord, c'est-à-dire donner une simple définition du sujet qui nous occupe.

Le mot *comète* est tiré du grec, et veut dire étoile chevelue. Le point lumineux qui s'aperçoit ordinairement vers le centre s'appelle noyau, et

l'auréole lumineuse qui entoure le noyau de tous les côtés porte le nom de *chevelure*. Le noyau et la chevelure réunis forment *la tête de la comète*, tandis que les traînées lumineuses, dont la plupart des comètes sont accompagnées, s'appellent leurs *queues*.

Les comètes furent, dans les siècles d'ignorance, des sujets de terreur et d'effroi, soit à cause de la rareté de leur apparition, soit à cause de leur figure extraordinaire qui présente souvent un aspect menaçant. Leur existence, pour ainsi dire, à part sous les régions sidérales, la singularité de leurs mouvements, la bizarrerie de leur forme, étaient en effet de nature à faire naître des terreurs mystérieuses. Les peuples les regardaient comme le présage de grandes calamités, et justifiaient de si puériles frayeurs en leur attribuant les sinistres événements qui les précédaient où les suivaient immédiatement.

On prétendit que la mort de Jules César fut annoncée par la comète qui parut l'an 44 avant notre ère ; les cruautés de Néron par celle de 64 ; l'origine du mahométisme par celle de 603 : on

trouvait que sa queue avait la forme d'un cimenterre turc ; l'éruption de Tamerlan par celle de 1240, et la chute de l'empire par celle de 1456.

« Seul, ou presque seul, dit l'astronome Babines, Sénèque opposa sa puissante logique aux idées superstitieuses de ceux qui avaient vécu dans les siècles antérieurs. Les comètes, suivant lui, se meuvent régulièrement dans des routes produites par la nature ; et, jetant un regard vers l'avenir, il affirme que la postérité s'étonnera que son âge ait méconnu des vérités si palpables. Il avait raison contre le genre humain tout entier, ce qui équivaut à peu près à avoir tort. »

Par les travaux théoriques de Newton et par les calculs de Halley, la prédiction de Sénèque se trouve accomplie. Les comètes, ou du moins quelques-unes d'entre elles, suivant des orbites régulières, leur retour peut être prévu ; elles cessent d'être des existences accidentelles ; ce sont de vrais corps célestes à marche réglée. Le merveilleux disparaît, ou, du moins, il passe au génie qui a percé le mystère de la nature.

Les comètes que l'on a aperçues dans notre

siècle, au milieu de grands événements politiques, n'ont pas été accusées de les avoir produits : au contraire, d'abondantes récoltes ont accompagné celle de 1811, dont l'aspect fut cependant terrible.

La comète de 1664 devait causer la mort de tous les souverains, d'après un dicton vulgaire ; cependant aucun ne mourut cette année-là.

La comète, soi-disant annoncée par M. Plantamour pour le 20 août 1872, était tout simplement une invention du parti national, transformé en parti religieux, qui veut rendre le ciel complice de l'épouvante qu'il va jeter parmi les populations, aux prochaines élections fédérales.

La comète de Charles-Quint, attendue de 1856 à 1862, et qui, suivant une opinion généralement répandue, devait bouleverser le monde, est oubliée ; on désespère de la retrouver. Quand on pense à la terreur profonde et fabuleuse que cette attente a causée en plein dix-neuvième siècle, il ne nous est plus permis de sourire en considérant la crédulité des siècles que nous appelons, à tort

peut-être, siècles d'ignorance.

Eh quoi ! l'ignorance est de tous les temps, et la superstition qui l'accompagne durera tant que les éléments de la science ne seront pas vulgarisés, mis à la portée de tous. Ne voit-on pas aujourd'hui, dans les provinces rhénanes, une superstition des plus étranges, et qui consiste, suivant un journal français à qui j'emprunte ces détails, « à se mettre en contemplation devant les vitres des fenêtres où se forment, par l'effet combiné de l'humidité, de la lumière et des poussières légères en suspension dans l'atmosphère, des traits, des linéaments, des dessins capricieux et bizarres ? Les vitres ne montrent plus que croix, têtes de morts, ossements entrelacés et épées vengeresses.

« Parmi les populations du haut et du bas Rhin, où cette épidémie contemplative n'a pas tardé à se répandre, on distingue sur les moindres vitres, des madones irritées, des turcos s'élançant contre l'ennemi, des zouaves terrifiants, des canons, des chassepots, en un mot tout l'arsenal de la revanche, y compris les vaisseaux cuirassés.

Ces figures dans l'opinion de bien des gens, ont un caractère miraculeux et prophétique. On prétend même que, par l'effet de cette puissance mystérieuse, les signes, inscrits de tout temps sur la fleur des fèves, ont représenté cette année la figure du zouave vengeur. »

Voilà une légende toute formée maintenant. Le zouave, devenu à peu près inutile désormais sur les champs de bataille, va se réfugier dans les potagers. On le mettra en soupe, en salade, on l'écrasera dans du lait, et d'un bout de la France à l'autre, on entendra retentir, dans le gosier de tous les garçons de restaurants, ce cri du guerre et de vengeance : « Servez chaud, le zouave demandé. »

Sic transit gloria mundi.

Ô mon siècle, tu n'es, comme tous les autres, qu'une immense blague.

Enfin, nous l'avons, cet été tardif qui a fini par triompher des vents et de la pluie. Oui, mais à peine est-il venu que déjà l'on commence à se

plaindre. « Qu'il fait chaud, qu'il fait donc chaud », est le mot que répètent toutes les bouches. Sans doute on voudrait voir reprendre le pont et mettre ses patins ; que l'homme est oublieux ! Il a gémi tout un hiver sous l'épaisseur des fourrures, et le voilà déjà qui les regrette. Nous n'avons que deux pauvres petits mois pour que le sang figé dans nos veines se remette à couler, et dès le premier jour nous étouffons.

Il est vrai que ce premier jour est toujours chez nous un coup de foudre ; le climat du Dominion est brutal, il ne ménage rien, il ne connaît ni nuances ni transitions et ne procède que par surprises, mais nous avons besoin d'être galvanisés. Le tempérament canadien nécessite de fréquentes secousses électriques, et je crois, Dieu me pardonne, que la nature en nous prodiguant les coups imprévus, nous traite en bonne mère de famille.

C'est ainsi que je fais de vos lecteurs et je les quitte au moment où ils s'y attendent le moins.

L'appel nominal à Charlevoix

Le National – 10 août 1872.

Dès la veille, le 4 courant, dimanche au soir, quelques électeurs des paroisses environnantes étaient arrivés aux Éboulements, chef-lieu du comté ; il y avait deux maisons de pension louées par le candidat ministériel, M. Cimon, et deux par le candidat national, pour la journée du lendemain. M. Cimon avait passé deux jours auparavant, dans la nuit, avait donné ses ordres pour la boustifaille et distribué de l'argent aux principaux meneurs ; il parcourait ainsi le comté depuis quinze jours en annonçant à qui voulait l'entendre qu'il avait de l'argent autant qu'il en désirait et qu'il n'avait pour cela qu'à écrire à Québec. Selon lui, M. Tremblay devait résigner avant l'appel nominal, et il avait stationné deux de ses partisans à la Baie-Saint-Paul pour épier le départ de M. Tremblay s'en allant en désespoir

de cause, à Chicoutimi. Le candidat national ne pouvait pas, évidemment, résister à la double influence du gouvernement et de M. Price, venu récemment dans le comté, et qui avait juré de faire élire M. Cimon.

Or, M. Price est un homme qui, jusqu'à présent, s'est fait fort de gouverner les Laurentides, et de faire accepter par les deux comtés de Charlevoix et de Chicoutimi l'homme de son choix ; il veut non seulement tenir dans sa main tous les intérêts industriels et mercantiles de ces deux comtés, mais il veut de plus y régner, y gouverner suivant son bon plaisir. On citait des circonscriptions entières qui ne pouvaient lui échapper, parce qu'il y fait des affaires considérables ; c'est ainsi que Saint-Urbain, Saint-Fidèle et l'île aux Coudres devaient se courber sous sa férule et donner bon gré mal gré toutes leurs voix à M. Cimon. – Or, il arriva que le samedi, 3 août, jour fixé par M. Cimon pour la fuite précipitée du candidat national, les bonnes gens qui voulaient vérifier de leurs yeux cette retraite mystérieuse, trouvèrent avec ébahissement que c'était M. Price, au lieu de M.

Tremblay, qui s'en allait confus, humilié, en disant qu'il n'y avait rien à faire. L'autocrate n'avait pu détourner ni même neutraliser un seul électeur.

Je ne veux rapporter ici que les choses qui sont à ma connaissance personnelle les paroles que j'ai moi-même entendues, les faits que j'ai moi-même constatés : je sais trop à quelles exagérations et à quelles duperies les électeurs de chaque côté sont exposés, souvent sans s'en rendre compte, même dans les luttes les moins douteuses.

Quelques jours auparavant, M. Cimon avait emphatiquement déclaré qu'à l'appel nominal ses partisans seraient dans la proportion de six contre un, et que, s'il arrivait seulement à partager la Baie-Saint-Paul, l'appel nominal ne serait pour lui qu'une pure formalité triomphante. Laissez-moi vous dire en passant que la Baie-Saint-Paul est une paroisse énorme qui compte près de sept cents électeurs. Dans les calculs de M. Cimon, il n'était nullement question des Éboulements qui comptent 442 électeurs, et qui étaient

absolument, entièrement, infailliblement à lui ; il ne redoutait qu'un seul endroit, et encore faisait-il semblant de la craindre, c'était la Baie-Saint-Paul. « Mais, disaient ses partisans, la Baie-Saint-Paul, quoique favorable au candidat national, voterait nécessairement pour le candidat ministériel parce qu'elle avait besoin d'un quai, et que M. Cimon seul pouvait le lui faire avoir. »

Je n'avais pas vu M. Tremblay une seule fois depuis l'ouverture de la campagne électorale, et je ne savais pas par conséquent quelles étaient ses impressions ni ses ressources. J'avais bien entendu un certain nombre de ses partisans de la Malbaie qui prétendaient que son élection n'était pas seulement contestable, mais, j'étais porté à les prendre pour des dupes en face des assertions catégoriques, des déclarations absolues de ses adversaires. C'est donc en tremblant que je me rendis le dimanche soir, veille de l'appel nominal, à la maison louée par M. Tremblay ; j'y portais un cœur défaillant et comme une certitude douloureuse de la défaite qui nous attendait. M. Tremblay était arrivé depuis quelques minutes ; il y avait là à peu près une vingtaine de personnes

réunies en cercle ; la lumière était faible et une espèce de consternation semblait répandue sur tous les visages. « Allons, c'en est fait, me dis-je, le comté de Charlevoix est perdu pour nous. » J'avais mal vu ; ce que je prenais pour de la consternation était simplement l'incertitude blafarde répandue par la lumière de la chandelle sur des figures radieuses et confiantes.

Aux premières paroles décourageantes sorties de ma bouche, un bruyant éclat de rire m'interrompit. « Mais comment, mais comment ! s'écrièrent toutes les voix, nous avons au moins les trois quarts du comté, la paroisse de Saint-Paul tout entière, moins peut-être cinquante voix, toute l'île aux Coudres, Saint-Urbain, moins une voix neutre, et les deux tiers de la Malbaie. Dans les Éboulements, que les bleus croient tenir tout naturellement, nous avons un peu plus de la moitié ; depuis deux ans, vous ne sauriez croire, monsieur, combien les Éboulements, paroisse qui autrefois votait en masse et quand même pour le candidat du ministère, se sont divisés ; ce sont aujourd'hui les rouges qui l'emportent. Le curé de la paroisse est opposé à eux, mais les curés de

toutes les autres paroisses sont favorables à M. Tremblay. »

La voix et le geste de ceux qui me parlaient ainsi avaient un accent si certain, respiraient une conviction si inébranlable que je ne trouvai pas une objection. Mais je gardais mes doutes ; l'expérience de tant de défaites inattendues ne me permettait aucune espèce de confiance puérile. Prenant M. Tremblay à part « quelle est votre opinion, lui dis-je, parlez-moi sérieusement. » Il ne me répondit que ces quelques mots : « Je ne vois pas du tout ce qui peut m'empêcher d'avoir pour moi les deux tiers au moins des votes. » Là-dessus, je partis. Le lendemain matin, à huit heures, j'étais dans le village, interrogeant les groupes qui commençaient à se former, regardant venir les voitures des paroisses voisines. Jusqu'à neuf heures et demie, la plupart des voitures arrivées s'étaient arrêtées devant la maison louée par M. Cimon ; celui-ci avait déclaré, deux jours auparavant, qu'il avait retenu et payé d'avance cent voitures de la Malbaie et autant de la Baie-Saint-Paul, et que M. Tremblay ne verrait venir de ces deux endroits qu'une cinquantaine de

voitures en tout, conduites par de vieux partisans incorrigibles.

Ce que j'éprouvai à cette heure-là de craintes et d'angoisses, je ne saurais vous le dire. Tout à coup, et comme par enchantement, je vois une *file* presque interminable de cabriolets et de calèches venir du côté de la Malbaie, dépasser au petit trot la maison des *bleus* et se rendre à celle où les attendait M. Tremblay. Puis ce fut au tour des gens de la Baie-Saint-Paul, de l'île aux Coudres, des townships et des concessions. En moins d'une heure, il y eut plus de deux cent cinquante voitures des partisans nationaux, tandis que plus rien n'arrivait du côté opposé. Une masse, une masse énorme de nos gens, se concentrait autour de notre candidat, et c'était vraiment pitié à voir que le groupe mince et chevrotant de ceux qui attendaient M. Cimon.

L'heure de l'appel sonna ; nous partîmes, nous étions entre sept et huit cents. « C'est une vraie farce, disaient les uns, *ils* n'oseront pas se montrer ; il n'y aura pas de poll ; c'est écœurant, disaient les autres, nous allons prendre toute la

place, ils n'auront plus que le poulailler du bedeau où se mettre. Ce n'est pas de la lutte, ça, ajoutaient quelques farceurs, il faut que la moitié de nous autres s'en aille pour que ça ait l'air d'être contesté. »

Ce fut au milieu de ces plaisanteries, tantôt grotesques, tantôt vraiment spirituelles, que nous arrivâmes au husting. En moins de dix minutes l'officier rapporteur avait lu cette incomparable pièce d'éloquence qui s'appelle un *writ* électoral, puis des cris étourdissants, poussés par huit cents poitrines, demandèrent Tremblay, Tremblay. À ce cri répondirent les partisans de M. Cimon au nombre d'environ trois cents, grosse mesure. Je ne vous raconterai pas les péripéties de cette joute de husting ; elle ressemble à toutes celles qu'on a pu voir depuis vingt-cinq ans ; les mêmes scènes, les mêmes coups de poing parmi quelques partisans des deux côtés qui se trouvent sur la lisière de la foule, les mêmes vociférations, les mêmes enfantillages. Les électeurs canadiens, à quelque parti qu'ils appartiennent, n'en sont pas encore arrivés à ce degré d'appréciation du droit électoral qui leur commande d'écouter au moins

les candidats, chacun leur tour, de comprendre qu'il faut qu'il y en ait un qui parle le premier, et que, s'ils veulent se porter réciproquement quelques calottes, ils doivent attendre pour cela que les formalités nécessaires soient accomplies.

Les électeurs de notre pays sont encore de grands enfants pour qui un jour d'appel nominal n'est autre chose qu'un prétexte à tumulte et souvent à violence ; ils ne s'en corrigeront qu'avec l'instruction nécessaire répandue largement dans les campagnes, au lieu de l'être à doses homéopathiques comme aujourd'hui.

Les discours de part et d'autre ont été cette fois relativement courts ; deux heures ont suffi pour épuiser toute la discussion, puis chaque candidat s'éloigna avec ses partisans respectifs. On ne vit aucun homme ivre et tout se passa généralement avec une tranquillité rare. M. Tremblay remercia en quelques mots ses partisans d'une élection assurée d'avance, et M. Cimon jura à ses désespérés qu'il remporterait la victoire, dût-il mettre le comté de Charlevoix sens dessus dessous. Deux heures après, il partait

pour Québec chercher, dit-on, des flots d'argent pour tout mettre sens dessus dessous, et M. Tremblay prenait la route de la Malbaie pour empêcher, autant que possible, cette œuvre destructrice.

Le comté de Charlevoix est à nous.

L'élection de Rimouski

Le National – 27 août 1872.

Ça été enlevé, emporté, lancé. L'organisation du parti national était parfaite dans tous les détails, rigoureuse, animée d'un souffle ardent. M. Letellier était accouru, et avec lui un nombre d'amis suffisant à faire face aux conservateurs mal conservés dans toutes les paroisses et à tous les polls. Deux jours avant la votation, quelques parasites officiels, fretin vorace qui est devenu une espèce particulière, qui vit des élections en s'imposant au parti le mieux payant, s'étaient rendus dans le comté à la suite d'un individu qu'on a vu dernièrement dans les comtés de Bellechasse et de Montmagny, faisant je ne sais quelles œuvres ténébreuses, mais à coup sûr très pratiques et très expéditives, puisqu'il passe à la course partout, ayant un soin infini de dissimuler ses traces.

Ce n'était pas sans des craintes sérieuses que les nationaux attaquaient le comté de Rimouski, depuis longtemps enrégimenté dans les cadres d'un immobilisme officiel, à ce point qu'on le croyait le dernier refuge du régime expirant dans sa décrépitude. La lutte pour eux était d'autant plus difficile que M. Fiset ne se plaçait sous aucun drapeau et répudiait toutes les couleurs politiques connues ; mais on le savait opposé aux ministres du jour, quoique conservateur en principe, et c'est sur cette conviction seule que les nationaux étaient venus à sa rescousse et lui ont apporté une aide puissante. M. Fiset condamnait les actes du gouvernement en présence d'un homme qui les a toujours appuyés aveuglément, docilement, comme un agneau qui n'a même pas la force de bêler. Cela suffisait pour que les nationaux lui donnassent leur concours contre M. Sylvain.

Le nouvel élu de Lislet, M. Cassegrain, était aussi accouru, et son étonnante activité, une puissance de séduction qui tient quelque peu de l'ensorcellement, n'avaient pas peu contribué au succès de la campagne. Je n'ai jamais vu

d'homme aussi habile à manier un électeur, à s'insinuer dans sa pensée et à la convaincre. Il avait pris le Bic, résidence même de M. Sylvain, pour le centre de ses opérations, et il a si bien fait qu'il y a obtenu pour M. Fiset une majorité de quarante voix. Toutes les paroisses moins trois, dans ce comté immense qui a quarante lieues de front, ont donné une majorité considérable au candidat de l'opposition, et il fallait cela absolument pour l'emporter sur Rimouski, le chef-lieu, qui était aux trois quarts favorable au candidat ministériel.

On reprochait à M. Fiset de ne se présenter sous l'égide d'aucun parti et l'on essayait, par ce moyen de détourner de lui les efforts des nationaux. C'était manquer absolument de sens politique et de l'intelligence de la marche que doit suivre toute œuvre de transformation. C'est en effet la tactique traditionnelle des Anglais, tactique passée à l'état de doctrine, pour les oppositionnistes de combattre le candidat officiel quelle que soit la couleur politique de celui qui lui dispute les suffrages d'un comté. Mais, en dehors de cette simple manœuvre de parti, il y

avait ici une grande question politique à déterminer et des résultats sérieux à conquérir pour l'avenir. Le premier point, le point essentiel, était de jeter le trouble et la division dans la masse compacte de conservateurs qui, depuis vingt ans, fait toutes les élections dans le comté de Rimouski. Ce premier point acquis décidait du second qui était la défaite du candidat officiel, et le troisième, celui de rattacher le candidat oppositionniste au parti national, par des liens indissolubles, suivait comme une conséquence naturelle. Tel était le point de vue large d'où il fallait envisager la lutte et le caractère de gravité qu'il lui fallait donner pour en faire une œuvre durable.

C'est ainsi que M. Letellier a présenté la question à l'esprit des électeurs ; il s'est placé uniquement sur le terrain de l'opposition, laissant de côté toute discussion de principes libéraux ou conservateurs, et l'on voit qu'il n'a pas trop compté sans l'intelligence de ceux qui l'écoutaient.

La veille de la votation, dimanche dernier, ce

célèbre lutteur, l'homme qui, depuis vingt-cinq ans, associe son nom à toutes les espérances comme à toutes les déceptions des libéraux, adressait la parole aux habitants de Rimouski. Une cabale s'était formée pour l'empêcher de parler et, certes, c'était là une œuvre facile, puisque les trois quarts de l'endroit étaient défavorables à M. Fiset. M. Letellier, prévenu, avait décidé qu'il se ferait entendre ; aussi, dès avant la fin de la messe, avait-il gagné un certain nombre de personnes et les avait-il disposées à l'écouter au nom de l'honneur de leur paroisse et de leur propre dignité personnelle.

Dès qu'il parut sur le perron de l'église, il y eut bien quelques chuchotements, quelques grognements, quelques petites poussées, tentatives honteuses et impuissantes qui avortent en naissant, mais cela dura peu, et M. Letellier, monté sur une chaise, parvint en peu d'instant à dominer le bruit sourd de la foule et à lui parler de cette voix qui a retenti sur tant de hustings, avec cette parole puissante, énergique, expression animée de convictions qui n'ont jamais fléchi.

Des interruptions grossières éclatèrent ça et là, des injures brutales se firent entendre, mais enfin, l'honorable sénateur réussit à parler, à la satisfaction du grand nombre et aux applaudissements des nôtres jusqu'à la limite du temps convenu. Il parla des grandes questions du jour et les discuta en homme qui s'adresse à des électeurs intelligents, ce qui était peut-être un excès de déférence.

L'Honorable M. Tessier, sénateur, seigneur de la moitié du comté, prit la parole après son collègue, et s'attacha exclusivement à démolir M. Fiset et à remettre sur pied ce malheureux M. Sylvain qui, depuis trois ou quatre jours, se tenait chez lui, tranquille, découragé, résolu à laisser les choses suivre leur cours. M. Tessier parla plus d'une demi-heure dans ces termes-là, et, lorsqu'il eut fini, M. Letellier voulut avoir sa réplique. Ce fut alors que la bande des criailleurs entonna des vociférations, le tumulte alla croissant et plus fort, au point que M. Letellier dut attendre que le calme se fit ; mais ce fut en vain ; les braillards, déçus dans leur première attente, avaient décidé cette fois de rester maîtres. Cet outrage

inqualifiable, odieux, fait à l'un de nos premiers hommes publics qui ne réclamait qu'un droit partout reconnu et généralement respecté, restera comme une tache ineffaçable pour les habitants de Rimouski et ne retombera que sur eux-mêmes.

Incapable de se faire entendre, M. Letellier convia les personnes raisonnables à le suivre chez un partisan politique. La foule s'ébranla à l'instant et un grand nombre d'hommes, avides d'entendre de nouveau le célèbre orateur, le suivit. Mais cela ne faisait pas le compte des glapisseurs et des clapotiers qui voulaient le train quand même ; ils suivirent donc la foule avec des injures, des menaces brutales et des poings dirigés vers l'endroit où M. Letellier s'était arrêté de nouveau. Là encore, il fut impossible de prendre la parole, mais M. Letellier, apostrophant le groupe des engueuleurs : « Ce ne sont pas quelques polissons, dit-il, qui décideront de la campagne entreprise ici ; la rage seule, la rage vous fait crier, vous savez que vous avez perdu par au moins trois cents voix, et vos cris sont des cris de douleur ; continuez, vous n'en avez pas pour longtemps. » Un applaudissement frénétique

de tous les partisans de M. Fiset accueillit ces paroles, et M. Letellier s'en alla fièrement, d'un pas ferme et tranquille, au milieu des forcenés dont pas un n'osa venir trop près de lui.

Le lendemain, avait lieu la votation, et à quatre heures, on savait que l'énorme majorité de presque toutes les paroisses était en faveur de M. Fiset. Celui-ci arrivait à Rimouski vers onze heures du soir, escorté de plusieurs amis politiques, et, entre autres, de M. Aurèle Plamondon, célèbre dans les fastes oratoires, le plus agréable, le plus chaleureux et le plus spirituel des avocats de la bonne cause. Alors, les réjouissances, les petits discours et les santés commencèrent. Cela dura jusqu'à deux heures du matin, et le jour suivant, eut lieu le triomphe. Pour jeter une ombre au tableau, quelques vauriens ou quelques imbéciles mal avisés s'imaginèrent de voler deux livres de poll, de sorte que ce n'est qu'aujourd'hui que l'officier-rapporteur a pu obtenir un état exact, grâce aux certificats de ses députés. La majorité, telle que maintenant établie, s'élève à deux cents trente-et-une voix. Hourrah ! !...

Vous voyez que les électeurs de la côte sud du Saint-Laurent ont fait leur devoir ; en effet, le parti national, à peine organisé, possédant à peine les premiers éléments d'une existence propre, a emporté tous les comtés depuis Lévis jusqu'à Bonaventure. Faites-en autant dans le district de Montréal, et vous aurez bien mérité de la patrie.

Il faut que je vous signale un résultat presque instantané de cette nouvelle victoire. Le *Courrier de Rimouski*, organe accrédité, quoiqu'impuissant de M. Sylvain, en a reçu son coup de mort ; le dernier numéro de cette feuille étique paraît demain ; je ne sais pas s'il aura même un linceul pour s'envelopper, ni de mémoire qui se souvienne de lui. Triste dépouille de l'automne, il est emporté par le vent sans même faire un frisson dans l'air, et, en annonçant sa mort, je serais bien en peine de dire seulement s'il a vécu.

Il est déjà question de le remplacer par une feuille libérale d'ici à quelque temps ; mais cette entreprise rencontrera des difficultés sérieuses ; c'est peut-être pour cela qu'elle sera plus durable.

L'Honorable Hector est ici ; il était venu pour assister au triomphe de M. Sylvain. Se voyant déçu de ce côté, il a déjà, paraît-il, fait des démarches auprès de M. Fiset pour l'enjôler ; c'est sa dernière intrigue, puis il ira retrouver son collègue, M. Chapais, dans l'oubli profond qui se faisait autour des tombes.

Chroniques pour « Le National »

Le National – 15 juillet 1872.

Suez, soufflez, soyez rendus et morfondus, gens de la ville, esclaves du temps, courtisans du dollar. Cherchez haletants, poussiéreux, l'ombre brûlante des maisons, cette ombre qui donne cent cinq degrés, battez vos flancs dans l'atmosphère embrasée, faites vos comptes, dressez vos budgets malingres, rassemblez sous un ruisseau du sueurs, les quelques écus gagnés ce jourd'hui, moi, libre, fier, superbe et indompté je me dilate le thorax sur la grève retentissante et thalassée, j'ouvre mes deux poumons aux vigoureuses senteurs du varech ; sous un ciel limpide, tapissé de longues franges d'azur, profond comme la tactique de Sir George et vaste comme mes espérances, je m'épanouis à l'instar de la corolle que chatouille le zéphyr.

Le Saint-Laurent, tumultueux et calme, tour à

tour soulevé et amorti, plein d'écueils et d'hygiène, propice aux dyspeptiques et mortel aux poitrinaires, gluant et glaiseux avec la mer montante, limpide et froid avec le baissant, sillonné de mille navires dont pas un ne laisse de trace qui dure seulement une minute, troublé ça et là par le plongeon du baigneur qui l'agite comme ferait un moucheron dans la crinière d'un lion, portant sur son dos à la fois perfide et complaisant les mille petits bateaux qui volent au plaisir, rugissant sous un ciel d'orage comme une caverne qui s'emplit d'échos, ou bien se traînant avec des caresses sur le rivage charmé quand le ciel se tait, le Saint-Laurent, dis-je, le plus majestueux des fleuves jusqu'au chenal Saint-Pierre, la meilleure voie de transport pour les produits du Far West, vient mourir à mes pieds en m'étalant ses longues draperies pleines de soleil et d'animalcules.

Salut à toi, noble coursier des abîmes, superbe allongement océanique qui perds ton sel à l'Islet, dans le comté de ce nom dont les listes électorales n'ont jamais été modifiées de mémoire d'homme, salut à toi, grand paresseux

qui mets cinq heures à couvrir les battures, et qui en prends sept pour te retirer, toi qui frémis encore de l'outrage fait à tes ondes par les quais Baby, construits en 1855, dont pas un n'a moins de huit arpents de long, et dont pas un ne sert même aux chaloupes, salut à toi, grand et sceptique qui te prêtes à toutes les blagues ministérielles comme aux plus ardents désirs des nationaux abrutis par la canicule, salut à toi qui portes sur ton sein des terres qui s'appellent l'île aux Oies, l'île aux Grues, l'île aux Lièvres, le Brandy Pot..., à toi qui as reçu sans fléchir le lourd fardeau de l'émigration belge et qui baigne quatre provinces sœurs qui se tiennent aux cheveux, salut, salut, moi, chroniqueur désenchanté, mais immortel, je m'incline sur ta rive, en face de tes promontoires, de tes caps sourcilleux, de tes baies, de tes Laurentides pleines de fer, de plomb et de cuivre, devant tes abîmes remplis de harengs, d'éperlans, de marsouins et sardines, je reconnais mon néant, devant ton immensité captive durant six mois d'hiver, et je m'inspire de tes orages pour promener avec eux ma pensée, orage éternel.

Où est-il, où peut-il bien être, notre chroniqueur, notre causeur du mardi, se demande le lecteur ahuri, essoufflé, éperdu ? Mes amis, je suis dans des anfractuosités, j'habite des creux de rochers sauvages où le sapin gémit et où la grive roucoule. J'entends tous les bruits de la nature, le vol acéré de l'hirondelle, le clapotement de la mouette sur la vague et le bourdonnement du maringouin, ennemi de l'homme, j'entends la plainte du zéphyr qui me court dans les cheveux et gonfle mon pantalon de toile, le bruissement des flots qui me jettent aux yeux leurs mille gerbes étincelantes et jusqu'au chant du rossignol qui me plonge dans toutes les harmonies du jubilé de Boston.

Ici, les angoisses quotidiennes, les soucis du lendemain et les fièvres brûlantes des passions ne m'atteignent pas ; je vis dans la plénitude de mon être, débarrassé de mon prochain qui a le tort d'être mon semblable et des cancans de la ville qui m'ont criblé comme un papier d'épingles. L'endroit où je suis n'a pas d'égal au monde si ce n'est peut-être le rocher de Saint-Malo que l'on voit sur l'eau ; devant moi, à mes pieds, coule le

grand fleuve qui a sept lieues de largeur, bordé au nord par la chaîne noirâtre des Laurentides qui assombrit les nuages. Je suis seul, fatigué des hommes, des choses et surtout des femmes, blasé, éreinté, parvenu à la dernière cime du dédain pour le lecteur en particulier et pour ceux qui ne savent pas lire en général. Je n'ai plus d'opinions, mais seulement des certitudes, comme, par exemple, la certitude que Sir George Étienne ne sera pas élu dans Montréal-Est et que le *National* qui reçoit ma prose est un papier hors ligne.

Dans les mille petites gorges, sur les mille saillies d'un cap désert qui s'avance à deux milles au large, je promène mes rêveries et mes longs regrets d'un passé qui n'a rien préparé pour l'avenir ; je songe aux années perdues, aux quelques heures de félicité que le destin m'a jetées comme une décevante illusion, et je me détache petit à petit, agrandissant mes ailes pour fuir d'avance vers les mondes que j'habiterai un jour. Ici, il n'y a pas de bureau de poste, pas de télégraphe, pas de journaux, mais des goélands qui décrivent de longs cercles au-dessus de ma tête, des loups marins qui montent sur les rochers

perdus et les fouettent de leur queue en baillant, des marsouins qui plongent à chaque minute en montrant un vaste dos, blanc comme de la craie, et des navires qui passent, silencieux, voiles gonflées, bientôt disparus comme les figures d'un rêve.

Il vient un moment tout de même où cela est ennuyeux ; la solitude n'est pas faite pour l'homme, quoiqu'il soit le roi de la nature, comme le désert est fait pour le lion qui est le roi des animaux. On n'est bien sur un roc pendant une semaine que lorsqu'on est très mal ailleurs, lorsque les pensions sont trop chères et les chroniques improductives, ou bien lorsqu'on a un désespoir d'amour, qui pousse jusqu'à l'oubli de son barbier. N'avoir d'autre distraction et toute une journée durant, que de regarder l'ombre de son nez grandir avec le soleil baissant, sur l'ardoise d'un roc, ce n'est pas absolument récréatif, surtout lorsqu'on a un nez, comme le mien, qui prête à toutes les hyperboles. Quand on a joui de ce spectacle pendant deux heures et qu'il se répète plusieurs jours de suite, on finit par avoir envie de voir jouer les amateurs de la

troupe française de Québec ou par soupirer après un article de *l'Union des Cantons de l'Est*. Mais que d'heures gagnées pour la physiologie intime, pour la rentrée en soi-même, pour l'examen du moi. Pour que l'homme se juge bien, il faut qu'il soit seul, débarrassé de l'envie de la comparaison et de se croire supérieur à tous ; alors, s'il examine une à une toutes les politesses qui composent sa nature, il reste épouvanté de ce que tant d'imperfections puissent former un si étonnant ensemble.

Oui, l'homme, l'homme seul présente ce phénomène singulier que la réunion des instincts les plus misérables, de toutes les faiblesses, de tous les égoïsmes, de toutes les perfidies, produise cette résultante admirable, une aspiration universelle vers l'immortalité.

Je descends des cieux et retourne au lecteur qui m'a perdu de vue.

Devant moi s'étendent de magnifiques champs d'avoine et de foin, mais les propriétaires se demandent qui viendra faire pour eux la récolte ; tous les travailleurs disponibles ont disparu ; ils

ont disparu avec les émigrants européens qui remplissent nos ports sans y rester. Le peu qu'il y en avait, et c'était l'écume, le fond de bouteille, est allé aux camps, ils en reviennent, *right about face*, ayant pris l'habitude pendant quinze jours de toucher une journée de travail pour s'étendre sur l'herbe, gris comme des Polonais, et crier Boswell pour *all is well* quand ils étaient de garde. Ce n'étaient que des gamins, les seuls ouvriers agricoles qui restassent encore dans les campagnes, et on les avait à prix d'or pour faire la moitié moins d'ouvrage que les ouvriers d'autrefois, et maintenant on ne les aura même plus.

Ils prennent le *stand at ease* pour une position éternelle. Impossible de faire travailler les jeunesses dans l'endroit où je suis, et cependant ce monde là vit ; comment ? c'est un mystère. Il se font avancer une ou deux journées d'ouvrage quand le besoin les presse trop fort, et ensuite on ne les voit plus. Avec cela les affaires diminuent ; les avocats disent que la profession n'est plus même un gagne-pain, et les médecins font de la charcuterie gratuite.

À Kamouraska, cette année, l'on s'attendait à une vaste entreprise pour la préparation de la sardine : beaucoup de familles s'y préparaient, l'entreprise a manqué et toutes ces familles émigrent. Pourtant, la sardine est innombrable dans ces parages ; elle est grasse, rondelette, piquante et prête à tous les essais, on en prend plus qu'il en faut, mais tout de même l'entreprise a fait jour. On la renouvelle à quelques lieues de là, dans un endroit appelé la Pointe-aux-Orignaux, simplement à titre d'essai.

Les matériaux et tous les éléments de préparation sont installés sur une échelle modeste ; un ouvrier français, expert dans cette industrie, conduit les opérations ; j'ai visité l'usine, il y a quelque mille boîtes de préparées, c'est parfait ; sous aucun rapport, cette sardine ne le cède à celle qui est importée de France et lui est même souvent supérieure, parce que la plupart des boîtes que nous faisons venir d'Europe ont quatre ou cinq années de vieillesse, tandis que pour avoir tout son goût et toute sa saveur, la sardine préparée ne doit compter que quelques mois. Aussi, les fondateurs de cette industrie

nouvelle dans notre pays se proposent-ils de l'établir l'an prochain à Kamouraska même, et de lui donner le développement dont elle est susceptible et qui peut-être est illimité. Réussiront-ils ? ce n'est pas douteux. Le Canadien des vieilles paroisses n'est paresseux que parce que la vie lui a été jusqu'aujourd'hui trop facile. Maintenant, les conditions d'existence sont changées ; le travail est devenu une nécessité impérieuse, et déjà l'on voit bon nombre de gens s'adonner à la pêche dans l'attente des opérations qui se feront sur place l'an prochain.

Le National – 16 juillet 1872.

La grand'conscience du bon Dieu, je n'ai jamais vu de pays comme la province de Québec ; il n'y en a pas où il soit aussi difficile et aussi facile à la fois de vivre ; presque personne n'y fait d'argent et il y en a à faire en quantité, de toutes parts. On a dit que c'était l'initiative individuelle qui manquait : sans doute ; mais les entreprises publiques se font encore moins vite et

plus mal. Prenez-moi, par exemple, le chemin de fer Intercolonial qui va bientôt passer à l'état de scie légendaire ; voilà un an que sur la première section, partant de la Rivière-du-Loup, les travaux sont finis, les rails posés, les ouvriers débandés, eh bien ! il n'y a pas encore de contrats passés pour la construction des dépôts. D'année en année, l'époque de l'inauguration du chemin est remise ; des chefs-lieux d'une importance considérable sont aussi laissés indéfiniment sans communication régulière et prompte avec les autres centres ; tous les genres d'affaires en souffrent ; la colonisation qui allait prendre un essor marqué dans toute la région de Témiscouata et de Rimouski se trouve non seulement arrêtée, mais encore détournée ; les fils aînés des familles, las d'attendre, ont pris le chemin des États-Unis ; c'est ainsi que dans une seule seigneurie, plus bas que Trois-Pistoles, on a compté déjà plus de cent familles qui ont émigré depuis deux ans.

On dirait que cette émigration des Canadiens est devenue maintenant une loi constante, générale, inévitable ; toutes les exploitations se

trouvent par cela seul paralysées ; en certains endroits, la main-d'œuvre manque au point que des gens entreprenants, qui ont des capitaux et le désir de les faire valoir, sont obligés de renoncer à des exploitations d'un profit certain et d'une exécution facile. Et cependant, il y a toujours en quantité des agents des terres publiques : moins il y a de terres plus il y a d'agents ; plus le colon s'appauvrit, plus le département devient vexatoire sous prétexte d'exécuter les lois. De toutes les fautes coupables qu'on peut reprocher à l'administration malfaisante qui appelle gouvernement l'art de réviser, il n'y en a pas d'aussi grande que celle d'avoir laissé libre cours à cette émigration lamentable poussée par la misère dans un pays qui offre tous les avantages possibles au travail. Et c'est en présence de cette plaie mortelle, de ce fléau qui nous décime, qu'on ose concevoir encore des folies ruineuses comme le chemin du Pacifique !

Quoi ! avant de construire cette immense voie ferrée qui ne servira, pendant cinquante ans, qu'à épouvanter les buffles, n'y a-t-il donc pas d'autres travaux publics dont la nécessité est

pressante, dont l'urgence est impérieuse, si nous voulons conserver le peu qui nous reste encore de la population agricole ? Avant de faire un chemin de mille lieues dans le désert, ne pouvez-vous pas rapprocher par des voies ferrées ou autres moyens de communication les colonies éparses et isolées dans des territoires fertiles, qui n'ont même pas de rapports avec les villes et qui manquent par suite de marchés ? Ne pouvez-vous pas rattacher aux ports de mer les magnifiques vallées du Saguenay et du Saint-Maurice ? Ne pouvez-vous pas relier la Rivière-du-Loup au Nouveau-Brunswick par un chemin de fer facile où se déverserait un immense commerce intérieur, et qui ouvrirait en même temps à l'exploitation les superbes régions forestières et agricoles qui gisent maintenant, dans leur opulente inertie, entre les deux provinces ?

Vous voulez faire le Pacifique ! Eh morbleu ! faites donc d'abord l'Atlantique, cet Intercolonial interminable qui devient une plaisanterie indigeste ; faites donc de simples routes pour relier les concessions aux paroisses riveraines ; n'arrêtez pas les habitants qui veulent reculer les

limites de la terre cultivée pour le seul plaisir de refouler le vent des prairies et remplir l'oreille surprise des hérons solitaires par les sifflements aigus de la vapeur. Faites-nous le chemin de fer de Kennebec qui n'est aujourd'hui qu'un moyen électoral, qu'une pompe aspirante pour absorber l'électeur, prolongez celui de Gosford jusqu'au Saguenay, renversez le tarif qui ne protège aujourd'hui que l'Angleterre et les gros importateurs, au détriment des propriétaires de la campagne qui ne peuvent tirer aucun profit de leurs lainages, qui sont obligés de laisser improductifs d'énormes capitaux naturels et par suite ne peuvent retenir les Canadiens qui émigrent, dans l'impuissance de fonder des industries domestiques.

Quand vous aurez arraché toute une province à une ruine inévitable, et vous en avez les moyens, alors vous pourrez, si vous l'aimez, faire retentir les échos de la Puissance jusque dans les marais de la Saskatchewan et faire sauter toutes les grenouilles d'un continent au seul aspect d'un train spécial pour l'honorable Langevin se dilatant dans le vide.

Faites le chemin du Pacifique ! mais, sacrebleu ! donnez-nous au moins un chemin à lisses pour aller jusqu'à la Baie des Ha ! Ha ! chercher de l'avoine et porter quelques dollars aux malheureux qui l'habitent, et dont le plus grand tort est de ne pas vivre à six cents lieues d'ici pour mériter toute votre sollicitude.

Faites le Pacifique, soit. Mais ne commencez pas avant cent ans ; vous aurez du moins le bonheur de mourir au sein de votre famille, au lieu d'aller vous éteindre à Beauport, parmi les aliénés incurables.

Voilà les élections qui approchent. On y verra le doigt de Dieu ; c'est le châtement, longtemps attendu, qui va enfin frapper les impénitents. Croiriez-vous que la misère est telle dans certaines paroisses que bon nombre de gens attendent les élections pour en faire leur gagne-pain, pour pouvoir acheter de quoi nourrir leurs familles durant l'hiver ? Dire que nous en sommes arrivés là ! Aussi, plus nous allons, moins il y a de principes ; il n'y a plus de drapeau, plus d'opinions ; celui qui saura le

mieux bourrer les ventres affamés sera le candidat élu. Cette épouvantable nécessité de la corruption rend les candidats excessivement réservés. Dans un comté comme celui de Kamouraska, où la lutte est par tradition très chaude, M. Routhier hésite énormément à se présenter. S'il fait ce sacrifice, ce sera l'épée dans les reins, mais ce sera le dernier. Tout porte à croire jusqu'à présent que M. Pelletier sera unanimement élu.

Comme je ne veux pas parler trop de politique, parce que j'en aurais trop à dire et que vous en aurez de reste vous-même, je m'arrête à temps pour que le lecteur, accablé de cette longue causerie, ne rende pas le dernier soupir. Mourir en lisant le *National*, c'est encore un sort digne d'envie, mais je ne me consolerais jamais de contribuer, quoique agréablement, au dépeuplement de mon pays. L'élite de notre population suffit à peine à maintenir le reste dans l'espérance ; lui enlever un seul membre serait un crime, et quoique je me sois montré sans pitié, je ne veux pas du moins me priver moi-même de ma dernière ressource.

Le National – 30 août 1872.

Je ne veux pas quitter Rimouski sans vous donner quelque aperçu de ce qu'est cette petite ville naissante qui sera avant peu d'années l'un des endroits les plus importants de la Confédération.

L'origine du développement, de l'extension rapide que prend Rimouski remonte à environ quatre années. C'est à cette époque que fut intronisé le nouvel évêque, Mgr Langevin, frère du ministre des travaux publics. On ne se doutait pas, on ne se serait jamais douté, il y a cinq ans, de la croissance subite que prendrait ce chef-lieu éloigné, et l'on se contentait volontiers de l'éclat nouveau que lui apportait l'installation d'un siège épiscopal. Mais il y a des endroits prédestinés ; pourquoi ? on n'en sait rien. Les hommes se portent ici plutôt que là, et voilà comment se fondent les grandes villes. Rimouski était déjà le chef-lieu d'un vaste district avant que les belles paroisses, situées en arrière de celles qui bordent

le fleuve, lui eurent apporté leur contingent d'alimentation, et versé chez ses marchands les produits de leurs fécondes récoltes.

Maintenant, des perspectives inattendues, inespérées, sont ouvertes à l'esprit actif et industriel des gens de Rimouski ; l'horizon se dévoile et recule tous les jours devant leur activité, des magasins nombreux ont surgi de toute part, la propriété acquiert une valeur qui, déjà, prête des appas à la spéculation, les terres se divisent en lots, en emplacements, des industries locales s'établissent, et le commerce de provisions, surtout, prend un accroissement de plus en plus considérable.

Le grand chemin de fer qui, dans un an, reliera toutes les provinces britanniques, passe sur la lisière même de la ville, à quelques pas en arrière ; tous les travaux de construction, de maçonnerie et de terrassement seront finis avant deux mois, et il ne restera plus qu'à poser les rails, à consolider (ballast) le sol et à élever les stations qui seront, d'après les plans que j'en ai vus, remarquablement belles, d'un style gothique,

original et frappant, sinon de la plus grande pureté. Dès le mois de juin prochain, il est certain qu'on ira de la Rivière-du-Loup à Métis, distance de trente lieues, sans interruption ; il ne restera plus alors à compléter que la section difficile de Restigouche qui a quarante-cinq milles de longueur, et qui présente des obstacles considérés longtemps comme insurmontables.

À la rivière de Trois-Pistoles qui coule entre deux collines très élevées, il a fallu construire un pont de douze arpents, et, les fondations de la maçonnerie une fois posées, on a dû faire des travaux accessoires pour les protéger contre l'action lente et continue de l'eau, ce qui en a longtemps retardé l'achèvement. Maintenant, ce pont est aux trois quarts fini, et l'on a réussi à maintenir les terrassements sur lesquels s'appuie chacune de ses extrémités.

Au Bic, on a littéralement coupé tout le flanc d'une montagne, sur une longueur d'un mille et demi ; ce travail, déjà très difficile et très long de sa nature, n'a pas été sans dangers ; dix ou douze ouvriers y ont trouvé la mort, et l'on cite une

petite maison, située à quelques dix arpents de là, qui a été presque démolie par les éclats de rochers volant sous l'effort de la mine.

Sur la rivière de Rimouski s'élève un pont de quatre arpents pour lequel il a fallu faire venir de la pierre d'une distance de trente lieues, et dont la construction a été de beaucoup ralentie par la difficulté de se procurer la main-d'œuvre nécessaire. Comme la plupart des artisans canadiens émigrent aux États-Unis, il en reste à peine pour travailler aux entreprises nationales, et c'est ainsi que la main-d'œuvre devient chez nous, non seulement très rare, mais encore d'un prix excessif. L'émigration persistante des Canadiens, devenue un désastre public, est de plus un fait inexplicable aujourd'hui pour certaines classes de travailleurs. Qu'on aille dans n'importe quelle partie de la province, on voit une quantité d'entreprises de toutes sortes dont l'exécution est tristement retardée, sinon rendue impossible, faute de bras. À la Malbaie, à la Baie-Saint-Paul, j'ai vu deux belles églises en construction, les maçons manquaient. À Rimouski, les fondations d'un magnifique collège

sont posées ; ce collège aura deux cent soixante pieds de longueur sur une largeur, au centre, de soixante pieds, et aux ailes, de cent cinq pieds, et bien ! il n'y a en ce moment que trois maçons qui y travaillent, et encore a-t-il fallu se contenter d'ouvriers médiocres qui ne reçoivent que \$1,75 par jour, tandis que pour élever les piliers du pont qui traverse la rivière, les constructeurs ont dû faire venir, jusque de Montréal, des tailleurs de pierre tout jeunes gens, qui reçoivent quinze dollars par semaine.

La ville de Rimouski proprement dite, l'enceinte de la cité municipale, est située sur le bord du Saint-Laurent, et s'avance tellement sur le rivage que plusieurs maisons sont obligées, pour se protéger contre l'eau, d'avoir de petits quais en arrière d'elles. À mer haute, c'est un des plus jolis sites de la côte sud. Jusqu'à, il y a deux ou trois ans, la longue série des maisons du faubourg était toute sur une seule ligne ; mais depuis lors, la ville a eu besoin de s'étendre ; aussi, tout le long d'un charmant petit coteau qui longe ses derrières, des maisons nombreuses commencent-elles à s'élever ; c'est ce qui va

prendre bientôt le nom de haute-ville, espace réservé aux maisons privées, tandis que la partie inférieure ou basse-ville, restera consacrée au commerce. Ce commerce vaut la peine qu'on en dise quelques mots.

En tête de tous les magasins de l'endroit, qui sont au nombre d'une quinzaine, se distinguent ceux de MM. L.-A. Dastous et Couillard, frères. Pour vous donner une idée de ce que peut faire l'esprit d'entreprise, joint aux circonstances favorables où se trouve Rimouski depuis quelques années, je citerai pour exemple M. Dastous, tout jeune homme, qui n'a pas encore complété ses établissements, et qui, cependant fait des affaires pour un montant de trois mille et quelques cents piastres par mois, et cela au milieu d'une concurrence formidable. Mais déjà ces brillantes opérations ne lui suffisent plus, et il est obligé de faire construire à côté de son magasin une vaste épicerie qui ne le cédera en rien aux premiers établissements de ce genre qu'on voit à la ville. M. Dastous vient encore d'être nommé président du comité d'organisation formé pour l'établissement d'une chambre de commerce de

tout le district, et dont la première assemblée aura lieu le 31 de ce mois-ci. Vous voyez que les marchands de Rimouski ne se sont pas fait tirer l'oreille pour répondre à l'appel du Négociant Canadien.

Maintenant, il faut que je vous dise quelque chose du fameux havre de refuge dont il est tant parlé depuis deux ans, et qui semblait devenir impraticable, tant il y avait d'endroits qui se le disputaient à des titres à peu près égaux. Il est enfin décidé qu'il sera construit à la Pointe-aux-Pères, à six milles de Rimouski, et qu'un embranchement de trois milles le reliera au chemin de fer intercolonial. Ce n'est pas là une entreprise locale ; elle intéresse toutes les provinces et la navigation océanique. Deux cents cinquante mille dollars ont été votés à Ottawa pour ce havre qui consistera d'abord en un quai de trois arpents construit à la partie la plus avancée de la Pointe-aux-Pères, et que viendront flanquer ensuite deux autres quais de façon à ce que, dans leur enceinte, les plus grands navires puissent trouver un asile. La profondeur de l'eau, à mer basse, sera, à cet endroit, de trente pieds, de

sorte que les vapeurs océaniques du plus fort tonnage pourront s'y arrêter, prendre et déposer leurs passagers, de même que les bateaux de la Compagnie du Golfe. En outre, la navigation pourra facilement être prolongée d'un mois l'automne, et avancée d'un mois au printemps. Les convois d'émigrants surtout y trouveront leur compte. En débarquant à la Pointe-aux-Pères, ils se rendront par l'Intercolonial à Québec en six heures, tandis qu'il leur en faudrait au moins quinze par la voie du fleuve.

Mais, voyez-vous d'ici la vaste importance que la construction de ce havre va donner à Rimouski, et quels développements vont en résulter pour le commerce ? Cette petite ville, de quinze cents âmes à peine aujourd'hui, va devenir le seul port de mer de la province pendant deux mois de l'année, et ses communications avec les Provinces Maritimes seront à peine interrompues pendant trois mois d'hiver. Il y a là le germe de toute une révolution dans l'avenir de la région inférieure du Saint-Laurent ; on calcule que la construction du havre ne prendra pas plus de deux années et que la somme votée à cette fin

sera amplement suffisante. C'est ce qu'on n'aura pas encore vu dans notre pays pour aucune entreprise publique faite par le gouvernement.

*

Je reviens à la politique comme on revient à ses moutons. Aujourd'hui, 26 août les partisans de M. Fiset, de toutes les campagnes environnantes, ont voulu lui faire un grand triomphe. Ils sont venus processionnellement, panaches, rosettes et couleurs au vent, et se sont réunis dans un endroit indiqué où le nouvel élu leur a adressé la parole. J'ai assisté à cette nouvelle manifestation, et voici les paroles que j'ai entendues tomber de la bouche de M. Fiset : « Je vous remercie, messieurs, de m'avoir aidé à arracher le beau comté de Rimouski à *la corruption administrative, à la servitude gouvernementale*. On a déjà fait des tentatives auprès de moi pour me rattacher au char officiel, mais elles seront inutiles, je veux garder ma libre et souveraine indépendance, *j'ai une dette de*

reconnaissance à remplir envers le parti national qui a tant fait pour le succès de notre cause et je m'en acquitterai.

Comptez sur moi ; *je voterai sans crainte contre le gouvernement* toutes les fois que je le jugerai utile à vos intérêts et quoique je n'aie pas voulu signer de programme politique, vous pouvez être convaincus que je ne faillirai pas aux devoirs de tout membre indépendant que la voie des intrigues ministérielles a définitivement séparé du parti qui en est la source et l'instrument.

Pour ceux qui savent ce que parler veut dire, il y a là tout un programme signé moralement par le Dr Fiset, et je commence à croire que les journaux officiels ne sauront plus décidément dans quelle colonne placer le député de Rimouski. Pour nous, il a pris sa place définitivement, et il la gardera, je vous en réponde. Si le docteur n'a pas fait de déclarations plus catégoriques, c'est qu'il y a beaucoup de susceptibilités à ménager dans un comté qui a toujours été conservateur. Il ne faut pas traiter un

malade affaibli par des moyens héroïques ; qu'il prenne d'abord de la vigueur et quand on pourra lui parler le langage des hommes forts, on le fera au nom des principes réformistes et il les acclamera.

Le National, 31 août 1872. – Rimouski, 24 août.

J'ai un trésor de choses à vous dire et le fait est que j'en ai trop ; c'est incommensurable, inénarrable, j'en ferai une maladie.

Vous avez pu voir que les journaux ministériels (je leur pardonne, car ils ne savent ce qu'ils font) ont réclamé à grands cris, avec toute espèce de preuves, telles qu'eux seuls savent en tirer de la lune, le Dr Fiset comme conservateur par essence et partisan assuré du gouvernement fédéral. Que l'élu de Rimouski ait remporté son élection envers et contre les efforts multipliés de l'honorable Langevin, en dépit de toutes les intrigues montées pour assurer sa perte, en dépit

d'une légion de bavards et de cabaleurs venus pour dérouter les électeurs du comté, en dépit de l'argent expédié de Québec par un agent spécial porteur de \$3,000 et qu'on le proclame après cela un appui dévoué du ministère, c'est dépasser cette limite où l'audace se change en délire et en folie furieuse.

Les assertions du *Canadien* à ce sujet sont, entre autres, très précieuses pour les médecins aliénistes, et si la *Minerve* n'avait pas dit déjà que Charles Thibault est un grand orateur, il faudrait réserver pour le *Canadien* seul, l'indulgence qu'inspire la démence ; mais le fait est que les ministériels surpris, bouleversés par les triomphes inattendus de l'opposition, sont devenus tous également insensés.

Donc, depuis huit jours, le Dr Fiset était attiré, tiraillé en tous sens par les journaux officiels, et placé honteusement dans la colonne des moutons de Panurge dont la race est aujourd'hui mortellement atteinte. Ne pouvant trouver aucun appui parmi les indépendants, les organes cartiéristes avaient jugé à propos d'en chercher

parmi les oppositionnistes mêmes ; de cette façon les choses étaient simplifiées, et une seule colonne devenait nécessaire dans le tableau électoral. Cela ressemblait beaucoup à la manière de codifier de l'honorable M. Ouimet, procureur local.

Mais à quoi tiennent les plus profondes combinaisons !! Vous savez que l'honorable M. Langevin est en ce moment à Rimouski ; c'est lui qui a été le grain de sable qui a renversé une si savante opération. Sûrs de leur coup, convaincus que le Dr Fiset, mis au pied du mur, n'oserait se déclarer ouvertement, formellement contre le ministère, les conservateurs de Rimouski avaient concerté de lui faire signer une adresse à M. Langevin, une adresse qui était non seulement une déclaration de principes, mais encore de la plus docile soumission et du dévouement le plus inaltérable.

Il s'était agi d'abord de ne présenter qu'une adresse de bienvenue, simple acte de courtoisie auquel tout le monde de l'endroit, nationaux et conservateurs, aurait sans doute participé. Mais,

emportés par le délire qui marque chacun de leurs pas depuis qu'ils se sentent perdus, les attachés du pouvoir commirent l'imprudence de substituer à cette adresse celle que je vous transmets sous ce pli, dans l'espoir, comme je viens de le dire, de l'imposer au Dr Fiset, et, par là, de le lier irrévocablement à leur cause.

Aujourd'hui donc, le porteur de l'adresse en quête de signatures, a rencontré dans la rue le Dr Fiset et lui a demandé d'apposer sa griffe à ce document panurgitique ; je n'étais pas présent, mais quelques minutes après, j'ai rencontré le Dr Fiset ; il avait encore la rougeur au front et sa lèvre tremblait à l'idée de l'insulte qui venait de lui être faite : « C'est par trop d'audace et de cynisme, s'écria-t-il ! Me demander de signer une pareille adresse, à moi contre qui le ministère, et M. Langevin en particulier, ont dirigé leurs plus violents efforts, à moi qui ai reçu tous les outrages et toutes les insultes durant la campagne électorale, à moi que *ces gens là* ont flétri de toutes espèces de vilénies odieuses, et que, d'un autre côté, le parti national a appuyé de toutes ses forces et de tout son dévouement, c'est me faire

le plus sanglant outrage que j'aie reçu de leur part. Je vous autorise, M. le correspondant du *National*, à reproduire textuellement ma réponse que voici : « J'ai dit que, s'il s'était agi d'une simple adresse de bienvenue, probablement je l'aurais signée par politesse, mais que, POLITIQUEMENT, je ne pouvais mettre mon nom au bas de celle qu'on me présentait. Je vous déclare en outre que si l'on était venu me faire cette proposition chez moi, j'en aurais mis le gérant à la porte. »

Est-ce que, désormais, cela paraîtra suffisant aux journaux subsidiés, et persisteront-ils à maintenir le Dr Fiset dans la colonne néfaste où s'alignent tristement tous les ramollis ? j'en doute ; ils prétendront que M. Fiset a encore fait là acte de dévouement au ministère, et que cette nouvelle preuve de sympathie le classe plus que jamais parmi les conservateurs aussi aveugles qu'encroûtés qui forment seuls, maintenant, les rangs de leur parti. Soyez certain que vous verrez éclore de leurs bureaux de rédaction une explication favorable de ce refus indigné du Dr Fiset, et qu'ils ne s'en montreront que plus

convaincus de l'attirer à eux.

Voici l'adresse en question, et dont je me suis procuré le brouillon immortel, pour l'inscrire dans nos archives politiques. Je vous l'envoie la veille du jour où elle doit être présentée, comme primeur et comme régal.

*À l'honorable Hector-Louis Langevin, C. B.,
ministre des Travaux Publics de la Puissance du
Canada.*

Monsieur,

Votre arrivée en cette ville, quoique inopinée, est une occasion que saisissent avec empressement les soussignés habitants de cette ville et des paroisses environnantes, pour vous exprimer leurs sentiments et vous adresser en même temps une cordiale bienvenue.

Nous continuons de voir en vous un membre actif et dévoué du gouvernement fédéral, auquel, depuis l'époque de la confédération des provinces, nous devons une prospérité générale et croissante, justement attribuée à la politique

ministérielle approuvée des représentants du peuple, et dont vous êtes, à notre louange, l'un des adhérents les plus fidèles.

Les résultats de cette politique véritablement populaire ne peuvent être méconnus ; et ils sont proclamés comme vrais et comme faisant honneur au parti conservateur qui les a produits.

Le comté de Rimouski est fier d'avoir toujours embrassé avec conviction et confiance les vues du parti conservateur, et l'administration actuelle est en droit de croire, comme par le passé, que personne ne déviara jamais en rien de la ligne de conduite dictée par cette conviction et cette confiance.

En cette occasion, permettez-nous de vous dire que nous sommes heureux d'avoir à vous remercier de ce que, tout en contribuant comme membre de l'administration fédérale, au bien du peuple de la puissance, vous ayez songé aux améliorations publiques que requièrent dans notre comité les intérêts du commerce et de la grande navigation ; car nous avons lieu d'être satisfaits de participer aux améliorations de ce

genre en autant que le réclament les intérêts publics et locaux.

C'est en formulant ces pensées et ces sentiments, en commun avec la majorité des citoyens électeurs de ce comté, que nous nous soucrivons, honorable Monsieur ? Vos serviteurs très humbles.

Rimouski, 24 août.

Vous comprendrez qu'après avoir enfanté un pareil document, les conservateurs aient été justement fiers d'eux-mêmes. Rimouski, comme tous les chefs-lieux importants de campagne, regorge de petits chercheurs de places, d'abonnés de gouvernements, de petits officiels, d'affamés de toutes sortes, qui s'imaginent que le ministère aura une bouchée pour chacun d'eux, et qui ne se doutent pas que le patronage est limité si la vénalité ne l'est pas. J'en ai rencontré un bon nombre aujourd'hui. Ils font semblant de triompher, ils bondissent de joie de ce que le Dr Fiset ait refusé de signer : « *C'est ce que nous voulions*, s'écrient-ils, il nous fatiguait de ne

pouvoir compter définitivement le Dr Fiset parmi nous ; maintenant il s'est prononcé ; le voilà à jamais *compromis*. » Compromis !! ce mot me fait reculer de dix pas en l'écrivant. Voilà donc M. Fiset compromis parce qu'il s'est déclaré formellement, ouvertement fidèle à ceux qui ont appuyé et fait triompher sa candidature ! Compromis, parce qu'il a brisé les derniers liens qui l'attachaient à un parti politique abîmé dans sa chute ! Compromis, parce qu'il a repoussé un piège grossier et remis à leur place des intrigants fourvoyés par leur effronterie ! C'est impayable, sur l'honneur, et si je n'avais pas une belle situation au *National*, une situation enviée de tous les chroniqueurs canadiens, je voudrais être député pendant une quinzaine pour me compromettre comme cela une fois par jour.

À part l'affaire de l'adresse qui prend une très petite part de la préoccupation publique, toute l'attention des Rimouskiquois et Rimouskichiens est dirigée vers la lutte que M. Jetté fait à Montréal si glorieusement et, j'espère le dire bientôt, victorieusement. Il n'y a pas de paris ouverts, parce qu'on ne trouve plus de

conservateurs qui veulent parler ; on en trouve seulement qui rient jaune, de ce jaune néfaste, indice de tant de perturbations domestiques, et qui est maintenant épandue sur toutes les physionomies de conservateurs mis en déroute. M. Sylvain, le candidat évincé, est le seul qui ait pris son parti dignement, convenablement. Il va se remettre à ses affaires, poursuivre ses débiteurs et *trionpher* devant les tribunaux. Il faut toujours se rattraper d'une manière ou d'une autre.

Dimanche, 25 août.

Ce matin, à la sortie de l'église, M. Langevin a reçu l'adresse qui lui était présentée. Je suis incapable de vous transmettre sa réponse qui remplit six pages de grand papier et qui, du reste, n'a pas un intérêt tel qu'il faille faire des frais pour la reproduire. L'honorable ministre l'a accompagnée d'un petit speech horriblement mal dit. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'un homme habitué à parler depuis vingt ans sur les hustings, aux assemblées publiques et dans les chambres,

ne soit pas encore capable de faire une phrase. Il a dit entre autres choses qu'il espérait que les représentants du comté de Rimouski continueraient la politique traditionnelle de ce comté et ne se sépareraient pas du gouvernement qui ne demande qu'une chose, l'union. Vous savez que les Russes sont très unis sous le spectre du czar, et que dans la Tartarie, les sujets du grand Lama n'ont pas la moindre velléité de discordes. Le petit discours de circonstance, détestable en la forme, expression, quant au fond, des banalités ordinaires, a laissé les auditeurs figés.

Heureusement qu'un petit cochon de lait qu'un habitant promenait dans une poche, a eu la bonté de nous distraire par ses cris, et, qu'immédiatement après le speech du ministre, un marchand de drogues, de panacées et de tous les poisons connus pour guérir tous les maux, a débité les plaisanteries habituelles aux empiriques, car, sans cela, les trois quarts des auditeurs seraient encore sur place à attendre au moins un prétexte pour avoir de l'enthousiasme.

Le Dr Fiset n'a pas daigné répondre au discours du premier apothicaire, et il s'est bien amusé de celui du second. L'honorable ministre part demain pour Ottawa avec M. Brydges qui lui donne un train spécial de Trois-Pistoles, à la Rivière-du-Loup, quoique les trains ne circulent pas encore sur cette section de l'Intercolonial.

Le National – 30 septembre 1872.

Savez-vous que c'est une chose très difficile que de travailler dans Québec ? On n'est environné de tous côtés, que de sinécuristes, d'employés de tous grades, de buralistes et d'avocats-aspirants, ou aspirants-avocats, dont la besogne est terminée dès quatre heures de l'après-midi, et qui ne songent qu'à se battre les flancs tout le reste du jour. Le nombre des flâneurs qui côtoient incessamment les vieilles maisons et les murs lézardés de l'antique capitale, bâillant à un rayon de soleil et suivant dans les airs la fumée de leur cigare, est incroyable dans une ville dont la population est si bornée. On ne

songe véritablement ici qu'aux plaisirs, les affaires viennent ensuite. Qu'on mette à la place des matrones qui dominent la société québécoise, des femmes de goût, d'une certaine culture, d'une instruction passable, de quelque indépendance d'esprit, et vous en ferez un petit paradis social. Malheureusement, les salons de conversation, cette atmosphère indispensable aux gens de pure vocation intellectuelle, manquent généralement ici ; on va les uns chez les autres, mais pour débiter des cancans, se raconter les petits épisodes du dernier bal, faire des remarques vulgaires, dire des médisances sans sel qui ne touchent qu'à des particularités sans intérêt, raconter la couleur de la livrée domestique, le nombre des plats servis, l'attitude de tel ou telle, l'heure du départ de chacun, les petites satisfactions personnelles, enfin toutes les mesquineries d'esprit et de cœur d'une société qui s'occupe d'objets infinis.

Le nom de Son Excellence, Lord Dufferin, est dans toutes les bouches. « On n'a jamais eu un gouverneur comme celui-là », répètent à l'envi les mères de famille, et toutes les jeunes filles qui

envient le sort de Milady. En effet, chaque soir, c'est un festival brillant, une réception sans cérémonie, mais étincelante de luxe, à la citadelle. Les gourmets ne portent plus à terre et les physionomies s'allument. C'est le service surtout qui stupéfie les descendants de nos ancêtres : quarante à cinquante valets à livrée éblouissante, galonnée d'or, une table couverte d'argent massif, de cinquante couverts seulement, mais qui se dessert et se ressert comme par un coup de baguette pour les invités qui suivent un orchestre continu de quarante exécutants payés chacun \$5.00 par jour, des cavalcades, des jeux athlétiques, le lendemain pour faire digérer la salade mayonnaise et la charlotte russe de la veille, des danses, des courses, des sauts, un sport, une liesse de tous les jours.

Comment voulez-vous qu'en face de ces réjouissances, avec un pareil spectacle sous les yeux, les pauvres diables de soldats qui gardent ou simplement regardent la citadelle, ne perdent pas la tête ? L'autre jour, l'un d'eux, de faction, a été surpris en flagrant délit de sommeil à son poste, et traduit, à la suite de cet exploit militaire,

devant une cour martiale. La sentence qui le condamne probablement à être pendu haut et court entre deux dindes truffées a été transmise à Ottawa pour ratification. Se trouvera-t-il des ministres assez impitoyables pour faire exécuter ce malheureux, qui n'aura fait que lécher des fonds de bouteille ? C'est ici que l'on va bien voir si le ministre de la milice est un homme de bronze. Ce serait du reste une mauvaise politique que de trancher les jours de ce fils de Bellone dans un temps où la citadelle ne compte que cinquante défenseurs. Oui, cinquante seulement, dont le temps se passe en corvées, en factions, outre celui qu'ils mettent à tirer le canon de midi et de neuf heures du soir.

Que sur ces cinquante hommes il y en ait un qui ronfle à une heure indue, c'est bien le moins qu'on offre au tribunal de Genève, ce témoignage de la sécurité profonde où sa décision arbitrale vient de plonger les deux hémisphères. Conservons les jours de ce pochard de la Puissance comme un emblème vivant de la fraternité de deux grands peuples, et qu'en face de ce sommeil illégitime toutes nos haines

s'apaisent, toutes nos craintes des Fenians s'évanouissent.

*

On dit que Québec est une ville littéraire et Montréal une ville de commerce. Cela est assez vrai, mais ce qui l'est davantage, c'est que la capitale est plutôt une ville d'aspirations littéraires, de prétentieux littéraires. Je vois ici bon nombre de jeunes gens qui se croient sérieusement des écrivains, parce qu'ayant beaucoup de loisirs, ils barbouillent du papier à discrétion.

J'en vois d'autres, pris d'émulation, qui veulent débiter à leur tour, sans avoir rien appris, sans rien savoir, qui ne se doutent pas que le style est un art laborieusement, patiemment acquis, que personne ne naît écrivain, mais qu'il faut se former à l'être, que le plus beau génie du monde n'écrirait que des monstruosité, s'il n'était pas aidé par une science profonde et une longue

observation jointe à un exercice continuels de la forme, que les plus grands écrivains ont toujours été les plus grands travailleurs, qu'il ne suffit pas de sortir du collège et d'entrer à un journal pour tenir déceimment une plume, qu'enfin, dans notre siècle surtout, pour occuper les derniers rangs de la phalange nombreuse qui distribue le pain intellectuel de tous les jours, il faut savoir quantité de choses, et qu'un simple correcteur d'épreuves ferait bien mieux coller des affiches s'il ne possède de tous points – l'histoire et la géographie.

Si la jeunesse canadienne voulait enfin se bien convaincre qu'un écrivain n'est pas un casseur de pierres, nous ne verrions plus le spectacle déplorable que nous donnent nos journaux, nous ne verrions plus des individus parfaitement ineptes, absolument incapables, s'y chercher une carrière comme un pis-aller, et nous serions débarrassés une fois de cette espèce prétentieuse autant qu'ignorante qui rend impossible la lecture de nos journaux à l'étranger, et n'enseigne à notre peuple que le moyen le plus rapide de perdre sa langue. – Nous ne verrions plus des

traductions dont chaque alinéa est un outrage au sens commun, des noms de ville pris pour des noms d'homme, des portions entières de continent déplacées, la capitale du Japon transportée en Afrique, les deux pôles intervertis, des dépêches qui plongent le Groënland dans la mer des Indes et qui donnent au czar pour sujets tous les habitants de la Polynésie.

Je demande que la liberté de la presse ne soit plus tolérée en Canada jusqu'à ce qu'il se soit formé des journalistes, et qu'on établisse un bureau de censure qui jette au feu invariablement tous les livres ou pamphlets écrits en algonquin. Il est déjà trop difficile, dans notre pays, de gagner sa vie avec du style, pour qu'on y tolère les gâte-métiers qui n'ont pas encore fini leur apprentissage de maçons.

*

M'est avis, pour faire une nouveauté piquante, d'aborder la colonisation et l'émigration. C'est là

un sujet conjoint qui n'a jamais été traité dans notre province. Comment vous trouvez-vous à Montréal des émigrés français qui y ont pris refuge ? On dit que vous avez maintenant des boulangers et des cuisiniers ; ici, nous ne mangeons encore que du mastic et des semelles de bottes sauvages. La graisse à flots dans les mets joue le même rôle qu'au temps où nos ancêtres parcouraient les bois et arpentaient en trappeurs tous le continent américain. À propos d'émigrés français, il court de curieuses histoires. Un certain nombre d'entre eux, gens sans métier, mais d'éducation, séduits par de fallacieuses peintures de notre pays, induits à y venir par l'idée que les loyers et les vivres ne coûtaient qu'un prix nominal, ont quitté la France avec la conviction de devenir grands seigneurs dans la province au bout de quelques années. Plusieurs d'entre eux ont déserté des positions honorables, et les voilà maintenant sans le sou, à la recherche de navires pour retourner en qualité de matelots dans leur patrie. Nous sommes habitués à un peu d'exagération chez les émigrés français, nous savons même avec quelle facilité ils rejettent sur

autrui le blâme pour tout ce qui leur arrive, mais quand on voit d'honnêtes gens, absolument étrangers les uns aux autres, venir faire le même récit des leurres dont ils ont été dupes, des splendeurs qu'on a fait miroiter à leurs yeux cela donne à réfléchir sur les moyens employés pour capter le public français.

Loin d'encourager l'émigration, de pareilles manœuvres auront pour effet certain de l'arrêter court, et notre pays, qui n'est pas déjà trop séduisant par lui-même, deviendra un véritable sujet d'horreur. Ce qu'il nous faut, c'est une immigration d'artisans, d'ouvriers et d'industriels. Nous manquons absolument d'hommes spéciaux pour les nombreuses industries qui n'en sont encore qu'à leur berceau, et dont le développement est assuré. Que cette classe d'hommes vienne en Canada, elle y trouvera presque invariablement l'aisance et bientôt une petite fortune ; mais qu'on y envoie indistinctement tous les individus sans métier ni profession, simplement pour faire nombre et toucher la commission de tant allouée par tête, c'est le pire service qu'on puisse nous rendre,

c'est grossir encore les difficultés déjà trop nombreuses que nous avons à coloniser la province. M. Vannier, l'agent de la société forestière de France, est le seul qui ait compris les besoins de notre pays, et qui ait adopté un plan de colonisation pratique, grâce auquel mille familles alsaciennes, lorraines, champenoises et belges vont être transportées en Canada d'ici à trois ans.

Ce plan est déjà même en plein commencement d'exécution ; je vous en parlerai au long, dans ma prochaine correspondance ; les détails en sont intéressants et méritent d'être connus. J'y vois tout un germe d'une nouvelle colonie française en Amérique. Nous avons besoin de la France moderne, de la France modifiée, nous qui ne vivons que de souvenirs et qui perdons de plus en plus notre langue, faute de pouvoir l'adapter aux conditions de notre époque, faute de connaître tous les termes scientifiques, industriels, commerciaux, que nous empruntons aux Anglais, et qui constituent un langage à part dans l'économie moderne.

L'Université Laval fait de louables efforts

dans le sens que j'indique en ce moment. Elle a institué, pour le public des cours spéciaux, gratuits, où quatre fois par semaine, des professeurs éminents mettent la science à la portée de tous. Cette institution véritablement éclairée, progressive, forme des hommes ; et, certainement, il ne se passera dix années sans que les résultats sociaux s'en fassent merveilleusement sentir, sans que le niveau intellectuel n'ait été de beaucoup rehaussé.

Le National – 23 janvier 1873.

Je remarque avec une irritabilité croissante combien peu ou point les journaux canadiens s'occupent des événements importants. Ils donnent bien à l'envi quantité de reproductions qui servent de bouche-colonnes, mais dont la plupart ne contiennent aucun aliment et ne laissent rien dans l'esprit. Ce qui intéresse, ce qui donnerait des idées, ce qui formerait une éducation convenable, semble étranger à mes confrères. Je ne sais si c'est parce que la malle est

tous les jours trois ou quatre heures en retard – une semblable excuse a du bon, mais ne peut valoir toute une semaine, malgré la meilleure volonté possible chez le lecteur – et je suis porté à croire qu’avec beaucoup d’efforts, on pourrait se rendre passable deux fois sur six.

Or, voilà le Hic. Le niveau ordinaire de la presse exempte les journalistes canadiens de se donner de la peine, et le chroniqueur, bête de somme sublime, est obligé de tout faire. Autant je méprise mes confrères, autant je suis prêt à donner quatre ou cinq heures tous les jours aux nationaux, les plus beaux types de notre race. J’ai donc depuis lundi ramassé un trésor de faits et de choses qui me permet de m’atteler en pompe comme pour un mariage du *high life*, et il y a tout à parier que la présente chronique va devenir la huitième merveille du monde.

Vous avez souvent entendu parler, lecteurs, de ces fameuses merveilles qu’on cite à tout propos dans les livres et dans la conversation, mais vous ignorez absolument en quoi elles consistent. Du temps que les hommes étaient imbéciles, c’est-à-

dire jusqu'à tout récemment, on ne comptait que sept merveilles, – évidemment le parlement de Manitoba était inconnu – mais depuis la Confédération surtout, le nombre de ces merveilles s'est accru étonnamment. Il y a entre autres le *Drill Shed*, le dernier rapport sur l'émigration dans la province de Québec, *l'Album de la Minerve*, l'invention du *grecian bend* et les poésies de William Chapman qui vont paraître, être mises en volume, malgré les protestations de tous les éditeurs connus.

Je ne dirai rien des sept merveilles de convention, telles que 1° les Pyramides, ce mystère du passé, cette énigme du présent et cette provocation faite à la durée destructive ; 2° ni des jardins suspendus de Babylone, 3° ni de la statue de Jupiter Olympien, la plus grande œuvre de Phidias, faite d'or massif et posée sur un trône de 70 pieds de hauteur ; 4° ni du temple de Diane, à Ephèse, qu'on mit 220 années à construire, qui avait 425 pieds de long sur 225 de large et que supportaient 127 colonnes de marbre d'une hauteur de 60 pieds ; 5° ni du mausolée d'Halicarnasse, élevé à la mémoire de l'époux

Mausolus par sa veuve Artémise ; 6° ni du phare placé à l'entrée du havre d'Alexandrie, qui avait 450 pieds de hauteur et qu'on pouvait voir à une distance de cent milles ; 7° ni enfin du colosse de Rhodes, image en bronze d'Apollon, qui avait 105 pieds de hauteur et entre les jambes duquel passaient les plus gros navires sans que jamais il lui prît envie d'écartier les dites jambes.

Tout cela, c'est de l'histoire ancienne, et a été du reste dépassé par le *Saint Patrick's Hall* dont les ruines *encore fumantes*, style de fait divers, attestent l'instabilité de la glorieuse institution des pompiers. Les hommes sont ainsi faits ; quand ils ont des merveilles, ils ne savent pas pomper dessus, et le fléau dévorant les calcine. Mais j'en reviens à mon trésor de faits et de choses.

Le Japon m'a particulièrement intéressé cette semaine. J'ai constaté que le *horse disease*, parti des rives du Canada, avait pénétré jusque dans ce pays des queues chevelues, et que les Japonais avaient remplacé leurs chevaux par des chameaux. Le mikado, empereur spirituel et

temporel, a de plus fait donner avis aux acteurs et lutteurs que l'exercice de leur profession ne serait plus toléré que pendant trois ans. Les Japonais cessent d'être astreints à se raser la tête, mais la huppe reste obligatoire. Des commerçants indigènes ont reçu l'autorisation de construire des chemins de fer et des lignes télégraphiques ; enfin, le jour de ses noces, l'empereur de Chine a reçu en présent deux énormes chandelles rouges pleines de poudre et de balles. Il paraît que le rouge est la couleur nationale en Chine, ou du moins la couleur impériale. Aux noces dont dit est ci-dessus, il y avait une vingtaine d'individus portant des parapluies écarlates couleur du soleil dans les pays chauds, puisque l'empereur est le fils du soleil ; en dehors de ces parapluies, tout était jaune, couleur néfaste et de circonstance, endossée par dévouement et par analogie par un certain nombre de mandarins tous plus porteurs de queues les uns que les autres. Il y avait encore des éventails de toutes les couleurs pour corriger l'éclat trop décisif des premières.

Dans les pays civilisés, on se marie sans parapluie et sans éventails, mais le nombre des

mandarins ne tarde pas à devenir tout à fait alarmant.

Cette observation m'aide à passer au grand événement du jour qui est l'acquisition de la baie de Samana par une compagnie américaine, aux lieu et place du gouvernement des États-Unis. Le diable n'est pas pire que ces Yankees-là ; il ne leur a fallu que trois semaines pour négocier un acte dont les conséquences seront incalculables, et déjà ils le mettent à exécution, déjà le drapeau américain est planté sur la presqu'île de Samana qui contient le plus magnifique port de mer des Antilles, un port qui est la clé de l'Amérique Centrale. Je ne rappellerai pas en détail les clauses de cette convention extraordinaire qui rend une compagnie privée maîtresse absolue d'un territoire étranger, ces clauses, on peut les voir dans n'importe quel journal américain, mais je citerai, à titre de curiosité ce que dit à ce sujet le *Herald* de New York, journal d'ordinaire annexionniste :

« Nous ne voulons pas de nouvelles possessions dans le Pacifique ni nulle part

ailleurs. Notre territoire est suffisant en étendue, et pendant de longues années nous avons assez à faire pour le développer. Mieux vaut employer notre énergie sur notre propre continent que d'introduire dans nos affaires de nouveaux éléments propres à détourner notre attention et à troubler les relations sociales et politiques de notre peuple. Les îles Sandwich, de même que toutes autres possessions insulaires, seraient plutôt une charge qu'un profit, et deviendraient de toute façon un fardeau pour la République. »

Non seulement la compagnie en question a pris possession immédiate de la presqu'île Samana, aussitôt cédée, mais elle s'est de suite mise à l'œuvre pour y organiser des établissements d'instruction. Des bureaux d'émigration sont établis à Boston et à New York, et l'on compte sur un nombre considérable d'émigrés de la Nouvelle-Angleterre. À Boston seulement, il paraît qu'il y a une quarantaine de familles prêtes à partir, et l'on fera place à tous ceux qui voudront concourir par leur travail à développer les ressources de l'île. Voilà comment les Américains font marcher les choses. Ici, l'on

discute pendant trois ans sur une charte de chemin à lisses de bois, et, quand la charte est obtenue et les actions souscrites, on lève une pelletée de terre et tout est dit.

À propos de la mort de Napoléon III, le *Herald*, que je citerai encore, publie des réflexions que j'oserai dire inspirées, tant elles portent une lumière certaine sur l'état de la France actuelle :

« Pour l'observateur impartial il est presque inutile de faire remarquer que l'Angleterre a fait à peu près tous les frais de ce qu'il y a eu de pompe autour de sa tombe... Or il importe peu que l'Angleterre rie ou pleure, en tant que cela concerne la république française. Il est devenu de mode parmi les impérialistes et les royalistes de dire : « la république de Thiers ». La manifeste indifférence de la France, en face de la mort de Napoléon, répond à cela. C'est une nouvelle affirmation de la croyance du peuple dans ce qui est, croyance qui a donné sa première manifestation dans les milliards que la France a fournis à la République pour payer « la gloire »,

les oripeaux et les folies du second empire. Le fait que les Bourbons et les d'Orléans n'ont pas saisi l'occasion que leur offrait cette mort, est une nouvelle preuve non seulement de la faiblesse de leur cause, mais aussi de cette vérité que la République est la seule chose possible, au moins quant à présent. Dans la sagesse et la modération de ceux qui sont à la tête du vrai républicanisme en France résideront les chances de sa stabilité.

Si les Français ont dans leur nature une légèreté qui les fait sans cesse courir après les choses nouvelles, ou si, au contraire, les soulèvements et les répressions depuis 1789 sont dus à la persistance de ce peuple à poursuivre le *self government* chaque fois qu'une chance se présentait, c'est une question à résoudre. Les traits nationaux ne se forment pas en un jour. Avant la Révolution, les Français n'étaient pas plus légers en politique qu'aucun autre peuple. Le reproche qu'on leur fait s'affaiblit singulièrement lorsque nous nous souvenons que toutes les royautés et la féodalité de l'Europe ont conspiré contre les républiques de France. Quand les Français ont été livrés à eux-mêmes, ils ont saisi

toutes les occasions de revenir à la République. »

S'il reste encore quelqu'un qui n'est pas convaincu à la lecture de ces lignes, qu'il soit anathème.

Le célèbre Hepworth Dixon qui a publié un livre remarquable sur les États de l'Ouest où il a séjourné trois ans, vient de faire un voyage en Russie, et il révèle les grandeurs inconnues de ce peuple qu'on se plaît à appeler barbare. Parlant des privilèges que les czars ont toujours prodigués dans leur empire aux Allemands, il s'exprime ainsi :

« L'Allemand veut en toute chose de l'ordre et de la méthode, il a foi dans l'importance des détails. L'expérience lui a fait comprendre que tel homme est propre à fabriquer des voitures, tel autre apte à écrire un poème ; celui-ci saura former des soldats, celui-là diriger un navire. Il aime à voir ses entreprises marcher avec la régularité d'une machine ; il se lève de bonne heure et se couche tard. La pipe à la bouche, une pinte de bière sur sa table, une paire de lunettes sur le nez, il travaille seize heures par jour sans

s'imaginer que la tâche est au-dessus de ses forces. Il ne s'absente guère de son bureau et n'oublie jamais le respect qu'il doit à son chef. Dans les emplois de confiance, il est la probité, l'intelligence incarnées. » Ce sont là des qualités réelles qu'on ne lui conteste pas, mais pourtant des qualités d'employé. Certes, elles lui appartiennent ; de temps immémorial, il est mercenaire et domestique de tout le monde. Il a toujours été, en France comme en Russie, soudoyé, garde du corps, suisse de cathédrale, concierge, balayeur de rues, cireur de bottes, agent de police, commis aux écritures. Il a le tempérament convenable à ces divers offices. Malgré sa fortune récente, les qualités maîtresses de l'homme lui font défaut : il est étranger au génie, à la vertu, à l'exercice du pouvoir ; il est fait pour obéir et non pour commander. Il est d'ailleurs lourd, grossier, servile, insolent dans la prospérité, et justifie en ce moment le proverbe villageois qu'il vaut mieux voir une cathédrale s'écrouler qu'un pauvre homme devenir riche. »

Pour moi, ce que j'aime chez les Allemands, c'est qu'ils quittent l'Allemagne. Des deux seuls

ports de Brême et d'Hambourg, il en est parti, dans le cours de l'année dernière, cent quarante mille pour les États-Unis. On dirait presque des Canadiens. Aussi, je m'étonne à bon droit de ce que M. de Bismark, que le *Canadien* comparait dernièrement à Sir George Étienne, n'ait pas encore affirmé que ce sont les Américains qui émigrent en Allemagne, et non les Allemands qui émigrent en Amérique.

Pour parler de ce qui regarde plus particulièrement le Canada, je dirai qu'il serait temps d'en finir avec cette scie atmosphérique qui dérouté tout le monde et retient tous les chemins de fer depuis un mois. Sans doute je ne saurais en vouloir à l'Être Suprême de ce qu'il nous fait geler et fondre tour à tour sans la moindre transition ; c'est son droit. Jadis, si l'on en croit les géologues, il y eut la période glaciaire, puis le déluge, mais à des intervalles excessivement distants. Aujourd'hui c'est tout autre chose ; nous sommes figés et frits conjointement ; dans les vingt-quatre heures ce sont des glaçons, durs comme le granit en des avalanches de neige potée qui vous tombent sur

l'occiput. – C'est blessant – À l'heure qu'il est les gouttières déversent ; dans deux heures, on se cassera le cou et tout le monde aura l'onglée. La conscience d'un député ministériel a seule cette tergiversation, cette inconstance et cette perfidie.

Ô mon pays, pourquoi n'es-tu pas l'Allemagne ? au moins on pourrait te quitter, mais allez donc partir par le Grand-Tronc dans ces temps de misère et d'incertitude ; parvenus à Saint-Lambert, vous resteriez deux jours, bloqué, comme on dit, à moins que vous soyiez une semaine à la Pointe-Saint-Charles, espérant à tout moment continuer et n'osant pas descendre du train de peur de n'en pas trouver d'autre de l'hiver.

Le National – 6 février 1873.

Je pars, j'arrive. Toute la vie est dans ces deux mots ; l'homme est un atome toujours en mouvement, c'est là seul ce qui le distingue du grain de sable dont l'immobilité même n'est

qu'apparente. En effet, si notre organe visuel n'était pas si imparfait, nous verrions aisément le grain de sable se mouvoir, mais nous ne le voyons pas ; c'est par la même espèce d'aveuglement qu'on ne voit jamais la poutre qu'on a dans l'œil.

Ce qui prouve combien parfois le mouvement nous échappe, c'est que lorsque vous êtes dans le Grand Tronc, vous ne le voyez pas du tout avancer ; c'est par un effort d'imagination qu'on arrive au terme de son voyage. Je viens d'accomplir un prodige ; j'ai réussi à me rendre de Montréal à Québec, sur cette voie ferrée qui est tous les jours quatre ou cinq heures en retard ; si l'on additionnait toutes ces heures, on arriverait au bout de l'année à un retard de trois mois. Je propose que le Grand Tronc prenne en bloc ces trois mois et que le reste du temps il soit exact ; tout le monde y gagnerait, et surtout les lecteurs du *National*, gens impatients outre mesure de lire mes chroniques.

Il est donc vrai que j'ai quitté Montréal et mes amis d'autrefois devenus propriétaires, rentiers,

spéculateurs et autres turpitudes inabordables, mes amis mariés dont aucun ne m'a offert même la perspective d'une belle sœur ; ils m'ont fait jouer au baccarat, à l'écarté, ont dévoré mes chroniques avec leurs atouts et ont souscrit entre eux pour me renvoyer à Québec parce que je refusais d'être leur hôte et leur amphitryon jusqu'à extinction complète ; j'ai quitté Victor, Durat et Philippe, cafés et restaurants français, mes délices, mes coupes d'ivresse où je buvais l'oubli de mon maigre passé et les caressantes duperies de l'avenir ; j'ai quitté mon propriétaire pliant sous le poids de ses cinq mille abonnés insatiables, j'ai quitté les tables surchargées où Durat nous fait avaler douze à quinze plats sans qu'on s'en aperçoive, et pourquoi ? pour venir ici sur ce cap désolé, battu par tous les vents, manger de la morue sèche, du fromage raffiné, du boudin et des crêpes, en compagnie de sept à huit pauvres diables qui boivent de l'eau pure et passent les vingt-neuf derniers jours du mois à se rappeler les extravagances du premier.

Vous savez que l'employé du gouvernement est un être mensuel, qui ne fait rien qu'en vue du

premier du mois, qui rapporte tous ses actes à cette date éloquente, et qui ne s'endette, ne se grise, ne commet des débauches inouïes que parce que, douze fois dans l'année, il y a un mois qui commence vingt-quatre heures durant. Quelle bonne pâte qu'un employé public et comme la croûte ne tarde pas à la couvrir ! L'employé québécois surtout a tant de loisirs qu'il en est comme ennuyé et a presque envie de s'en prendre au gouvernement qui le rend utile en l'assujettissant. J'ai beau tourner les yeux de tous les côtés, je ne vois ici que des fonctionnaires à tous les degrés et à tous les titres, grands joueurs de whist, de billard, buveurs de cocktails, les meilleurs garçons du monde, n'ayant qu'une aversion, ces vingt-neuf jours dont je vous parlais tout à l'heure, fraternisant bien, sans doute parce que toute concurrence entre eux est impossible et que leur état n'admet pas les jalousies de métier, enfin, pouvant vous prêter par ci par là quatre piastres jusqu'au lendemain, qui est le jour critique pour tout le monde.

Quelle vie végétative que celle de la capitale l'hiver ! Québec est un banc de mollusques gelés.

Ne sachant que faire, en dehors du mouvement humain, isolés de la civilisation pendant six longs mois de l'année, les citadins de la ville historique se font mutuellement leurs portraits dans les deux ou trois journaux qu'ils possèdent et se dévisagent sous tous les pseudonymes possibles. Ce sont là les tristes et chétifs passe-temps qu'ils préfèrent ; ennuyés, oisifs, ne pouvant occuper que leur langue et ne trouvant pas de sujets qui l'exercent, ils se rejettent l'un sur l'autre et nourrissent leur public de toutes les médisances ramassées chez toutes les commères, de toutes les petites histoires inventées par le dépit des uns et des autres et exhumées du tombeau de deux ou trois générations. – Ces productions misérables, côtoyant le libelle et la diffamation, sans sel, sans intérêt, sans portée et sans observation, forment partie de cette masse aussi confuse qu'insipide qu'on est convenu d'appeler la littérature de Québec. Au moins, dans les portraits de Placide Lépine, que publiait l'an dernier *l'Opinion Publique*, y avait-il une forme assez soutenue, des aperçus semés ça et là, une certaine élévation qui leur méritaient l'accès dans une sphère

secondaire des œuvres de style, mais aujourd'hui les portraits sont dégénérés en caricatures sous la plume de Pique-fort, et en grimaces sous celle de Laurent.

Cependant, les Québecquois s'amuse à ces niaiseries venimeuses ; qu'ils apprennent une petite histoire ignorée sur le compte de tel ou tel, ou qu'ils lisent imprimés dans un journal des cancans odieux qu'on se répétait discrètement à l'oreille avant qu'un barbouilleur quelconque eût pris la plume, c'est ce qui les charme et les intéresse avant tout. Grands dieux, que peuvent-il faire, me direz-vous ? Les uns, enfermés dans leurs boutiques, que visitent cinq ou six clients par jour, les autres guettant dans leurs bureaux déserts, ne sachant que devenir après quatre heures du soir, lorsqu'ils ont monté et descendu trente fois la rue Saint-Jean, n'ayant qu'un seul endroit de réunion, qui est le cercle de Québec, ne possédant aucun des éléments de la vie sociale, ne voyant autour d'eux aucun mouvement, mais des gens désœuvrés, ennuyés et figés, privés de la malle même au moins deux fois par semaine, n'étant pas formés encore à

cette vie intellectuelle qui est un creuset quotidien pour les idées, ne recevant aucun contact du dehors, livrés à la maigre et monotone ressource d'eux-mêmes, se voyant implacablement tous les jours, comment veut-on que cela ne finisse pas par leur porter sur les nerfs, et qu'ils ne s'en veuillent pas mutuellement de se trouver aussi ennuyeux, aussi vides, aussi pitoyables les uns que les autres. Le cancan et les portraits de toute provenance n'ont pas d'autre origine.

Je lisais dernièrement une fort intéressante et fort ingénieuse étude sur le suicide. Toutes les causes de cet acte étrange par lequel on porte les mains sur soi-même y sont clairement indiquées. Le suicide, outre qu'il est souvent épidémique, vient presque toujours à la suite des mêmes circonstances déterminantes, des mêmes conditions fatales, comme une maladie dont les symptômes sont constants et reconnus.

Il se produit toujours autour de l'idée dominante d'une époque, une sorte de groupement de toutes les intelligences faibles ou

mal équilibrées, qui sont attirées par cette idée et viennent perdre leur raison dans son empire, comme les papillons qu'attire la lumière viennent y brûler leurs ailes. Lors des premiers travaux sur l'électricité, tous les fous ne voyaient plus partout que des influences électriques. Plus tard, nous savons tous à combien de malheureux le spiritisme a fait tourner la tête ; je me rappelle les expériences spirites que mes amis et moi, nous faisons à Montréal il y a sept ou huit ans, avec des pendules, avec des tablettes armées de crayons, avec des plumes, par des invocations de toutes sortes.

Nous savons tous combien de dupes les professeurs de spiritisme firent alors parmi les innombrables insensés de notre pays ; il m'est arrivé, à moi, chroniqueur, de me tenir les yeux fixes pendant vingt minutes, au risque d'avoir une congestion cérébrale, pour voir si je n'apercevrais pas dans un coin de ma chambre l'esprit d'Alfred de Musset, enterré à Paris il y a quinze ans ; et dès que l'éblouissement me prenait, que la tête me tournait, que je ne voyais plus clair, il me paraissait incontestable que

c'étaient les doigts d'Alfred de Musset qui me passaient dans les cheveux. Le spiritisme a fait de nombreuses victimes, non seulement parmi ceux qu'il a rendu fous, mais encore parmi ceux dont il a causé le suicide.

On peut voir par une rapide observation des phénomènes moraux que les causes du suicide sont presque toujours identiques à celles que produisent la folie. De nos jours, le nombre des pauvres malades qui vont communiquer au président de la République française un moyen infailible de payer l'indemnité de guerre à *peu de frais*, est considérable ; de sorte que chaque époque a eu sa folie prédominante, ou plutôt un cachet particulier qu'elle imprimait à toutes les variétés d'aliénation mentale. Qui ne se rappelle entre autres cette épidémie de suicide qui s'empara des Anglais après que Philippe Morduant et sa femme se furent tués en disant que *lorsqu'une maison nous déplaît, on la quitte*. Cette phrase humoristique eut un succès prodigieux et l'acte beaucoup d'imitateurs.

Cette digression sur le suicide, à propos des

gens et de la vie de Québec, n'est pas aussi hors-d'œuvre qu'on serait porté à le croire. Rien ne serait moins surprenant que de voir cette terrible maladie gagner notre capitale après avoir fait son temps en Europe. Déjà les Québecquois subissent toutes les causes imaginables qui mènent à la folie, dont la principale, celle qui semble n'avoir plus aucun remède, est un ennui insurmontable ; comme le suicide est le corollaire de l'aliénation, rien ne s'oppose à ce qu'il y ait cette année une quantité de pendus et d'empoisonnés volontaires. Autrefois Québec était la ville des élégants, de la jeunesse dorée, des plaisirs innombrables, des femmes irrésistibles ; on vantait dans toute l'Amérique ses mœurs enjouées, sa sociabilité attrayante ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un tombeau, la jeunesse remue à peine, les jeunes filles sont toujours roses, mais n'ont plus l'agacerie pétulante que leur donnait la gaieté de jadis ; enfin, toutes les maisons qui recevaient naguère avec tant d'éclat sont devenues mornes, les quelques soirées qui se donnent encore ne sont plus qu'un misérable écho de la verve, une imitation boiteuse et impuissante du brio qui les

animait autrefois.

Attendez-vous donc à ce que je vous envoie prochainement de la corde de pendu.

Le National – 12 février 1873.

Je suis furieux, là, c'est bien simple. Dire qu'il n'y a moyen de rien dire ! Il est des gens qui songent au libre échange, d'autres à la protection, d'autres aux changements de ministres, d'autres en Khan de Khiva ; pour moi, tout m'ennuie, tout me dégoûte et m'exaspère. – Si j'étais empereur de Russie, je ferais mettre à mort les trois quarts de mes sujets, certain qu'il y en aurait de reste dans le dernier quart pour me faire prendre le genre humain en grippe. J'ai le spleen, faut-il te le dire, lecteur qui ne comprends jamais que lorsqu'on te met les points sur les i, j'ai le spleen et j'enrage, je voudrais voir Québec brûler de fond en comble, y compris le pont de glace. Il n'y a jusqu'aujourd'hui que le palais de justice qui ait pris feu cette année ; c'est une dérision dans une

ville de paille. Une foule de mes confrères avocats sont aux abois, c'est tout ce qui me console ; on prétend qu'on sauvera quelques oripeaux de cette ruine ; hélas ! rien ne se perd dans ce monde ; il y a des choses qui subsistent quand même, comme les dents jaunes de nos grands-pères. Nous n'aurons donc pas un deuxième déluge qui vous lave l'humanité, là, mais, à n'y plus revenir. Le premier a été une affaire manquée ; c'est pour cela que je m'insurge.

Si au moins nous avons le *contrat*, si seulement je pouvais le voir ! La *Minerve* l'annonce encore dans son numéro de lundi dernier ; c'est bien, mais cela commence à devenir comme le refrain de mirliton, ton, taine, ton, ton. Quand on a annoncé un contrat cinquante fois, c'est le moins qu'on l'exhibe. J'exige la production d'icelui ; qu'on m'éblouisse au moyen de cet instrument. C'est toujours Sir Hugh Allan qui est président de la compagnie formée, bien entendu : ce pauvre Sir Hugh, il va finir par devenir légendaire...

On chantera longtemps
Dans la vallée de la Saskatchewan
Sir Hugh Allan

Sur l'air de... pseut, pseut, pseut... enlevez.

La *Minerve* veut à tout prix blesser mes susceptibilités gauloises. Non contente de déclarer que Sir Hugh Allan est le président, elle nous annonce en outre que Montréal sera le *terminus virtuel* du chemin de fer du Pacifique. Oh ! virtuel, terminus virtuel !! je demande qu'on m'explique ; je ne dis pas que cela ne soit du plus pur atticisme et que les trois quarts des lecteurs ne le comprennent comme ils comprennent tout le reste ; mais, pour moi, cette expression, chérie des contacteurs, me laisse déconfit. Quand l'Indien *tête plate ou pied noir* aura quitté les rivages flottants de la Colombie Anglaise qu'a illustrés Achintre, qu'il aura traversé l'immense désert qui le ravit à nos embrassements, et qu'il aura pris le central

railroad à Ottawa, il arrivera *virtuellement* à Montréal ! Ô Confédération, ce sont là de tes coups. Un terminus virtuel ! Il ne manquait plus que ce couronnement à la gloire du grand homme d'état et de bronze ; le baronet, pour se venger de Montréal qui a été le terminus virtuel de sa carrière, en fait ce terminus virtuel du chemin de fer du Pacifique. Tout se tient dans un État bien organisé. Mais, encore une fois, je me déclare ébahi par ce terminus, et je demande à Oscar et à Alfred, mes confrères minervichiens, avec lesquels j'ai passé d'heureux moments, d'être très précis et très catégoriques dans leur explication.

Ce qui me répugne chez les hommes presque autant que chez les femmes, c'est la contradiction constante entre les paroles et les actes. C'est sur cette disposition universelle de notre nature qu'est fondée la diplomatie, cette école du mensonge contourné. Que deux États projettent secrètement ensemble un mauvais coup contre un troisième, vite vous voyez leurs ambassadeurs démentir formellement et solennellement toute intention hostile ou même désobligeante. En fait de propos de ce genre, rien n'est amusant à

l'heure qu'il est comme le langage des journaux russes et anglais : je ne parle pas de celui des ambassadeurs qui est onctueux, insaisissable, doux comme une couche de miel sur un lit de chardons. Or donc, la Russie, se poussant de l'avant tant qu'elle peut dans l'Asie Centrale, de façon à pénétrer bientôt jusqu'à l'Himalaya qui protège l'Inde Anglaise, et tout cela aussi discrètement qu'elle a pu le faire, a des journaux qui font patte de velours, protestent de l'innocence de leur gouvernement et rejettent toutes les fautes sur les hordes pillardes des Turcomans et des Kirghis ; la Russie, vis-à-vis de ces pirates des steppes, est rien que sur la défensive, et, si elle s'empare de l'Afghanistan, ce sera pour se protéger. Vous voyez d'ici quel agneau c'est que le cosaque, et, en vérité, on ne comprend pas pourquoi au lieu de se battre contre les Kirghis, il ne s'est pas contenté de bêler.

De leur côté, les journaux anglais font feu et flamme. Le *Morning Post* surtout est furieux. L'Angleterre, pour cacher son dépit et son effroi, comme tous les faibles, fait un vacarme du diable. « La Russie n'est pas une puissance,

s'écrie le *Morning Post* ; ce n'est qu'un grand cadavre ; son armée n'est pas organisée, n'a pas de cadres, n'a pas de canons ; sa marine est nulle, elle ne peut ci, elle ne peut ça... » Eh morbleu ! si la Russie ne peut rien, pourquoi la craignez-vous tant ? Contradiction, contradiction ! *Et omnia contradictio.*

Cette pauvre Russie, elle est bien mal prise ! Voilà jusqu'à la grosse Grèce qui lui tombe dessus ; en effet, ce sont des journaux d'Athènes qui lui jettent toutes espèces de cailloux à propos, je suppose, de quelque palissade mal plantée sur une frontière quelconque. Heureusement que le gouvernement grec a désavoué le langage des dits organes ; autrement nous avons une nouvelle question à l'horizon politique, un nouveau point noir dans le blanc des yeux.

Avez-vous connu le baron Charles Frédérick de Blixen-Finecke ? C'était un brick. Il vient de mourir ; sa femme était la sœur de la reine du Danemark. Si vous voulez en savoir plus long, consultez l'almanach de Gotha ou *l'Album de la Minerve* ; vous passerez une heure délicieuse et

vous en apprendrez assez pour m'en vouloir.

À part le baron Charles Frédérick de Blixen-Finecke, est mort encore récemment le duc de Médina-Cœli qui descendait en ligne droite des premiers rois d'Espagne. Vous savez qu'il faut en prendre et en laisser de ces lignes droites qui ne sont pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre. Enfin, qu'importe ! j'admets que le duc de Médina-Caeli descend en droite ligne, tout d'un trait, d'un seul jet, des premiers rois de la vieille Castille ; mais ce qui m'étonne dans ces conditions-là, c'est que le duc ait été un homme supérieur et ait eu de l'esprit comme un démon. On sait qu'une race trop vieille, et qui n'a pas été mélangée, tourne à l'idiotisme ; peut-être y a-t-il des exceptions et du reste les constatations scientifiques ne sont pas comme le pape. Le duc était quatorze fois Grand d'Espagne, c'est-à-dire qu'il avait le droit de se mettre quatorze chapeaux sur la tête en présence du roi, mais il ne voulut jamais user de ce privilège. Voici un trait original qui peint l'homme. Tout récemment, une loi votée par les Cortès espagnoles a imposé des taxes assez élevées sur les titres nobiliaires et sur

les décorations :c'était un bon moyen de supprimer la fausse monnaie, et si l'on en faisait autant en France et en Italie, on n'y verrait pas autant de barons et de chevaliers créés de leurs propres mains : une taxe de ce genre, entre parenthèses, va devenir presque nécessaire en Canada. Par suite de cette mesure, la plupart des nobles d'Espagne avaient décidé de renoncer à leurs titres respectifs ; le duc qui vient de mourir, avait conçu, lui, l'idée de faire mettre dorénavant sur ses cartes de visite : L'ex-duc de Médina-cœli. – Il appelait en outre Dieu le *gentilhomme de là-haut*. Il n'est pas dit s'il gardait son chapeau sur sa tête quand il priait, en sa qualité de Grand d'Espagne.

Pour moi, je ne suis pas un démocrate, comme d'aucuns seraient peut-être portés à le croire ; je suis un aristocrate, dieu merci, et je m'en flatte ; je le proclame afin qu'on ne me confonde pas avec les chercheurs de popularité et les démagogues envieux. C'est pour cela que je m'empresse de signaler une belle action, quelque chose d'inouï, d'incompréhensible, que vient d'accomplir la famille royale de Portugal.

En conséquence de la gêne du trésor public, le roi de ce petit État a lancé deux décrets en vertu desquels il diminue sa dotation personnelle de 65,500,000 réis, celle de la reine de neuf millions, et celle de ses deux fils, de 45 millions, en tout 70,000 douros. Son père cède pour sa part, sur la dotation assignée dans son contrat de mariage, la somme de quinze millions de reis. Avez-vous jamais rien vu de pareil ? Dire que je suis, à part le roi du Portugal, le seul homme au monde capable de semblables actes et que tout moyen de les accomplir m'est refusé ! Donnez-moi des réis, mon Dieu ! donnez-moi des réis.

Ce qui me désole le plus dans la vie, c'est qu'elle se passe à attendre. On attend toujours, toujours, une chose ou l'autre, jusqu'à ce qu'enfin vienne la mort qui, elle, ne se fait pas attendre. « Ô mort cruelle, dit un article nécrologique d'un journal québécois, tu ruines tout, tu ruines la santé, tu ruines l'espérance, tu ruines la vie. Tu détruis tout ce qui existe dans le royaume de l'existence... » – Adieu.

Le National – 13 février 1873.

L'Imbroglia est la loi du monde, il y a imbroglia partout et tout est imbroglia, jusque sur le chemin de fer Gosford. Aux États-Unis il y a l'imbroglia louisianais et celui dit des Modocs, sauvages curieux qui se battent comme les bandits corses et qui habitent des gorges et des cavernes, comme les anciens peuples troglodytes. Entre l'Angleterre et la Russie, il y a l'imbroglia Khiva, qui va finir bientôt, espérons-le. En Espagne c'est l'imbroglia carliste, petite guerre de partisans circonscrite aux montagnes d'une province, mais qui fait énormément de mal, grâce à la douceur avec laquelle on la réprime et à l'état précaire du gouvernement.

Cette insurrection carliste donne le jour à des documents curieux. Dans son ordre du jour aux Catalans, le prince don Alphonse de Bourbon, qui s'est mis à la tête des insurgés, aux lieux et place de Don Carlos, démissionnaire, s'excite comme un candidat ministériel apostrophant les rouges sur un husting.

« Catalans, s'écrie-t-il, la religion de nos pères opprimée ; la patrie que nous aimons tant, outragée ; la société dans laquelle nous sommes nés, près de sa dissolution ; la famille prostituée ; notre indépendance dégradée ; la monarchie légitime, symbole de la loi et sauvegarde de l'ordre, vilipendée et proscrite ; la propriété menacée de mort ; en un mot, tous les intérêts légitimes, toutes les grandes aspirations, toutes les idées généreuses et toutes les pensées honnêtes arrêtées dans leur développement, réclament aujourd'hui notre concours, sollicitent nos efforts, attendent notre coopération et exigent nos sacrifices. »

Et plus loin :

« Vos faits glorieux, vos entreprises héroïques et vos magnanimes sacrifices ont rempli d'espérance les vrais Espagnols et attiré vers la Catalogne l'admiration et les sympathies de tous les hommes d'honneur.

« Descendants des courageux champions qui durant des siècles entiers combattirent contre l'hérésie, l'islamisme, le protestantisme, vous

avez inauguré une lutte titanique et inégale contre les monstrueuses erreurs que l'impiété moderne a produites et que la révolution a déroulées.

« Fils des courageux soldats qui vainquaient dans le Bruch ou mouraient à Gerone, vous avez su combattre aussi pour l'indépendance de la patrie en conquérant les lauriers d'Arbucios et des Graus, de Vidrô et de Balaguer. »

La vertu commune à tous ces prétendants, c'est l'humilité. Ils combattent toujours pour la patrie, l'ordre, la vérité et la justice. Ils mettent toujours Dieu de leur côté, sans le consulter d'abord, comme si cela allait de soi ; on dirait vraiment que Dieu n'a pas autre chose à faire dans ce monde que de marcher derrière Don Alphonse au son du tambour et de l'aider à faire dérailler les trains. Tant de présomption, même légitime et de droit divin, stupéfie les gens pratiques, esprits ordinaires, sans gagner les cœurs ni les bras, et c'est ce qui arrive notamment en Espagne où les carlistes font tout le mal possible, mais toujours dans les mêmes limites de territoire.

On a cru quelques jours qu'un nouvel imbroglio surgirait peut-être de l'acquisition de la baie de Samana qui met naturellement l'île de Saint-Domingue sous l'influence et le contrôle des États-Unis, sinon sous leur autorité explicite. On disait à ce sujet que cette acquisition, faite par une compagnie privée, n'était que pour masquer la véritable acquisition faite par le gouvernement américain, et l'on ramenait comme une conséquence la question des îles Sandwich à celle de Samana.

Comme les Américains ont depuis longtemps des intérêts considérables dans ces îles, qu'ils y font la loi du commerce et que leur population y égale presque celle des indigènes diminuée de beaucoup depuis une dizaine d'années, on a cru que l'acquisition de Samana n'était qu'un prélude à celle encore plus grave peut-être des îles Sandwich.

En effet, pour se faire une idée de l'importance qu'elles peuvent avoir pour les États-Unis, il suffit de savoir qu'on ne peut établir de relations entre divers États de la Chine,

du Japon, de la Colombie Britannique, de la Californie, de tous les pays enfin que baigne le Pacifique, au Nord de l'équateur, sans y faire participer les îles Sandwich ; nous dirons plus, cet archipel est indispensable au développement de chacun d'eux. La raison en est simple et facile à comprendre ; la voici : les îles Sandwich étant sur la route et à moitié distance de la Californie au Japon, sont, par cela même, le point de relâche obligé des bâtiments à vapeur qui veulent aller de la côte d'Amérique à celle d'Asie et vice versa. Cette position géographique unique est le gage de la richesse future de l'archipel hawaïen. Honolulu n'est pas seulement un rendez-vous pour les baleiniers de l'océan arctique, c'est une place de commerce qui reçoit son impulsion des développements de la navigation à vapeur entre la côte occidentale d'Amérique et les ports de la Chine et du Japon. Entrepôt provisoire de tous les pays du globe, succursale de toutes les places marchandes, Honolulu peut réunir à la fois pour le transit les articles fabriqués de l'ancien monde et les matières premières du nouveau. Terrain neutre du commerce, il peut devenir

l'intermédiaire entre vendeurs et acheteurs des deux continents. Là où l'on parle toutes les langues, on peut traiter toutes les affaires : Honolulu est le pays polyglotte par excellence.

Depuis l'achèvement du chemin de fer du Pacifique, qui relie sans interruption New York et San Francisco, le service maritime entre la Californie et la Chine est devenu bi-mensuel, et les paquebots qui le font, relâchent régulièrement à Honolulu qui les approvisionne de charbon et de vivres frais. Par suite de l'établissement de cette ligne, Honolulu ne se trouve plus séparé de San Francisco, son port d'attache et de commerce, que par sept jours de traversée. On comprend après cela que les États-Unis s'habituent aisément à regarder les îles Sandwich comme une de leurs annexes nécessaires, comme un morceau détaché temporairement de la côte américaine, et devant y retourner bientôt par la seule force des choses, par la nécessité de situation.

Quel pays est-ce que le Japon ? En vérité, c'est une question à se faire, devant les surprises

réitérées qu'il nous cause depuis deux ou trois ans. D'abord il a renversé en quelques jours tout un ordre politique séculaire, encore très puissant et très vivace, qui tenait aux mœurs, aux traditions encore plus chères aux peuples d'Asie, qu'aux Anglais, l'ordre des daïmios, ligue de princes qui possédaient le véritable pouvoir politique, et cela sans la moindre révolution. Puis, le Mikado, empereur spirituel devenu par ce coup d'État chef temporel, a rendu immédiatement une foule d'arrêts pour faciliter le commerce et les relations de toutes sortes avec les pays étrangers ; depuis, il assimile de plus en plus le Japon aux États européens ; il a envoyé un certain nombre de jeunes gens étudier dans les collèges de France, d'Angleterre et des États-Unis ; une ambassade ambulante a été instituée pour connaître à fond le mécanisme et l'esprit des institutions étrangères ; enfin, les derniers avis portent qu'un parlement électif va être établi ; six cents députés seront élus ; il y a jusqu'aux magistrats de police qui deviendront électifs ; et ce qui dépasse tout, ce qui est plus hardi que tout le reste, c'est que des avertissements ont été

publiés enjoignant aux individus de ne plus se raser les cheveux sur le sommet de la tête, mais de les laisser croître selon la mode européenne et américaine.

Ici peut-être vont commencer les épreuves pour le mikado et la résistance à son autorité. Tant que les hommes ne se sont pas pris aux cheveux, ça peut encore aller, mais quand ils en sont rendus là... il n'y a plus de mikado.

Le dernier événement du jour est la réunion du parlement d'Angleterre illustrée du traditionnel discours du trône qui, comme tous les discours du trône, ne signifie et ne contient rien. En fait de documents de ce genre, il n'y a que les messages des présidents des États-Unis qui veulent dire quelque chose. Ces messages sont des exposés instructifs, quoique succincts, de la politique, de la situation financière, commerciale et sociale de l'Union. On y sent que le chef de l'État doit rendre des comptes et qu'il est responsable ; on y sent que tout le monde s'occupe de la chose publique, que le message n'est pas seulement une formalité, mais un véritable rapport sur l'état

général de toutes les questions américaines, et que ce rapport constitue la première des pièces officielles sur lesquelles rouleront les discussions de la presse durant toute l'année.

En France, la grande question du jour est celle de l'éducation et de la formation du conseil supérieur d'enseignement. Jamais on ne vit cette question brûlante abordée d'une façon plus sensée, mieux raisonnée, plus conciliante. Il y a évidemment en France un esprit nouveau qui s'est éclairé des derniers désastres et qui tient compte de toutes les opinions. Un bon résumé des débats auxquels donne lieu cette question, serait éminemment instructif ; mais comme ce résumé demande une étude spéciale et un article distinct, nous nous contenterons aujourd'hui de donner un aperçu succinct de la position respective dans laquelle se sont trouvés depuis le premier empire enseignants et enseignés. Cet aperçu est emprunté au *Courrier des États-Unis*.

Le conseil supérieur (ancien conseil royal) ne représentait guère que l'Université elle-même et n'était composé que de l'élite de ses hauts

fonctionnaires. Les parents n'avaient pas le droit de confier à qui bon leur semblait l'éducation de leurs enfants, et le baccalauréat n'était accessible qu'aux jeunes gens munis d'un certificat attestant qu'ils avaient fait leur rhétorique et leur philosophie dans un collège de l'État. En dehors de l'éducation donnée par les établissements universitaires, on ne tolérait que celle qui avait pu être donnée particulièrement aux candidats dans leurs familles respectives.

La loi Falloux fit cesser cet état de choses. Elle admit que les familles avaient le droit de faire élever leurs enfants par les maîtres qu'elles préféreraient ; elle rendit à tout le monde, particuliers ou corporations, le droit d'ouvrir des établissements d'instruction primaire ou secondaire ; elle supprima le certificat d'études qui établissait, au profit de l'État, un monopole insoutenable. Dès lors, le Conseil supérieur ne pouvait plus représenter exclusivement l'État enseignant.

Les représentants de l'Université, nommés par le président de la République, y formèrent une

section très importante, puisqu'elle était seule permanente et avait la surveillance des écoles publiques ; mais on lui adjoignit quatre archevêques ou évêques, un ministre de l'Église réformée, un ministre de l'Église de la confession d'Augsbourg, un membre du Consistoire israélite, trois conseillers d'État, trois membres de la Cour de cassation, et trois membres de l'Institut, – tous ces représentants de ces diverses religions ou de ces diverses forces sociales élus par leurs collègues respectifs, – et enfin trois membres de l'enseignement libre, désignés par le pouvoir.

Telle est à peu près l'organisation du Conseil supérieur que M. le duc de Broglie et ses collègues proposent de rétablir. »

Le National – 10 juin 1873.

Savez-vous une chose ? Québec devra être avant longtemps une des plus grandes villes commerciales du monde. Cela tient à un plan,

plan que le *Canadien* du 4 courant expose avec l'enthousiasme du connaisseur devant une belle œuvre, et qu'il recommande comme s'il n'y avait plus qu'à se dépêcher pour voir se réaliser ce projet magnifique.

Vous savez que la nature a admirablement doué Québec, mais que les hommes ont tout fait pour amoindrir ou gâter tous ces dons. Quand un intérêt pressant, irrésistible, leur commandait certains travaux publics, ils les ont accomplis à la dernière heure et le cœur serré, comme l'avare à qui son confesseur recommande, au lit de mort, de faire quelques charités afin d'avoir au moins quelque chose à produire pour sa défense.

À côté de ces travaux limités autant que possible et qui ont servi juste à prévenir un complet anéantissement, s'en trouvaient une foule d'autres absolument indispensables et dont l'exécution, retardée d'année en année, s'accomplit aujourd'hui par misérables petites tâches, à pas mesurés craintivement, avec toutes sortes de précautions pour ne pas blesser les droits acquis des ruines. C'est ainsi qu'il y a

quelques années, on a démoli une porte, il y a deux ans une autre, et enfin cette année les deux dernières qui menaçaient de se démolir d'elles-mêmes sur la tête des passants. Ces portes avaient, paraît-il, un grand attrait historique, mais aussi un insupportable inconvénient de tous les jours : l'attrait historique l'a emporté pendant un quart de siècle, jusqu'à ce que enfin, un beau jour, le gouvernement militaire, à peu près rassuré sur les démangeaisons annexionnistes des Américains, accordât la permission de démolir une des portes.

Mais cela fut alors considéré comme si hardi, qu'à peine avait-on jeté la porte à terre, on la reconstruisait à neuf, on y dépensait trente-cinq mille dollars et on la faisait voir aux étrangers comme un modèle de pierre de taille. Plus tard, on se familiarisa avec le danger ; il n'y a rien qui rende brave comme l'habitude de n'avoir rien à craindre. Les Américains n'ayant pas songé, pendant cinq années de suite à s'introduire en vainqueurs par la nouvelle porte Saint Jean, on crut pouvoir tenter une autre expérience, celle de démolir une deuxième porte sans la reconstruire.

Au grand ébahissement, puis au grand soulagement des Québécois, la porte Prescott tomba, sans que rien s'élevât vers les ruines pour éterniser le souvenir de cette mémorable disparition.

Jugez un peu comme les hommes sont faits ; il n'a pas fallu six mois pour qu'ils oubliassent la porte Prescott et jusqu'au sentiment des dangers que cette ouverture subite, pratiquée dans l'enceinte de leur ville, pouvait attirer sur eux. De là à accomplir de véritables extravagances, il n'y avait qu'un pas. Ce pas a été franchi le mois dernier par la démolition des deux dernières portes restantes. Ces deux débris tant redoutés de l'armée américaine ayant été renversés par nos propres mains, il était prudent de s'arrêter. Aussi voit-on maintenant, à la place des anciennes portes du Palais et de la Canoterie, deux échancrures béantes, noires, à travers des murs déchirés, laissés tels que la démolition les a faits, encadrant un chemin qui n'a pas été nivelé, où des débris de mortier et de pierres se reposent de leur chute, où les voitures ne passent qu'en tremblant et que fuit le piéton, déjà pourtant bien

habitué aux accidents de terrain dans la capitale.

À chacune de ces portes est resté debout un ancien corps de garde, historique aussi, mais horriblement hideux, plus sale qu'un fond de chaudron d'Esquimaux, véritable foyer d'infection, et qu'on ne peut démolir, savez-vous pourquoi ? Parce qu'il faut pour cela la permission spéciale de l'Angleterre ! Oh ! grands dieux ! je ne demande qu'une chose, c'est que l'Angleterre sache qu'on laisse pourrir en paix ces deux ordures par respect de son autorité, et elle serait capable de nous punir de notre insondable bêtise en donnant l'ordre exprès de les garder jusqu'à ce que le vent les emporte.

Cette permission spéciale du gouvernement anglais est du moins ce que prétexte l'honorable Hector Langevin qui a plus le goût des requêtes que des dîners, et qui veut qu'on le supplie humblement et respectueusement pour la démolition des corps de garde comme on l'a fait pour celle des portes. On le suppliera donc pour les corps de garde, puis on le suppliera pour une partie des remparts qui se détachent et qui, si on

n'y met ordre, iront démolir la moitié du Palais en se démolissant eux-mêmes. Déjà l'artillerie volontaire, juchée à la citadelle, a commencé de bombarder le Foulon, dans ses exercices au tir ; si l'on ne se hâte de supplier M. Langevin tout le bas Québec disparaîtra, sans qu'on y touche, par l'œuvre seule des remparts impatients de tant de délais officiels.

Mais il faut revenir au plan merveilleux dont je vous parlais en commençant, et que le *Canadien* expose dans les lignes suivantes :

« L'idée de construire des docks sur la rivière Saint-Charles, dit-il, a été ces années dernières l'objet d'une excellente étude faite par M. Charles Baillargé, ingénieur de la corporation. M. Baillargé a soumis au Conseil de ville un plan qui ferait de Québec une des plus grandes villes commerciales de l'Amérique, s'il était exécuté. Ce plan consisterait à barrer l'entrée de la rivière Saint-Charles, pour y laisser entrer l'eau absolument comme dans un bassin de radoub. Aux deux extrémités, il y aurait des portes pour faire entrer les navires à mer haute et les faire

sortir.

Tout l'espace compris entre les quais du Palais jusqu'à l'Hôpital de la Marine et peut-être au-delà, serait couvert d'immenses quais, sur lesquels seraient construits les magasins et les dépôts entre lesquels circuleraient les navires. Inutile de dire que la construction de ces quais serait d'autant moins dispendieuse qu'elle se ferait sur un terrain sec. Cet endroit deviendrait le grand centre commercial de Québec ; les navires d'un tonnage ordinaire y trouveraient un abri très sûr et très commode contre les vents, offrant en même temps la plus grande commodité pour le chargement et le déchargement. Quant aux très gros navires, ils pourraient accoster aux quais en eau profonde de la commission du Havre.

Il est évident que cette amélioration ferait de Québec un des plus beaux ports du monde.

Elle entraînerait comparativement peu de dépenses et pourrait même occasionner de très belles spéculations. Le gouvernement impérial donne une subvention de \$300,000 aux colonies qui construisent des bassins de radoub capables

de recevoir les navires de Sa Majesté, comme le seraient les docks dont nous parlons. De son côté le gouvernement canadien, nous en sommes convaincu, céderait volontiers et gratuitement le lit de la rivière Saint-Charles à la compagnie qui entreprendrait de faire cette amélioration. Il ne resterait donc que les frais de construction des quais dont une partie serait payée par \$300,000 du gouvernement impérial, en sorte qu'une compagnie pouvant disposer d'un million de piastres aurait nécessairement les ressources nécessaires pour exécuter ce beau projet. Puis nous croyons que la corporation fournirait aussi une bonne partie des fonds nécessaires, elle préférerait probablement employer là des sommes qu'on voudrait lui faire dépenser pour ouvrir à la basse-ville une nouvelle rue qui serait loin de répondre aux besoins toujours croissants du commerce de notre port. »

La Corporation ferait ci, la Corporation ferait ça, le gouvernement ferait autre chose, l'Angleterre s'en mêlerait, tout le monde aurait la main à l'œuvre ; métropole et colonie s'uniraient pour envoyer fort dans la rivière Saint-Charles ;

c'est à qui des deux y mettrait le plus d'argent...et c'est superbe, c'est étincelant, c'est fantastique, et puis, ce qu'il y a de plus beau, c'est que ça se ferait à peu près tout seul, tant ça < sic > l'air simple.

Mon cher rédacteur, connaissez-vous l'histoire du chemin de fer intercolonial, du chemin de Kennebec, de celui de Gosford, de celui de Drummond, de celui de Sorel, l'histoire de nos canaux, et celle beaucoup plus récente, la palpitante, l'émouvante histoire du chemin de fer du nord ? Vous connaissez tout cela mieux que moi ; aussi êtes-vous fixé de suite sur le sort des docks de la rivière Saint-Charles. Il faudra en parler au moins vingt ans avant qu'il se forme une compagnie pour exécuter ce travail, puis vingt autres années avant que les directeurs et actionnaires de cette compagnie s'entendent entre eux ; et au moins dix années encore pour trouver les fonds nécessaires, malgré le subside impérial, malgré les largesses de notre gouvernement, malgré les nouveaux sacrifices de la Corporation de Québec.

La Corporation ! eh ! grands dieux ! s'il fallait établir le compte de tout ce qu'elle a à faire d'urgent, d'indispensable, simplement pour l'hygiène de la ville avant de prêter son chétif concours à de grandes entreprises problématiques, on serait émerveillé de voir que des hommes aussi intelligents, aussi instruits que M. Baillargé puissent rêver des plans pour Québec et avoir la moindre idée qu'un jour ils reçoivent exécution.

Des docks ! ventre-saint-gris, des docks d'un million quand les rues restent dix ans sans être balayées une fois, quand il faut attendre que la pluie délaie six pouces de boue pour échapper à une poussière mortelle, quand à chaque cinquante ou soixante pas on trouve un chat, un chien ou une demi-douzaine de rats morts qui disputent aux vivants la possession de la ville historique, quand on voit rafistoler, replâtrer des masures, boucher à chaque printemps de nouvelles lézardes à des maisons jaunies, comme courbées et ridées par l'âge, qui n'en peuvent plus et qui suintent l'odeur moisie du dernier siècle, au lieu d'en bâtir de neuves, quand on n'a pas seulement

le moyen de boucher les immenses ornières et de niveler les monticules de la principale rue de la ville, quand on se heurte à chaque instant à un esprit de routine, à un encroûtement, à une paresse stupide qui depuis longtemps ont envahi le sang et la moelle des citoyens historiques ; des docks d'un million quand on n'a pas même l'énergie ni le vouloir de construire un marché pour la haute ville, ni de ramasser, quand ça ne serait que pour en faire un autre monument historique, les débris éparpillés, les déchets de toute nature qui encombrant les rues et arrêtent la circulation, c'est à faire rêver vraiment, et si je ne savais pas M. Baillargé un homme sérieux, je lui demanderais raison de la stupeur où m'a plongé son grand projet, sans doute fort grand, sans doute magnifique, sans doute réalisable dans toutes les rivières Saint-Charles du monde mais à condition que ce soit bien loin de Québec, cette capitale qui tue tout ce qu'elle enfante, qui étouffe dans son germe tout ce qui naît en elle.

Aujourd'hui pourtant, à côté des démolitions inachevées que fait l'homme et celles beaucoup plus complètes et plus nombreuses que fait la

nature, on voit des tentatives d'embellissement, ou plutôt des améliorations, ce qui est un terme euphorique pour rafistolage, rapiécage ; Québec se sauve de la décomposition par le procédé du raccommodage ; aussi n'y a-t-il pas une ville au monde où l'on voit autant de morceaux ajoutés, autant de neuf sur du vieux, autant de pièces qui jurent, ce qui est pittoresque disent les gens qui passent et qui n'ont pas eu le temps d'être asphyxiés par la poussière des débris. C'est ainsi qu'en fait d'améliorations, on entoure aujourd'hui le Parlement d'une grille en fer percée dans un mur de trois pieds de hauteur. Déjà l'on a planté des arbres tout autour de l'édifice pour en dérober la pauvreté ; ces arbres accusent pour la plupart une vigueur exotique ; d'autres restent secs comme les discours ministériels. Qu'importe ! il y aura toujours assez d'ombre pour cacher la bâtisse, c'est le principal, l'étranger aura une stupéfaction de moins ; et, quant aux mystères de l'intérieur, la voie tonnante de l'opposition ne tardera pas à les annoncer au peuple frémissant.

Le National – 21 juin 1873.

Ils l'ont donc élu à la fin du compte le nouveau chère, le deuxième grand chère du grand parti conservateur. Le chère de bronze étant mort, ils ont pris un chère d'étain. Hector le taciturne est proclamé. C'est juste, c'est exact ; pour un parti mort, il faut bien un chef muet ; ce sera un spectacle en vérité que cette armée d'agonisants dirigée par cette ombre ! Que fera Sir Hector, chef ? car il sera Sir incontestablement ; on n'est pas compagnon du Bain pour des prunes, et tant qu'à succéder à Sir George Étienne, il faut au moins lui ressembler en quelque chose. Le gouvernement anglais reconnaîtra toute la convenance de baronetiser l'honorable Langevin, et, ainsi, la tradition établie depuis vingt ans en faveur de chaque chef restera intacte et entière, bien que ceux qui la représentent soient une diminution des trois quarts sur leurs devanciers.

Ils l'ont élu en petit comité, dans une chambre d'hôtel, assez nombreux pour former un quorum

de municipalité de village ; ils l'ont hissé sur un pavois, fort bien ! mais que fera un chef sans soldats ? Où conduira-t-il ses débris épuisés, expirants ? Et en supposant même qu'il trouve quelques recrues affamées, quelques soupirants de crèche, quelques conscrits des concessions qui ne connaîtront pas l'histoire des deux dernières années, que voulez-vous qu'il en fasse ? Pourra-t-il les commander par signes ? A-t-il seulement un panache à montrer comme ralliement dans les grandes occasions où non seulement on ne l'entendra pas mais où on le perdra même complètement de vue ? S'il n'a pas de panache, s'il est muet, s'il n'a pas de soldats, que voulez-vous qu'il fasse comme chèvre ? Il eût bien mieux fait de se faire enterrer avec Sir George que d'accepter l'agaçante fonction de commander une armée invisible. De cette façon, les quelques soldats qui restent se seraient faits chefs entre eux, absolument comme dans la milice où il n'y a que des officiers, au nombre de cent trente, ce qui coûte quinze cents mille dollars par an ; d'où l'on voit qu'un officier sans soldats est encore plus coûteux qu'un chef sans partisans.

Il est juste de dire qu'il fait encore moins de besogne.

Manitoba et la Colombie Anglaise n'ont pas encore élu leurs chefs ; elles attendent sans doute des *better terms*. Mais dès lors que le Bas-Canada a élu l'honorable Hector, je ne vois pas pourquoi les deux provinces-sœurs susnommées y mettraient des façons ni en quoi elles seraient tenues d'avoir de la pudeur dans leur choix. Puisque les conservateurs bas-canadiens en sont arrivés là, il n'y a aucune raison pour que les Métis de la Rivière-Rouge n'élisent pas un Pawnee ou un Cri quelconque pour conduire leur phalange dans les luttes parlementaires. Ce qui est bien certain, c'est que c'est là le coup de grâce de Sir John. Lui qui a résisté aux plus terribles désastres, qui a vu fondre sur son corps les plus cruelles maladies, qui a survécu, on ne sait comment, à toutes les atteintes morales et physiques, ne survivra certainement pas à ce coup de foudre. Il pouvait s'attendre à tout, lui qui connaît les hommes, si ce n'est à ce que ceux pour qui il a toujours combattu, lui portassent une pareille botte sur ses vieux jours. Il en mourra, il

en mourra, croyez-le bien, à moins qu'il ne résigne et n'aille vivre en Angleterre de ses cinq mille livres de revenu, ce qui vaut encore mieux.

On dit que les places d'eau vont être étourdissantes d'entrain cet été ; qu'il y aura une affluence inouïe, que les voyageurs seront entassés les uns sur les autres, que les hôteliers allongent, étirent, gonflent en tous sens leurs maisons pour n'être pas pris au dépourvu, et l'on accuse Lord Dufferin de cette averse qui va fondre sur les campagnes. Lord Dufferin a résolu de rendre de nouveau populaire un endroit qui commençait à être absolument déserté à cause de sa situation difficile, de l'impossibilité de le rattacher à d'autres endroits, si ce n'est par la seule ligne des bateaux du Saguenay, de son manque absolu de communications par terre, de sa solitude et de son isolement qui, en moins de huit jours, en font envoler les plus acharnés pêcheurs et chasseurs, Tadoussac en un mot, l'effroi du touriste, malgré son magnifique hôtel, ses bains, sa situation archi-pittoresque, et l'obligation de s'y arrêter pour tous ceux qui se rendent à la Baie de Ha ! Ha ! C'est à Tadoussac

que Lord Dufferin va planter sa tente en véritable explorateur ; on assure qu'il va y passer quelques semaines ; évidemment il médite quelque nouvelle expédition au Spitzberg.

Si Tadoussac devient l'endroit fashionable cette année, il y aura foule à Cacouna, à la Malbaie, à Kamouraska et à la Rivière-du-Loup, tous points d'où il n'y a qu'un bond à faire pour atteindre Tadoussac. Les dames vont affluer : les toilettes bruyantes et les longues robes aux reflets satinés vont ruisseler sur les galets du rivage et dans les sentiers du cap, car Tadoussac, sachez-le bien, n'est qu'un rocher coupé de mille petits ravins, crépu, barbu, moucheté ça et là de bouquets de broussailles, avec une quinzaine de villas qu'ombragent des touffes de sapins et quelques jardinets qui ont poussé en fendant le roc ; c'est là qu'on voit la plus belle des petites baies qui soient au monde, un vrai chef-d'œuvre de contours, tout ce qu'il y a de gracieux et de perfide à la fois, car rien n'est plus tentant que les petites vagues azurées qui battent les flancs de la baie, mais rien aussi n'est plus glacial ni plus impénétrable au plus hardi baigneur.

La Compagnie des Remorqueurs a établi cette année un double service de paquebots qui vont sillonner le bas du Saint-Laurent en tous sens depuis Québec jusqu'à Rimouski. Aux endroits où les années précédentes il n'allait pas de bateaux à vapeur, il y en aura désormais trois par semaine, et à ceux où les bateaux n'allaient que tous les deux jours, ils iront maintenant chaque jour de la semaine, excepté le dimanche. Les Canadiens n'auront plus de raison après cela de se tenir enfermés dans leur intérieur comme des rats dans leur fromage, et de laisser admirer aux seuls étrangers nos délicieuses places d'eau et les splendeurs sauvages de notre nature.

Ô progrès ! que tu m'enchantes ! C'est grâce à toi que les quais Baby vont enfin pouvoir être utilisés ; les quais Baby ! ces constructions déjà historiques qui sont presque une époque de notre vie nationale, du moins un chapitre impérissable où la féconde idée des jobs politiques fut pour la première fois émise avec cette grandeur qu'ont en vain cherché à dépasser depuis lors tous les contacteurs et jobbeurs réunis. Ces quais Baby avaient coûté plus d'un million et n'avaient

d'autre objet que de mettre au service du gouvernement un nombre considérable de bras ; ils ont tous de sept à douze arpents de long ; véritables pointes qui hérissent le rivage et s'avancent dans le fleuve au nombre de cinq ou six.

Les élections de 1854 une fois terminées, on perdit de vue tout à coup que les quais Baby devaient avoir une utilité maritime quelconque, et on les laissa dans leur repos pour ramasser les glaces l'hiver et briser les lames l'été, monuments commémoratifs de l'époque de bronze qui allait commencer pour le Canada avec Sir George Étienne sur le seuil.

Depuis, on a vu s'élever les édifices d'Ottawa, commencer l'Intercolonial railway, pour ne jamais le finir, il est vrai, mais enfin l'intention y est ; on a vu sur une échelle moins grande, l'institution des agents d'émigration pour faciliter le transport des émigrants européens aux États-Unis par les voies canadiennes ; on a vu l'achat du Nord-Ouest, de Manitoba, de la Colombie Anglaise ; on a vu l'enfantement gigantesque du

Pacifique qui coûte déjà cinq cent mille piastres avant de naître, enfin toute cette glorieuse politique de bronze si facilement convertible en argent. Les quais Baby, rappelons-le sans cesse, ont été le point de départ de la métallurgie politique ; ils ont rempli leur premier objet en une saison, et depuis lors, pendant dix-huit ans, ils sont restés ignorés, inconnus, si ce n'est par quelques goélettes cherchant un abri ou par des chaloupes fuyant le Nord-Est. Aujourd'hui, le progrès, ce grand voyageur, les amène à leur vraie destination et leur rend leur utilité pratique.

Oui, il est donc vrai qu'on va se promener cet été, qu'on pourra aller du sud au nord en vapeur et d'un point à un autre du sud sans être obligé de subir ce détestable Grand Tronc qui ne va plus qu'en boitant ; on ira de Kamouraska à la Malbaie, chose inouïe ! deux fois par semaine, en une heure et demie, et, par une ligne correspondante, on atteindra Tadoussac et Rimouski, puis le Golfe, toujours par eau, sans qu'il en coûte d'autres embarras que le mal de mer si l'on va trop loin. Aussi toutes les places de bains, tous les *summer resorts* s'animent pour

cette saison, se préparent et se font une toilette inaccoutumée ; des hôteliers, qui allaient fuir, restent encore un été, d'autres commencent, d'autres enfin vont voir quadrupler leur énorme clientèle ; les voyageurs pouvant à discrétion se déplacer, aller d'un endroit à un autre, il y aura une affluence continue, un va-et-vient incessant dont Tadoussac sera le centre, le point convergent.

Cela, c'est à la condition, bien entendu, qu'il y ait un été. Dans notre cher, mais détestable pays, on est toujours certain qu'il y a un hiver, mais on n'est jamais certain que l'été lui succède, même en faisant abstraction du printemps qui, pour nous, n'est qu'une expression mythologique. Voilà que depuis deux jours, le froid à peu près oublié vient de reprendre et nous entre jusque dans la moëlle des os pour se rattraper d'une absence qui nous était bien douce ; il pleut aussi, absolument comme dans tous les étés canadiens, au moment où l'on s'y attend le moins, et à peu près toutes les trente-six heures. Mais qu'importe ! Lord Dufferin est déjà parti, est rendu même à Tadoussac ; il faudra qu'il pleuve

du pétrole enflammé et qu'il gèle en plein midi pour empêcher les fashionables, les élégantes, l'immense foule des badauds et des faufileux de se précipiter jusque dans la poussière de ses pas. Le chroniqueur jouira de ce spectacle en homme au-dessus des grands de ce monde, et il en fera part à ses lecteurs qui représentent pour lui la perfection humaine.

Avant-hier, 17 juin, l'Université Laval célébrait par une grande solennité, le deux-centième anniversaire de la découverte du Mississippi par LaSalle – sur le programme on lisait par Marquette et Joliette – ce qui ne tire pas à conséquence, attendu que LaSalle, aujourd'hui, ne s'en occupe pas plus que s'il n'y avait pas de Mississippi du tout, et que pour nous, il est bien indifférent que ce soit tel ou tel qui l'ait découvert, pourvu qu'il soit navigable et qu'on puisse passer dessus à bon marché. Il y avait bien au-delà de deux mille personnes dans la grande salle de l'Université Laval ; Fréchette et Routhier, ne vous en déplaise, réunis pour la circonstance, ont déclamé de fort beaux vers, et inspirés à la même source encore... ;

malheureusement pour eux, cela ne peut leur arriver qu'une fois tous les cent ans !

À part cette solennité que je ne décrirai pas, parce que je ne l'ai pas vue, et qu'hélas ! je ne compte plus revoir, je ne trouve rien qui m'aide à terminer, avec éclat, cette chétive chronique commencée par le plus mince des sujets.

J'avais cru pouvoir échapper à l'honorable Hector après la première page ; mais l'influence pesante de ce conservateur-en-chef n'a fait qu'alourdir, de plus en plus, ma pauvre tête déjà ramollie. Ajoutez à cela, que le ciel se couvre de nouveau après vingt heures de pluie, que les nuages se rassemblent et assombrissent encore cette pauvre voûte qui reste terne avec le soleil dans son sein, et vous comprendrez combien je dois avoir le diable bleu, et que je puis être funèbre au besoin.

Adieu, adieu, mon cher rédacteur, je veux finir avant d'arriver aux larmes, je ne me pardonnerais jamais d'avoir tourné en lamentation un essai quoiqu'infructueux de gaieté. Sans doute, vos lecteurs doivent avoir aussi guère envie de rire,

tant que ne se sera pas calmé le douloureux regret que leur a causé une mort récente, une perte irréparable. Remettons donc les joyeusetés à plus tard si la coupe n'en est pas tout à fait vidée. Les beaux jours rafraîchiront peut-être la chronique, à moins qu'il n'en reste plus pour moi que de tristes et de lugubres. Si je le constate, je ferai alors un arrangement pour mettre mes chroniques dans le *Courrier du Canada*.

Le National, 19 mai 1877.

La Chronique est quelque peu tombée en défaveur depuis deux ou trois ans ; c'est à qui en effet a voulu essayer de ce genre en apparence fort aisé, et qui, cependant, est peut-être le plus difficile de tous, parce que son extrême délicatesse lui fait côtoyer les défauts ridicules du style, telles que la recherche, la préciosité, la mièvrerie. Se tenir à l'écart de ces défauts pour le chroniqueur est aussi malaisé que de voyager en ballon semé d'aiguilles sans le faire crever. Et cependant, cela ne tient qu'à une fausse

interprétation du mot *Chronique*, qui est bien certainement le mot le plus bénin, le plus débonnaire qu'il soit possible d'imaginer. Qu'est-ce en effet que la chronique, si ce n'est le récit, au jour le jour, des événements qu'on voit de près, des faits intimes auxquels on se trouve mêlé ou qui se passent sous nos yeux, un aperçu piquant et rapide de ces petits côtés de l'histoire de son temps, dont la critique historique, pour être sérieuse, ne peut plus se passer aujourd'hui ? C'est en ramenant la Chronique à sa fonction modeste que je ne crains pas de l'aborder ; de cette façon, je ne serai pas tenu d'avoir de l'esprit quand même, je n'obligerai pas mon lecteur à un éblouissement continu, je ne le tiendrai pas sous le feu d'une illumination impitoyable, mais je l'intéresserai peut-être à ce que je lui raconterai, et il m'arrivera de temps à autre d'être instructif.

Instruisez, instruisez ; notre siècle est avide d'apprendre sous toutes les formes ; nous sommes en plein âge de fer, et le nombre des messagers rapides qui sillonnent la terre ne suffit plus à l'impatience toujours croissante de connaître. En vain l'on multiplie les réseaux de

chemins de fer, les lignes télégraphiques et les câbles sous-marins, cela n'est pas assez. Le plus humble des hommes qui, autrefois, restait longtemps sans savoir ce qui se passait à quelques lieues de lui, apprend aujourd'hui en moins d'un jour ce qui se passe aux extrémités du monde, et il n'est pas encore content ! Pour lui on augmente, on développe et on perfectionne tous les moyens de connaître, sans jamais voir le terme de cet incessant effort. Journaux, pamphlets, revues, brochures pleuvent sur le monde, et, non seulement les faits, mais leurs plus petits détails y sont étudiés, controversés, exposés sous tous les aspects possibles ; la lumière vient de tous les côtés à de mille manières différentes ; les opinions, parties de cent pays divers, se croisent comme des jets de flamme dans une atmosphère chargée d'électricité, et vont frapper toutes les intelligences ; il semble qu'il ne reste plus rien à faire à la pensée déjà pliant sous le faix, et ce qu'elle fournit de pâture intellectuelle, chaque jour, peut suffire aux trente ou quarante millions d'hommes qui lisent sur les quatorze cents

millions d'êtres humains qui peuplent le globe. Mais non ; elle est encore loin, bien loin du but ; les moyens, loin d'être épuisés, naissent à peine, et chaque progrès survenant fait voir combien ces moyens étaient grossiers à l'origine ; nous sommes tous au travail, au travail sans trêve ; à nul il n'est permis de laisser son intelligence inactive et ses forces oisives ; il n'y a personne qui soit inutile, et c'est pourquoi, loin de m'effrayer du nombre infini de journaux et de revues où les lecteurs de mon pays peuvent choisir à discrétion, ce qu'il leur convient d'apprendre, j'apporte au *National* ma modeste chronique hebdomadaire qui aura l'avantage de résumer bon nombre de choses disséminées dans toutes sortes de publications, et d'offrir aussi un aliment préparé à propos, facile à digérer.

Jetons sans plus tarder un regard sur le monde. Le monde ! il est bien vaste et bien des choses s'y passent ; Cham, l'immortel ! Cham qui, depuis trente ans, tient l'univers au bout d'un pied-de-nez, s'ennuie de tant apprendre tous les jours, et il représente l'Europe impatientée, les bras croisés, s'adressant à un Turc : « Mon ami, vous

êtes bien embêtant », lui dit-elle. Voilà de la diplomatie en chemise, bien supérieure, paraît-il, à l'autre, à l'officielle, à celle des niais et des collets montés, si l'on en croit Bismark qui écrivait à sa sœur en juin 1857 : « Personne, pas même le plus méchant des démocrates, ne peut se faire une idée de ce que la diplomatie cache de nullité et de charlatanisme. »

C'est là l'aveu d'un homme qui s'y connaissait et que la pratique des chancelleries avait mis à même de peser, à leur juste valeur, la plupart de ces oracles qu'échangent entre eux les gouvernements, et dont une parole imprudente ou un mouvement de travers suffisent à mettre le feu aux quatre coins de l'Europe.

Ce n'est pas à dire que le sort du monde dépende absolument des diplomates ; non, les peuples d'aujourd'hui ont trop appris à se gouverner eux-mêmes, et les bévues d'un ambassadeur ne peuvent créer que des malentendus ou des terribles passages mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont rares les représentants de telle ou telle puissance qui n'ont

pas à s'accuser du massacre de plusieurs milliers d'hommes. Savez-vous qu'il n'y a pas une nation de l'Europe qui n'ait été en guerre presque continuelle depuis vingt-cinq ans, si l'on en excepte les petits États, tels que la Belgique, la Suisse et la Suède ? Nous laisserons de côté, dans cette énumération, la République de San Marin et la principauté de Monaco qui n'ont pas la prétention de bouleverser les empires ; quant aux autres, voici leur bilan de tuerie depuis un quart de siècle.

En 1853, l'Angleterre et la France font la guerre à la Russie, pour les beaux yeux du Turc, et le petit royaume de Sardaigne, qui a besoin de se faire valoir, se joint à elles. Cette guerre dure deux ans, et à peine est-elle finie qu'éclate la terrible insurrection de l'Hindoustan qui mit l'Angleterre à deux doigts de la perte de cet immense et splendide empire. Il y eut là des boucheries d'hommes comme on en voit aux époques les plus barbares de l'histoire, et, comme toujours, pour les luttes les plus sanglantes, le prétexte en était des plus frivoles ; il avait suffi pour mettre les armes aux mains des cipayes de la

rumeur subrepticement répandue que les Anglais voulaient forcer les Hindous à faire usage de la graisse de porc (abhorrée parmi eux) au moyen des cartouches qu'ils leur distribuaient, et que l'on sait enduites de cette graisse. Ainsi, des quociennes de lard étaient la cause que de nombreuses garnisons anglaises avaient été massacrées dans les principales villes de l'Hindoustan, et que la plus féroce des insurrections couvrait de sang un des pays les plus beaux, les plus fertiles et les plus peuplés du monde.

À peine cette guerre était-elle finie que Napoléon III était en campagne contre l'Autriche et décidait, par les victoires de Solferino et de Magenta, la prochaine unité de l'Italie avec Rome en perspective pour capitale. Puis en 1860 vint Garibaldi qui renversa le royaume de Naples, puis la guerre de Chine, conduite par le général de Montauban qui en tira le titre de comte de Palikao pour avoir pillé les trésors de Pékin ; puis l'alliance de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne contre le Mexique, campagne des plus désastreuses, des plus absurdes, des plus

injustifiables, qui aboutit à l'exécution de l'empereur Maximilien ; puis, l'écrasement et la spoliation du Danemark par l'Autriche et la Prusse réunies ; puis, la guerre entre ces deux dernières puissances qui ne peuvent s'entendre sur le partage des dépouilles. L'Autriche, la Saxe, la Bavière et le Wurtemberg d'un côté combattent la Prusse qui détermine le sort de la campagne et la célèbre bataille de Sadowa. Pendant ce temps, la Russie conquérait une à une les diverses provinces de l'Asie qui la séparaient de l'Inde Anglaise, et tout à coup éclatait comme la poudre la guerre de 1870 qui enlevait à la France l'Alsace et la Lorraine. Dans l'intervalle avait lieu la guerre d'Abyssinie faite par l'Angleterre contre l'empereur Théodorus et la lutte obstinée des Hollandais dans l'île du Sumatra qui dura jusqu'en 1875, année où le Monténégro et l'Herzégovine commencèrent à lever de nouveau les armes contre la Turquie ; et maintenant, voilà deux autres puissances engagées dans un duel épouvantable qui va nécessairement entraîner tous les États de l'Europe.

Voilà où nous en sommes. « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque », avait dit Napoléon ; il ne se trompait que de date ; s'il eût mis vingt-cinq de plus seulement, il eût prédit à coup sûr. Il y a des solutions politiques, des destinées évidentes que l'on peut établir comme des théorèmes de mathématique ; la politique a ses axiomes que l'on peut formuler et démontrer avec précision malgré les démentis que les événements paraissent leur donner de temps à autre. Ainsi, que l'Europe entière marche rapidement à la république, qu'il faille que les Ottomans retournent en Asie, que la France retrouve sa limite naturelle aux bords du Rhin, que le vieux monde cesse de posséder des colonies en Amérique, voilà ce qui semble devoir arriver d'une façon si manifeste que j'en ferais volontiers des solutions inévitables. Il n'y aura d'Europe pacifique que lorsqu'il y aura une Europe républicaine ; les Turcs, qui constituent un non-sens parmi les nations civilisées dont ils n'ont pu prendre depuis cinq siècles ni les institutions, ni les mœurs, ni les progrès scientifiques, et grâce auxquels l'éternelle

question d'Orient est remise sur le tapis tous les dix ou quinze ans, les Turcs, dis-je, devront retourner en Asie, d'où ils sont venus ; c'est là la seule solution possible, et vingt Angles terres réunies ne pourront maintenir en Europe cette gangrène et cette honte, ni empêcher les Slaves ou les Grecs d'être tôt ou tard les maîtres de Constantinople. De son côté, la France ne désarmera pas avant d'avoir obtenu sa frontière du Rhin, ou bien elle sera anéantie et disparaîtra, ce qui équivaldrait à enlever aux nations leur âme ; enfin, le maintien des colonies européennes en Amérique, là où tout parle d'indépendance, de démocratie, de *self-government*, de colonies situées à douze ou quinze cents lieues de leurs métropoles, avec lesquelles elles peuvent n'avoir aucun intérêt commun, aucun lien autre que celui de la dépendance, devient de jour en jour d'une absurdité si flagrante que l'on peut prédire qu'avant la fin du siècle toute autorité européenne aura disparu de notre continent.

Mais je m'aperçois que ce n'est pas absolument de la chronique que je vous fais en ce moment ; je ne pensais pas en commençant me

lancer ainsi dans la carrière... ; c'est malheureusement fait, je ne puis me résoudre à jeter mes feuilles au feu, mais je puis vous promettre d'être plus modeste à l'avenir et de me restreindre à la chronique locale. Pourvu que les événements d'ici me fournissent de quoi remplir une colonne du *National* une fois par semaine !

Le National, 4 juin 1877.

S'il est un événement bien fait pour étonner les hommes politiques du monde entier, un événement tellement inattendu qu'il a plongé dans une stupeur profonde le pays même où il s'est accompli, c'est à coup sûr l'espèce de coup d'État qu'il a plu au maréchal MacMahon d'exécuter, sans rime ni raison, du jour au lendemain, par pur caprice personnel.

Cet homme dont l'épée a été impuissante à défendre son pays, veut, paraît-il aujourd'hui, le désorganiser pour le livrer plus sûrement en proie à un voisin hostile et puissant. La France

cheminait paisiblement, reprenant petit à petit sa vigueur, étonnant le monde par la reconstitution de ses forces, rétablissant par un travail magnifique son ancienne prospérité, et tout à coup, voilà un homme, le président de la République française, celui qui plus que tout autre devrait s'attacher à suivre l'opinion nationale, qui vient dire à la face du pays : « Jusqu'à ce jour j'ai écouté les conseils ; je n'en veux plus ; j'ai ma politique, je la suivrai. Je suis un homme de droite et on veut me conduire à gauche. »

Voilà les édifiantes paroles échappées de la bouche de celui dont le premier devoir serait de calmer les partis et de s'élever au-dessus de leurs luttes mesquines de toute la hauteur du vrai patriotisme. Mais non, ce premier magistrat d'une République apprend au contraire à son pays stupéfait qu'il est un homme de parti. « Je suis un homme de droite », dit-il. Il ne se contente pas de cela, il a sa politique à lui, tout comme le plus personnel des souverains ; il veut substituer ses propres opinions à celles de la majorité de la Chambre qui représente la majorité de la nation,

enfin, ce vétéran à l'esprit étroit, se considère comme le sauveur de l'ordre social que seul il menace par ses actes arbitraires et ses coups de tête séniles.

Quelle différence est entre la conduite politique du nouveau président des États-Unis élu notoirement par un parti ; M. Hayes déclare qu'il n'est pas un homme de parti ; il croit que celui qui sert le mieux son pays est aussi celui qui sert le mieux son parti ; il repousse formellement l'idée d'une politique personnelle ; il atteste ne suivre que celle qui est indispensable à la paix et à la prospérité du pays et ses actes en sont de sûrs garants. Quand la France aura à la tête du pouvoir des hommes nourris d'aussi saines et hautes maximes, elle pourra envisager sans crainte l'avenir et entrer dans une voie d'apaisement politique qui lui rendrait inévitablement son influence dans le monde.

À propos de la question d'Orient, les Turcs ont trouvé, au point de vue financier, une inspiration lumineuse qui doit faire l'admiration de l'Europe. Ils ont envoyé une délégation chargée de

demander au collège des santons, qui gardent le tombeau du prophète, une partie du trésor de l'islam, formé des offrandes annuelles des pèlerins accumulées dans la casbah de la Mecque, la cité sacro-sainte des musulmans. Trois sépulcres servant de troncs sont placés dans l'enceinte de la mosquée. Chaque année il vient à la Mecque 100,000 pèlerins qui y séjournent un mois, et qui jettent chaque jour une offrande métallique plus ou moins considérable dans les dits troncs. L'un des troncs a été ouvert en 1828, lors de la guerre Russo-turque, l'autre en 1854, mais le troisième n'a pas été ouvert depuis 1815, c'est-à-dire depuis 62 ans. Il doit s'y trouver des sommes énormes. Il faut être arrivé au degré d'abrutissement transcendant des musulmans, pour laisser ainsi dormir des sommes pareilles. Se figure-t-on ces bons hommes vivant à côté de millions sans avoir l'idée de s'en servir ; voilà certes une idée qui ne germerait jamais, dans le cerveau d'un fils de la Grande-Bretagne ; mais que ne peut-on pas obtenir d'un homme qui est sûr d'aller voir les houris au céleste séjour.

Cependant je ne serais pas étonné, eu égard à

la faiblesse humaine, que le trésor ne fût pas aussi considérable qu'on l'espère. Pour peu qu'un de ces braves santons ait eu l'idée, pour se donner un avant-goût des joies qui l'attendent au paradis de Mahomet, d'entreprendre la conversion d'une houri comme celles qui se trouvent dans l'Europe Occidentale, il a dû faire de fortes brèches au trésor de l'Islam.

La question d'Orient qui met en émoi l'Europe entière n'a pas un moindre effet dans les Indes. Les indigènes, travaillés d'une part par une proclamation partie de Constantinople, de l'autre par les agents russes, sont profondément agités entre les deux : leurs cœurs balancent.

Les officiers anglais, se souvenant des massacres de Cawnpore, renvoient leurs femmes et leurs enfants en Angleterre, et l'un d'eux constate avec amertume que bien que l'Angleterre ait déjà perdu une trentaine de Nana-Sahib, elle n'est pas encore sûre d'avoir perdu le véritable. Et puis même en admettant cette hypothèse hasardée, il a pu faire des petits.

Croira-t-on que les Indous, qui ont le mauvais

goût de préférer leur indépendance à la domination étrangère, ont de charmantes légendes d'une grande portée philosophique et satirique ; en voici une : Un prince indien meurt le soir même de ses noces avec une jeune fille qu'il aimait d'un ardent amour ; après avoir passé dans le purgatoire (car les Indiens ont un purgatoire tout comme un honnête catholique) une année de douleurs atroces, il s'envole vers le ciel et demande à l'ange gardien l'autorisation de retourner une heure sur la terre. Tu le peux, cœur infidèle, répond l'ange, mais cette heure te coûtera dix mille années de ces tortures dont tes membres se tordent encore. Sans hésiter, le prince descend sur la terre et trouve son ex-bien-aimée murmurant de doux serments d'amour à un autre indigène, sous les frais ombrages de la vallée de Cachemire. Quand il revint au purgatoire : Monte droit au ciel, lui répondit l'ange ; ce que tu viens de voir est plus affreux pour toi que dix mille années de douleurs, de flammes et de grincements de dents.

Que dites-vous de celle-là, ami lecteur ; il faut avouer que cet Indien avait le diable au corps,

c'était un enragé, un maudit comme nous disons au Canada et nous ajouterons irrévérencieusement un cornichon. Il est vrai que s'il eût été musulman, l'aspect enchanteur des houris l'eût probablement arrêté au paradis, mais que voulez-vous ? Dans le ciel indou, paraît-il, on ne peut avoir à la fois le ciel et la terre, Dieu et la créature.

Le ministre de l'Intérieur de France vient de prendre une excellente mesure qui consiste à faire remettre gratuitement aux époux, lors de la célébration du mariage, dans chaque mairie, *un livret de famille*. Ce livret destiné à recevoir les énonciations principales des actes de l'état civil intéressant chaque famille, doit être représenté à la mairie chaque fois qu'il y aura lieu de faire dresser un acte de naissance ou de décès.

Ces livrets de famille offriront ainsi un duplicata des registres de l'état civil et si ceux-ci venaient à se perdre par un accident quelconque, les livrets deviendraient une véritable mine de renseignements aussi indispensables à l'administration qu'aux familles elles-mêmes.

Bien qu'au Canada le mariage se fasse par les ministres des différents cultes, on ne pourrait que gagner à adopter une mesure de ce genre. Le desservant de chaque paroisse pourrait délivrer au moment du mariage un livret aux époux ; le dit livret ne porterait certes nulle atteinte à la lune de miel.

La soumission des Indiens hostiles des Black Hills continue aux États-Unis. Cette race intrépide, qui dans les derniers spasmes de sa fière agonie, fait encore trembler souvent les conquérants venus de l'est, est obligée de se rendre faute de vivres, ce qui est une raison capitale.

Ils sont affamés, dit un journal américain, quelques-uns d'entre eux sont trop faibles pour pousser le cri de guerre ou pour scalper, mais quand la distribution des rations se fait, ils déploient plus d'énergie qu'un train de mulets. Le confrère en parle à son aise, nous voudrions bien qu'on le mît 48 heures à la diète et qu'on le plaçât ensuite en face d'un de ces biftecks grandioses et de ces majestueux plum-puddings si

chers à tout Yankee qui se respecte un peu. Il déploierait probablement la même énergie que les Indiens ; croit-il donc que dans des cas semblables, l'estomac d'un blanc se remplit de philosophie ?

Le Texas est d'une ingénuité adorable, il vient de formuler modestement ses désirs par la voie d'un de ses organes de la presse ; les désirs sont faciles à satisfaire, comme on va voir. Les Texans trouvent qu'ils ont deux fois trop de médecins et neuf fois trop d'avocats. Ils proposent un échange à raison de 40 avocats pour un fermier du nord. Ils aimeraient aussi avoir un peu plus de bons prédicateurs. Mais leur grand désir, le but de leur rêve, ce sont les fermiers. Cinq millions de fermiers, disent-ils, recevraient un bon accueil dans les plaines du Texas. Mais ils les voudraient matineux, sobres et économes. Malepeste ! messieurs les Texans, vous n'y allez pas de main morte ; je connais certains pays et entre autres une belle contrée située sur les rives du Saint-Laurent, où l'on pourrait peut-être formuler avec plus de retenue les mêmes vœux. Nous terminons, par un extrait découpé, dans un roman

feuilleton, en cours de publication :

« Raoul, étroitement chargé de chaînes et plongé dans le cachot où avant lui le capitaine avait si longtemps gémi, resta huit jours sans manger et se vit réduit à dévorer sa colère et sa honte. » Demandons que ce passage monumental soit inscrit sur des tables d'airain pour dilater la rate des générations futures, et souscrivons d'avance à tout projet ayant pour but de transmettre l'auteur à nos petits-neveux, soit sous forme de morue, soit flottant dans un gigantesque bocal d'esprit-de-vin.

Lettre particulière

Le National, 22 juin 1877.

M. le Rédacteur,

Je vois que vous publiez depuis plusieurs semaines une chronique hebdomadaire, mais il me semble que tout journal, pour être complet, doit avoir aussi chaque semaine une lettre particulière. « *On nous écrit d'ici, on nous écrit de là* », sont des formules banales ; le lecteur n'y fait guère attention ; mais quand il voit « Lettre particulière », oh ! diable, il ouvre l'œil et se dit : « Voyons un peu, qu'est-ce qu'il peut donc y avoir de si intéressant dans cette lettre pour qu'elle revête un qualificatif aussi arrêté, aussi péremptoire », et il lit de confiance, décidé presque de ne pas être trompé dans son attente.

Je profite de cette disposition et vous envoie ma « Première aux Canadiens », concurremment

avec votre chroniqueur dont je complète la besogne. S'il se trouve un troisième personnage qui s'avise de vous apporter lui aussi sa contribution, veuillez l'élaguer, mon cher rédacteur ; assurément il sera de trop, et la concurrence, dépassant ses limites, deviendrait désastreuse. Sans plus tarder je débute.

Nous ne concevons pas, nous habitants de l'Amérique, quel étrange et merveilleux pays nous habitons. Sans doute, la chute du Niagara, la vallée du Yosemite, les arbres géants de la Californie sont assez connus, mais pas à un égal degré la caverne prodigieuse du Mammoth, dans l'État de Kentucky, qui a trois lieues de longueur et quarante lieues de parcours dans deux cent vingt-trois couloirs, des salles si vastes et si élevées que l'obscurité des parois et des voûtes n'est que faiblement dispersée par l'éclat des flambeaux, et sous ses dômes, des lacs buvant ou versant l'eau d'autres lacs par des rivières tordues dans de ténébreux corridors. Ajoutez que cette caverne est traversée par un fleuve, un véritable fleuve, un fleuve des enfers grecs. Des animaux étranges, un poisson aveugle, des lézards et des

grillons hideux, des rats gigantesques, et sans doute bien d'autres bêtes horribles auxquelles aucune mythologie n'oserait donner de noms, vivent dans les flots sombres et sur les rives que le Styx abandonne dans son recul de l'été. Ces rives, il les noie quand les grandes pluies arrivent en cascades par leurs mystérieux chemins et remplissent le fleuve jusqu'à la clef de ses voûtes. On ne sait où courent ces flots sinistres entrevus à la torche dans les mille grottes de la caverne ; beaucoup se laissent glisser jusqu'à la mer sur les côtes de la Floride, de la Georgie et de la Caroline, où elles arrivent avec une telle masse et une telle force qu'elles soulèvent l'eau salée et viennent jaillir à la surface de l'océan.

Nous ne connaissons pas non plus assez bien les merveilles de l'Arizona, territoire semé d'antiquités qui remontent à des époques indéterminables et qui attestent une civilisation indienne fort avancée. Nous ne connaissons pas encore, comme il mérite de l'être, le Colorado, non pas parce qu'il a donné le jour au *potato bug*, le *doryphora*, vulgairement appelé par les journalistes, qui veulent se rendre populaires, la

mouche à patates ; non pas encore pour ses mines étonnantes qui menacent de détrôner celles du Nevada et de la Californie, mais pour l'intérêt historique qu'il offre à ceux qui veulent chercher l'histoire de l'homme dans les temps antérieurs à ceux dont parlent les livres. Depuis plusieurs années, les explorations géographiques et scientifiques ont fait de remarquables progrès dans les différents territoires des États-Unis. Les plus curieuses de ces explorations sont celles qui viennent d'avoir lieu dans la vallée de l'Animas, située dans la partie sud-ouest du Colorado. On y a trouvé des ruines de maisons, de fermes, de fortifications, des poteries, des dessins, des esquisses, et sur les murs des caractères qui paraissent être de l'écriture. Tout ce qu'on sait de l'âge auquel appartiennent ces ruines, c'est qu'elles remontent à plus de quatre à cinq cents ans, parce qu'elles présentent un caractère tout différent de ce qui s'est fait en Amérique depuis la découverte de Christophe Colomb. Elles sont nombreuses ; les plus belles et les mieux conservées sont celles qui ont été construites en pierres. La vallée d'Animas a été, dans un temps,

presque entièrement couverte d'édifices, dont deux de dimensions considérables, et les autres de proportions très variées. Les deux plus grands de ces édifices mesurent environ trois cents pieds de large sur six mille pieds de long. Les matériaux consistent en petits blocs de grès reliés par un mortier d'argile. Les murs ont quatre pieds d'épaisseur et sont à quatre étages, et beaucoup de chambres intérieures sont restées entières ; les portes et les poutres sont en bois de cèdre ; quelques-uns des murs à l'intérieur sont peints ou blanchis à la chaux, d'autres sont couverts d'ornements, de dessins et de caractères qui ressemblent à une écriture ; ces dessins représentent des animaux, des insectes ; et, chose remarquable, c'est que presque toutes ces maisons du Colorado préhistorique sont situées à des hauteurs presque inaccessibles, sans doute pour être à l'abri des invasions et des ennemis de toute nature. On y a découvert aussi des documents écrits, dont les caractères peuvent être alphabétiques ou hiéroglyphiques, très nettement gravés, et qui ne sont pas sans ressemblance avec le sanscrit, vieille langue de l'Inde ; mais

malheureusement, on n'est pas encore parvenu à les déchiffrer.

Comme on le voit, l'histoire complète de l'Amérique est encore à faire, et on ne la fera bien que lorsque les antiquaires l'auront explorée dans tous les sens, en auront déblayé les ruines et déchiffré les monuments.

Passons aux choses modernes.

Je trouve que notre presse a un défaut ; elle ne s'occupe pas assez de ce qui se passe et se fait sur notre continent. Nous avons l'air d'être des exilés sur l'antique sol des Hurons et des Abénaquis, et sans cesse nos regards sont tournés vers les mères patries ; sans doute nous agissons ainsi par un sentiment tout à fait naturel ; mais cet intérêt devrait être moins exclusif. À part les articles de polémique dans lesquels les rédacteurs se disent les choses les plus aimables au monde, on voit bien rarement figurer, dans nos feuilles publiques, des articles spéciaux sur les questions et les choses qui nous intéressent immédiatement. Je sais bien qu'il y a grande lacune d'écrivains, que la carrière des lettres n'est pas encore ouverte

et qu'il est bien difficile de faire des études suivies et patientes, dans un pays où ces études ne portent pas en elles leur récompense, mais il me semble qu'on pourrait bien ne pas les écarter entièrement et qu'un journal qui offrirait, une fois ou deux par semaine, des articles de fond, solidement faits, sur des sujets étrangers à la polémique habituelle, remplirait une lacune déplorable. Dieu me garde de faire retomber la faute sur nos rédacteurs ; ils ont trop à faire, et les journaux français de la province n'ont pas assez de moyens pécuniaires pour subventionner régulièrement une rédaction spéciale comme cela se fait en Europe et aux États-Unis ; néanmoins, il y a quelque chose à tenter dans ce sens, j'en ai l'intime conviction, et une fois le public formé à cette innovation pleine d'avantages pour lui, je crois qu'il ne tarderait pas à l'apprécier et à en rémunérer convenablement les initiateurs. Essayons, et si nous en sommes pour nos frais, eh bien ! nous enverrons le lecteur canadien à tous les diables, manière connue des plaideurs qui ont perdu leurs procès.

Malheureusement, ce qui gâte tout chez nous,

c'est l'esprit de parti, l'esprit de parti quand même, qui persiste en l'absence des principes fondamentaux, dont le caractère divergent entraîne les hommes, soit dans un sens, soit dans un autre. En Europe, la lutte subsiste encore, plus acharnée que jamais, même entre l'ancien régime qui se tord dans une agonie formidable, et l'idée moderne qui avance comme un flot lentement, mais irrésistiblement grossi. La question politique est loin d'être résolue encore, et la question sociale y est à peine ébauchée ; il est donc tout naturel que les hommes s'y divisent en partis de tous les degrés et de toutes les nuances, suivant les tendances de leur esprit et leurs aspirations. Aux États-Unis, il y a eu, jusqu'à l'avènement de Hayes, des questions politiques d'une gravité telle qu'elles ont mis en péril l'existence même de la république ; il y a encore la question internationale, les relations de l'Union Américaine avec les États étrangers, dans lesquelles il y a souvent matière à des différences d'opinion radicales ; il y a enfin la question économique qui joue, à l'heure qu'il est, le rôle prépondérant, et la question difficile entre toutes,

qui se rattache à cette dernière et qui n'est encore qu'à l'étude, je veux dire la question sociale.

Mais nous, nous n'avons rien de tout cela ; c'est à peine si nous pouvons effleurer la question économique ; notre condition de dépendance empêche qu'il y ait au Canada des questions fondamentales en jeu, parce que nous ne pouvons rien résoudre par nous-mêmes, et par conséquent les conclusions se trouvent faussées, quand nous voulons conclure, et la lutte est absolument stérile. Nous ne pouvons débattre les questions, qui nous intéressent le plus, qu'à un point de vue purement idéal, et comme un exercice intellectuel ; mais c'est pour nous surtout que cet exercice est nécessaire pour nous arracher à l'esprit de parti, à cet esprit déplorable, inutile, infructueux, qui, comme les Harpies de la fable, ne dévore que ceux qu'il atteint, mais souille tout ce qu'il touche ; fléau de notre pays, plaie que nous alimentons sans cesse et qui est la ruine des plus belles comme des plus saines intelligences.

Cherchons à réagir contre ce mal endémique ; montrons à la jeunesse qu'elle a un champ devant

elle, en dehors des luttes stériles et souvent indignes où va s'abîmer le journalisme canadien ; montrons-lui des questions à étudier pour l'avenir, et dont la solution dépendra probablement d'elle lorsqu'aura cessé notre état de dépendance ; faisons-lui voir, au point de vue de ce qu'on peut appeler les *forerunners*, ce que sera notre pays avant la fin de ce siècle ; montrons-lui ses destinées dans l'étude des questions du jour et de celles qui percent à l'horizon, et nous aurons fait plus par quelques bons articles de ce genre, que par trois volumes de chicanes sur les contrats du gouvernement ou sur les divagations de la *Minerve*.

Le National, 14 juillet 1877.

Nous n'avons pas l'air de nous occuper beaucoup d'une question qui, cependant, est, pour tout le Dominion, la plus importante du jour, je veux parler de la question des pêcheries qu'une commission anglo-américano-canadienne s'occupe de régler actuellement, et, espérons-le,

définitivement, à Halifax. Et les États-Unis, et le Canada confédéré ont un intérêt égal à ce que cette difficulté, qui dure depuis plus de cent ans, soit enfin résolue. Voici quelle est en quelques mots la position réciproque des deux pays.

D'après le traité de Washington, conclu en 1871, les pêcheurs américains ont le droit de prendre le poisson dans les eaux canadiennes, de le préparer et de le saler sur nos côtes, libres de tout droit, pour le terme de dix années, et les pêcheurs canadiens jouissent du même privilège sur les côtes des États-Unis, au nord du 39^e degré de latitude. Mais comme ces deux avantages ne se balancent pas, que celui accordé par le Canada aux États-Unis dépasse de beaucoup en valeur celui que les États-Unis accordent au Canada, il a été décidé qu'une commission représentant les deux pays intéressés et présidée par un arbitre européen, déterminerait la somme que les États-Unis devront payer au Dominion à titre de compensation.

Le Dominion réclame de deux à trois millions de dollars, en se basant sur des faits et des

témoignages irrécusables, entre autres sur le rapide développement des pêcheries, attesté par le rendement de 1876, lequel a dépassé de \$661,917 celui de l'année précédente ; en outre sur l'immense différence qui existe entre l'exportation de poisson que nous faisons aux États-Unis, et l'importation que nous faisons du leur, la première se chiffrant par \$1,475,330, et la seconde par \$692,895 seulement pour la même année 1876.

Pendant que le Dominion réclame de deux à trois millions d'indemnité, le gouvernement américain ne semble pas disposé à donner plus de cinq cent mille dollars, et ses organes nous posent les problèmes suivants : 1° Quels avantages les pêcheurs américains ont-ils sur les pêcheurs anglais en ayant le droit de pêcher dans les eaux canadiennes, et de préparer leur poisson sur les rivages et dans les ports du Dominion ? 2° Résulte-t-il pour les Canadiens un préjudice de ce qu'ils accordent ce droit aux pêcheurs américains ? 3° L'accès libre aux marchés des États-Unis pour la vente du poisson en toute

saison de l'année, est-il un avantage pour les pêcheurs du Dominion ?

Une chose incontestable, c'est que, depuis le traité de Washington, les pêcheurs canadiens n'ont pas cessé de prospérer ; la concurrence avec les pêcheurs des pays voisins leur a réussi ; dans tous les cas, ils n'ont rien perdu ; mais, d'autre part, qu'est-ce que les Américains ont gagné ? Toute la question est là, et il faut reconnaître qu'elle n'est pas trop facile à résoudre. Comment évaluer en effet en tenant compte du développement progressif des pêcheries, l'étendue du privilège que nous avons concédé aux Américains ? On ne peut établir qu'une moyenne extrêmement arbitraire à cet égard, et la différence entre ce que réclame une partie et ce que l'autre consent à payer ne peut manquer d'être considérable. C'est en présence de ce problème qui menace de faire traîner la contestation en longueur qu'un journal fort autorisé de New York, le *Journal of Commerce*, propose la réciprocité commerciale comme un moyen de trancher immédiatement toutes les difficultés pendantes entre les deux pays :

« Si des hommes d'affaires, dit-il, dirigeaient le gouvernement de Washington, on pourrait éviter de payer une compensation au Dominion. Les Canadiens, depuis plusieurs années, ne demandent qu'à renoncer à leur réclamation en échange d'un traité de réciprocité, et un semblable traité nous est indispensable à nous-mêmes. On l'eût renouvelé en 1874, n'eussent été l'ignorance et l'indifférence des politiciens qui ne connaissaient rien de la question et ne se donnaient pas la peine de l'étudier. Il n'est pas encore trop tard cependant pour la reprendre ; la commission finira probablement ses travaux de bonne heure cet été, et le montant accordé au Canada sera peut-être plus grand qu'on ne s'y attendait d'abord. Quoi qu'il en soit, le Dominion sera prêt, nous n'en doutons pas, à y voir le prix d'un nouveau traité, et si le secrétaire d'État Evarts voulait entreprendre la négociation dès maintenant, il pourrait avoir un projet de traité tout préparé pour la session extraordinaire du Congrès qui aura lieu en octobre. Quand le Sénat sera parvenu à comprendre que la somme due au Canada nous serait remise à la ratification d'un

nouveau traité, peut-être cette assemblée trouvera-t-elle la chose digne de considération... »

À cela un grand journal de Chicago répond : « Nous n'avons pas d'objection à un traité de réciprocité, *pourvu que ce traité fût limité au Dominion seulement* ; mais, avec une ligne de côtés de près de quatre cents lieues, un semblable traité équivaldrait à jeter nos ports tout grands ouverts au commerce entier de la Grande-Bretagne. Lorsqu'on voit jusqu'en Chine des produits de fabrique anglaise portant des marques de commerce américaines, combien ne serait-il pas plus aisé pour la même catégorie d'articles de s'introduire sur le marché américain avec une marque de fabrique canadienne ? Rien ne presse donc pour conclure un nouveau traité et il vaut mieux attendre la marche des événements... »

Nous avons là la clef de l'objection peut-être la plus formidable que les Américains feraient à un nouveau traité de réciprocité commerciale, la crainte de voir une énorme quantité de produits anglais envahir les États-Unis en passant par le

Canada. C'est ici qu'on voit bien qu'un *Zollverein* ou Union Douanière, joint à l'adoption du tarif américain contre tous les autres pays, y compris l'Angleterre elle-même, résoudrait immédiatement cette difficulté ; mais comment proposer ce moyen dans notre état de dépendance coloniale ? Il n'y faut même pas songer. Si c'était là encore la seule épreuve à laquelle nous soumet la condition absolument anormale, absolument absurde de dépendance coloniale, malgré la situation géographique et lorsque tous nos intérêts s'y opposent !... Mais ce n'est ni le lieu ni l'heure de discuter une semblable question, d'autant plus qu'elle ne tardera pas peut-être à se présenter avec toute la force de l'évidence, et alors tout le monde sera d'accord.

On n'a pas entendu parler depuis assez longtemps du chemin de fer *Northern Pacific* qu'une puissante compagnie américaine avait entrepris de construire depuis le Minnesota jusqu'au Pacifique, il y a déjà plusieurs années. Interrompue pendant longtemps, cette œuvre gigantesque a été reprise, et 585 milles de chemin, entièrement livrés au public, ont donné

un profit net de \$300,000 l'année dernière ; les établissements se fondent rapidement tout le long de la ligne, et l'on calcule qu'elle sera complétée aussitôt que Boston pourra envoyer ses chemins de fer la rejoindre à travers le tunnel Hoosac dont le percement sera achevé avant la fin de la présente décade. Il ne serait pas mauvais de savoir si, en présence de cette ligne parallèle à celle que le Canada projette d'étendre aussi lui du lac Supérieur à la Colombie Anglaise, nous voudrions essayer encore de la concurrencer.

Si l'on veut se faire une idée des conséquences épouvantables qu'a amenées le prolongement de la crise commerciale en Amérique, qu'on ouvre les yeux sur les chiffres suivants. Le nombre total des pauvres qui ont eu recours à l'assistance publique, en 1876, dans l'État de New York, s'est élevé à 374,124, et la somme consacrée à les secourir a dépassé deux millions. Un vingtième de la population de tout l'État se compose de pauvres dénués de tout, et un vingt-cinquième des taxes municipales se dépense à leur venir en aide sous toutes les formes. Cela est simplement effrayant et l'on ne voit pas ce que le paupérisme

des grandes villes américaines aura désormais à envier à celui des grandes cités d'Europe. Il va se dresser aux États-Unis, avant longtemps, un problème redoutable pour les économistes et les hommes d'État, et ils auront besoin de toute leur sagesse pour empêcher des révolutions sociales.

Maintenant que l'Angleterre fait mine d'entrer sérieusement en lice pour protéger ses intérêts asiatiques, demandons-nous quelle est la puissance maritime réelle de cette nation qui prétend tenir le sceptre des mers. Dans l'immense océan Pacifique, où les Russes, les Américains et les Chinois eux-mêmes ont développé leurs forces navales, la Grande-Bretagne est laissée absolument sans défense, faute de bases d'approvisionnements et de ravitaillements, de points de repère où elle puisse concentrer ses vaisseaux, et de ports où elle les répare et les mette à l'abri. Elle ne pourrait pas défendre un instant la Colombie Anglaise contre une légère escadre des États-Unis qui ont, eux, un poste militaire à San Juan, en face de l'île de Vancouver, un autre à Port Townsend, 40 milles plus haut, un autre à Puget Sound, et un autre

enfin à la rivière Columbia, dont l'embouchure est gardée par de nombreuses fortifications. Depuis l'île de Vancouver jusqu'au cap Horn, c'est-à-dire sur toute la côte ouest du double continent américain, l'Angleterre a un certain nombre de vaisseaux disséminés, très utiles en temps de paix, mais sans aucun pouvoir de ralliement, sans base d'opérations, sans moyens de se porter secours, de se réparer ou de s'approvisionner. De nos jours, c'est le charbon qui est l'élément essentiel des flottes : eh bien ! si la Grande-Bretagne entrait demain dans une guerre maritime, elle se trouverait, sur les rivages innombrables que baigne le Pacifique, sans un seul dépôt de charbon, et ses communications avec les autres mers seraient en grand danger d'être coupées, outre que l'action de ses flottes serait paralysée immédiatement par le nécessité de protéger ses bases d'opération.

Sans doute, l'Angleterre est mieux protégée dans l'Atlantique, dans la Méditerranée et l'océan Indien ; mais il ne faut pas perdre de vue que les conditions de la guerre maritime moderne sont bien changées, que la lutte ne se fait plus sur les

hautes mers, mais guère que sur les côtes, dans l'attaque et la défense des ports, et que les vaisseaux cuirassés, d'un faible tirant d'eau, ont une utilité et une efficacité plus grandes que les énormes vaisseaux, véritables forteresses maritimes que l'Angleterre fait construire depuis un certain nombre d'années. Des hommes compétents prétendent que la superbe Albion ne pourrait pas défendre ses propres côtes contre une attaque combinée des flottes russe, allemande et française.

Le dernier mot n'est pas dit encore.

Le National, 27 juillet 1877

Ah ! qu'il est bon d'être juif ! Voilà une exclamation peut-être un peu inattendue ; aussi, je ne demande qu'à m'expliquer.

Nous vivons dans un temps où toutes les têtes semblent avoir été cultivées en serre chaude ; jamais on ne vit un pareil déploiement de passion religieuse fausse ni de fanatisme ambitieux ; tous

les moyens servent à ceux qui exploitent l'ignorance, les préjugés ou les animosités des masses. Plus l'homme devient nerveux, grâce à l'alimentation moderne, plus on l'irrite à plaisir, plus on le tient dans une surexcitation funeste. À propos de religion, on se déchire avec une fureur apparente ; il n'y a en effet sorte de choses plus effroyables que celles que se disent entre eux ceux qui ne font qu'exploiter les convictions ou les croyances des autres. Voyez les provocations, les injures réciproques auxquelles a donné lieu la fête des orangistes du 12 juillet dernier, et ça n'est pas encore fini. À ce sujet, j'ouvre une petite parenthèse pour vous dire combien l'attitude du *National* a été remarquée et combien ont été appréciés ses sages conseils, pendant que la plupart des journaux faisaient feu et flammes, que les plus mauvaises passions étaient surexcitées, et que des hommes dangereux cherchaient à entraîner dans le conflit les Canadiens français qui ne sont rien moins que turbulents et fanatiques.

Eh bien ! pendant qu'on était encore pris aux cheveux, au plus chaud de la bataille de plumes,

une autre fête religieuse avait lieu, fête tranquille, modeste, et qui passerait inaperçue si les journaux n'étaient pas sans cesse en quête de faits divers. C'est la fête des juifs, qui avait lieu jeudi dernier, pour commémorer la destruction du temple de Jérusalem. Il est vrai que cette fête n'a pas une physionomie bien terrible ; sous un rapport elle est tout à fait à l'inverse des fêtes chrétiennes ; ainsi les juifs, les vrais, les traditionnels, – car, hélas ! tout se modifie et dégénère petit à petit dans ce monde – s'abstiennent de boire et de manger pendant vingt-quatre heures pour mieux célébrer cet anniversaire mémorable. Ils ne font pas de procession et ne paraissent pas désirer d'en faire ; mais ils lisent l'histoire juive dans les synagogues et récitent les lamentations de Jérémie.

Voilà à quoi se réduit cette fête dont aucun journal ne parle à l'avance, et qui est à peine signalée comme un fait des plus ordinaires. Eh bien ! je trouve qu'on est injuste à l'égard des juifs, et qu'ils méritent bien pour le moins qu'on parle d'eux une fois par année. Cela se présente d'autant mieux qu'ils ont fait pas mal de bruit à

New York dernièrement. Vous vous rappelez que le juge Hilton a voulu les bannir du grand hôtel de Saratoga, sous prétexte qu'ils devenaient envahisseurs, et que là où un juif arrivait, il était toujours suivi d'une légion de ses coreligionnaires qui prenaient toutes les places. Il y eut à ce sujet, une véritable croisade entreprise contre les Israélites, et rien n'était plus comique, en vérité, que de voir, dans le pays même de la tolérance, ce que certains journaux débitaient de choses désagréables et provocantes à l'adresse de ce pauvre petit peuple qui s'arrange comme il peut dans le monde pour ne pas être trop dispersé.

À lire ces journaux, on se serait cru transporté au siècle dernier, alors que les juifs ne pouvaient même pas se faire naturaliser en Angleterre, après y avoir vécu trois ans, où à l'année 1826, alors qu'il ne pouvait pas y avoir plus de douze courtiers juifs dans la ville de Londres, et que chacun d'eux était obligé de payer mille livres sterling au maire pour exercer sa profession ; on se reporte au temps où les juifs ne pouvaient posséder foncièrement, ni exercer au barreau, ni remplir aucune fonction municipale, comme cela

était encore la loi en 1845, ni être député au parlement, privilège qu'ils n'ont obtenu qu'en 1858. C'est étrange et tout à fait inexplicable, si vous voulez : mais c'est comme cela. Il est vrai que les quelques journaux qui ont débité contre les juifs toutes sortes d'inepties, ne le faisaient pas par fanatisme, mais ils ont été aussi loin par parti pris, parce qu'ils avaient cru devoir embrasser la cause du juge Hilton.

Les Israélites sont au nombre d'environ 75,000 dans la ville de New York et ils y représentent la plus grande partie du capital de banque et de commerce. Quelques-uns d'entre eux, extrêmement riches, habitent la cinquième avenue, où ils sont en relations très intimes avec de puissantes familles chrétiennes ; mais ceux-là sont ce qu'on appelle des juifs hétérodoxes, attendu que les vrais juifs, ceux de l'ancienne façon, refusent d'avoir tout commerce social avec les gentils ; ils vivent entre eux et ont leurs cercles particuliers ; il n'y a donc que les Juifs *progressistes* ou modernes, qui fréquentent la société fashionable chrétienne de New York. Ce sont eux qui ont fait profondément modifier la

forme du culte dans le temple Emmanuel où ils suivent en majorité l'office religieux ; il y a même beaucoup de Juifs américains qui ne vont pas du tout à la synagogue ; et ceux-là, on les rencontre fréquemment dans les salons fashionables ; ils ne sont juifs que de nom ou même encore moins ; c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas assez ; espérons que le temps viendra où les Juifs seront tout à fait gentils.

Après la reine d'Angleterre, les princes, ducs, marquis et comtes qui ont bourré le général Grant de rosbef et de pudding, voilà que les *interviewers* l'assiègent à leur tour. Une grande partie de la politique moderne se fait par les *interviewers*, cela est connu ; aussi on ne s'arrête pas toujours à ce qu'ils disent pour se former une opinion, pas plus qu'on ne se base sur des protestations ministérielles pour juger des intentions réelles d'un cabinet monarchique ; mais il arrive quelquefois à un reporter d'obtenir l'opinion exacte et sincère d'un homme d'État, surtout lorsqu'il s'agit de choses jugées ou qui ne sont plus matières à conflits entre deux puissances. C'est la bonne chance que vient

d'avoir un reporter du *Times* qui interrogeait le général Grant sur la distribution faite aux réclamants américains des quinze millions que l'Angleterre a été condamnée de payer aux États-Unis pour les déprédations de l'Alabama. On sait qu'il est resté une somme assez ronde en caisse, et que les Américains n'ont pas présenté de réclamations se montant au chiffre de quinze millions de dollars, de sorte qu'on accuse les États-Unis d'avoir fait une spéculation ! C'est là-dessus que le général s'explique.

« En premier lieu, dit-il, le Congrès pensait que la somme accordée ne suffirait pas à satisfaire les demandes les plus pressantes d'indemnité, celles qui n'avaient pas été couvertes par les assurances ou toute autre garantie. C'est pourquoi le Congrès dit aux compagnies d'assurance : Vous ne pouvez avoir une partie de cette somme, parce que vous vous êtes déjà remboursées au moyen des fortes primes que vous établissiez durant la guerre – et aux personnes dont les propriétés avaient été détruites par l'Alabama ou autres croisières, mais qui avaient reçu le montant de leurs assurances :

Vous n'en aurez pas davantage, parce que vous avez été payées. De cette façon bon nombre de réclamations ont été écartées. Mais les taux d'assurance étaient si élevés à cette époque que presque personne n'assurait sa propriété pour toute sa valeur ni pour rien qui en approchât ; c'est cette dernière catégorie de réclamants qui a droit à une indemnité, et quand on leur aura fait pleinement justice, il ne restera pas gros des quinze millions. Le Congrès, au commencement, a limité les réclamations à un petit nombre, et voilà ce qui explique le surplus resté en caisse. D'ailleurs, il faut bien remarquer que la somme de quinze millions a été donnée pour préjudice porté aux États-Unis, dans leur commerce général, et non à des particuliers, et personne ne saurait mettre en doute que ce préjudice ne représente une somme plus grande que celle accordée par le tribunal de Genève. Ça n'est pas une tâche facile que de distribuer ce montant entre tous ceux qui y ont droit ; mais ce qui est incontestable, c'est que nous avons éprouvé des dommages que ne peut compenser une pareille somme ; comment nous la partagerons entre les

réclamants est une autre question. Vous pouvez être certains que le Congrès fera ce qui est juste à cet égard dès sa prochaine session. »

Telles sont les paroles qu'a répondues le général Grant à son *interviewer*, et je les ai trouvées si importantes, elles expliquent si bien une situation équivoque, dont les États-Unis portent le fardeau, que j'ai cru devoir les traduire pour le bénéfice de vos lecteurs.

Maintenant, passons dans une autre partie du monde, en Afrique par exemple, oui, en plein au milieu des nègres, ça nous rafraîchira.

L'Afrique ! voilà un continent qu'on ne connaissait pas avant les explorations de Bartle Frere, de Livingstone et de Stanley. Je veux parler de l'Afrique centrale, pays qui jouit du plus délicieux climat qu'on puisse rêver et qui est peuplé presque autant que la Chine. C'est le pays des grands lacs et des terres fertiles par excellence, et, comme pour former les reins de ce continent, il s'y étend un immense plateau dominé par des montagnes de 18,000 pieds de hauteur d'où s'écoulent de puissants fleuves, et

qui possède, à ses diverses hauteurs, comme le plateau mexicain, les variétés de climats les plus salubres.

Cette terre à laquelle la nature avait prodigué tant de bienfaits, est devenue, par le trafic des nègres, une terre de servitude, de misère et de désolation. C'est sur le riche plateau de l'Afrique centrale que la chasse à l'homme est le plus largement organisée. Quarante mille captifs par an y sont enlevés, sans compter ceux, en bien plus grand nombre, qui succombent dans les attaques des villages, dans les massacres et les incendies. Sir Bartle Frere a évalué la destruction de la vie humaine dans l'intérieur de l'Afrique, par suite de la traite, au minimum de 400,000 personnes par an.

Il est grand temps que l'Europe et l'Amérique se coalisent pour venir au secours de ces malheureuses populations et les arracher à la barbarie. Tel est le but de l'association internationale africaine, fondée par le roi des Belges, et dont l'objet est de commencer par établir des stations hospitalières et scientifiques

dans l'Afrique équatoriale. Des comités nationaux, faisant partie de l'association, se sont formés dans tous les pays, celui de France a élu pour président M. de Lesseps, et en Allemagne, de même qu'en Angleterre, on a déjà recueilli des sommes considérables pour seconder l'entreprise.

Voilà une croisade pacifique qui va peut-être apporter au monde d'immenses richesses nouvelles, outre qu'elle affranchira des millions d'hommes.

Cet ouvrage est le 127^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.